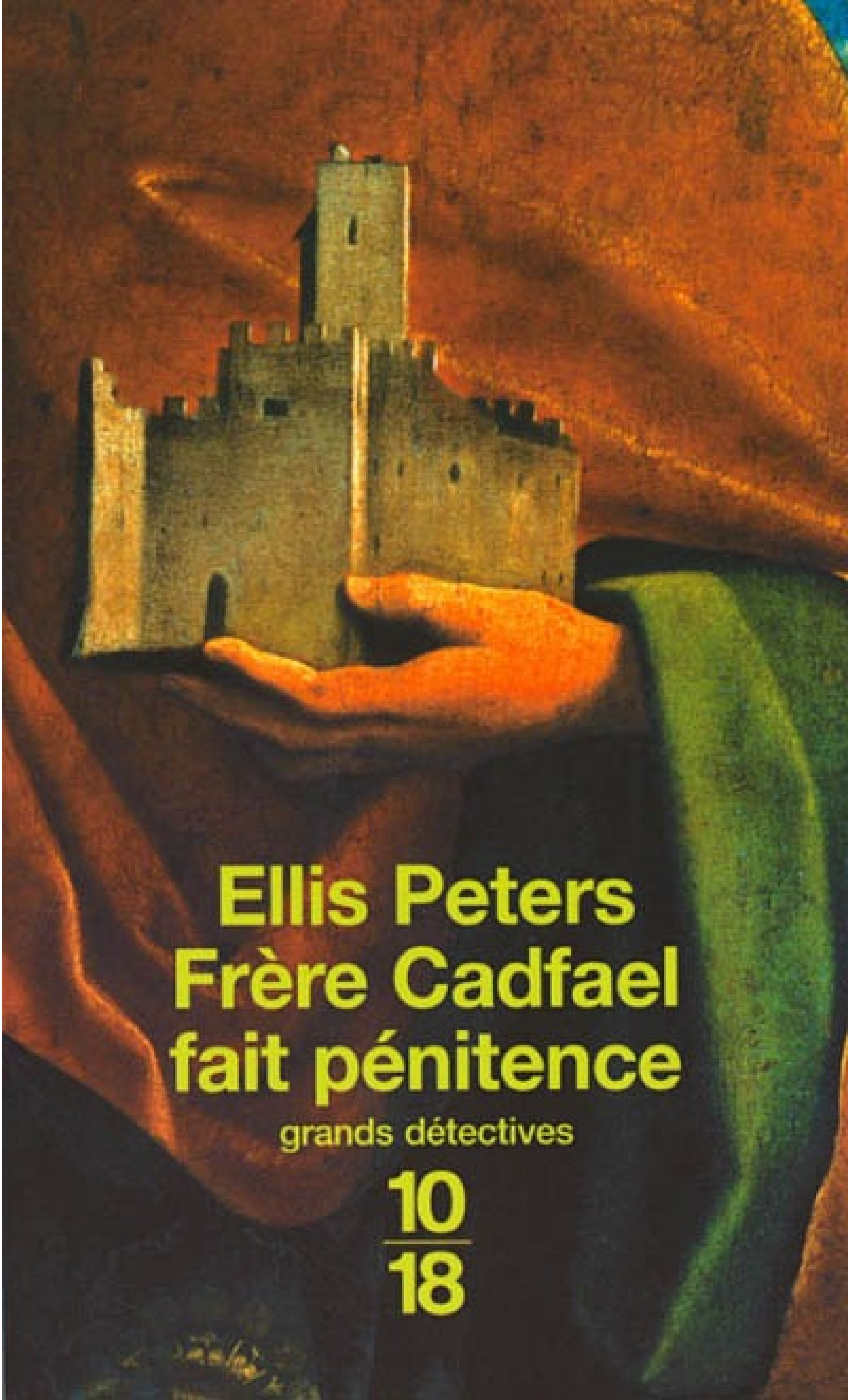
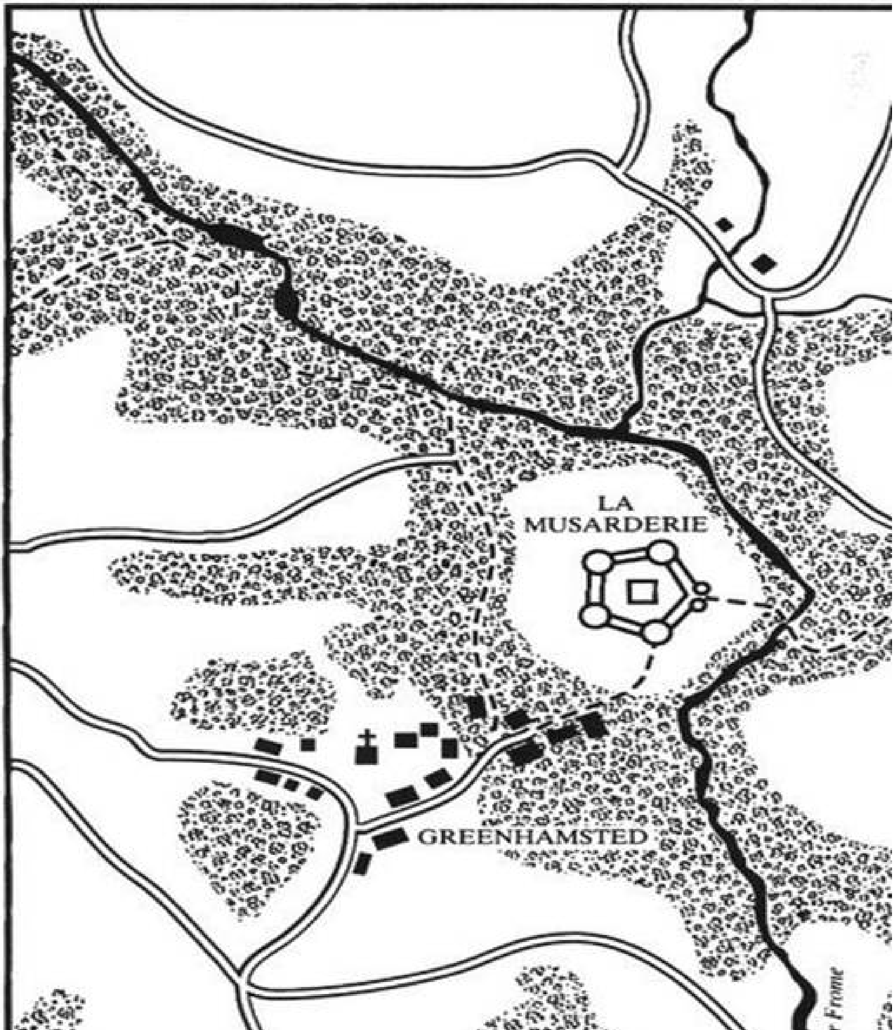

Ellis Peters
Frère Cadfael
fait pénitence
grands détectives
10
18

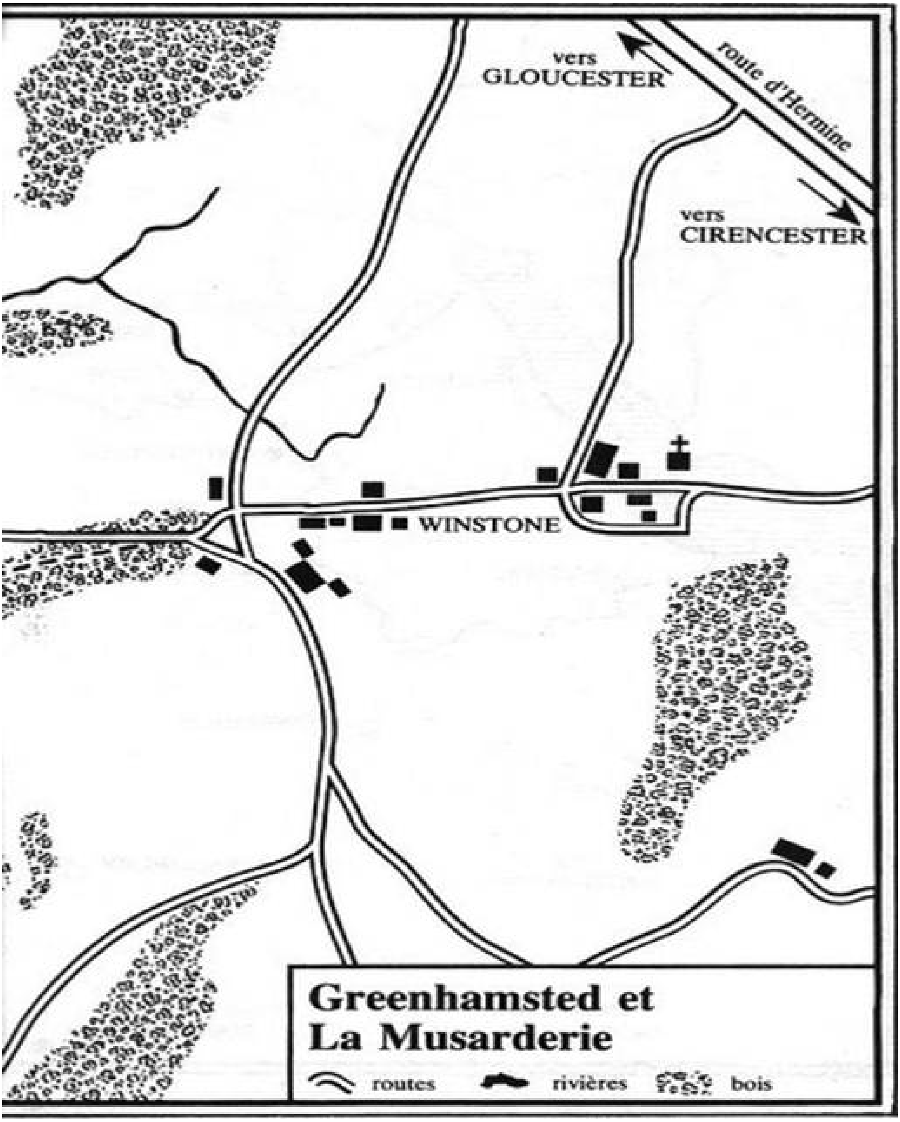
ELLIS PETERS

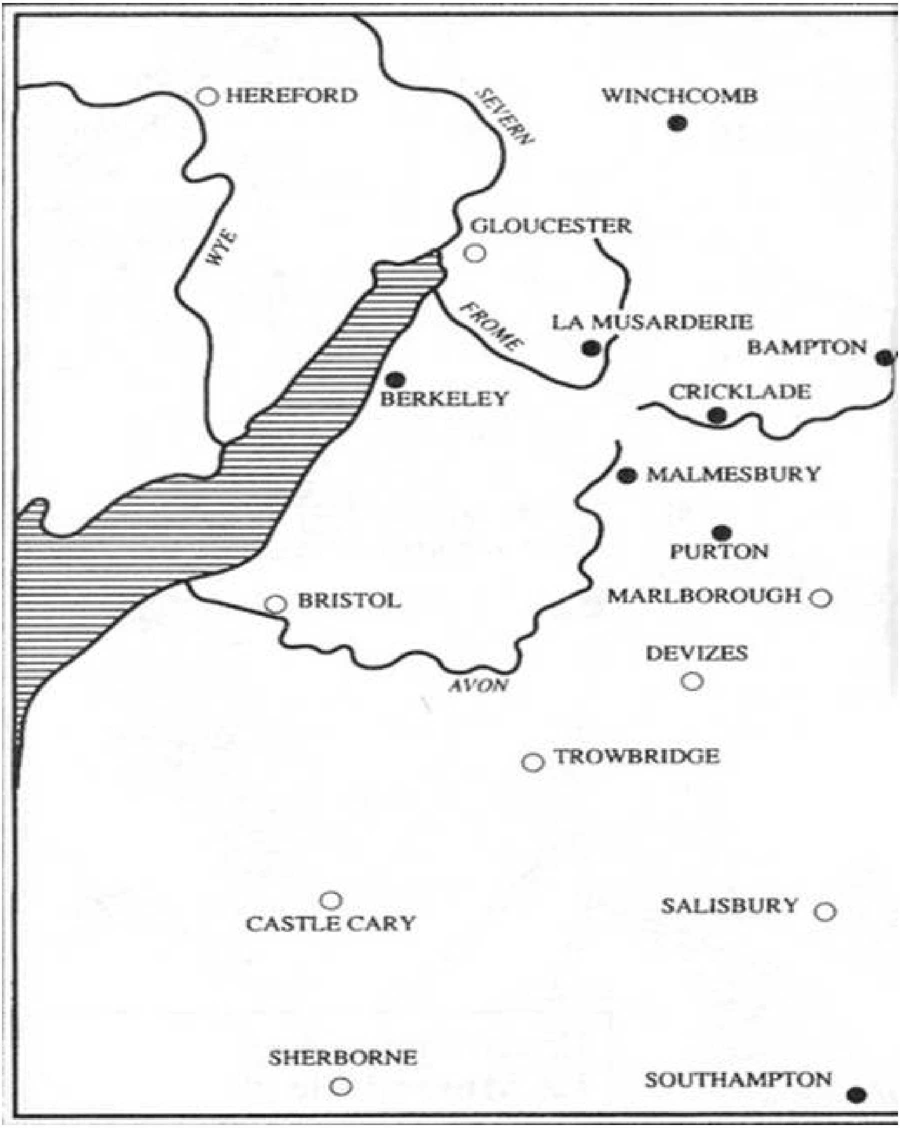
FRÈRE CADFAEL FAIT PÉNITENCE

Traduit de l'anglais par Claude Bonnafont

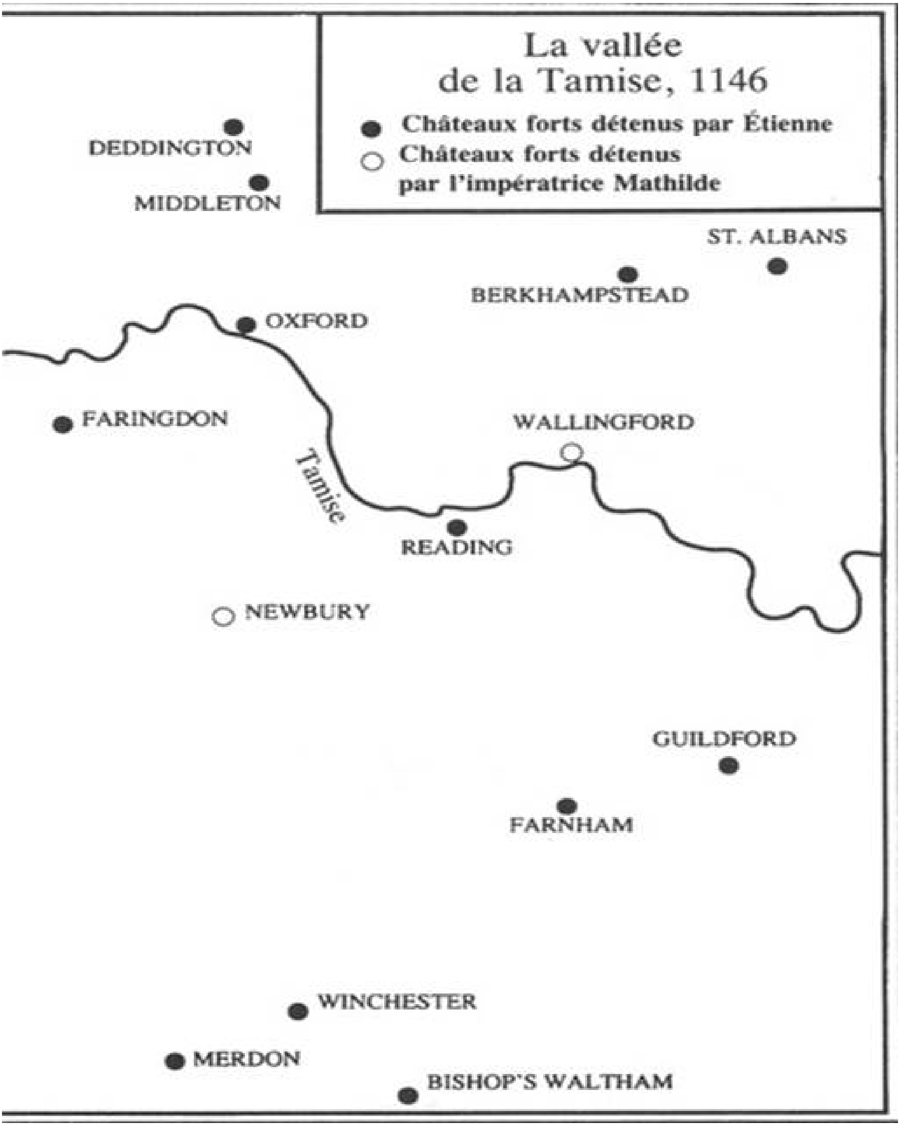
Approved · Approved · Approved · Approved · Approved · Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team Alexandriz
teamalexandriz.org


LA
MUSARDERIE
GREENHAMSTED
River Frome

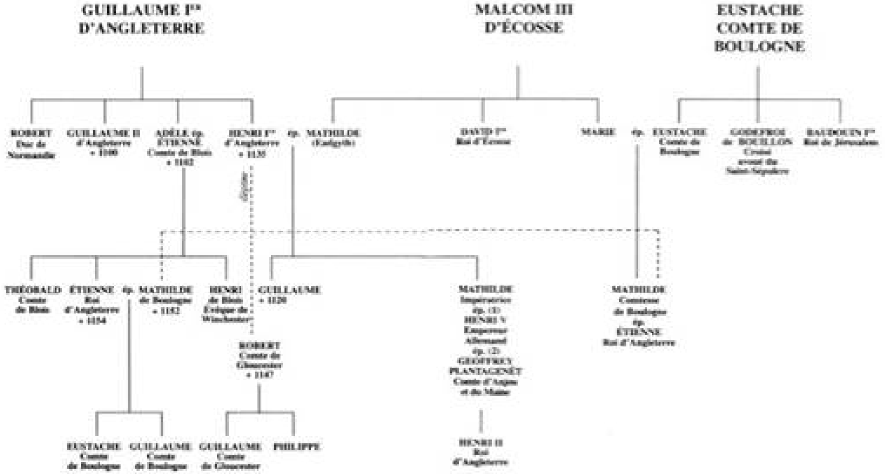

vers
GLOUCESTER
route d'Hermine
vers
CIRENCESTER
WINSTONE
Greenhamsted et
La Musarderie
routes
rivières
bois



HEREFORD
SEVERN
WINCHCOMB
WYE
GLOUCESTER
FROME
LA MUSARDERIE
BAMPTON
BERKELEY
CRICKLADE
MALMESBURY
PURTON
BRISTOL
MARLBOROUGH
DEVIZES
AVON
TROWBRIDGE
CASTLE CARY
SALISBURY
SHERBORNE
SOUTHAMPTON


La vallée
de la Tamise, 1146
Châteaux forts détenus par Étienne
Châteaux forts détenus
par l'impératrice Mathilde
DEDDINGTON
MIDDLETON
ST. ALBANS
BERKHAMPSTEAD
OXFORD
FARINGDON
WALLINGFORD
Tamise
READING
NEWBURY
GUILDFORD
FARNHAM
WINCHESTER
MERDON
BISHOP'S WALTHAM

GÉNÉALOGIE DE GUILLAUME Ier D'ANGLETERRE, MALCOM III D'ÉCOSSE, EUSTACHE, COMTE DE BOULOGNE



CHAPITRE PREMIER

Début novembre, peu après midi, le courrier du comte de Leicester franchissait à cheval le pont sur la Severn et pénétrait dans la ville de Shrewsbury, les fontes de sa selle gonflées de dépêches accumulées depuis plus de trois mois.

Beaucoup d'entre elles n'étaient plus vraiment des nouvelles, mais les informateurs de Robert Beaumont à Londres étaient mieux pourvus que ne le serait jamais le shérif de Shropshire ; une seule rencontre avec ce jeune officier avait suffi au comte pour le classer parmi les êtres relativement sains dans ce monde insensé de la guerre civile qui désemparait l'Angleterre depuis des années, épuisant les deux factions, celle du roi et celle de l'impératrice, sans hélas les acculer brutalement à la réalité. Le comte Robert estimait qu'il valait la peine d'informer les jeunes hommes capables, tel Hugh Beringar, en prévision du jour où la raison finirait par l'emporter dans cette guerre dévastatrice, jusqu'à y mettre un terme. L'an de grâce 1145 tirait à sa fin et des événements incohérents semblaient les signes avant-coureurs, mais encore incertains, que les deux cousins, lassés de ferrailler pour emporter le trône, finiraient aussi par se lasser de la violence et chercher un autre moyen de régler leur différend.

Le jeune courrier du comte avait déjà fait ce trajet et trouva aisément sa route : il passa le pont, suivit la courbe de la Wyle puis contourna la Grande Croix jusqu'aux portes du château. Grâce à l'emblème du comte, il entra sans encombre dans la cour intérieure. Hugh sortit de l'armurerie en se frottant les mains, ses cheveux noirs emmêlés par le vent qui s'engouffrait sous la voûte ; il fit entrer le messager pour écouter les nouvelles.

— Une petite brise se lève et mon seigneur l'a flairée, dit le jeune homme en vidant le contenu de sa sacoche sur la table de l'antichambre du corps de garde. Mais prudence ! C'est la première fois qu'il détecte une telle agitation qui pourrait aussi facilement s'éteindre d'elle-même. Elle concerne autant les événements d'Orient que les nombreuses redditions de châteaux dans la vallée de la Tamise. Jamais, depuis qu'Édesse est tombée aux mains des infidèles de Mossoul l'année dernière à Noël, la chrétienté n'a ressenti tant

d'inquiétude à propos du royaume de Jérusalem. On commence à parler d'une nouvelle croisade et, en Angleterre même, des seigneurs des deux bords, contrariés par ce qui se passe, pourraient faire bon accueil à la Croix pour sanctifier leur âme. Je vous ai apporté ses lettres officielles, dit-il avec entrain, en les déposant dans les mains de Hugh, mais je vous dirai l'essentiel avant de partir, et vous pouvez les étudier à loisir car aucune date n'est encore fixée. Je dois remettre un message à Coventry avant de rentrer.

— Dans ce cas, tu ferais mieux de te restaurer pendant que nous discutons, dit Hugh qui envoya aussitôt chercher de quoi boire et manger.

Ils évoquèrent en toute confiance l'imbroglio de la situation en Angleterre qui avait évolué dans des directions déconcertantes au cours de l'été ; à présent que l'hiver était tout près de geler les opérations guerrières, on pourrait au moins la débrouiller et chercher une voie susceptible d'être suivie avec quelque espoir de résultat.

— Serais-tu en train de m'annoncer que Robert Beaumont songe à prendre la croix ? Des sermons pressants émanent de Clairvaux, m'a-t-on dit, auxquels il sera difficile de résister.

— Non, répondit le jeune homme avec un bref sourire, mon seigneur est exclusivement préoccupé des affaires du pays. Mais le malaise de la chrétienté incite les évêques à imposer l'ordre ici plutôt qu'à se précipiter pour aller régler les affaires d'outre-mer. Ils parlent d'une nouvelle tentative pour amener le roi et l'impératrice à parler ensemble le langage de la raison afin de trouver le moyen de sortir de cette impasse. Tu as sûrement entendu dire que le comte de Chester a cherché et obtenu une audience du roi Étienne et lui a juré obéissance. Tardivement et non sans mal, mais le roi a sauté sur l'occasion. Avant même qu'ils ne se rencontrent à Stamford, il y a environ une semaine, nous le savions, car le comte Ranulf préparait le terrain depuis un bon moment. Il faisait d'aimables avances à certains barons d'Étienne qui remâchent leur rancune à propos de vieux dommages subis, afin de s'acheter un accueil favorable dans le clan. Voici des années qu'il disputait à mon seigneur des terres proches de son château de Mountsorrel. Chester vient de faire des concessions sur ce point. Un homme décidé à changer de camp doit amadouer non seulement le roi mais aussi tous ses fidèles. Stamford ne fut donc pas une surprise : Chester s'est réconcilié et fut accepté. Tu connais sûrement aussi cette affaire de Faringdon et de Cricklade : Philippe FitzRobert qui se range aux côtés d'Étienne, malgré son père, malgré l'impératrice et tout le reste, avec une puissante forteresse dans chaque main.

— Cela, dit Hugh carrément, je ne le comprendrai jamais. Surtout venant de lui, le fils de Gloucester !

Gloucester, soutien de l'impératrice, demeuré de bout en bout

aussi brave que seul ! Et maintenant, son fils se retourne contre lui et rejoint le roi ! Là encore, pas de demi-mesures. Au dire de tous, il se bat pour Étienne aussi fièrement qu'il s'est battu pour Mathilde.

— N'oublie pas, d'autre part, que la sœur de Philippe est la femme de Ranulf de Chester, insista le messager, et que ces deux volte-face du cœur sonnent à l'unisson. Lequel des deux a entraîné l'autre ? Que peut-il bien se cacher là-derrière ? Dieu seul le sait. Néanmoins le fait est là. Le roi s'est enrichi de deux nouveaux alliés et d'une respectable poignée de châteaux.

— J'ajoute qu'il n'est pas d'humeur à faire la moindre concession, pas même aux évêques, fit judicieusement observer Hugh, mais vraisemblablement beaucoup plus enclin et encouragé de tous côtés à croire à sa victoire complète. Je me demande s'ils parviendront jamais à l'amener à la salle du conseil.

— Gardons-nous de sous-estimer Roger de Clinton, dit en souriant l'écuyer de Leicester. Il a proposé Coventry pour siège de la réunion, et le roi Étienne a pour ainsi dire accepté de s'y rendre et d'écouter. En ce moment, des deux côtés, ils émettent des sauf-conduits. Coventry convient à tout le monde, Chester peut offrir l'hospitalité à Mountsorrel et se faire des amis ; quant au couvent, il est assez vaste pour loger les participants. Oh oui, la rencontre aura lieu ! Qu'en sortira-t-il ? C'est une autre histoire. L'initiative ne plaît pas à tout le monde, et des gens feront l'impossible pour saboter la conférence. Philippe FitzRobert le premier. Bien sûr, il viendra, ne serait-ce que pour affronter son père et montrer qu'il ne regrette rien ; mais il viendra dans le but de détruire et non d'apaiser. Dernier point, mon seigneur veut ta présence là-bas, il veut que tu y parles pour votre comté. L'obtiendra-t-il ? Il connaît tes opinions ou croit les connaître, dit le jeune homme d'un ton désinvolte. Tu es l'un de ses espoirs. Qu'en dis-tu ?

— Qu'il me fasse savoir la date, répondit Hugh avec chaleur. J'y serai.

— Parfait, je le lui dirai. Quant au reste, tu as appris déjà que seule la poignée de capitaines commandée par Brien de Soulis a livré Faringdon au roi et fait prisonniers tous les chevaliers de la garnison qui refusèrent de changer de camp. Le roi a remis ceux-ci à certains de ses partisans, en guise de récompense, pour qu'ils bénéficient de leur rançon. Mon seigneur s'est procuré, je ne sais comment, une liste des hommes qui furent distribués de la sorte : ceux qui ont été proposés contre une rançon et ceux dont on a racheté la liberté contre de l'argent. Voici la copie qu'il t'en envoie ; certains noms pourraient t'intéresser, qu'il s'agisse des ravisseurs ou des captifs. S'il doit sortir quelque chose de la réunion de Coventry, leur cas sera pris en considération ; l'on ignore qui détient le dernier d'entre eux.

— Je ne crois pas en connaître un seul, dit Hugh en saisissant avec précaution le rouleau scellé. Toutes ces garnisons le long de la Tamise pourraient aussi bien être situées à mille miles de nous. Il se passe près d'un mois avant que nous n'apprenions que l'une d'elles est tombée ou qu'une autre a changé de camp. Mais remercie le comte Robert pour sa courtoisie et dis-lui que j'espère bien le voir au couvent de Coventry le jour venu.

Il attendit le départ du courrier pour Coventry avant de briser le sceau de la lettre de Robert Beaumont. Au cours des dernières années, l'évêque, Roger de Clinton, avait fait de Coventry le siège principal de son diocèse, bien que Lichfield gardât son statut de cathédrale, et l'évêché était indifféremment désigné par l'un ou l'autre nom. L'évêque était aussi abbé titulaire du monastère bénédictin de la ville et le supérieur de la communauté des moines portait le titre de prieur, tout en étant mitré comme un abbé. Deux ans plus tôt, le paisible prieuré avait été tristement troublé mais les moines, temporairement chassés de leur résidence, y avaient été réinstallés avec autorité avant la fin de l'année et il était peu probable qu'ils en fussent à nouveau dépossédés.

« Gardons-nous de sous-estimer Roger de Clinton », avait dit l'écuyer de Robert Beaumont, sûrement en écho à des propos de son redoutable protecteur. Hugh éprouvait un sain respect pour son évêque ; si un prélat de cette stature, hanté par les dangers encourus par la chrétienté, pouvait attirer vers lui le comte de Leicester ainsi que d'autres puissants d'égales qualité et intelligence, issus de l'une et l'autre faction, sûrement alors de bonnes choses finiraient par en sortir. Avec un espoir mitigé de prudence, Hugh déroula les messages du comte et parcourut le bref rapport qu'ils contenaient et la liste de noms fameux.

La soudaine et violente rupture survenue dans la touffeur de l'été entre Robert, comte de Gloucester, demi-frère et loyal champion de l'impératrice Mathilde, et son plus jeune fils, Philippe, avait alarmé l'Angleterre jusqu'en ses confins et demeurait inexpliquée et incomprise. Sur le champ de bataille désordonné mais dangereux et explosif de la vallée de la Tamise, Philippe, gouverneur de l'impératrice à Cricklade, avait été harcelé par les raids dévastateurs des hommes du roi, en garnison à Oxford et à Malmesbury ; dans le but d'alléger sa charge, il avait prié son père de venir choisir le site d'un nouveau château fort pour essayer de rompre les communications entre les deux forteresses royales et les forcer, à leur tour, à la défensive. Le comte Robert avait effectivement fait le choix de Faringdon et construit son château qu'il avait pourvu d'une garnison. Dès qu'il l'apprit, le roi avait mis le siège devant la place, à la tête

d'une armée puissante. De Cricklade, Philippe avait adressé à son père appel sur appel, afin qu'il lui envoyât d'urgence des renforts pour ne pas perdre cet atout encore peu exploité et potentiellement si précieux pour la garnison harcelée de la région militaire de son fils. Gloucester n'en avait pas tenu compte et n'avait pas envoyé de renfort. Et, subitement, le bruit avait couru dans le sud que Brien de Soulis, gouverneur de Faringdon, et ses plus proches adjoints, après avoir conclu un accord secret avec les assiégeants, à l'insu du reste de la garnison, avaient laissé pénétrer de nuit les hommes du roi dans la forteresse et leur avaient livré Faringdon et tous ses combattants. Les assiégés qui avaient accepté cette décision rejoignirent les forces d'Étienne ; ce fut le cas de la plupart des hommes de troupe, livrés par leurs chefs. Quant aux hommes demeurés loyaux envers l'impératrice, ils furent désarmés et faits prisonniers. Les victimes avaient été réparties entre les partisans du roi pour être mises à rançon. Aussitôt après, Philippe FitzRobert, fils du puissant comte, malgré son allégeance et malgré son sang, avait également remis Cricklade au roi, et, cette fois, dans son intégralité, avec son armement et ses effectifs intacts. Beaucoup estimaient que, même si Philippe ne l'avait fait de sa propre main, c'était bien lui qui avait voulu que les clés de Faringdon fussent livrées car Brien de Soulis était réputé aussi proche de Philippe qu'un frère jumeau, lors de tous ses conseils. De ce moment, Philippe avait viré de bord et combattu son père aussi férocement qu'il s'était auparavant battu pour lui.

Pour quelle raison ? Ce n'était pas facile à comprendre. Il aimait sa sœur, qui avait épousé le comte Ranulf de Chester ; Ranulf cherchait à retrouver la faveur du roi et aurait été heureux de bénéficier d'un autre parent puissant pour s'assurer un bon accueil. Mais était-ce suffisant ? Par ailleurs, Philippe avait demandé Faringdon ; il avait attendu avec impatience l'appui que la forteresse fournirait à ses propres forces pour la voir aussitôt abandonnée à son sort, en dépit de ses demandes d'aide réitérées. Mais, là encore, était-ce suffisant ? Il faut sûrement une effrayante amertume pour inciter un homme, depuis toujours loyal et dévoué, à se retourner contre sa propre chair et son propre sang.

Mais il l'avait fait. Et Hugh tenait à présent entre ses mains le rapport sur les premières victimes de Philippe, quelque trente chevaliers et écuyers, jeunes et valeureux, aujourd'hui dispersés entre les fidèles du roi, destinés au mieux à payer chèrement leur liberté, au pire à pourrir irrémédiablement en prison s'ils étaient tombés entre de mauvaises mains, au pouvoir d'hommes pétris de haine.

Chaque fois qu'il était connu, le secrétaire de Robert Beaumont avait accolé le nom du détenteur à celui du captif, et dressé à part la liste des hommes déjà libérés contre rançon par leur parenté. Car seule

une famille était susceptible de rassembler une somme exorbitante pour racheter un jeune chevalier qui ne s'était pas particulièrement distingué jusqu'alors sur un champ de bataille. Il se pourrait qu'on laissât languir au fond d'obscurs cachots l'un ou l'autre des jeunes ambitieux partisans de l'impératrice, dépourvus de père comme de protecteur ; à moins que la conférence projetée à Coventry ne débouche sur un accord raisonnable qui laisserait la possibilité de ménager leur libération.

Au bas du parchemin, après une série de noms inconnus, Hugh tomba devant un patronyme familier.

« Connu pour avoir été parmi ceux qui furent écrasés sous le nombre et désarmés ; détenteur et lieu de détention inconnus. N'a pas été proposé contre rançon. Laurent d'Angers a cherché sans succès à se renseigner sur lui : Olivier de Bretagne. »

Muni de ces nouvelles, Hugh se rendit en ville pour discuter avec l'abbé Radulphe de cette occasion inattendue de mettre fin à huit ans de luttes intestines. Les évêques accorderaient-ils une voix égale au clergé régulier ? Seul le temps apporterait une réponse à cette question. La cordialité des relations entre les deux branches de l'Église était sujette à des fléchissements, bien que Roger de Clinton estimât sûrement l'abbé de Shrewsbury. Mais, qu'il soit ou non invité à la conférence, Radulphe aurait besoin, le jour venu, d'être préparé au succès comme à l'échec, et prêt à agir en conséquence. De plus, à l'abbaye Saint-Pierre-et-Saint-Paul, une autre personne avait pleinement droit à être informée du contenu de la lettre de Robert Beaumont.

Planté au milieu de son enclos d'herbes médicinales abrité par un mur, frère Cadfael considérait pensivement le visage automnal de son jardin d'agrément dont tous les composants, raidis, étaient devenus étiques et noirâtres. La plupart des feuilles étaient tombées et les tiges, sombres et crochues comme des doigts décharnés, semblaient se raccrocher obstinément aux vestiges de l'été ; toutes les fragrances se mêlaient en une odeur vétusté et languide, douce encore, mais de la douceur humide et putride des moissons terminées et du dépérissement qui s'installe. Il ne faisait pas encore froid et la tiède mélancolie de novembre s'attardait, après avoir parsemé de ses ors les feuilles qui tombaient et la lumière oblique et ambrée. Les pommes étaient au grenier, le blé moulu, le foin mis en meule et les moutons retournés dans les chaumes. Un temps de pause pour tout observer à la ronde, s'assurer que rien n'avait été négligé et que les clôtures avaient été réparées en prévision de l'hiver.

Frère Cadfael n'avait jamais encore été si vivement conscient de

la qualité et des fonctions particulières de novembre, de sa maturité et de sa calme tristesse. L'année ne progresse pas en droite ligne à travers les saisons mais au cœur d'un cercle qui rappelle au monde et à l'homme l'imprécision et le mystère dont leur naissance est nimbée et dont surgiront bientôt de nouvelles semailles et une nouvelle génération. Les hommes d'âge ont foi en ce nouveau commencement mais ils font seulement l'expérience de l'achèvement, songeait Cadfael. Dieu me rappelle peut-être que j'approche de mon novembre personnel. Et alors, pourquoi le regretterais-je ? Novembre a sa beauté, il a vu les moissons engrangées et les semences réservées pour l'année suivante. Inutile de se chagriner de n'être pas autorisé à rester pour les semer ; un autre s'en chargera. Retourne donc satisfait à la terre, en compagnie des feuilles humides, douces et squelettiques ; leur fragilité arachnéenne s'apparente à la peau des grands vieillards, qui se froisse et se tache à la moindre brise et se pare de marbrures brunes comme les feuilles de vieil or. Les couleurs de l'automne finissant sont aussi celles du soleil couchant : l'adieu de l'année, l'adieu du jour. Et celui de la vie humaine ? Pourquoi pas ? Si elle prend fin dans un chatoiement d'or, ce n'est pas une fin bien terrible.

Hugh qui arrivait du logement de l'abbé, partagé entre la hâte de communiquer ce qu'il savait et la réticence d'apporter des nouvelles fatalement troublantes, trouva son ami immobile au milieu de son cher petit royaume, le regard tourné vers son monde intérieur plutôt que captivé par les plants tardifs qui l'entouraient. Cadfael reprit pied dans le vaste monde lorsque Hugh posa la main sur son épaule ; visiblement, il remontait lentement d'un recoin secret, sis au tréfonds de son être.

— Que Dieu bénisse le travail… si tant est qu'il en ait été fait ici cet après-midi, plaisanta le shérif en le saisissant par le bras. J'ai bien cru que vous aviez pris racine.

— Je méditais sur la nature circulaire de la vie humaine, des saisons de l'année et des heures du jour, répondit modestement Cadfael. Je ne vous ai pas entendu venir, et ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui.

— Vous ne m'auriez pas vu si les agents de Robert le Bossu avaient été moins actifs. Rentrons, dit Hugh, je vais vous raconter ce qui se trame. Certaines nouvelles concernent tous les hommes d'Église, et je viens d'informer Radulphe, mais il en est une qui vous intéressera de très près, tout comme elle m'intéresse, confia-t-il avec un grand soupir en poussant la porte de l'atelier de Cadfael.

— En avez-vous de Leicester ? questionna pensivement Cadfael en franchissant le seuil. Le comte Robert le Bossu s'est-il manifesté ? Il vous considère comme un de ses espoirs, Hugh, au cas où il garderait cette voie ouverte. Qu'en est-il en ce moment ?

— Oh, lui… Mais, quoi qu'il en pense, il se retrouvera dedans jusqu'au cou. Non, il est sûr que les évêques ont fait le premier pas mais il se trouvera des deux côtés quelques voix, comme celle de Leicester, pour appuyer leurs efforts.

Assis près de Cadfael sous les bottes d'herbes qui séchaient, suspendues à une poutre, exhalant leur parfum au gré du vent coulis qui entrait par la porte, Hugh lui fit part du projet de réunion à Coventry, des sauf-conduits que l'on émettait déjà d'un côté comme de l'autre et des perspectives possibles d'un succès partiel.

— Dieu seul sait si l'un d'eux se donnera seulement la peine de faire un geste. Étienne jubile d'avoir obtenu que Chester se range de son côté, et le fils de Gloucester par-dessus le marché, mais Mathilde sait que les hommes de sa maison se sont fermement assuré la Normandie, ce qui influencera certains de nos barons qui ont, là-bas comme ici, des terres à sauvegarder. Je vois de plus en plus de gens avisés qui continuent de jurer fidélité du bout des lèvres tout en s'ingéniant à limiter autant que faire se peut leur démarche guerrière. Quoi qu'il en soit, il faut tenter le coup. Roger de Clinton sait être particulièrement persuasif quand il prend son rôle à cœur – c'est le cas en ce moment –, car son vrai gibier est l'Atabeg Zenghi[1] à Mossoul, et son objectif la reconquête d'Édesse. Et Henri de Winchester pèsera certainement de tout son poids dans la balance. Qui sait ? J'ai fait la leçon à l'abbé, mais je doute que les évêques requièrent l'aide du bras régulier, ajouta Hugh d'un air dubitatif ; ils préféreront garder les rênes en mains.

— En quoi ces perspectives, si bienvenues et si aléatoires soient-elles, me concernent-elles ? s'enquit Cadfael.

— Patience, je n'ai pas fini…

Il avançait avec précaution car de telles nouvelles sont fragiles. Tout en observant anxieusement le visage de Cadfael, il poursuivit :

— Vous rappelez-vous ce qui est arrivé cet été au château de Faringdon, récemment construit par Robert de Gloucester ? Lorsque son plus jeune fils a trahi son camp et que son gouverneur livra la forteresse au roi ?

— Je m'en souviens, dit Cadfael. Les gens d'armes n'ont eu d'autre choix que de changer de camp avec lui, leurs capitaines ayant apposé leur sceau sur l'acte de reddition. Et Cricklade est passé à l'ennemi avec Philippe, sans qu'il manque un homme à la garnison.

— Mais beaucoup des chevaliers qui se trouvaient à Faringdon se sont refusés à trahir et, succombant sous le nombre, furent désarmés, reprit posément Hugh. Étienne les a distribués à ses différents alliés, de fraîche ou de vieille date, mais je soupçonne les premiers d'en avoir tiré le meilleur parti et les plus fortes rançons ; un moyen de les lier par la reconnaissance à leur nouvelle faction. Bien.

Leicester a très habilement utilisé ses agents aux alentours d'Oxford et de Malmesbury afin qu'ils dressent la liste des hommes qui furent faits prisonniers et découvrent à qui ils avaient été donnés. Certains ont été rachetés assez rapidement ; d'autres sont à vendre au prix fort. Mais, sur cette liste des chevaliers de Faringdon, figure le nom d'un homme dont on ignore toujours qui le tient prisonnier, que nul n'a revu et dont personne n'a entendu parler depuis la chute de la forteresse. J'ignore si ce nom signifie quelque chose pour Robert le Bossu. Pour moi, en tout cas, il est très éloquent.

Son ami l'écoutait avec une attention soutenue et non sans inquiétude. La voix, soigneusement contrôlée, était plus alarmante que rassurante.

— Il le sera certainement aussi pour vous, conclut Hugh.

— Un homme pour qui l'on n'a pas demandé de rançon et secrètement gardé sous les verrous, répéta Cadfael d'un ton neutre en soupesant mentalement les données. Cela témoigne d'une animosité peu ordinaire. Le prix sera très élevé. En admettant même qu'il y ait un prix.

— D'après l'agent de Leicester, précisa Hugh tristement, Laurent d'Angers a cherché partout des renseignements en vue de payer l'éventuelle rançon. En vain. Le nom serait connu du comte, mais pas les noms des jeunes hommes de sa suite. Je suis navré d'apporter de telles nouvelles. Olivier de Bretagne était à Faringdon. Et à présent, il est prisonnier. Dieu sait où.

Après le silence qu'ils s'accordèrent pour reprendre leurs esprits, rassembler leurs idées et les redéfinir en fonction du souci majeur qui les troublait tous deux, Cadfael dit simplement :

— C'est un jeune homme comme tous les autres. Il connaît les risques. Il les a pris consciemment. Que peut-on dire de plus pour lui que l'on ne dirait pour les autres ?

— Le risque, dont j'imagine qu'Olivier ne pouvait le prévoir : la trahison du fils de Gloucester à l'égard de son père. Ce risque, Olivier était mal armé pour le mesurer. Sait-il seulement ce qu'est la trahison ? Cadfael, j'ignore combien de temps il a passé dans la garnison et l'opinion qui régnait parmi les jeunes chevaliers de Faringdon. Il semble que nombre d'entre eux étaient avec Olivier. La forteresse était à peine terminée. Philippe en a pris le commandement et voulait qu'elle fût bien défendue. Mais quand elle fut assiégée, Robert n'a pas levé le petit doigt pour la sauver. Que d'amertume pour le fils ! Mais Leicester poursuivra ses recherches pour les retrouver, jusqu'au dernier. Et si nous nous rencontrons tous bientôt à Coventry, il devrait être au moins possible de tomber d'accord pour libérer les prisonniers, des deux côtés. Nous, les hommes de bonne volonté, nous insisterons tous fortement sur ce point, quel que soit notre camp.

— Olivier laboure son propre sillon et coupe sa propre récolte, dit Cadfael.

Au-delà du mur de bois qui lui faisait face, son regard s'était tourné vers l'Orient aride, fait de sable et de soleil, vers la mer scintillante le long des rivages du royaume franc de Jérusalem, à présent menacé et sous les armes. Vers le fabuleux monde d'outre-mer qui lui avait été familier, où Olivier de Bretagne avait grandi pour choisir, au seuil de l'âge d'homme, la foi de son père inconnu.

— Je doute qu'aucune prison puisse le retenir longtemps, proféra lentement Cadfael. Je suis heureux que vous me l'ayez dit, Hugh. Envoyez-moi un mot si vous avez d'autres renseignements.

Mais sa voix, pensait Hugh en quittant son ami, n'était pas celle d'un homme pleinement assuré d'une issue heureuse et son visage rigide n'était pas celui d'un homme possédé par une foi absolue, prêt à s'en remettre passivement à Olivier ou à Dieu.

Lorsque, après s'être fidèlement acquitté de sa mission amicale, Hugh fut reparti s'occuper de ses propres charges, Cadfael étouffa son feu, ferma son atelier et se rendit à l'église. Les vêpres commenceraient dans une heure. Après l'avoir débroussaillé, frère Winfrid retournait méthodiquement un carré de haricots afin que les gelées de l'hiver en brisent les mottes. Un léger réseau de feuilles jaunies pendait encore aux arbres et les rosiers, frêles et démesurément étirés, portaient à leur extrémité de pâles boutons, des boutons qui jamais ne s'ouvriraient.

Dans la quiétude vaste et silencieuse de l'église, Cadfael se prosterna devant l'autel de sainte Winifred, comme s'il s'agissait d'une amie très intime et révérée, mais qu'il hésitait pour une fois à charger du fardeau d'un autre homme, un homme qu'elle pourrait trouver bien difficile à comprendre. Car Olivier était à moitié gallois mais cette ascendance, combinée aux composantes passionnément syriennes de son apparence, de ses pensées et de ses principes, pouvait s'avérer encore plus embrouillée pour la sainte. Si bien que la prière qu'il lui adressa se passa de mots ; venue du cœur, ce fut un épanchement de tendresse et d'affection qui jaillit comme une bouffée d'encens. Elle lui avait déjà tant pardonné et ne l'avait jamais rabroué. Cette même année, elle avait enduré l'inondation, les périls et les litiges avant de retrouver, saine et sauve, un repos mérité. Pourquoi troubler sa suavité par des tracas qui n'incombaient qu'à lui seul ?

Il alla donc porter son problème devant le grand autel, à la source même de toute force, de toute puissance, de toute loyauté. Il ne se contenta pas de s'agenouiller mais se prosterna les bras en croix sur les dalles froides, comme un pécheur qui présente son corps expiatoire à la fin de sa pénitence, bien que la faute qu'il contemplait n'eût pas encore été commise et pourrait même ne pas l'être si son supérieur

faisait preuve de beaucoup de miséricorde et de compréhension. Néanmoins, il déclarait dès maintenant son intention, avec une honnêteté inflexible, implorant la compréhension plus que le pardon. Le front glacé contre la pierre, il renonçait aux mots pour exprimer son impérieuse obligation et laissait la pensée dire la nécessité qui le trouvait lucide mais muet : je dois le faire. Avec ou sans bénédiction ou anathème. Que je sois béni ou banni est sans importance pourvu que soit bien fait ce que j'ai à faire.

Après les vêpres, il demanda audience à l'abbé Radulphe qui la lui accorda et le reçut dans son parloir privé.

— Père, je crois que Hugh Beringar vous a mis au courant de ce que lui ont appris les lettres du comte de Leicester. Vous a-t-il aussi parlé du sort des chevaliers de Faringdon qui ont refusé d'abandonner l'impératrice ?

— Il l'a fait, répondit Radulphe. J'ai vu la liste des noms et je sais comment l'on s'est débarrassé d'eux. J'ai bon espoir que l'on parviendra à un accord pour la libération générale des prisonniers, lors de la rencontre projetée à Coventry, même si rien de plus essentiel ne peut être obtenu.

— Père, j'aimerais partager votre espoir mais je crains qu'aucun des deux partis ne soit disposé à céder. Quoi qu'il en soit, vous aurez remarqué le nom d'Olivier de Bretagne, qui n'a pas été localisé, et dont on ne sait rien depuis que Faringdon est tombé. Son seigneur, inquiet pour lui, est désireux de payer sa rançon, mais l'occasion ne lui en a pas été proposée. Père, je dois vous dire certaines choses concernant ce jeune homme, des choses dont, je le sais, Hugh ne vous a pas entretenu.

— Je connais un peu ce jeune homme, lui rappela Radulphe en souriant, pour l'avoir vu ici voici quatre ans, à l'époque de la translation de sainte Winifred ; il était à la recherche d'un écuyer qui manquait à son poste après la conférence de Winchester. Je ne l'ai pas oublié.

— La chose dont je parle vous est encore inconnue, reprit Cadfael. Peut-être aurais-je dû vous la dire depuis longtemps, lorsqu'il entra dans ma vie pour la première fois. Je n'avais pas pensé que cela fût nécessaire car je ne m'attendais pas à ce que mon engagement en ce lieu pût subir quelque changement. J'ignorais aussi que je le reverrais un jour et qu'il aurait alors besoin de moi. Mais à présent, il semble qu'il soit juste et convenable que la vérité soit pleinement exprimée. Père, dit Cadfael avec simplicité, Olivier de Bretagne est mon fils.

Le silence qui s'instaura était étonnamment serein et bienveillant. Hors de l'Église ou en son sein, les hommes restent

toujours des hommes, vulnérables et faillibles. En homme plein de sagesse, Radulphe éprouvait un respect distant pour la perfection et peu d'espoir de la croiser sur sa route.

— La première fois que je me suis rendu en Palestine, dit Cadfael – et ses souvenirs étaient sans regret –, à l'âge de dix-huit ans, j'ai rencontré à Antioche une jeune veuve que j'ai aimée. Bien des années plus tard, quand je fis escale sur la route qui me ramenait de Saint-Symeon en Angleterre, je la rencontrai de nouveau et m'attardai tendrement en sa compagnie, jusqu'à ce que le bateau fût prêt à larguer les amarres. Je lui laissai un fils, dont je ne sus rien jusqu'à ce qu'il vienne ici, à la recherche de deux enfants perdus après le sac de Worcester. Je fus heureux et fier de lui, à très juste titre. Vous l'avez rencontré quand il séjourna brièvement ici pour la seconde fois. A vous de juger si j'avais raison de l'être.

— Vous aviez d'excellentes raisons de l'être, approuva Radulphe. Quelle qu'ait été la façon dont il vint au monde, il fait honneur à sa naissance. Je n'ose faire de reproche. Vous n'aviez pas prononcé de vœux, vous étiez jeune, loin de chez vous et l'homme est faible. Je ne doute pas que vous vous soyez confessé et repenti depuis longtemps.

— Confessé, oui, répondit franchement Cadfael, lorsque j'ai appris que j'avais laissé cette femme avec un enfant et sans amis, mais il n'y a pas bien longtemps de cela. Repenti ? Non, je crois ne m'être jamais repenti de l'avoir aimée car elle était digne d'être aimée. Rappelez-vous, père, je suis gallois et au pays de Galles, il n'est de bâtards que ceux auxquels leur père dénie sa paternité. Croyez-vous que j'aurais jamais pu désavouer ce brillant et valeureux garçon ? La meilleure action de ma vie fut de l'introduire dans un monde où peu d'individus peuvent rivaliser avec lui.

— Tout admirable que soit le fruit, dit l'abbé sèchement, cela ne justifie pas que l'on se targue d'un péché, ni que l'on appelle un péché par un autre nom. Mais il n'est pas plus profitable de prononcer aujourd'hui un arrêt à propos d'un péché vieux de trente ans. Depuis que vous en avez fait l'aveu, je n'ai observé que de très rares fautes qui appellent un châtiment, au-delà des petites défaillances quotidiennes de patience ou de diligence auxquelles nous sommes tous sujets. Occupons-nous donc de la situation à laquelle nous sommes maintenant confrontés. Car je pense que vous avez quelque chose à me demander à propos d'Olivier de Bretagne.

— Père, dit Cadfael, en choisissant gravement ses mots, si je fais preuve de présomption en présumant que la paternité m'impose des devoirs chaque fois que mon enfant pourrait se trouver en danger ou dans le malheur, reprenez-moi. Mais j'estime pour ma part que ces devoirs m'incombent, une conviction que je ne peux m'arracher du cœur. Je sens que je dois partir à la recherche de mon fils, et le

délivrer quand je l'aurai retrouvé. Je vous demande votre appui et votre autorisation.

— Et moi, dit Radulphe, les sourcils froncés sous l'effet de la concentration plus que de la contrariété, je vous présente la vision opposée de ce qu'est votre devoir présent. Vos vœux vous lient à ce lieu. Vous avez volontairement choisi d'abandonner le monde et tous les liens qui vous y rattachaient. On ne peut s'en défaire comme d'un froc.

— J'ai prononcé mes vœux en toute bonne foi, dit Cadfael, sans connaître l'existence d'un être dont j'étais responsable. De tous mes autres liens, mes vœux m'ont affranchi. Toutes mes autres relations personnelles, mes vœux les ont rompues. Pas celle-ci. Aurais-je renoncé au monde si j'avais su qu'il portait la chair de ma chair ? A cette question, je ne peux apporter une réponse et vous-même ne pouvez en hasarder une. Mais mon fils vit et c'est moi qui l'ai engendré. Il est captif, il souffre, alors que je suis libre. Il est peut-être en danger et je suis en sécurité. Père, le créateur peut-il abandonner la moindre de ses créatures ? Un homme peut-il se détourner du fils de son sang livré aux périls ? La procréation n'est-elle pas en soi un engagement, un vœu sacré et inviolable ? Que je l'aie su ou non, avant d'être un frère, j'étais un père.

Plus froid, plus tendu, le silence dura cette fois plus longtemps. Puis l'abbé dit d'un ton égal :

— Demandez ce que vous êtes venu demander. Énoncez-le clairement.

— Je demande votre bénédiction, dit Cadfael, et votre autorisation de me rendre avec Hugh Beringar à la conférence de Coventry pour demander, devant le roi et l'impératrice, où mon fils est détenu, et, avec l'aide de Dieu et la leur, le faire libérer.

— Et ensuite ? dit Radulphe. Si vous ne trouvez là-bas aucune aide ?

— Alors, par tous les moyens possibles, que je puisse poursuivre ma recherche jusqu'à ce que je le découvre et le délivre.

L'abbé l'observait avec une attention soutenue et crut entendre dans sa voix l'écho des lointaines prouesses accomplies par la vieille épée qui, depuis sa première rencontre avec frère Cadfael, rouillait dans le fourreau. Ce visage buriné, fortement charpenté, à présent raviné par soixante-cinq ans de fatigue et de larmes, lui rendait son regard ; sous les sourcils froncés, les yeux grands ouverts, d'un brun profond et automnal, le laissaient honnêtement pénétrer sa pensée. Après des années de soumission volontaire aux exigences de la communauté, Cadfael se dressait subitement tête haute, à l'écart, à nouveau solitaire. Radulphe comprit que sa décision était irrévocable.

— Et si je vous l'interdis, demanda-t-il, sûr de son fait, vous

partirez quand même ?

— Sous le regard de Dieu et avec mon respect pour vous, père, je partirai.

— Alors je n'interdis pas, dit Raduphe. J'ai pour mission de veiller sur mon troupeau. Si une brebis s'égare, les quatre-vingt-dix-neuf autres sont aussi affligées. Je vous autorise à partir avec Hugh, à assister au conseil et je prie pour qu'il en sorte de bonnes choses. Mais lorsque les participants se disperseront, que vous ayez ou non appris ce que vous cherchez, votre autorisation d'absence prendra fin. Revenez avec Hugh comme vous serez parti avec Hugh. Si vous vous éloignez davantage et prolongez votre absence, vous serez votre propre maître, vous ne serez plus des miens. Ma bénédiction et mon autorisation vous seront retirées.

— Ainsi que vos prières ? demanda Cadfael.

— Ai-je dit cela ?

— Père, dit Cadfael, il est écrit dans la Règle que le frère qui a choisi par erreur de quitter le monastère peut y être reçu à nouveau, jusqu'à trois fois, en y mettant le prix. Même la pénitence prend fin lorsque vous dites : « Cela suffit. »

CHAPITRE II

La date de la conférence de Coventry était fixée au dernier jour de novembre. Avant même qu'elle ne débute, il était évident que le projet d'accord et de paix n'était pas, et de loin, universellement bienvenu et des personnages puissants se préparaient délibérément à le saper. Philippe FitzRobert avait capturé et gardait prisonnier Reginald FitzRoy, comte de Cornouailles et demi-frère de l'impératrice, bien qu'il fût son parent, au service de l'impératrice et muni du sauf-conduit du roi. Quand il apprit l'affaire, Étienne ordonna sa libération immédiate ; il fut rapidement et correctement obéi, mais ce geste ne put atténuer ce mauvais présage.

— Si tel est son état d'esprit, confia Cadfael à Hugh le jour où ils l'apprirent, jamais il ne viendra à Coventry.

— Mais si, il viendra ! rétorqua Hugh. Il viendra pour disséminer toutes sortes de chausse-trapes sous les pas des partisans de la paix. Mieux vaut se trouver dedans que dehors, c'est plus efficace ! Pour autant que je connaisse Philippe, je suis sûr qu'il viendra pour affronter son père au corps à corps, tant sa rage contre lui est féroce. Oh, oui, Philippe sera là !

Hugh regarda son ami d'un œil interrogateur ; d'habitude, il déchiffrait aisément ce visage dont, aujourd'hui, la gravité mélancolique le mettait mal à l'aise.

— Et vous ? Avez-vous réellement l'intention de venir avec moi ? D'enfreindre la Règle au risque de ne pouvoir revenir ? Vous le savez, je remplirais très volontiers pour vous cette mission. Si quelqu'un là-bas doit parler d'Olivier, je le saurai. Inutile de risquer de perdre ce à quoi vous tenez plus qu'à votre vie.

— Si Dieu le veut, Olivier a devant lui plus de la moitié de son existence, des années plus précieuses que celles que j'ai derrière moi. Vous, vous avez votre devoir, tout comme j'ai le mien. Oui, je pars. Il le sait. Il n'a rien promis, il n'a pas proféré de menaces. Il m'a dit que si mon absence se prolongeait au-delà de la conférence, je serais mon propre maître ; mais il n'a pas dit ce qu'il aurait fait s'il était à ma place. Depuis, je ne suis plus sous ses ordres. Je partirai sans la moindre aide matérielle de sa part… Pouvez-vous me procurer une

monture, Hugh ? Un manteau et des provisions de bouche dans une besace.

— Plus une épée et une paillasse empruntées au corps de garde, ajouta Hugh taquin, pour la suite, au cas où le monastère vous congédierait. Après que nous aurons retrouvé Olivier, bien entendu.

La seule mention de ce nom ramenait infailliblement devant les yeux de Cadfael la première vision qu'il avait eue de son fils inconnu, surgi derrière l'épaule d'une jeune fille, au prieuré de Bromfield, à travers le guichet ouvert du portail sous la neige, par un hiver mordant. Un visage allongé, fin et tendre ; le front large, le nez comme un cimeterre, la bouche aussi souple qu'un arc, les yeux sombres et dorés d'un faucon, et une chevelure bleu-noir, fournie, luisante. Olivâtre, coulé dans le bronze, très beau, le fils de Miriam avait hérité le visage de Miriam et faisait honneur à sa mémoire. A l'âge de quatorze ans, après les funérailles de sa mère, il avait quitté Antioche pour se rendre à Jérusalem et rallier la foi de son père qu'il n'avait jamais vu qu'à travers les yeux de Miriam. Il devait avoir la trentaine à présent. Peut-être était-il père, lui aussi, grâce à Hermine Hugonin qu'il avait conduite dans la neige jusqu'à Bromfield. La noble famille d'Hermine avait senti quelle était sa valeur et la lui avait donnée en mariage. Comme il devait lui manquer en ce moment, ainsi qu'à son éventuel petit-fils ! Cette idée lui était intolérable et il ne pouvait laisser à personne le soin de redresser la situation.

— Entendu, dit Hugh. Ce ne sera pas la première fois que vous et moi chevaucherons de conserve. Alors, tenez-vous prêt ; vous avez trois jours pour régler vos différends avec Dieu et avec Radulphe. Comptez sur moi pour vous épargner la mule monastique. Vous aurez le champion des écuries du château.

Dans la clôture, des sentiments contrastés agitaient les frères à propos de l'équipée de Cadfael, entreprise avec une autorisation partielle et limitée, sans que le voyageur eût promis de se soumettre au terme fixé. Le prieur Robert avait fait connaître au chapitre les dispositions précises mises au point pendant l'absence de Cadfael, limitée à la durée de la conférence de Coventry, en insistant sur cette injonction stricte, comme s'il pressentait qu'elle était déjà menacée. On ne pouvait l'en blâmer : les instructions incomplètes données par l'abbé laissaient déjà transparaître trop de sous-entendus. Quant aux raisons pour lesquelles ce voyage avait été autorisé, fût-ce de mauvaise grâce, elles furent passées sous silence. Le secret de Cadfael reposait entre Cadfael et Radulphe.

Lorsque de tels faits sont rendus publics, la curiosité insatisfaite pousse aux pires interprétations. Le silence s'installa parmi les moines saisis et des regards affligés se posèrent sur un frère déjà pratiquement

ressenti comme renégat. L'effroi dominait les réactions de certains, moines depuis l'enfance, et la jalousie cinglait les hommes qui s'étaient pliés plus tardivement à la Règle et se trouvaient parfois mal à l'aise dans leur réclusion. Encore que frère Edmond, l'infirmier, oblat dès l'âge de quatre ans, acceptât loyalement ce qui l'intriguait chez son frère et que son anxiété se concentrât sur l'idée de perdre quelque temps son apothicaire. Et de même frère Anselme, le maître de chapelle, qui connaissait peu de contrariétés, mis à part les fausses notes ou une gorge irritée parmi ses meilleures voix, admettait tout autre événement avec une sérénité sans pareille, prenait toujours les choses au mieux, souhaitait le meilleur à tous ses semblables et avait définitivement renoncé à se tracasser.

Le prieur Robert désapprouvait toute entorse à la Règle et blâmait depuis toujours ce qu'il considérait être les privilèges accordés à frère Cadfael : sa liberté de mouvement parmi les gens de l'enceinte extérieure et de la ville quand il s'agissait de soigner des malades. Il fut un temps où son chapelain, frère Jérôme, entretenait assidûment la contrariété du prieur ; mais, au début de l'année, frère Jérôme avait subi un choc violent, fatal à son amour-propre, et il émergeait d'une longue pénitence, privé de sa fonction de confesseur des novices et recroquevillé dans une humilité surprenante. Pour le moment, du moins, il était plus facile à vivre et moins enclin à dénoncer avec acharnement les fautes d'autrui. Nul doute qu'il retrouverait un jour sa papelardise mais, provisoirement, ses blâmes épargneraient Cadfael.

Si bien que, finalement, le véritable défi se jouait entre Cadfael et lui-même. Il avait très réellement prononcé des vœux dont il sentait les liens se raidir et se tendre autour de sa personne lorsqu'il pensait à quitter son terrain d'élection. Il avait dit la simple vérité lorsqu'il avait exposé sa situation à l'abbé ; tout avait été fait et déclaré ouvertement. Mais en était-il absous pour autant ? Frère Edmond et frère Winfrid auraient à se partager sa charge, préparer les médications, approvisionner l'hôpital des lépreux de Saint-Gilles, entretenir le jardin des simples. En plus de leurs propres travaux, ils devraient s'acquitter des siens.

Tout cela, si sa défection dépassait le laps de temps qui lui était alloué. Le seul fait d'envisager cette possibilité signifiait qu'il s'y attendait, Cadfael l'avait évidemment compris. Si bien qu'avant même de franchir les portes, cette décision portait en elle la gravité de la vie et de la mort.

Mais, tout ce temps, il avait su qu'il partirait.

Hugh vint le chercher à l'heure dite, aussitôt après prime, accompagné de trois sergents, tous bien montés, et d'un cheval mené

en bride pour Cadfael. Hugh vit avec plaisir le regard sombre et préoccupé de son ami s'éclairer subitement à la vue du puissant et beau rouan : allure fougueuse, œil arrogant, liste blanche au bas du chanfrein aristocratique, presque aussi grand que son fringant cheval gris. Équipé de son manteau et de ses bottes, Cadfael serra ses fontes devant lui et monta en selle, non sans raideur mais avec une joie sans mélange. Hugh était délicat ; il s'abstint de proposer son aide. Soixante-cinq ans… L'âge mérite le respect et la révérence des jeunes, mais ceux qui l'ont atteint apprécient médiocrement qu'il le leur soit rappelé.

Apparemment, personne ne les observait lorsqu'ils franchirent les porteries, bien que des regards aient pu les guetter, à l'abri du cloître ou de l'infirmerie, voire même du logis de l'abbé. Mieux valait enchaîner avec la routine conventuelle comme si cette journée était semblable à toutes les autres, comme si, dans le prieuré, nul ne doutait que le frère en partance reviendrait en temps voulu et reprendrait ses devoirs comme avant. Et si la paix revenait avec lui, il n'en serait que mieux accueilli.

Une fois passé Saint-Gilles, lorsque la ville et sa porte principale furent derrière eux et que surgit à l'horizon la ligne de crêtes du Wrekin, le cœur de Cadfael put accéder à une douce résignation et s'ouvrir en toute bonne grâce à ce qui pourrait arriver. Les consolations ne manquaient pas. Au seuil de décembre, les champs verdoyaient toujours, l'air était doux, tranquille, il montait un bon cheval et chevaucher près de Hugh était un plaisir agrémenté de souvenirs partagés. La grand-route était sûre et dégagée et l'itinéraire qu'ils devaient emprunter leur était familier à tous deux, du moins jusqu'à la forêt de Chenet. Hugh avait fixé le départ trois jours avant l'ouverture officielle du conseil.

— Ainsi nous allons pouvoir flâner agréablement sur la route, dit-il, et arriver là-bas en avance. Je pourrai dire un mot à Robert le Bossu avant le début de la session. Il se pourrait même que nous tombions sur Ranulf de Chester lorsque nous nous arrêterons demain à Lichfield, pour la nuit. J'ai entendu dire qu'il a un ultime conseil à glisser à l'oreille de son demi-frère de Lincoln. Guillaume garde l'œil sur leurs conquêtes à tous deux dans le nord tandis que Ranulf s'est fait annoncer à la conférence de Coventry avec une modestie affectée.

— Il serait très avisé de ne pas y faire étalage de ses succès, commenta Cadfael d'un ton songeur. Beaucoup de ses ennemis y seront rassemblés.

— Oh, il continuera de chercher des alliances. Au cours des dernières semaines, il a judicieusement restitué des apanages à des barons auxquels, pas plus tard que l'année dernière, il volait des terres ou des privilèges. Eh oui, cela coûte cher de changer de bord, fit

observer Hugh d'un ton cynique. Le roi n'est que le premier des personnages qu'il doit se gagner, et le roi est en mesure d'accueillir des alliés, bras ouverts et yeux fermés, d'être celui qui donne et non celui qui reçoit. Les hommes qui le soutiennent depuis toujours à travers tout et qui ont vu Ranulf se gausser de lui ne suivront pas à si bon compte. Certains accepteront les douceurs qu'il offre mais s'abstiendront de livrer les marchandises qu'il pensait avoir achetées. Si j'étais Ranulf, je resterais confit en douceur et humilité pendant un an, si ce n'est plus.

En début de soirée, lorsqu'ils pénétrèrent dans l'enceinte de l'hôtellerie diocésaine de Lichfield, l'effervescence y régnait, et le logement où étaient hébergés les gens d'armes de Hugh abritait déjà quantité de garçons d'écurie et de domestiques qui portaient de nobles blasons. Mais pas celui de Chester. Ou bien Ranulf avait pris une autre route, venant peut-être en droite ligne de chez son demi-frère de Lincoln ; ou bien il les avait précédés et, de retour dans son château de Mountsorrel, près de Leicester, il dressait ses plans en vue de la conférence. Faire la paix n'était pas son souci majeur ; pour lui, cette assemblée était l'occasion de s'assurer un accueil favorable au sein du parti qui, selon ses calculs, emporterait la victoire.

Cadfael sortit avant complies dans le crépuscule glacial et se dirigea vers le sud de l'enceinte ; les mornes surfaces des pièces d'eau de l'abbaye brillaient d'un éclat plombé et l'espace nouvellement dégagé, où se dressait autrefois l'église saxonne, évoquait encore une blessure longue à cicatriser. Poursuivant les travaux sur des fondations commencées depuis des années, Roger de Clinton avait approuvé le choix d'un site plus stable et plus écarté pour un projet dont la charge serait beaucoup plus importante que le premier évêque, saint Chad, ne l'avait jamais imaginé. Ayant dépassé l'angle de la terre sacrée, bénite par le ministère d'un prélat aimable et vénéré entre tous, Cadfael se retourna pour contempler le bloc massif de la nouvelle cathédrale de pierre à peine terminée, à supposer qu'il y eût jamais une fin aux travaux d'ornementation et d'agrandissement. Le long toit de la nef et la puissante tour centrale lançaient vers le ciel pâle leurs arêtes aiguës comme le fil du rasoir. De courte dimension, le chœur se terminait par une abside. Enchâssées dans des murs imposants comme ceux d'une forteresse, les hautes fenêtres de l'extrémité ouest captaient quelques traînées de lumière oblique. Les marques des ateliers de maçons et les balafres de leurs pierres et de leurs bois demeureraient invisibles sous ces murs, ainsi que les mœllons entassés là où l'on avait enlevé les remblais. Aujourd'hui, la chrétienté pesait lourdement sur les épaules de l'homme qui avait édifié ce château à l'intention de Dieu et dont l'esprit déjà s'évadait vers la Terre Sainte.

Des lueurs blafardes dessinaient faiblement le bord de la pièce

d'eau lorsque Cadfael revint pour compiles. En franchissant l'enceinte, il réintégra le monde des humains : chanoines, acolytes, choristes, hôtes du réfectoire et du dortoir, pieux citadins venus pour le dernier office dans le désir de parachever et de couronner leur journée. Ces vagues silhouettes, qui vaquaient à leurs affaires, le saluaient courtoisement au passage, mais l'obscurité croissante empêchait qu'il reconnût leur visage. Lui-même se sentait environné d'une nuée de témoins, et il n'importait guère que l'âme de chacun d'eux fût absorbée par d'autres préoccupations et totalement inconsciente de sa personne. Un tel rassemblement de besoins passionnés devait sûrement ébranler les cieux.

Dans le grand vaisseau de la nef, quelques silhouettes fantomatiques se mouvaient silencieusement dans la pénombre pour préparer l'office vespéral de l'église. Il était encore tôt pourtant ; seules les lampes perpétuelles luisaient sur les autels comme de petits yeux rouges tandis que, dans le chœur, un diacre allumait les chandelles dont les flammes, tour à tour, s'étiraient dans l'air tranquille.

Un jeune homme, dont l'apparence révélait sans équivoque qu'il appartenait au siècle, se tenait devant un autel latéral dont on venait d'allumer les chandeliers. Il ne portait pas d'armes mais son ceinturon était équipé d'élégantes bélières de cuir, destinées à l'épée et à la dague, et son manteau de beau drap noir avait été habilement taillé. Solide et largement charpenté, ce jeune homme immobile contemplait fixement le crucifix d'un regard si sérieux et implorant qu'il priait certainement pour une intention importante. Il était placé de telle façon que Cadfael ne pouvait voir son visage, ni bien sûr se souvenir qu'il avait déjà rencontré l'homme ; et pourtant, il éprouvait une singulière impression de familiarité devant sa carrure massive et découplée, devant ses mouvements de tête véhéments : il ponctuait de coups de menton les arguments adressés au Dieu face auquel il plaidait, comme devant un égal dont il était en droit de demander le secours pour une juste cause.

Cadfael s'était légèrement déplacé pour distinguer son profil lorsqu'une chandelle, sans doute mal mouchée, se mit à filer, jetant un vif éclair sur le visage du garçon. L'affaire de quelques secondes, car aussitôt il leva la main pour pincer entre le pouce et l'index la mèche coupable ; la flamme se réduisit et se stabilisa. Un profil ferme et vif, au nez droit, au menton volontaire, un jeune homme bien né, très conscient de sa valeur. Le léger mouvement de Cadfael avait dû se faire à la limite du champ de vision du garçon, lorsque la chandelle avait filé, car ce dernier se retourna subitement, laissant voir un visage dont les joues n'avaient pas entièrement perdu la rondeur enfantine et dont les grands yeux bruns, au regard franc et vulnérable,

étaient surmontés d'un front large et d'une épaisse toison châtain.

Ce coup d'œil inquiet jeté vers Cadfael fut rapidement et courtoisement détourné. Prêt à revenir à son dialogue silencieux avec son Créateur, le jeune homme, subitement assuré, se tourna de nouveau ; son regard, cette fois, était aussi candidement effronté que celui d'un enfant. Il ouvrit la bouche pour parler, sourit, se replia fugacement dans le doute puis se décida.

— Frère Cadfael ? Est-ce bien vous ?

Cadfael battit des paupières, le dévisagea sans en apprendre davantage.

— Vous ne pouvez m'avoir oublié, affirma gaiement le jeune homme, assuré qu'il était inoubliable. Vous m'aviez conduit à Bromfield, il y a six ans de cela. Olivier était venu pour nous emmener, Hermine et moi. Évidemment, j'ai dû changer, mais vous, non. Vous n'avez pas du tout changé !

La lumière des chandelles scintillait tranquillement entre eux, six années s'évanouirent comme une brume, et Cadfael reconnut, dans ce vigoureux et robuste gaillard, l'enfant impétueux qu'il avait rencontré pour la première fois dans la forêt, entre Stoke et Bromfield, un aigre jour de décembre, et qu'il avait conduit en sécurité à Gloucester, ainsi que sa sœur. Yves avait alors treize ans, et maintenant presque dix-neuf. Il était aussi élégant, décidé et téméraire qu'il promettait de l'être lors de cette première rencontre.

— Yves ! Yves Hugonin ! Mais bien sûr… Après tout, tu n'as pas changé. Mais que fais-tu ici ? Je te croyais quelque part dans l'ouest, à Gloucester ou à Bristol.

— Je suis allé porter au comte de Norfolk un courrier de l'impératrice. Le comte doit être à présent en route pour Coventry. Elle a besoin d'avoir tous ses alliés autour d'elle et Hugh Bigod a plus d'autorité que beaucoup sur les barons.

— Et tu rejoins là-bas ses partisans ? fit Cadfael, ravi. Nous pouvons nous y rendre ensemble. Es-tu seul ? Alors, tu ne l'es plus, car c'est une joie de te revoir et de te retrouver si dispos. Je suis ici avec Hugh qui sera aussi heureux que moi de te revoir.

— Comment est-ce possible ? Comment avez-vous fait pour pouvoir être ici ? demanda Yves en saisissant chaleureusement les mains de Cadfael qu'il étreignit avec vigueur. Je sais que vous aviez été envoyé d'office, l'autre fois, pour sauver un homme auquel on avait fait tort. Mais aujourd'hui, de quel stratagème avez-vous usé pour être autorisé à vous rendre à une conférence politique comme celle-ci ? Encore que s'il y venait davantage de moines, et tous délégués, on aurait meilleur espoir de parvenir à un accord. Dieu sait que je suis heureux de vous voir, mais comment diable vous y êtes-vous pris ?

— Je dispose d'une autorisation pour la durée de la conférence, dit Cadfael.

— Pour quelles raisons ? Les abbés sont plutôt difficiles à convaincre !

— Le mien m'a accordé une autorisation à laquelle il a fixé une date limite que je ne peux dépasser. Quant à la raison, je suis autorisé à être présent à Coventry pour rechercher des informations sur un prisonnier de Faringdon. Là où les princes se rassemblent, j'entendrai sûrement parler de lui.

Il n'avait pas prononcé de nom mais le jeune homme s'était raidi avec une intensité qui durcissait son jeune visage, lui conférant une étonnante maturité. Sa croissance n'était pas tout à fait achevée mais, sous les traits adolescents, l'homme était déjà là, en puissance, brûlant comme un feu qu'on attise lorsque quelque passion partisane pénétrait profondément son cœur.

— Je crois que nous sommes sur la même piste, dit-il. Sans doute cherchez-vous Olivier de Bretagne ; moi aussi. Je sais qu'il était à Faringdon. Comme tous ceux qui le connaissent, je sais qu'il n'aurait jamais changé de parti, et je sais qu'on l'a caché très loin, hors de portée. Il m'a d'abord défendu et sauvé ; il est aujourd'hui mon frère, et ma sœur porte son fils. Plus proche de moi que ma propre chair, plus cher que mon propre sang. Comment pourrais-je jamais prendre quelque repos avant de savoir ce qu'on lui a fait et sans l'avoir arraché à la captivité ?

— J'étais avec lui jusqu'à ce que l'on installe une garnison à Faringdon, racontait Yves, avec lui dès l'instant où j'ai porté mes premières armes. Jamais je ne me serais séparé de lui de mon propre gré et son affection me retenait à ses côtés. Depuis qu'il a épousé ma sœur, il a été pour moi un père et un frère. A présent, Hermine est enceinte, et seule à Gloucester.

Hugh, Cadfael et le garçon s'étaient assis côte à côte sur un banc, sous une torchère du vestibule des hôtes, pendant la dernière accalmie du soir après compiles ; leurs souvenirs communs peuplaient la pénombre que la lueur de la torche n'entamait pas. Yves avait poursuivi son enquête en solitaire, depuis que la chute de Faringdon avait précipité son ami dans l'oubli, sans rançon, sans identification, Dieu seul savait où. C'était pour lui un soulagement d'ouvrir son cœur et de pouvoir confier ce qu'il savait ou pressentait à deux hommes qui, comme lui, estimaient Olivier de Bretagne. A trois, ils feraient sûrement davantage qu'il n'aurait pu faire seul.

— Lorsque Faringdon fut achevé, Robert de Gloucester emmena ses forces avec lui, laissant la place à son fils. Philippe nomma Brien de Soulis gouverneur de Faringdon et lui fournit une garnison puissante, composée d'éléments venus de plusieurs bases. Olivier

appartenait à l'une d'elles. Étant alors à Gloucester, j'aurais pu me joindre à lui, mais, à ce moment-là, j'étais en mission pour l'impératrice qui me voulait près d'elle. La plus grande partie de sa maison se trouvait toujours à Devizes et elle n'avait à son côté qu'une poignée d'entre nous. C'est alors que nous avons appris que le roi Étienne, à la tête d'une forte troupe, s'apprêtait à mettre le siège devant le nouveau château afin d'alléger la pression qui s'exerçait sur Oxford et Malmesbury. Nous apprîmes ensuite que Philippe envoyait courrier sur courrier à son père pour lui demander d'accourir avec des renforts et de sauver Faringdon. Mais il n'est jamais venu… Pourquoi ? demanda Yves désespéré. Pourquoi n'est-il pas venu ? Dieu seul le sait ! Était-il malade ? Est-il toujours malade ? Je comprends qu'il puisse être très las mais rester aussi passif alors qu'on avait tant besoin de lui !

— J'ai entendu dire, intervint Hugh, que Faringdon était puissamment défendue. Nouvellement armée, nouvellement ravitaillée. Même sans Robert, elle aurait sûrement pu résister à l'attaque. Malgré tout l'attachement que j'ai pour mon roi, force est de reconnaître qu'il n'a pas la réputation de poursuivre les sièges avec obstination. Il se serait découragé et serait parti ailleurs. Il faut très longtemps pour réduire par la famine une forteresse fraîchement équipée.

— Elle aurait pu résister, reconnut tristement Yves. Rien n'obligeait à cette reddition qui fut faite à dessein, par la ruse. Philippe était-il oui ou non présent ? Lui seul le sait. Ce qui arriva se fit certainement en son absence. Avec ou sans son consentement ? C'est une autre affaire. Soulis est très au courant de ses desseins. Quoi qu'il en soit, il y eut une certaine connivence entre les chefs, qui avaient des hommes à eux dans la forteresse, et les assiégeants qui en avaient à l'extérieur. Puis, subitement, la garnison fut sommée de témoigner que ses six capitaines s'étaient finalement mis d'accord pour livrer la place, et l'acte qui portait les sceaux des six capitaines fut montré à leurs hommes ; contraints et forcés, ils acceptèrent ce que leurs seigneurs avaient décidé. Il s'ensuivit que les chevaliers et les écuyers, privés de leur suite, furent désarmés et faits prisonniers, à moins d'accepter eux aussi la décision. Les forces du roi s'étaient déjà introduites dans l'enceinte. Trente jeunes hommes furent répartis en guise de paiement entre les alliés d'Étienne et disparurent. Certains ont reparu, rachetés par leur famille et leurs amis. Pas Olivier.

— Cela, nous le savions, dit Hugh. Le comte de Leicester en détient la liste complète. Personne n'a proposé de rendre Olivier contre rançon. Personne n'a révélé le nom de celui qui le détient, bien que quelqu'un doive le savoir.

— Mon oncle Laurent a enquêté de tous côtés, confirma Yves,

mais il n'a rien appris. Il vieillit et l'on a grand besoin de lui à Devizes où l'impératrice tient sa cour ces jours-ci. Mais j'ai l'intention d'aborder publiquement cette affaire à Coventry et d'obtenir une réponse. On ne peut me la refuser.

Cadfael, qui écoutait en silence, secoua la tête, attendri par tant d'innocente confiance. Face à la perspective d'une victoire prochaine et définitive, encore qu'imaginaire, le roi et l'impératrice seraient moins enclins que ne l'imaginait ce garçon à donner la priorité à une question de simple justice individuelle. Yves était jeune, candide, de noble naissance et sereinement conscient de ses droits à des procédés loyaux et à une considération courtoise. Il connaîtrait bien d'autres désillusions douloureuses avant d'être pleinement armé contre le monde et contre le diable.

— Ensuite, reprit Yves d'un ton amer, Philippe lui-même a remis au roi Étienne le château de Cricklade intact, avec sa garnison, ses armes et ses munitions. Je n'arrive pas à comprendre ce qui a pu l'y conduire. Je me suis vainement torturé la cervelle. Était-ce la simple idée qu'il travaillait de plus en plus du côté des perdants et pourrait améliorer ses chances en changeant de camp ? De sang-froid ? Était-ce au contraire par fureur, par rancune à l'égard de son père qui avait abandonné Faringdon à son sort ? Serait-ce lui qui, le premier, aurait trahi Faringdon ? Serait-ce sur ses ordres que la forteresse fut livrée ? Je ne peux lire dans sa pensée.

— Mais toi au moins, tu l'as rencontré, dit Hugh, tu as servi sous ses ordres. Moi, je ne l'ai jamais vu de mes yeux. A défaut de pouvoir t'expliquer les mobiles de sa conduite dans cette circonstance précise, tu as néanmoins combattu à ses côtés, tu as dû te faire de lui une certaine idée, comme tout homme s'en fait de ses alliés. Quel âge peut-il avoir ? Une dizaine d'années de plus que toi ?

Irrité de la confusion où il s'égarait, Yves se reprit et se donna le temps de réfléchir.

— Environ trente ans. Guillaume, l'héritier de Robert, doit avoir quelques années de plus. Philippe est un homme tranquille ; il a des humeurs noires mais c'est un bon officier. Si jamais j'avais envisagé d'avoir à répondre à pareille question, j'aurais dit que je l'aimais. Jamais je n'aurais cru qu'il pourrait tourner casaque. Jamais pour le profit, jamais sous l'emprise de la peur…

Voyant le garçon s'acharner sur un sujet qu'il ne pouvait comprendre, Cadfael intervint d'un ton conciliant :

— A présent, nous sommes trois, déterminés à ne pas laisser Olivier croupir faute de rançon. Attendons Coventry et nous verrons ce que nous pourrons y découvrir.

Ils arrivèrent à Coventry le lendemain par un bel après-midi

frisquet, mais ensoleillé. Le plaisir de la chevauchée avait provisoirement distrait Yves de son obsession ; il avait l'œil brillant et les joues vivement colorées. Ils abordèrent la ville par le nord et tombèrent sur les vieilles défenses du comte Leofric, construites en bois mais toujours solides, et sur l'entrelacs des rues bien pavées et entretenues depuis que les évêques avaient fait de la cité le siège principal de l'archevêché. Bien que Lichfield fût plus chère à son cœur, Roger de Clinton avait maintenu cette pratique car, en ces temps troublés, Coventry était plus proche du foyer des dissensions, plus menacée aussi par les raids sporadiques des armées rivales, et il n'était pas homme à éviter les périls dont son troupeau était menacé.

Sa redoutable présence avait certainement servi de protection à la ville mais, en dépit de son action, plaies et dégradations défiguraient les rues et, par endroits, une trouée aux arêtes vives signalait une maison arasée jusqu'à ses fondations et demeurée en ce piètre état. Dans une région que, depuis des années maintenant, deux cousins dénués d'esprit de famille se disputaient les armes à la main, les ennemis personnels et les voisins avides s'étaient joints au pillage pour leur propre compte, indépendamment de toute faction. Comment s'en étonner ? Même le petit château de bois du comte de Chester, sis dans la ville, exhibait ses blessures et n'aurait pu convenir pour y loger la suite royale que son propriétaire entendait mener à la table de conférence, encore moins pour y accueillir son roi récemment apaisé dont il avait regagné la faveur. Le comte aurait préféré la réserve discrète de Mountsorrel pour y poursuivre sa cour prudente.

Dans la ville partagée par moitié entre deux suzerains, le prieur et le comte, murmures et grognements s'élevaient à propos de privilèges, différents dans l'une et l'autre. Il existait toutefois une assemblée de la population, reconnue et pratiquée par tous, et, à tout prendre, les deux quartiers cohabitaient en bonne intelligence. Peu de villes jouissaient alors d'une telle prospérité en Angleterre et nulle n'avait autant de ressort et de vivacité devant les occasions favorables. On le sentait à l'animation qui régnait dans les rues où marchands et négociants étalaient au mieux leurs produits pour attirer l'œil des nobles venus pour la conférence. S'attendaient-ils à ce qu'elle dure longtemps ? A ce qu'elle provoque une avancée vers la paix ? Il est permis d'en douter. Mais après tout, le commerce est le commerce et, là où comtes et barons prolifèrent, on en tirera toujours profit.

Des pennons illustres flottaient devant les façades penchées des maisons et des domestiques en belle livrée se dirigeaient à cheval vers les porteries du prieuré et l'hôtellerie des pèlerins. Dès sa fondation, cent ans plus tôt très exactement, Coventry, qui possédait les reliques de saint Osburg, son patron, un bras de saint Augustin et de nombreuses reliques de moindre importance, avait tiré grand profit

des pèlerins. Les riches et les puissants qui affluent aujourd'hui, songea Cadfael en contemplant leurs montures soignées et leurs somptueux vêtements, pourront difficilement se retirer sans laisser une récompense appréciable pour leur hébergement et l'hospitalité de l'Église. Il en allait de leur réputation.

Ils poursuivaient leur chemin à petite allure dans les rues affairées et bruyantes et, bien avant qu'ils n'atteignent le portail du prieuré de Sainte-Marie, Yves débordait d'ardeur, ranimé par l'atmosphère d'excitation et d'expectative qui donnait à la ville une allure accueillante et plus de vraisemblance à la possibilité de conciliation. Au fil de leur progression, il nommait les écussons et banderoles peu connus et saluait ceux de sa faction et de son rang, les jeunes partisans de la suite de l'impératrice.

— Hugh Bigod a dû voyager vite depuis Norfolk, il nous a précédés… J'aperçois quelques-uns de ses hommes. Là-bas, vous voyez, le cavalier sur un cheval noir ? C'est Reginald FitzRoy, le demi-frère de l'impératrice, le plus jeune ; celui dont Philippe s'était emparé il y a moins d'un mois et que le roi lui a fait libérer. Je me demande, poursuivit Yves, comment Philippe a osé toucher à lui alors qu'il bénéficie de la protection constante de Robert, car ils manifestent l'un envers l'autre des sentiments fraternels. Mais, soyons juste : Étienne joue le jeu… Il a accordé des sauf-conduits, il est fidèle à sa promesse.

Parvenus devant le porche de la clôture du prieuré, ils pénétrèrent dans une vaste cour, brillante et frémissante de couleurs et de mouvement. Quelques frères bénédictins faisaient de leur mieux pour remplir leur charge et respecter l'horaire du jour, totalement perdus dans l'affluence des visiteurs : grands de ce monde et leurs serviteurs. Les uns arrivaient, les autres repartaient à cheval pour visiter la ville ou des relations, les garçons d'écurie guidaient de-ci de-là des chevaux excités par la cohue et les écuyers dessellaient et déchargeaient les bagages de leur maître. A l'entrée, Hugh céda le passage à un cavalier, grand, superbement vêtu, entouré d'une suite imposante, qui s'apprêtait à sortir.

— Roger de Hereford, annonça Yves rayonnant, le nouveau comte. Celui dont le père a été tué par accident au cours d'une chasse, il y a deux ans. Et l'homme là-bas, sur les marches, qui regarde derrière lui, c'est Humphrey de Bohun, l'intendant de l'impératrice. Elle doit être arrivée…

Il s'interrompit brusquement, rigide, bouche ouverte sur sa phrase en suspens, le regard fixe et incrédule. Cadfael suivit ce regard, rivé sur un homme qui descendait quatre à quatre les marches de pierre du vestibule des hôtes, de l'autre côté de la cour ; par un curieux hasard, c'était à ce moment l'unique personnage présent sur le grand escalier, bien en vue, dominant le remue-ménage. Un homme

très bien fait, à la tournure élégante et la démarche arrogante ; il allait tête nue, un court manteau dansait à son épaule. Trente-cinq ans peut-être et visiblement très sûr de lui. Lorsqu'il posa les pieds sur les galets de la cour, la foule s'écarta pour lui livrer passage comme si tous l'estimaient à l'aune de sa propre fatuité. Cette désinvolture était-elle à ce point irritante pour noircir le regard d'Yves sous des sourcils subitement hostiles et hargneux ?

— Incroyable ! Il ose se montrer ici ! murmura le garçon entre ses dents.

Subitement, la glace devint feu : il sauta de sa selle et s'élança au-devant de l'étranger, dégainant son épée en manière de défi, tout en repoussant les garçons d'écurie et les chevaux qui encombraient sa route. Sa voix s'éleva, forte et dure :

— Vous, Soulis ! Traître à votre cause… Traître à vos camarades ! Vous osez paraître ici, au milieu d'honnêtes gens !

Un silence atterré suivit ; pas une voix ne montait de l'assemblée stupéfaite. Une seconde encore et toutes les voix clamaient simultanément l'alarme, la protestation, l'outrage. De même que le premier choc avait rejeté la foule hors du tourbillon, une réaction immédiate la fit refluer dans la cour pour tenter de prévenir le combat qui menaçait. Mais Soulis avait pivoté pour faire face au provocateur ; de son épée nue, il faisait des moulinets pour dégager le terrain nécessaire à sa défense. Puis ils passèrent à l'action et le fer croisa le fer.

CHAPITRE III

D'un bond, Hugh fut à terre ; il jeta la bride sur le cou de sa monture pour qu'un palefrenier s'en occupe et courut vers la masse de spectateurs effrayés qui entouraient les combattants, à distance prudente des épées qui voltigeaient. Cadfael suivit avec une patience résignée mais sans trop de hâte, car il pouvait difficilement faire mieux que Hugh pour apaiser cet incident. Qui ne pouvait d'ailleurs tourner en conflit mortel ; il se trouvait à l'hôtellerie trop de dignitaires, à la fois clercs et alliés du roi, pour qu'une telle inconvenance pût se produire ; grâce au fracas répercuté d'un mur à l'autre de la cour, ces autorités seraient bientôt sur place et donneraient de la voix.

Néanmoins, dès qu'il eut mis pied à terre, Cadfael rejoignit au plus vite la cohue haletante et se força un passage jusqu'au champ d'action pour s'emparer d'une manche tournoyante et tirer dessus afin de mettre hors de danger un des combattants. Si le second protagoniste était réellement Soulis, le renégat de Faringdon, il avait sur Yves l'avantage d'une douzaine d'années de pratique et maniait habilement l'épée. L'expérience porte ses fruits. Cadfael se faufilait avec vigueur, vaguement conscient d'une forte voix qui grondait derrière lui du côté de la porterie et d'un flamboiement de couleurs sous le portail du vestibule des hôtes, mais il mettait tant d'ardeur à progresser qu'il ne vit pas arriver l'instrument d'une intervention efficace, lancé sans préavis par-dessus son épaule, avant qu'il se dresse dans le cercle tracé par les épées tournoyantes.

La longue hampe s'enfonça puissamment devant lui, écartant les corps pour s'ouvrir un chemin. Un long bras la suivait, puis un long corps, mince et vigoureux, et la pointe d'argent brilla à l'extrémité de la hampe, relevant d'un coup puissant les épées engagées, meurtrissant les mains qui les tenaient. Yves lâcha prise et sa lame résonna sur les galets. Soulis, lui, se fendit pour retenir son arme mais la garde trembla dans sa main ; il bondit en arrière, hors de portée de la pointe massive qui couronnait la hampe à présent dressée entre eux. Un silence figea l'assemblée.

— Rengainez vos armes, déclara l'évêque Roger de Clinton sans

élever la voix. Honte à vous qui avez tiré vos épées à l'intérieur de cette enceinte. Vous avez mis vos âmes en danger. Ici, notre objectif est la paix.

Les adversaires reprenaient difficilement leur souffle ; le visage empourpré d'Yves clamait encore la rébellion ; yeux étrécis, sourire glacial, Soulis toisait son assaillant.

— Monseigneur, dit-il avec une politesse doucereuse, je n'avais nullement l'intention d'offenser quiconque avant que cet impétueux jeune homme ne se rue sur moi. Sans la moindre raison, à ma connaissance, car, de ma vie, je ne l'avais encore vu, affirma-t-il en rengainant calmement son épée, d'un geste solennel, tout empreint de respect à l'égard de l'évêque. Sitôt après avoir franchi le portail, cet inconnu qui venait de la rue s'est mis à m'agonir d'injures. Un vrai chien enragé. J'ai perdu mon sang-froid.

— Il sait parfaitement pourquoi je l'ai traité d'apostat, de renégat, de traître à ses meilleurs compagnons, jeta Yves. Par sa faute, de valeureux chevaliers gisent dans des cachots !

— Silence ! intima l'évêque, qui fut aussitôt obéi. Quelles que soient vos querelles, elles n'ont rien à faire entre ces murs. Nous sommes ici pour résoudre entre hommes d'honneur les différends de cet ordre. Ramassez votre épée. Mettez-la au fourreau ! Et ne l'en ressortez pas sur cette terre sacrée. Quelle que soit la provocation ! Je vous l'ordonne, au nom de l'Église. D'autres ici vous rediront cet ordre, en leur qualité de souverain et de suzerain.

Le seigneur qui, du portail, avait lancé des injonctions en découvrant ce spectacle invraisemblable, s'avança vers le cercle subitement muet. En cet homme majestueux, grand, beau, autoritaire et très irrité, Cadfael reconnut aussitôt l'homme qu'il avait rencontré voici longtemps au cours d'une réunion dans son camp, lors du siège de Shrewsbury ; depuis, les années avaient parsemé de zones cendrées ses cheveux blonds et creusé de sillons d'anxiété et de souci son beau visage ouvert. Vite indigné, vite apaisé, brave, impétueux mais instable, essentiellement bon et généreux, le roi Étienne avait cependant dilapidé les années de son règne en une guerre destructrice. Et ce flamboiement de vives couleurs sous le portail du vestibule des hôtes, Cadfael en prit instantanément conscience, révélait à coup sûr la présence de l'autre, la femme qui remettait en question la souveraineté d'Étienne. Grande, droite et splendidement parée, profilée sur la pénombre du vestibule dans l'éclat de sa fierté, se dressait Mathilde, seule survivante légitime du vieux roi Henri, impératrice par son premier mariage, comtesse d'Anjou par le second, souveraine non couronnée des Anglais.

Elle ne condescendit pas à s'avancer jusqu'à eux et demeura parfaitement immobile, regardant la scène d'un air indifférent,

légèrement dédaigneux, et se contenta d'incliner la tête en réponse au salut respectueux du roi. Elle était royalement belle ; ses lourds cheveux noirs luisaient sous le réseau d'or de sa coiffe et ses grands yeux au regard direct, indifférent, déconcertaient aussi sûrement que celui des saints sur les mosaïques byzantines. Elle avait plus de quarante ans et l'inaltérable poli du marbre.

— Pas un mot, vous deux ! Nous n'écouterons personne, dit le roi qui dominait de sa taille les coupables et même l'évêque, pourtant de haute stature. Vous êtes ici soumis à la discipline de l'Église et ce que vous avez de mieux à faire est de vous en arranger. Gardez vos querelles pour un autre lieu et un autre moment ou, mieux encore, abandonnez-les pour toujours. Elles n'ont pas leur place entre ces murs. A présent ; monseigneur l'évêque, donnez vos ordres concernant le port d'armes. Vous les ferez connaître officiellement demain quand vous présiderez dans la salle capitulaire. Interdisez toutes les armes, si telle est votre volonté, ou communiquez-nous des règles précises quant à leur port. Je veillerai à ce que quiconque enfreigne votre règle paie la totalité de son tribut.

— Je ne prendrai pas la liberté de priver quiconque du droit de porter des armes, affirma résolument l'évêque. Je suis pleinement justifié à prendre des mesures pour régler leur usage dans ces murs pendant ces importantes discussions. En ville, chacun pourra porter ses armes, comme de coutume, car un homme se sent démuni sans son épée.

Sa silhouette vigoureuse et son visage au nez aquilin auraient pu être ceux d'un guerrier aussi bien que d'un évêque. Ne disait-on pas que son cœur était déjà engagé dans un rôle actif pour la défense du royaume chrétien de Jérusalem ?

— A l'intérieur de ces murs, reprit-il après une courte réflexion, le fer ne doit pas être dégainé. Dans la grande salle de la session, il ne paraîtra pas, mais sera laissé dans les logis. Et nul ne devra jamais porter d'armes dans l'église pendant les offices. Quel que soit le dénouement de la conférence, pas un homme n'en provoquera un autre par les armes, pour quelque raison que ce soit jusqu'à ce que nous tous, ici assemblés, nous séparions de nouveau. Si cela convient à Votre Grâce.

— J'en suis satisfait, dit Étienne. Ces mesures sont bonnes. Vous, gentlemen, ne les oubliez pas et veillez à tenir vos engagements.

Son regard bleu et brillant les balaya tous, ses partisans et les autres ; un avertissement général autant qu'impartial. Aucune physionomie n'avait pour lui de signification particulière, ni ne lui révélait à quelle faction l'homme appartenait. Il n'avait probablement encore jamais vu aucun d'eux et oublierait leur visage sitôt qu'il leur aurait tourné le dos.

— Alors je soumettrai également ces mesures à l'impératrice, dit Roger de Clinton, et proclamerai ces conditions lorsque nous nous réunirons demain matin.

— Faites, Monseigneur, vous avez ma pleine approbation, approuva chaleureusement le roi avant de rejoindre à grands pas le palefrenier qui tenait son cheval près du portail.

Lorsque Cadfael se retourna vers l'entrée du vestibule, la hautaine et distante impératrice avait déjà quitté la scène et regagné ses appartements.

Exaspéré, sombre et silencieux, Yves reprit le chemin de leur logis dans une des maisons de pèlerins, sise dans l'enclos, partagé entre le chagrin puéril d'avoir été châtié en public et la rage impuissante d'un homme condamné à renoncer à son combat.

— Pourquoi te tourmenter ainsi ? le taquina prudemment Hugh, attentif à ne blesser ni l'homme ni l'enfant. Soulis, s'il s'agit bien de lui, a reçu lui aussi sa volée. Il est indéniable que c'est toi qui as commencé mais il t'aurait craché au visage sans hésiter s'il l'avait pu. Vous avez provoqué vous-mêmes le coup de semonce. Tu aurais dû savoir que l'Église prendrait très mal le fait que l'on tire l'épée sur son territoire.

— Je l'aurais su si j'avais encore été en mesure de réfléchir, admit Yves de mauvaise grâce. Mais le voir arpenter les lieux comme s'il était chez lui… Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il oserait se montrer là. Grands dieux, qu'a-t-elle dû ressentir devant son impudence, après tout le mal qu'il lui a fait ? Elle l'avait privilégié, elle lui avait donné une charge !

— Elle en avait également donné une à Philippe, repartit Hugh durement. Vas-tu aussi lui sauter à la gorge quand il entrera demain dans la salle de conférence ?

— Philippe, c'est une autre affaire, s'emporta Yves. Il a abandonné Cricklade, c'est vrai, tout le monde le sait, mais la garnison s'est rendue de son plein gré. Crois-tu donc que j'ignore qu'un homme peut avoir de bonnes raisons de changer d'allégeance ? Des raisons honnêtes ? Crois-tu qu'elle soit agréable à servir ? Je l'ai vue devenir glaciale et insolente même à l'égard du comte Robert, le traiter comme un serf quand elle a ses humeurs. Et lui, son unique grand vassal, il endure tout pour la sauver !

En cet instant, il était déchiré par une douleur que Cadfael avait déjà devinée. La Dame des Anglais était belle, brave et luttait pour défendre les droits de son jeune fils[2], plus que les siens. Tous les candides jeunes gens de sa suite étaient un peu amoureux d'elle ; ils la voulaient parfaite et se détournaient, indignés, lorsqu'il apparaissait manifestement qu'elle n'était pas une sainte, sachant fort bien, au tréfonds de leur cœur douloureux, combien elle était arrogante et

vindicative. Ils étaient condamnés à souffrir. Yves, du moins, avait pu se laisser aller à exprimer maladroitement la vérité de ce qu'il savait d'elle.

— Mais ce Soulis, reprit le garçon, subitement ramené à son sujet et à son animosité, ce Soulis a sournoisement conspiré pour laisser l'ennemi entrer dans Faringdon ; il a vendu tous les vaillants chevaliers et écuyers qui refusèrent de passer de son côté, les condamnant au cachot. Parmi eux, il y avait Olivier ! S'il avait été honnête lorsqu'il fit son choix, il aurait dû leur permettre de faire le leur ; il aurait dû ouvrir les portes et les laisser partir en armes, l'honneur sauf, en mesure de le combattre à nouveau à partir d'une autre base. Mais non, il les a vendus. Il a vendu Olivier. Cela, je ne le pardonne pas.

— Arme-toi de patience, suggéra frère Cadfael, jusqu'à ce que nous découvrions l'essentiel : où le chercher. Ne te brouille avec personne. Qui peut savoir laquelle des personnes présentes est en mesure de nous fournir une réponse ?

« Et d'ici que nous obtenions cette réponse, poursuivit mentalement le frère en voyant Yves froncer les sourcils et serrer les mâchoires, la vengeance peut passer par-dessus bord et perdre toute signification.

— Pour l'instant, je n'ai pas d'autre choix que de rester tranquille, reconnut Yves, rancunier mais résigné.

Il n'en continuait pas moins de broyer du noir lorsqu'un novice du prieuré vint le chercher pour le prier de se rendre chez l'impératrice. En toute innocence, le jeune frère la désigna sous le titre de comtesse d'Anjou. Ce qui ne lui aurait pas plu. Après la mort de son premier mari, un homme d'âge, Mathilde avait vigoureusement revendiqué son titre d'impératrice ; déchoir de ce titre et se retrouver comtesse, du fait de son second mariage, l'avait profondément humiliée.

Yves se rendit à la convocation, tiraillé entre le plaisir et un violent émoi ; il s'attendait à ce qu'elle le rappelle à l'ordre après la scène inconvenante survenue dans la grande cour. Jamais encore elle ne lui avait manifesté son courroux mais il avait été témoin de la façon cinglante dont son ire s'était abattue sur d'autres. Et pourtant, elle était capable de charmer l'oiseau perché sur l'arbre quand elle le désirait et il avait vécu cet instant délicieux pendant son bref séjour dans sa maison.

Une dame d'honneur l'attendait au seuil des appartements de l'impératrice, dans la maison des hôtes du prieur, une jeune fille qu'Yves ne connaissait pas ; cheveux noirs et yeux brillants, cette très jolie personne s'était approprié quelques bribes de l'assurance et de l'impudence de sa maîtresse. Après un coup d'œil rapide et entendu

pour examiner Yves de la tête aux pieds, elle prit son temps avant de sourire, comme s'il avait dû subir une épreuve avant d'être accepté. Mais le sourire, lorsqu'il se dessina, signifiait que le visiteur lui semblait un peu mieux qu'acceptable. Dommage qu'il ne l'ait pas remarqué !

— Elle vous attend. Il semble que le comte de Norfolk ait fait votre éloge. Entrez.

En franchissant le seuil, elle baissa discrètement les yeux et fit une profonde révérence avec une grâce accomplie.

— Madame, Messire Hugonin !

L'impératrice était assise sur une chaise semblable à une stalle d'église, capitonnée de coussins. Libérée de la coiffe, la tresse épaisse de ses cheveux noirs et lustrés reposait sur son épaule. Elle portait une souple robe de velours bleu foncé qui accentuait la luminosité de son teint ivoirin. La flamme des bougies l'avantageait et son port de tête était toujours celui d'une reine, fût-elle sans couronne. Yves plia le genou devant elle avec une ferveur sincère, dans l'attente de son bon plaisir.

— Laissez-nous ! dit Mathilde sans un regard pour la jeune fille qui s'attardait, ni pour la dame d'âge mûr qui se tenait à son côté.

Lorsqu'elles eurent quitté la pièce, elle ajouta :

— Approchez ! Il y a ici beaucoup trop d'oreilles tendues derrière les trop nombreuses portes. Plus près ! Laissez-moi vous regarder.

Il subit, légèrement nerveux, l'examen minutieux et réfléchi dont il fut l'objet de la part des immenses yeux byzantins qui le détaillaient à loisir, comme la subtile caresse initiale du couteau de chasse.

— Norfolk dit que vous avez rempli votre mission comme un diplomate-né, proféra Mathilde. Il est vrai que j'avais quelque doute à son sujet mais il est là. Je n'ai rien perçu des qualités du diplomate cet après-midi dans la grande cour.

Yves se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux mais, levant la main avec un sourire froid, elle prévint toute protestation ou excuse qu'il aurait pu vouloir présenter.

— Non, ne dites rien ! Si je ne peux vous faire compliment de votre discrétion, j'ai admiré votre loyauté et votre courage.

— J'ai commis une folie, dit-il, j'en suis conscient.

— Alors elle a été promptement réglée, dit l'impératrice car, en ce moment, je suis officiellement censée vous blâmer pour cet esclandre et réitérer l'ordre que l'évêque vous a intimé, en votre qualité d'agresseur, de maîtriser ici votre colère. Pour respecter les convenances, tout comme Étienne est en train de châtier l'autre fou. Bien, maintenant vous m'avez comprise et vous savez que vous ne pouvez défier ou insulter ouvertement quiconque à l'intérieur de ces

murs. Cet accord étant établi entre nous, vous pouvez vous retirer.

Passablement troublé, Yves s'inclina devant l'impératrice et se dirigea vers la porte. Derrière lui, la voix coupante, calme et adoucie, déclara clairement :

— Toutefois, je dois avouer que je n'aurais pas été vraiment fâchée de voir Soulis mort à mes pieds.

Yves sortit totalement étourdi, poursuivi par la voix douce et féline jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte. A quelques mètres de distance, la dame mûre, debout, les mains croisées, attendait patiemment que sa maîtresse la fît rappeler ; elle tourna vers lui son mince visage ovale et des yeux sombres, indifférents, qui n'interrogeaient pas et ne confiaient rien. Elle avait dû voir bien des jeunes gens, confrontés à la présence impériale, ressortir de l'épreuve dans des états divers – humiliés, jubilants, fervents, désespérés – et se retenir, comme à présent, de leur laisser comprendre que sa clairvoyance se nourrissait d'indices. Il rassembla ses esprits et s'efforça de soigner sa retraite, passant à ses côtés avec une révérence légèrement compassée. Lorsqu'il émergea dans la cour noyée par le crépuscule froid de novembre, alors seulement il s'arrêta pour reprendre son souffle ; empli d'effroi, il répéta minutieusement pour lui-même tous les mots qu'elle avait prononcés au cours de ce bref entretien.

La dame d'honneur avait-elle pu saisir la phrase d'adieu de l'impératrice ? Pouvait-elle l'avoir entendue en tout ou partie, lorsque la porte s'était ouverte devant lui ? L'avait-elle interprétée, ne fût-ce qu'un instant, dans le même sens que lui ? Non, impossible ! Impossible ! Il se rappelait à présent qui était cette dame, plus proche que quiconque de sa suzeraine : la veuve d'un chevalier de la suite du comte de Surrey, elle-même née Redvers, d'une branche cadette de la famille de Baldwin de Redvers, le comte de Devon de l'impératrice. Pourvue de tous ses quartiers de noblesse, faite pour servir une impératrice. Et assez âgée et assez sage pour être la très sûre dépositaire des secrets d'une impératrice. Peut-être même trop avisée pour entendre ce qu'elle avait entendu. Mais si elle avait entendu la dernière phrase, comment l'avait-elle comprise ?

Il traversa la cour à pas lents, la voix basse et insistante tintait à ses oreilles. Non, c'était lui qui dénaturait le sens de ses mots. Elle n'avait sûrement fait qu'exprimer l'amertume d'une haine parfaitement naturelle à l'égard d'un homme qui l'avait trahie. Quel autre sentiment pouvait-on attendre de sa part ? Non, elle n'avait pas suggéré une ligne de conduite, encore moins l'avait-elle ordonnée. Il est des paroles que l'on dit en l'air, sans intention, poussé par la passion.

Et cependant, elle lui avait délibérément donné ses instructions : « Vous savez que vous ne pouvez défier ou insulter ouvertement quiconque »… puis : « Toutefois, je dois avouer que je n'aurais pas été vraiment fâchée »… Et pour finir : « Yves Hugonin, vous pouvez vous retirer ! Vous êtes assez fin pour saisir ma pensée. »

Impossible ! Il lui faisait injure, c'était lui dont l'esprit était perverti, lui qui biaisait, qui faussait ses paroles. Il devait, il allait débarrasser son esprit et sa mémoire de ces pensées indignes.

Il n'en dit rien à Hugh, pas plus qu'à Cadfael car il aurait eu honte de sonder devant eux la blessure.

— Eh bien, tout compte fait, elle ne t'a pas mangé ! le taquina Hugh.

Il haussa les épaules avec un sourire laborieux et refusa courtoisement de se laisser amadouer. Les complies solennelles auxquelles il assista, en compagnie des évêques et de grands seigneurs pour préparer la conférence du lendemain, ne purent apaiser son âme inquiète.

Après la messe cérémonielle, les souverains et la noblesse d'Angleterre se retrouvèrent en session plénière dans la salle capitulaire du prieuré de Sainte-Marie. Trois évêques présidaient, ceux de Winchester, d'Ely et Roger de Clinton de Coventry et Lichfield. Tous trois avaient forcément une inclination partisane en faveur de l'un des deux clans mais, de toute évidence, ils s'efforcèrent sincèrement de faire abstraction de leur intérêt personnel et se concentrer avec une ferveur profonde sur cette tentative pour parvenir à un accord. Posté à l'angle de la porte ouverte, où les curieux pouvaient bénéficier d'une vue partielle de la salle et de bribes des propos échangés à l'intérieur, frère Cadfael observa que les participants, sur la défensive, avaient tendance à se regrouper avec ceux de leur camp : d'un côté, l'impératrice et ses alliés, formant une phalange bien soudée, de l'autre, le roi Étienne, ses grands féaux et ses shérifs. Cette tendance marquée à se masser comme pour la bataille ne présageait rien de bon, et Cadfael l'interpréta comme une mise en garde contre un optimisme excessif. Cependant, une fois sortis de la salle du chapitre, les amis purent se retrouver librement par-delà cette division. Hugh, à côté du comte de Leicester, n'était éloigné que de cinq places du siège du roi ; de l'autre côté, Yves était de service près de Hugh Bigod, comte de Norfolk, qui l'avait recommandé à l'impératrice à la suite d'une mission bien remplie. Une fois libérés de cette importante réunion, ils se retrouveraient aussi naturellement que les mains droite et gauche pour accomplir un travail ; à l'intérieur, ils étaient tenus d'être à droite ou à gauche, en opposition.

Cadfael étudiait les rangs des grands personnages avec une curiosité d'autant plus intense qu'il n'avait jamais vu la plupart d'entre

eux. Il connaissait déjà Leicester : Robert Beaumont, à l'abri dans son comté depuis l'âge de quatorze ans, intelligent, spirituel et avisé, sans doute l'un des rares qui travaillaient réellement dans les coulisses à un compromis juste et raisonnable. Robert le Bossu, l'appelait-on, car il avait une épaule contrefaite ; mais, dans l'action, cette défectuosité ne le gênait nullement, pas plus qu'elle n'affectait la symétrie massive de son corps. Près de lui se trouvait Guillaume Martel, l'intendant du roi ; quelques années plus tôt, à Wilton, après avoir couvert la retraite d'Étienne, Martel avait été fait prisonnier et sa liberté rachetée par Étienne au prix d'un château fort important. Près de lui était Guillaume d'Ypres, qui menait les Flamands du roi. Le cou tendu et les yeux plissés, entre d'autres têtes également déterminées à voir le spectacle, Cadfael apercevait Nigel, évêque d'Ely, réconcilié depuis peu avec le roi après une longue disgrâce, et certainement soucieux de conserver la place qu'il avait réintégrée parmi les élus.

De l'autre côté, Cadfael jouissait d'un excellent point de vue sur l'homme qui était l'âme et la tête pensante du parti de l'impératrice, Robert, comte de Gloucester, fidèle au côté de sa demi-sœur dans la salle capitulaire comme il l'était sur les champs de bataille. Un homme de cinquante ans, bâti en force, sobrement vêtu et équipé, aux cheveux bruns parsemés de gris et dont le visage avenant portait des traces de fatigue. Grise, elle aussi, sa courte barbe soulignait d'une double traînée argentée les angles puissants de la mâchoire. Son fils et héritier, Guillaume, était à son côté. S'il était là, son plus jeune fils, Philippe, se trouvait parmi ceux de l'autre camp. Solidement bâti, Guillaume ressemblait à son père. Humphrey de Bohun était auprès d'eux, ainsi que Roger de Hereford. Au-delà, Cadfael ne distinguait plus personne.

Mais il entendait les voix, il pouvait même en identifier certaines qu'il avait déjà eu l'occasion d'écouter. L'évêque de Clinton ouvrit la session en souhaitant la bienvenue à tous les hôtes de bonne volonté présents dans la demeure dont il était abbé titulaire aussi bien qu'évêque, et, comme il l'avait annoncé, en interdisant le port d'armes dans la salle de réunion et lors des offices dans l'église, quelles que soient les circonstances. Puis il confia le soin d'introduire le débat à Henri de Blois, évêque de Winchester et frère cadet du roi Étienne. Bien que les effets de ses déclarations eussent influencé depuis des années la vie des Anglais, laïcs et moines, Cadfael n'avait encore jamais entendu cette voix puissante et impérieuse.

Ce n'était pas la première fois qu'Henri de Blois essayait d'amener son frère et sa cousine à s'asseoir ensemble afin d'élaborer un compromis qui mettrait un terme à la guerre ouverte, même si cela signifiait que le royaume continuerait d'être divisé, défendu et perpétuellement menacé d'éruptions locales de violence. Il n'y était

jamais parvenu mais, quels que soient ses espoirs présents, il entamait cette nouvelle tentative avec la même vigueur et la même énergie. Il brossa devant son auditoire le tableau affligeant d'un pays ravagé, du fait d'une rivalité insensée, par des années de combat dont aucun parti n'avait tiré le plus mince profit et où le peuple n'avait eu qu'à perdre. Il dépeignit une bataille qui ne pourrait jamais être gagnée par un camp, ni perdue par l'autre, et ne se solderait qu'au prix d'une transaction qui les engagerait l'un et l'autre. Il fut éloquent, tranchant et bref. Et ils l'écoutèrent ; mais ils avaient toujours écouté sans jamais entendre ni comprendre réellement ; jamais ils ne l'avaient cru. Lui-même avait parfois vacillé, flotté entre les deux partis, tout le monde le savait. A présent, il défiait avec une égale rudesse les combattants des deux bords. Lorsqu'il termina, en haussant le ton pour susciter une réaction, il y eut un court silence dont le calme suggérait curieusement que les deux présences rivales manœuvraient pour s'assurer un avantage. Ce n'était pas de bon augure.

L'impératrice releva le défi, d'une voix dure et bien timbrée qu'elle forçait pour être entendue. Étienne, pensa Cadfael, lui avait laissé l'ouverture non par diplomatie, comme on aurait pu le supposer, dans la mesure où le premier qui parle est aussi le premier qu'on oublie, mais en vertu de son incorrigible courtoisie à l'égard des femmes, y compris de celle-ci. Elle proclama, non sans prudence, son droit d'être entendue dans cette assemblée, dans toute assemblée où l'on traitait de l'Angleterre. Peu soucieuse de dévoiler dès la première passe ses armes les plus acérées, elle adopta une démarche, pour elle très mesurée, remontant jusqu'au vieux roi Henri et à la perte désolante du dernier fils légitime qui lui restait, malheur survenu voilà des années au cours du naufrage du *White Ship* au large de Barfleur et qui la laissait unique héritière de son royaume ; unique et sans rival. Un statut qu'il avait pris soin d'assurer de son vivant en convoquant tous ses grands féaux pour qu'ils entendent son testament et jurent fidélité à leur future reine. Ce qu'ils avaient fait avant de changer d'opinion : plutôt que de reconnaître une femme pour souveraine, ils avaient accepté Étienne sans résistance notable lorsque, décidant vite, agissant vite – une fois n'est pas coutume –, celui-ci s'était investi lui-même et avait ceint la couronne. La petite semence avait proliféré et produit ce chaos.

Ils parlaient, et Cadfael écoutait. Candide et vulnérable comme à l'accoutumée, Étienne affirma ses droits, sanctionnés par le sacre et le couronnement, mais se garda d'éveiller la colère. Quelques voix, fortes de leur calme, évoquèrent le cas des gens moins élevés dans les hiérarchies, auxquels étaient abandonnés les plus durs fardeaux. Robert le Bossu eut soin de ne pas insister sur cette allégation, rarement prise en compte, et dénonça sans ménagements la stupidité

qu'il y aurait à épuiser plus longtemps les ressources du pays ; nombre d'hommes jeunes, dont Hugh, approuvèrent son propos qu'ils illustrèrent en se référant à leurs propres comtés. Tant de paroles proférées de part et d'autre auraient suffi à rédiger une nouvelle Bible mais faisaient rarement appel aux notions essentielles : accord, compromis, raison et paix. La session s'achevait lorsqu'un problème mineur surgit à l'improviste.

Yves avait calculé son moment. Il attendit jusqu'à ce que Roger de Clinton, ayant scruté les rangs plongés dans le silence, se levât pour annoncer la fin de la première séance, soulagé, peut-être même encouragé qu'elle se soit passée sans explosion de haine apparente. Soudaine et tranquille, la voix d'Yves s'éleva avec une douceur déférente ; cette fois, il se contrôlait. Cadfael se haussa vainement sur la pointe des pieds pour essayer de l'apercevoir puis joignit les mains, priant avec ferveur pour que le calme se maintienne.

— Messeigneurs, Votre Grâce…

L'évêque acquiesça courtoisement et le laissa parler.

— Messeigneurs, si je puis soulever une question, en toute humilité…

C'était bien la dernière qualité dont le jeune et impétueux orateur pût se targuer, mais au moins, il s'y essayait.

— Quelques problèmes mineurs, demeurés en suspens, pourraient faciliter la réconciliation si nous les résolvions à présent. Un accord à propos d'un détail concourt certainement à un accord sur les points fondamentaux. Des deux côtés, des prisonniers sont retenus. Puisque nous sommes en trêve dans ce grand dessein, ne serait-il pas juste et honorable de proclamer une libération générale ?

Un murmure s'éleva chez les partisans des deux factions et se mua en grondement. Non, aucun des partis n'accepterait pareille concession ; pas question de renvoyer dans les rangs ennemis de bons combattants à présent désarmés et hors jeu. L'impératrice balaya l'idée d'un geste de la main :

— Il s'agit là de questions qui doivent être traitées sous le signe de la paix ; ce ne sont pas des priorités, dit-elle.

Le roi, pour une fois en accord sur le fait de ne pas l'être, confirma fermement :

— Nous sommes ici pour trouver un accommodement sur le fond ; celui des prisonniers sera discuté et négocié ensuite.

— Monseigneur, dit Yves en fixant ouvertement l'évêque, seul allié susceptible de tenir compte de la situation des captifs, si un tel échange doit être remis à plus tard, puis-je au moins demander des informations concernant les chevaliers et écuyers faits prisonniers l'été dernier à Faringdon ? Certains d'entre eux sont détenus par des geôliers dont nul ne connaît le nom. Leurs amis et leurs parents, qui

veulent les racheter, ne devraient-ils pas en avoir au moins la possibilité ?

— S'ils sont détenus en vue d'un gain, dit l'évêque, une nuance de dégoût dans la voix, le détenteur sera sûrement le premier à les offrir à son profit. Vous voulez dire que cela n'a pas eu lieu ?

— Pas dans tous les cas, Monseigneur. Je pense, poursuivit Yves avec décision, que certains captifs ne sont pas gardés en vue d'une rançon mais par haine, pour assouvir une vengeance personnelle à propos d'une offense réelle ou imaginaire. Beaucoup de dissensions privées engendrent la discorde.

Le roi s'agita sur son siège avec impatience et répéta à voix haute :

— Les dissensions privées ne nous concernent pas. Elles n'ont rien à voir ici. Qu'est-ce que le sort d'un homme comparé au sort du royaume ?

— Le destin de chaque homme est le destin du royaume, s'écria Yves avec témérité. Une injustice faite à un homme est une injustice de trop. Elle atteint tous les hommes et tout le royaume en souffre.

L'évêque éleva des mains impérieuses face au tumulte croissant des voix dont le ton montait inconsidérément.

— Silence ! Que ce soit ou non le lieu et le moment adéquats, ce jeune homme dit la vérité. Une bonne loi est celle qui s'applique à tous.

Puis, se tournant vers Yves qui faisait face, inquiet mais déterminé, l'évêque ajouta :

— Je pense que vous avez en tête un cas précis : un des hommes faits prisonniers après la chute de Faringdon, sans doute.

— Oui, Monseigneur. Il est secrètement détenu. Aucune rançon n'a été demandée pour lui, et ni ses amis, ni mon oncle, son seigneur, ne savent près de qui s'enquérir sur le prix. Si Sa Grâce voulait bien me dire qui le détient…

— Je ne répartis pas mes prisonniers sous mon propre sceau, claironna le roi qui devenait manifestement nerveux.

Une nervosité que Cadfael attribuait à son impatience de voir venir l'heure du déjeuner autant qu'à son manque d'intérêt pour le motif qui la retardait. C'était une caractéristique du roi : après avoir gagné nombre de prises appréciables, il en aurait jeté l'ensemble à ses partisans avides et se serait retiré des marchandages, les laissant se chamailler autour du butin.

— J'en connaissais peu, reprit le roi, et ne me rappelle aucun nom. Je les ai confiés à mon gouverneur pour qu'il les répartisse équitablement.

Yves s'empara fougueusement de l'information :

— Votre Grâce, votre gouverneur de Faringdon est ici présent.

Ayez la générosité de l'autoriser à me répondre.

Et avant même que l'on eût pu l'en empêcher, il lança sa question :

— Où se trouve Olivier de Bretagne et qui en a la garde ?

Il avait délibérément parlé d'un ton froid mais hurla le nom comme s'il pointait une lance, non sur le roi mais droit sur Soulis à travers l'espace qui séparait les factions. Il avait besoin de la tolérance d'Etienne pour obtenir une réponse. Etienne pouvait ordonner là où quiconque ne pourrait jamais que demander. Or la patience d'Étienne diminuait à vue d'œil, érodée moins par cet écuyer opiniâtre que par le déroulement général de cette interminable séance.

— C'est une juste demande, trancha l'évêque.

— Au nom du Ciel, explosa le roi, dites à ce jeune homme ce qu'il veut savoir et finissons-en.

Du groupe indistinct des partisans de moindre rang, hors du champ de vision de Cadfael, la voix égale et soumise de Soulis s'éleva promptement avec une modestie voulue qui la faisait paraître hautaine :

— Votre Grâce, je le ferais volontiers si je connaissais la réponse. A Faringdon, je n'ai personnellement émis aucune revendication et me suis retiré du conseil que j'ai confié aux chevaliers de la garnison. Ceux d'entre eux qui sont revenus à votre suzeraineté, bien entendu, précisa-t-il d'un ton aigre. Je n'ai jamais cherché à savoir quelles furent leurs décisions et, hormis ceux qui ont déjà été offerts contre rançon et dûment rachetés, j'ignore absolument où sont les autres. Il est possible que les clercs en aient dressé la liste. Si oui, je n'ai jamais demandé à la voir.

Bien avant qu'il en ait terminé, le dard volontairement lancé contre les hommes de la garnison de Faringdon demeurés fidèles à leur chef avait soulevé de sinistres grondements de rage parmi les partisans de l'impératrice et provoqué dans les rangs un remous éloquent : si elles n'avaient été interdites dans la salle capitulaire, les épées auraient déjà été sorties des fourreaux. Empreinte de colère passionnée, la voix pourtant contrôlée d'Yves déchaîna en retour la clameur des fidèles du roi :

— Il ment, Votre Grâce ! Il était présent tout au long du conseil. C'est lui qui a donné les ordres. Il ment comme un démon !

Un peu plus et c'était la bataille, une bataille sans armes, à l'exception des poings, des pieds, des dents, les armes de l'homme du peuple. Mais l'évêque de Winchester s'était dressé, majestueux, indigné, pour soutenir Roger de Clinton dont la voix tonnante exigeait l'ordre et le silence. Debout eux aussi, le roi et l'impératrice flamboyaient de fureur menaçante et le vacarme assourdissant décrût progressivement, bien que l'odeur âcre de la colère et de la haine

s'attardât dans l'atmosphère frémissante.

— Ajournons la séance, dit l'évêque de Clinton d'une voix sévère après que le silence et le calme eurent tenu pendant quelques minutes empoisonnées par le malaise et la honte. Nous nous retrouverons cet après-midi, sans mots violents qui n'ont pas leur place ici. Je vous enjoins tous de vous présenter dans une meilleure disposition d'esprit ; et plus chrétienne. Après cette réunion, quels qu'en soient les résultats, vous qui pensez réellement dans votre cœur ce que vos bouches ont proféré, cherchez ici la paix, assistez aux vêpres, sans armes, bien disposés envers tous, sans inimitié pour personne, et priez pour cette paix.

CHAPITRE IV

— Il ment, il ment, répétait Yves en fixant d'un œil courroucé la table frugale du prieuré, sans brimer pour autant son bel appétit d'adolescent. Il n'a pas quitté une seconde la réunion. Vous l'imaginez, vous, renonçant à toute récompense ? Renonçant à décrocher la plus haute ? Il sait parfaitement qui détient Olivier. Mais si Étienne ne peut ou ne veut l'obliger à lâcher le morceau, qui d'autre le pourra ?

— Même un menteur – car je t'accorde qu'il l'est très probablement – peut parfois dire la vérité, fit judicieusement remarquer Hugh. Je te le répète, très peu de gens savent ce qui est arrivé à Olivier. Peut-être même personne. J'ai lancé des perches là où je le pouvais ; sans aucun succès. De son côté, Cadfael a prêté une oreille attentive aux propos des frères. Mieux encore, je crois savoir qu'après avoir entendu les déclarations que tu as faites ce matin, l'évêque va mener sa propre enquête.

— Si j'étais toi, proféra Cadfael au sortir d'une réflexion profonde, je n'évoquerais plus ce sujet dans la salle capitulaire. Le roi et l'impératrice vont forcément devoir se déclarer et ni l'un ni l'autre n'apprécieraient d'être importunés par le sort d'un écuyer alors que leur destin personnel est en jeu. Continue de chercher s'il se trouve ici quelque rescapé de Faringdon. Quant à moi, je parlerai au prieur. Même des oreilles monastiques peuvent capter aussi promptement que les autres les rumeurs qui passent à leur portée et auront ainsi de meilleures chances de rester secrètes.

Mais Yves refusait de se laisser distraire de ses sombres ruminations :

— Soulis sait. Je le lui ferai cracher, dussé-je arracher l'information du fond de son âme de traître !

Balayant d'un geste l'objection que Cadfael avait sur le bout de la langue, il jeta :

— Mais oui, je le sais parfaitement ; ici, je suis complètement ligoté et ne peux pas le toucher !

« Alors pourquoi perd-il son temps à constater l'évidence avec cette énergie tenace et pourtant si tranquille ? se demanda Cadfael. Comme s'il voulait se la rappeler à lui-même plutôt que nous

rassurer ? Pourquoi le regard candide de ces yeux d'habitude grands ouverts est-il tourné vers l'intérieur, vers une vision pénible, complexe, infiniment inquiétante ? »

— Lui et moi allons bientôt devoir quitter la protection de l'Église, dit Yves, s'arrachant brusquement à ses réflexions. Plus rien alors ne m'empêchera de l'aborder les armes à la main et de lui arracher la vérité des tripes.

Frère Cadfael se frayait un chemin à travers la foule massée dans la grande cour et se dirigea vers l'église du prieuré. Les hauts personnages n'étaient sûrement pas pressés de quitter leur table bien garnie pour reprendre des discussions peu susceptibles de conduire à des résultats favorables ; il avait le temps de se retirer dans un coin tranquille pour se libérer un moment des soucis du monde. Mais les recoins tranquilles étaient rares, même dans l'église. Quantité de partisans de moindre importance avaient également trouvé commode de s'y retrouver pour conférer sans être entendus et ils se pressaient à l'abri des autels et dans les niches du cloître. Attentifs, des hommes d'Église en visite contemplaient la nef, le chœur et l'ornementation des autels. Quelques frères, retournant à leurs tâches après la demi-heure de repos, se faufilaient silencieusement entre les étrangers.

Une jeune fille se tenait devant le maître autel, les bras croisés, les yeux modestement baissés. Priait-elle ? Cadfael en doutait. La lampe de l'autel jetait une clarté rose sur son sourire léger, plein d'assurance ; à son côté, un homme lui parlait à l'oreille, avec discrétion et respect, mais un sourire ambigu, assez semblable au sien, courbait ses lèvres. Évidemment ! Dans cette assemblée virile, parmi tant de beaux jeunes hommes, une jeune fille seule de son sexe et de son âge pouvait se sentir grisée par ces privilèges fugaces et vouloir exploiter les occasions. Cadfael l'avait déjà vue ce matin ; elle suivait allègrement l'impératrice à la messe, portant le livre de prières impérial et un châle de laine, au cas où Mathilde souffrirait du froid pendant l'office dans la vaste grotte de pierre. Elle était la nièce de la dame d'honneur, avait-il entendu dire. Ces trois personnages, l'un de sang royal, les deux autres issus du baronnage, étaient les seules femmes présentes dans l'enceinte au milieu de toute la noblesse du pays. De quoi faire tourner la tête d'une jeune fille, assurément ! Encore que d'après sa pose, son port de tête et l'assurance avec laquelle elle écoutait sans répondre, Cadfael jugeât que celle-là n'accorderait pas ses faveurs à la légère, ni ne perdrait de vue son avantage personnel. Elle écouterait, sourirait, elle pourrait même donner l'impression de pouvoir aller plus loin mais elle avait un solide aplomb. En présence d'une bonne centaine de jeunes hommes disposés à l'admirer et la combler d'attentions flatteuses, le premier et le plus

audacieux avait peu de chances de pouvoir s'aventurer bien loin avant que les autres ne soient venus parader. Elle était assez jeune pour prendre plaisir à ce jeu mais assez avertie pour n'y pas laisser de plumes.

D'ailleurs, l'heure approchait et les exigences de son service l'appelaient. La jeune fille fit demi-tour afin d'aller attendre sa maîtresse à la porte de la salle capitulaire. Son pas vif et décidé signifiait qu'elle se souciait fort peu de savoir si son admirateur la suivait, tout en lui laissant le temps de lui emboîter le pas. Cadfael n'avait pas encore reconnu l'admirateur, le premier et le plus téméraire sans doute : la belle tête, l'allure élégante et assurée, le sourire délié, un peu condescendant étaient ceux de Brien de Soulis. Avec un aplomb plein de morgue, il suivit la jeune fille qui sortait de l'église ; apparemment, l'homme était certain qu'il n'y avait pas urgence et qu'elle viendrait à lui lorsqu'il le voudrait. De même était-elle convaincue qu'elle pouvait se jouer de lui avant de le congédier. Lequel de ces deux présomptueux l'emporterait sur l'autre ? Bien malin qui l'eût prédit.

La curiosité de Cadfael l'entraîna à leur suite jusque dans la cour. La dame de compagnie de l'impératrice avait quitté le vestibule des hôtes à la recherche de sa nièce. Elle contempla les jeunes gens sans manifester la moindre émotion, fit signe à sa nièce de la suivre et repartit. Soulis prit le temps de saluer l'une et l'autre avant de se diriger nonchalamment vers la salle capitulaire. Et Cadfael retourna vers le préau du cloître dont il arpenta pensivement le pâle gazon hivernal.

La dame d'honneur de l'impératrice ne devait guère apprécier le badinage de sa nièce, si discret fût-il, avec le renégat qui avait trahi Mathilde. Il lui faudrait mettre sa nièce en garde contre pareille sottise. A moins peut-être qu'elle ne connût assez sa parente pour ne pas s'inquiéter, consciente d'avoir affaire à une jeune femme trop avisée pour se laisser aller à une imprudence fatale à son avenir prometteur dans la maison de l'impératrice.

Allons, il avait mieux à faire qu'à supputer les chances d'une jeune fille rencontrée par hasard. Il était presque l'heure où les factions rivales devaient se retrouver pour une session. Combien d'individus dans l'un et l'autre camp étaient-ils sincèrement à la recherche de la paix ? Et combien à la recherche d'une victoire définitive par les armes ?

Grâce à une manœuvre adroite, Cadfael se retrouva tout près du portail de la salle capitulaire et découvrit que, pour cette session, l'évêque de Clinton avait cédé la présidence à l'évêque de Winchester, peut-être dans l'espoir qu'un prélat si puissant exercerait une influence

plus forte sur ces esprits obstinés, en vertu de son sang royal et du prestige lié à la charge de légat du pape qu'il occupait depuis peu dans le royaume d'Angleterre. L'évêque Henri se levait justement pour demander le silence lorsque des pas rapides et la voix brusque mais polie d'un homme qui demandait qu'on le laissât passer fendirent la masse serrée des assistants. Le nouveau venu, qui n'avait quitté ni son manteau ni ses bottes maculés de poussière, s'avança jusqu'au centre de la salle capitulaire. Derrière lui, dans la cour, on entendait sonner les sabots du cheval dont il venait de sauter et qu'un palefrenier emmenait aux écuries.

A grandes enjambées silencieuses, le retardataire franchit l'espace qui séparait les deux partis. Il salua avec déférence l'évêque à la présidence qui, haussant des sourcils interrogateurs, l'accueillit d'un hochement de tête sec et sévère ; puis il s'inclina pour baiser la main du roi sans que fût compromise un seul instant son austère dignité. Le roi lui sourit avec une bienveillance manifeste.

— Votre Grâce, je vous demande pardon de mon retard. J'ai eu beaucoup à faire avant de pouvoir quitter Malmesbury, dit-il d'une voix de basse, cependant claire et pénétrante. Messeigneurs, veuillez excuser mon habit fripé de voyageur. J'espérais paraître devant cette assemblée dans une tenue plus élégante mais je suis arrivé trop tard pour différer plus longtemps ces débats.

Sa façon d'être face aux évêques était d'une courtoisie pointilleuse. A l'impératrice il ne dit mot, mais s'inclina devant elle avec une politesse cérémonieuse et une expression distante d'une arrogance manifeste. Il passa devant son père sans lui accorder un coup d'œil puis, se retournant, le considéra d'un regard fixe et lointain, comme s'il ne l'avait jamais vu.

Car il s'agissait certainement de Philippe FitzRobert, le plus jeune fils du comte de Gloucester. La ressemblance était évidente bien qu'ils fussent bâtis de façon différente. Cet homme n'était pas massif et solide mais mince et flexible, rude aussi mais ses mouvements étaient élégants. Au-dessus de traits réguliers, le front altier s'élevait jusqu'à une chevelure épaisse et bouclée ; sous l'abri des sourcils froncés, les yeux brillaient en sourdine comme des braises sous la cendre. Le teint était foncé. La ressemblance criante résidait dans les lèvres étirées, passionnées, et dans la redoutable mâchoire que la seconde génération avait poussée aux extrêmes. Chez le père, on aurait parlé de constance et chez le fils d'obstination.

L'arrivée de Philippe, semblait-il, faisait planer sur l'assemblée une sorte de contrainte qui ne pouvait se dissiper sans une initiative de sa part. Il eut soin de la libérer de cette tension passagère en adressant, de la tête et de la main, l'assurance de sa déférence à l'égard des évêques.

— Messeigneurs, je vous prie de poursuivre. Je m'efface.

Il recula pour se fondre parmi les hommes du roi Étienne et disparut dans les derniers rangs. Sa présence n'en demeurait pas moins palpable : les dos s'étaient raidis, les oreilles se dressaient aux aguets, les cous s'étiraient. Bien des participants auraient juré qu'il n'oserait venir là où seraient le père qu'il avait affronté et l'impératrice qu'il avait trahie. Il apparaissait finalement qu'il était fort peu d'audaces devant lesquelles cet homme aurait reculé, fort peu d'obstacles qu'il n'aurait surmontés avec un sang-froid inflexible et trop dominateur pour être désigné à la légère comme de l'effronterie.

Il avait même légèrement déconcerté l'évêque de Winchester, dont l'hésitation néanmoins dura peu ; sa voix solennelle s'éleva avec autorité pour adjurer les assistants de prier et leur rappeler les graves sujets dont ils avaient à débattre tous ensemble.

Jusqu'à présent, les principaux protagonistes s'étaient contentés d'énoncer prudemment les fondements de leur droit à la souveraineté. Il était grand temps de leur arracher des considérations sur la distance qu'ils étaient disposés à franchir sur la voie de la reconnaissance mutuelle de leurs titres. L'évêque Henri aborda l'impératrice avec circonspection ; maintes fois dans le passé il s'était essayé à manœuvrer Mathilde et s'était rompu la tête contre le rempart insurmontable de son obstination. Précaution primordiale : éviter de mentionner son titre de comtesse d'Anjou. Elle y avait pleinement droit mais le considérait indigne de son rang, celui de fille d'un roi et de consort d'un empereur.

— Madame, dit l'évêque avec force, vous savez la nécessité et l'urgence où nous sommes. Ce royaume a trop longtemps souffert de la discorde et, sans réconciliation, la guérison est impossible. Des cousins de sang royal devraient être capables de s'accorder harmonieusement. Je vous le demande en grâce, sondez votre cœur et parlez. Donnez à votre peuple l'exemple de ce que nous devrions faire, en ce jour et dans ce lieu, pour mettre fin au saccage des vies et du pays.

— J'ai réfléchi des années à ce sujet, répondit l'impératrice d'un ton tranchant et, pour ma part, la vérité est claire ; la contempler davantage n'y changera rien et nul argument ne pourra faire qu'elle ne soit toujours la vérité. Les choses demeurent semblables à ce qu'elles étaient quand mon père mourut. Il était roi de plein droit – nul ne l'a jamais contesté – et, après la mort de mon frère, je suis restée la seule enfant vivante de mon père et de la reine, son épouse légitime, Mathilde, elle-même fille du roi d'Écosse. Pas une personne ici présente n'ignore ces faits. Pas un homme en Angleterre n'oserait les nier. Comment alors pourrait-il y avoir un autre héritier à ce royaume après la mort de mon père ?

Pas un mot, bien entendu, de la bonne douzaine d'enfants que le

vieux roi a laissés derrière lui, éparpillés dans son royaume et nés d'autres femmes, commenta *in petto* Cadfael. Ils ne comptaient pas. Pas même le meilleur de tous qui se tenait, patient et inébranlable, à côté de Mathilde et qui aurait pu évincer ses deux rivaux royaux si son ascendance avait respecté les lois et les coutumes normandes. Au pays de Galles, il aurait eu droit au trône, étant le fils aîné de son père et le plus royal.

— Déjà, pour que la succession soit assurée, poursuivit la voix orgueilleuse, le roi mon père en a posé les prémisses devant la cour. Le jour de Noël, neuf ans avant sa mort, il convoqua les grands vassaux de son royaume afin qu'ils prêtent le serment solennel de me recevoir, moi, descendante de quatorze rois, comme son héritière et comme leur reine après lui. Ce qu'ils firent tous, sans exception. Messeigneurs les évêques, ce fut Guillaume de Corbeil, plus tard archevêque de Cantorbéry, qui fit serment le premier. Mon oncle, le roi d'Ecosse, le suivit et le troisième qui me jura fidélité, dit-elle en élevant la voix et l'affûtant comme une dague, ce fut Étienne, mon cousin, qui se présente ici contre moi et prétend à la royauté.

Des murmures bourdonnèrent, anxieux et désapprobateurs d'un côté, coléreux de l'autre. D'une voix forte et ferme, l'évêque parla.

— Ce n'est pas le lieu qui convient pour remettre en avant tous les forfaits passés. Ils furent nombreux et n'étaient pas tous imputables au même parti. Nous nous trouvons à présent au point où fautes et trahisons, quelle qu'en soit l'origine, nous ont laissés, et c'est de là que nous devons repartir, nous n'avons pas d'autre choix. Il convient à présent de défaire le mal qui peut être défait. Telle est la tâche qu'il nous faut saisir à bras-le-corps. Expliquons-nous en gardant cette idée constamment présente à l'esprit et sans désir de vengeance concernant le passé.

— Je demande seulement que la vérité soit reconnue, repartit l'inflexible Mathilde. Je suis la reine légitime d'Angleterre, par droit héréditaire, par l'ordonnance royale de mon père et par les serments solennels de tous ses grands vassaux de m'agréer et de me reconnaître. Le voudrais-je, je ne pourrais changer mon statut et, aussi sûr que Dieu me voit, je ne le ferai pas. Le fait que mes droits soient niés n'y change rien. Je ne les ai pas abdiqués.

— Vous ne pouvez abdiquer ce que vous ne détenez pas, brocarda une voix, issue de l'arrière-garde des partisans d'Etienne.

Elle déclencha de part et d'autre de violents remous. L'on criait à l'insulte, à la provocation, à la dérision si bien qu'Etienne, martelant du poing les bras de sa cathèdre, aboya ses ordres qui couvrirent les protestations indignées de l'évêque et imposa le silence.

— Mon impériale cousine peut à juste titre affirmer ce qu'elle vient de dire ; elle a hardiment exprimé sa pensée, proclama-t-il d'un

ton ferme. Pour ma part, je parlerai des symboles qui n'ordonnent ni ne prophétisent la souveraineté, mais qui la confèrent et la confirment. Pour que la comtesse d'Anjou hérite de cette couronne qu'elle revendique par héritage, il serait nécessaire de me priver, moi, de ce que je détiens par le couronnement, le sacre et l'onction. Ce consentement qu'on lui avait promis, je suis venu le chercher, je l'ai demandé et je l'ai honnêtement conquis. L'huile qui m'a sacré ne peut être effacée. Tel est le droit en vertu duquel je revendique ce que je possède. Et ce que je possède, je ne le céderai pas. Et ce que j'ai gagné, quelle que soit la manière, je ne le céderai pas. Je ne fais pas de concession. Aucune.

Après ces déclarations proférées par les deux partis, celui qui plaidait les droits du sang, l'autre la reconnaissance séculière et cléricale et l'investiture, à quoi eût-il servi d'ajouter quoi que ce soit ? Pourtant, ils essayèrent. Les voix modérées parlèrent à leur tour : sans exhorter au pardon et à l'amour fraternel ou parental, elles exposèrent sans ménagements les faits bruts. Si l'on échouait à sortir de l'impasse, querelles et ravages se poursuivraient, argumenta Robert le Bossu avec une énergie sèche et froide. Bientôt, plus rien ne vaudrait la peine d'être annexé ou conservé. Il ne resterait que désolation et le vainqueur, si le survivant avait le cœur de se targuer de ce nom, n'aurait plus qu'à s'asseoir au milieu des ruines et des cendres. Cela aussi, on l'ignora. Tablant sur la certitude que son mari et son fils tenaient sous leur emprise toute la Normandie et que la plupart des grands seigneurs anglais, pour que soient protégées les terres qu'ils possédaient là-bas, devaient se cramponner à la faveur dont ils jouissaient près de la maison d'Anjou pour accomplir cet exploit, l'impératrice se sentait certaine d'une victoire définitive en Angleterre. Quant à Étienne, conscient que son étoile s'élevait dans le firmament anglais, grâce aux brillantes conquêtes accumulées cette année, il était également convaincu que le reste tomberait entre ses mains ; il était décidé à prendre le risque de ce qui pourrait arriver sur le continent, de laisser faire pour l'instant et de s'en occuper plus tard.

Comme d'habitude, les voix froides de la raison tombaient dans les oreilles de sourds. Le débat se réduisait pratiquement à un échange d'accusations et de contre-accusations. Henri de Winchester maintenait vaillamment un équilibre précaire et parait au danger d'un conflit imminent mais ne pouvait faire mieux. De nombreux assistants, nota Cadfael, écoutaient avec une attention austère, sans desserrer les dents. Pas un mot de Robert de Gloucester, pas un mot de son fils et ennemi, Philippe FitzRobert. Aussi sceptiques l'un que l'autre, ils se gardaient de gaspiller leur souffle et leur peine pour ou contre les partis.

— Rien n'en sortira, murmura Robert le Bossu, résigné, à

l'oreille de Hugh Beringar, lorsque les deux monodies se furent finalement muées en un thrène plus funèbre encore. Pas ici, pas encore. C'est ainsi que tout s'achèvera, dans une sombre désolation… Mais non, cela ne se terminera pas ici, pas encore.

Lorsque cette session stérile fut enfin levée, l'évêque adjura les participants de passer ensemble cette dernière soirée, dans un esprit de tolérance mutuelle, et d'assister de concert aux offices des vêpres et de complies à l'église, avant de repartir le lendemain pour leurs destinations respectives. Néanmoins, les seigneurs, proches voisins du prieuré, reprirent la route le soir même ; ils estimaient inutile de perdre plus de temps et peut-être même étaient-ils satisfaits que les heures gaspillées n'aient porté aucun fruit. Là où la majorité des hommes rêvaient encore de victoire totale, la minorité qui se serait satisfaite d'un compromis de sauvegarde ne pesait pas. Et pourtant, comme Robert le Bossu l'avait dit, les choses suivraient fatalement ce cours, il ne pourrait y avoir d'autre conclusion. Aucun des camps ne vaincrait jamais, aucun ne perdrait. Et ils finiraient par dépérir à force de gaspiller leur temps, leurs vies et leur pays.

Mais pas ici. Pas encore.

Cadfael sortit dans la paix du crépuscule précoce et vit l'impératrice traverser la cour vers son logis, accompagnée de la silhouette élancée de Jovetta de Montors et de la jeune Isabeau qui suivait modestement quelques pas derrière. Chacun disposait d'une heure de repos et de réflexion avant les vêpres. Mathilde se contenterait probablement des services de son chapelain, plutôt que d'assister aux offices à l'église abbatiale ; à moins qu'elle n'estime préférable de faire une dernière apparition en grand apparat pour faire valoir ses droits légitimes, avant de tourner définitivement le dos aux mesquineries d'un compromis et de repartir vers les champs de bataille.

Après cette confrontation d'opinions et de rancunes, ils y aspirent tous, méditait tristement Cadfael. Sièges, coups de main et pillages vont se multiplier après cette pause pendant laquelle ils auront fait provision de haine, de vigueur et d'énergie. Puis, à cette période d'enthousiasme et d'ardeur renouvelés, le découragement succédera. Dès l'approche de l'année suivante, la lassitude l'emportera de nouveau. Et moi, je n'ai rigoureusement rien appris sur le lieu où mon fils est détenu, je suis seul pour décider comment poursuivre le long voyage qui mènera à sa délivrance.

Sans se soucier d'Yves ou de Hugh, il se rendit à l'église. Il s'y trouvait à présent quantité d'endroits tranquilles pour les âmes en quête de sainte solitude et du silence peuplé par la présence de Dieu. Chaque fois qu'il entrait dans une église autre que la sienne, il

ressentait fugitivement l'absence du modeste autel de pierre et du reliquaire ciselé où sainte Winifred n'était pas, tout en y étant. Un regard posé sur elle allumait toujours au fond de son cœur un petit feu vivace. Ici, il lui fallait se passer de cette consolation et se soumettre à une bénédiction qui ne lui était pas familière. Néanmoins, il y avait en ce lieu réponse à tous les besoins.

Il trouva une place discrète dans une encoignure ombreuse du transept, sur un étroit rebord de pierre, juste de quoi s'asseoir ; là, s'obligeant patiemment au calme, il ferma les yeux, le meilleur moyen de tenir à distance le doux visage olivâtre et les yeux noirs scintillants et pailletés d'or du fils de Miriam. D'autres hommes engendraient des fils et se délectaient de leur enfance avant de connaître la joie de les voir devenir hommes. Lui n'avait eu que l'homme accompli et merveilleux, projeté dans sa maturité comme l'irruption d'une vision angélique, aussi soudaine, aussi aveuglante ; et cela, lors de deux aperçus rapides, aussi arbitrairement retirés qu'accordés. Il en avait été comblé, reconnaissant, c'était plus qu'il ne méritait. Aussi longtemps qu'Olivier avait été libre, sans crainte et heureux, son père n'avait eu besoin de rien de plus. Mais Olivier captif, soustrait au monde, privé de la lumière du jour, l'idée était insupportable. Le vide ténébreux où il s'était enfoncé était une offense à la vérité.

Seul et silencieux, en contemplation devant ce vide douloureux, inconscient des quelques personnes qui allaient et venaient dans la nef, Cadfael avait perdu la notion du temps. Le transept s'enfonçait dans l'ombre, et le frère, si tranquille, échappa au regard d'un homme qui, venu du cloître encore baigné par un doux crépuscule, s'approcha de sa retraite ténébreuse. Cadfael ne l'entendit pas venir et sursauta, tiré de sa retraite intérieure, lorsqu'un corps le frôla, avant de le heurter du bras et du genou. Une main rapide lui saisit l'épaule pour les stabiliser tous deux. Il n'y eut pas d'exclamation mais un moment de silence, le temps pour l'étranger d'ajuster sa vision à la pénombre ambiante. Puis une voix tranquille s'éleva :

— Je vous demande pardon, frère, je ne vous avais pas vu.

— Mon désir était de ne pas l'être.

— En certaines occasions, opina la voix d'un ton égal, j'aurais moi aussi apprécié cela.

La main aux doigts longs et minces pressa légèrement l'épaule de Cadfael avant de se retirer. Le frère ouvrit les yeux sur une silhouette svelte dont l'obscurité estompait le visage ovale, doté de pommettes hautes et d'un nez aquilin, qui le regardait sans sourciller avec une sagacité grave et légèrement déconcertante. Le regard brillant et soutenu l'étudiait sans hâte, sans réticence et sans pitié. Face à un homme ordinaire, qui n'était ni son allié ni son ennemi, Philippe FitzRobert considérait l'humanité avec une pénétration

curieuse et profonde à laquelle il était malaisé de se soustraire.

— La souffrance existe-t-elle, frère, jusque dans la clôture ?

— La souffrance est partout, répondit Cadfael, dedans, dehors. Il est peu de retraites. Telle est la nature du monde.

— J'en ai fait l'expérience, dit Philippe qui s'écarta sans faire mine de partir et sans délivrer Cadfael de la perspicacité objective de son regard noir et distant.

Dans son style rigide, c'était un bel homme, et un homme jeune, trop jeune peut-être pour contrôler sa puissante intelligence. Il n'avait pas trente ans, l'âge d'Olivier ; dans la pénombre, il offrait l'image d'Olivier, vu dans un miroir embué.

— Puisse votre souffrance s'effacer de votre mémoire lorsque nous tous, étrangers, quitterons ce lieu et vous laisserons en paix, dit Philippe. Comme nous serons effacés quand s'éteindra le claquement du dernier sabot.

— Si Dieu le veut, dit Cadfael, sachant bien qu'il n'en serait pas ainsi.

Philippe fit demi-tour et s'éloigna dans la clarté relative de la nef. Sitôt qu'elles brillèrent au-dessus de lui, autour du chœur et jusqu'au grand autel, les bougies révélèrent un jeune homme à la démarche souple et légère. Cadfael n'avait plus qu'à se demander pourquoi, pendant ce moment d'étrange camaraderie où l'autre l'avait sûrement pris pour un frère de ce monastère, il n'avait pas questionné face à face le fils de Gloucester pour savoir qui tenait prisonnier Olivier de Bretagne ; se demander également s'il avait tenu sa langue parce que ce n'était ni le lieu ni l'endroit, ou parce qu'il avait eu peur de la réponse.

Dernier office de la journée, les complies auraient dû signifier l'achèvement d'un cycle d'adoration, la reconnaissance d'une journée d'efforts, si défectueuse fût-elle, et l'accomplissement d'un jour, si humble fût-il. Ce soir-là, elles furent l'occasion d'un ultime déploiement d'orgueil et d'ostentation, rivaux contre rivaux. S'ils ne pouvaient encore triompher sur le champ de bataille, ils auraient au moins tenté de se surpasser mutuellement en éclat et en piété. L'Église pourrait bénéficier de leurs aumônes somptueuses. Le royaume, lui, n'y gagnerait rien.

En fin de compte, l'impératrice s'était sentie contrariée d'abandonner à son rival ce dernier terrain. Elle fit une entrée sombre et splendide, sans ses dames d'honneur mais entourée des plus jeunes et plus beaux écuyers de sa maison, suivie de ses puissants barons, abandonnant aux roturiers le soin de remplir les parties retirées de la nef. Bleu foncé et or, sa tenue miroitait de l'éclat sombre et métallique d'une armure – sans doute était-ce délibéré – et elle avait écarté les

femmes de son entourage qui n’avaient rien à faire sur un champ de bataille où elle-même égalait tous les hommes, où nulle autre femme ne pouvait rivaliser avec elle. Elle préférait oublier l’épouse héroïque et compétente d’Étienne, reine incontestée dans le Sud-Ouest, où elle préservait l’intégrité du noyau originel de la souveraineté de son mari.

Puis Étienne s’avança, royal jusqu’au bout des ongles dans la splendeur sans apprêts de sa silhouette massive et de sa tête nue et altière. Souriant avec complaisance, Ranulf de Chester s’attribua d’autorité la droite du roi, comme s’il avait été habilité par une charge royale, spécialement créée pour un nouvel et précieux allié. A la gauche d’Étienne, Guillaume Martel, son intendant, et Robert de Vere, son connétable, suivaient plus posément. Une loyauté longuement éprouvée dispense les vassaux de cirer les bottes ou baiser les mains. De l’obscur recoin qu’il occupait dans le chœur, Cadfael, au bout d’un moment, vit Philippe FitzRobert quitter le lieu où il attendait posément, s’avancer sans hâte et prendre place parmi les partisans du roi ; il ne chercha pas à se pousser vers l’avant pour s’assurer que le roi remarquerait sa présence mais demeura dans l’arrière-garde. La réserve et le retrait ne le diminuaient pas.

Cadfael chercha Hugh qu’il découvrit parmi les hommes liges du comte de Leicester qui avait rassemblé autour de sa personne nombre de jeunes hommes parmi les plus solides et les plus fiables. Mais il ne put trouver Yves. L’affluence était telle dans l’église que, lorsque l’office commença, les derniers venus auraient eu fort à faire pour s’introduire dans la nef ou même sous le porche. Les visages s’estompaient dans la grisaille. Les fenêtres s’obscurcissaient, excluant le monde extérieur des affaires intérieures. Apparemment, les évêques avaient accepté, non sans tristesse, l’échec de leurs efforts pour assurer quelque espoir de paix ; le bref discours d’adieu, prononcé par Roger de Clinton pour dissoudre l’assemblée, fut empreint de solennité.

— Avant que vous ne vous dispersiez et ne vous élanciez à nouveau vers la guerre et la discorde, je vous adjure de passer ici cette dernière nuit. Vous y avez été appelés pour parler du dépérissement du pays, et, bien que vous désespériez d’une guérison immédiate, vous ne pouvez pour autant évacuer de vos âmes le fardeau des misères de l’Angleterre. Passez cette nuit en prière et en réflexion, et si vos cœurs ont changé, sachez qu’il n’est pas trop tard pour parler franchement et changer le cœur des autres. De vous tous qui dirigez et de nous à qui Dieu a remis le salut des âmes, nul ne peut se soustraire au blâme si nous violons et délaissons nos devoirs envers le peuple confié à nos soins. Allez maintenant et méditez ces propos.

La bénédiction retentit comme un avertissement et la voûte répercuta la voix puissante et véhémente de l’évêque, tel un écho tonnant du courroux divin. Ni le roi, ni l’impératrice n’en furent

vraiment impressionnés. S'il est vrai que ces répercussions les figèrent à leur place jusqu'à ce que le clergé fût parvenu à la sacristie, sitôt sortis de l'église et revenus dans le monde, environnés de leurs hommes de guerre, ils oublieraient ces avertissements.

Certains retardataires avaient tranquillement reculé afin de dégager la voie pour la sortie processionnelle des frères et le départ des princes. Empruntant le porche sud, ils s'étaient répandus dans l'obscurité profonde du cloître et le froid de la nuit. Parmi les premiers d'entre eux, quelques pas plus loin dans l'allée nord, un cri aigu s'éleva soudain, puis le bruit de quelqu'un qui trébuche mais évite la chute. Cette exclamation de surprise n'était pas assez forte pour qu'on l'entendît dans l'église ; en revanche, le cri d'alarme et de consternation qui suivit résonna jusqu'au chœur du sanctuaire.

— Au secours ! Apportez des torches ! Quelqu'un est blessé… Là, par terre, quelqu'un… criait la même voix, amplifiée par l'urgence.

Les évêques l'entendirent et revinrent jusqu'au seuil de leur vestiaire où ils s'immobilisèrent un moment, l'oreille tendue avant de s'élancer à la hâte vers le portail sud. Tous les fidèles qui en étaient proches se ruèrent vers la sortie, bouchant le portail et, comme les graines déhiscentes d'une cosse, ils furent expulsés dans toutes les directions par la pression qui les projetait dans la nuit. Mais la cohue fut miraculeusement tranchée en deux, comme la mer Rouge, lorsque Etienne fonça au travers, sans même céder la préséance à l'impératrice, emportée dans son sillage et proche de lui. Elle arriva sur les lieux tendue, indignée mais silencieuse ; au contraire d'Étienne retentissant et péremptoire.

— Des torches, vous autres ! En vitesse ! Êtes-vous sourds ?

Il s'engagea dans la galerie nord du cloître vers l'endroit, à présent silencieux, d'où était partie l'alarme. L'obscurité le retint assez longtemps sous la voûte pour qu'un homme l'y rejoigne, brandissant une torche qui coulait. Un coup de vent projeta une giclée de suif enflammé sur les doigts du porteur qui lâcha sa lumière en jurant ; elle grésilla quelques secondes sur les dalles avant de s'éteindre.

En raison du vent aigre du soir, les chandelles ne serviraient à rien mais frère Cadfael, s'avisant soudain qu'il avait vu sous le porche une lanterne de corne, prit un des chandeliers pour la retrouver et l'allumer. Un frère était près de lui, muni d'une torche arrachée à son support, et un homme de Leicester s'était emparé d'un brasero de la cour extérieure fiché sur son long pied. Ils s'enfoncèrent ensemble à travers la mêlée vers la galerie nord du cloître et se frayèrent un chemin afin d'éclairer le lieu d'où provenaient les cris.

Sur les dalles nues à l'extérieur de la troisième niche de la galerie, un homme gisait sur le côté droit, les genoux légèrement repliés, les bras mollement abandonnés sur la pierre et le visage

dissimulé par une épaisse mèche de cheveux châtain clair. Son beau vêtement noir témoignait de son rang, une épée au fourreau pendait en diagonale de sa hanche gauche ; l'extrémité de l'arme arrivait juste dans le portail de la niche et les orteils de l'homme effleuraient le seuil. Yves Hugonin, qui était penché vers lui, se releva, le visage blafard, et posa sur eux un regard incrédule et bouleversé.

— J'ai trébuché sur lui dans le noir. Il est blessé…

Le garçon regarda sa main dont les doigts étaient tachés de sang. L'homme étendu à ses pieds montrait la calme indifférence propre au monde inanimé tandis que les regards glacés et subjugués du roi, de l'impératrice et de nombreux seigneurs étaient braqués sur lui. Puis Étienne se pencha, posa la main sur l'épaule qui saillait et poussa le corps qui bascula sur le dos, offrant à la lumière des torches un visage figé d'incompréhension, dont les yeux mi-clos s'indignaient encore ; une tache de sang, qui s'élargissait et fonçait lentement sous leurs yeux, trouait la large poitrine.

Derrière le roi, un cri étouffé s'éleva, un gémissement plutôt, durement réprimé, rauque, bref ; il glaça l'entourage. Fendant la foule comme un forcené, Philippe FitzRobert se jeta à genoux devant le corps inanimé, posa la main sur les chairs encore tièdes du front et de la gorge, souleva une paupière et scruta un œil qui ne réagit ni à la lumière ni à l'obscurité puis, brusquement, violemment même, abaissa les deux paupières. Par-dessus la dépouille de Brien de Soulis, il affronta Yves, la voix accablée, l'œil étincelant.

— Droit au cœur et il n'avait même pas dégainé ! Nous savons tous la haine que tu lui portes. A peine avais-tu mis les pieds ici que tu lui sautais à la gorge. Des témoins me l'ont rapporté. Ta rage contre lui, je l'ai constatée ensuite de mes yeux. Votre Grâce, voici le meurtrier ! Un meurtre commis, Messeigneurs les évêques, sur une terre consacrée, pendant l'adoration divine ! Faites arrêter cet homme, qu'il soit remis à la justice. Ou laissez-moi l'emmener et disposer équitablement de sa vie en échange de celle qu'il a prise !

CHAPITRE V

Abasourdi par la voix cinglante et le regard féroce, Yves recula d'un pas. Assuré de la protection que lui valaient son rang et ses privilèges, jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il pourrait se trouver en butte à pareil soupçon. Il regardait bouche bée, pauvre naïf qu'il était, et fut près de céder à un sourire incrédule, voire même à un éclat de rire avant que la réalité ne le frappât de front ; subitement devenu plus pâle que sa chemise, il jeta un regard farouche sur les visages qui le cernaient de tous côtés et révélaient, plus prudemment, la même conviction. Il reprit violemment sa respiration et retrouva sa voix :

— Moi ? Vous pensez que moi… ? Je sortais tout juste de l'église. J'ai trébuché sur lui. Il était étendu par terre, tel que vous le voyez…

— Tu as du sang sur la main, dit Philippe entre ses dents serrées. La main droite ! Qui d'autre que toi ? Tu es là, dans la nuit, penché sur son corps, et pas âme qui vive à la ronde. Rien que toi. Toi qui éprouves pour lui une rancune mortelle, comme chacun le sait ici.

— Je l'ai trouvé dans cet état, protesta sauvagement Yves. Je me suis agenouillé pour le ramasser. Il fait noir, totalement noir et je ne pouvais savoir s'il était mort ou vivant. J'ai poussé un cri quand j'ai trébuché sur lui. Vous m'avez entendu ! J'ai appelé pour que l'on vienne, qu'on apporte de la lumière, qu'on lui porte secours…

— Je ne vois pas quel meilleur moyen tu aurais pu imaginer pour t'innocenter et faire accourir des témoins, répondit Philippe aigrement. Nous étions sur tes talons, tu n'avais pas le temps de disparaître en laissant ta victime sur le carreau. Soulis était de ma maison, c'était mon officier et je l'estimais ! Si tant est qu'il existe une justice, tu me le paieras de ta vie.

— Je vous dis que je venais de quitter l'église et que je suis tombé sur lui, étendu ici même. J'étais arrivé en retard. J'étais juste sous le porche.

Il avait à présent pleinement saisi la gravité de sa situation et sa voix s'était posée dans un registre énergique, raisonnable et résolu.

— Il se trouve sûrement ici des gens qui étaient près de moi dans

l'église, des retardataires comme moi. Ils confirmeront que je venais d'arriver dans le cloître. Soulis porte l'épée. Et moi, suis-je en armes ? Ouvrez les yeux ! Je ne porte ni épée, ni dague, ni couteau ! Le port d'armes est interdit à ceux qui suivent les offices dans l'église. Je viens de compiles et j'ai laissé mon épée dans mon logis. Comment aurais-je pu le tuer ?

— Tu mens, dit Philippe, penché sur le corps de son ami. Je ne crois pas que tu aies seulement mis les pieds à l'église. Qui parle en ta faveur ? Je n'entends personne. Pendant que nous étions à l'office, tu as eu le temps, tout le temps de nettoyer ta lame, d'aller la déposer dans tes quartiers en attendant la fin des complies, puis de nous appeler en criant et de nous rameuter pour que nous le découvrions dans son sang, et toi sans armes, criant au meurtre commis par un ennemi inconnu. Toi, l'ennemi déclaré ! Rien n'empêche que ce crime puisse être, doive être et soit ton œuvre !

Coincé dans la foule qui s'entassait, Cadfael ne pouvait se frayer une voie vers le roi et l'impératrice, ni se faire entendre par-dessus la clameur des querelles hargneuses qui montaient du cloître. Entre les têtes tendues, il apercevait le visage implacable de Philippe, crûment éclairé par la lueur de la torche. Il était sûr que dans le tohu-bohu de l'excitation partisane et de la consternation, les évêques imploraient le retour à la raison et le silence ; mais en vain, nul ne pouvait les entendre. Tout à coup, un rugissement impérieux d'Étienne transperça le vacarme et y coupa court.

— Silence ! Plus un mot !

Et le silence tomba comme une pierre, écrasant ; pendant un instant, tout mouvement cessa, chacun retint son souffle. Un moment seulement, puis en catimini, les piétinements reprirent, des manches se frôlèrent, on respira bruyamment et même les chuchotements repartirent. Mais Étienne avait le dessus ; d'une voix impérieuse, il força son avantage.

— Maintenant, prenons le temps de réfléchir avant d'accuser ou d'innocenter quiconque. Avant tout, laissons quelqu'un qui connaît son affaire s'assurer que cet homme est au-delà de toute aide et de tout secours, sinon nous serons tous coupables de sa mort. Qu'il ait ou non assené le coup, le garçon qui est tombé sur lui dans le noir n'est pas en mesure d'émettre un diagnostic. Guillaume, assurez-vous de l'état de cet homme.

Au cours de nombreuses campagnes, Guillaume Martel avait accumulé une longue expérience de la mort par blessures. Il s'agenouilla près du corps qu'il empoigna par l'épaule pour le mettre à plat, exposant à la lumière des torches la poitrine ensanglantée, le pourpoint troué et la blessure étroite dont le sang jaillissait. Il souleva entièrement une paupière et nota le regard fixe.

— Il est mort. Une blessure au cœur, certainement. On ne peut rien pour lui.

— Depuis combien de temps ? demanda le roi d'un ton bref.

— Rien ne l'indique. Mais c'est très récent.

— Pendant compiles ?

Complies est un office de courte durée mais, ce soir fatal, il avait été anormalement long.

— Je l'ai vu vivant quelques minutes avant que nous n'entrions, précisa Martel. Je pensais qu'il nous avait suivis à l'intérieur. Je n'avais pas repéré qu'il portait une épée.

— Alors, si ce garçon a été vu dans l'église tout au long de l'office, dit le roi sur le ton du constat, il ne peut être coupable de ce meurtre. Il ne s'agit pas non plus d'un combat loyal : Soulis n'a pas eu le temps de dégainer. C'est un crime.

Une main se posa légèrement sur la manche de Cadfael. Hugh s'était glissé discrètement à travers la cohue pour le rejoindre. D'une voix haletante, il murmura à l'oreille de Cadfael :

— Pouvez-vous témoigner en sa faveur ? Était-il dans l'église ? L'avez-vous vu ?

— Hélas non ! Il dit être arrivé tard. Moi, j'étais à l'avant, dans le chœur. L'église était bondée, les derniers arrivés ont dû rester tassés entre les portes.

Dans un recoin sombre, et sans doute sans amis ou relations qui auraient pu le reconnaître ou lui parler. Il n'était que trop facile de passer inaperçu et, en même temps, cette situation expliquerait pourquoi Yves aurait été l'un des premiers à sortir dans le cloître pour dégager la sortie, pourquoi il aurait buté sur un homme mort. Le fait que son premier cri ait été inarticulé, simple exclamation de surprise lorsqu'il était tombé, devait parler en sa faveur. Une minute s'était écoulée avant qu'il en crie la raison.

— Peu importe ! Laissez faire, dit Hugh doucement. Étienne a mis le doigt sur la bonne question. Quelqu'un doit certainement savoir. Et si cela ne mène à rien, l'impératrice ne laissera jamais Philippe FitzRobert toucher à un de ses hommes. Pas pour la mort d'un individu qu'elle abomine. Regardez-la !

Sur la pointe des pieds, Cadfael haussa le cou. Pour une femme, la reine était grande mais les hommes qui l'entouraient l'étaient plus encore. Il finit par la repérer, éblouissante et fière dans la lumière des torches. Son beau visage était calme et sévère mais dans ses grands yeux luisait l'ivresse contrôlée du succès et les coins de sa bouche creusaient l'ombre sévère d'un sourire d'exultation. Non, elle n'avait vraiment aucune raison de déplorer la mort de l'homme qui avait livré Faringdon, ni de sympathiser avec le chagrin et la colère de son suzerain qui avait remis à l'ennemi le château de Cricklade. Sous le

regard attentif de Cadfael, elle tourna légèrement la tête pour examiner Yves Hugonin avec une attention aiguë et les ombres subtiles qui creusaient les coins de sa bouche s'accentuèrent ; une fraction de seconde, le sourire devint apparent. Elle ne prit aucune initiative ; pas encore. Mieux valait laisser d'autres témoins le faire pour elle, si du moins la chose était possible. Inutile qu'elle se fatigue avant que cela ne devienne nécessaire. Entourée de son demi-frère, Roger de Hereford, et de Hugh Bigod, elle disposait d'une force suffisante pour prévenir toute action qui pourrait être entreprise contre un de ses protégés.

— Parlez ! intima Étienne, dont le regard parcourut les visages, à présent vigilants et circonspects, qui interrogeaient silencieusement ceux des voisins et surveillaient la physionomie irritée du roi. Si quelqu'un, ici présent, peut dire qu'il a vu cet homme dans l'église pendant les complies, qu'il le déclare publiquement et lui rende justice. Il dit être venu sans armes, selon son devoir, pour adorer Dieu, et être demeuré avec nous jusqu'à la fin de l'office. Qui peut le confirmer ?

Nul ne broncha, sauf à guigner furtivement la réaction des autres. Nul ne parla ; ce n'était que silence.

— Votre Grâce le constate, dit finalement Philippe, rompant ce silence prolongé, personne ne veut confirmer ce qu'il dit. Personne ne le croit.

— Cela ne prouve pas qu'il mente, répliqua Roger de Clinton. Il arrive fréquemment que la vérité ne s'accompagne pas de témoin et se heurte à l'incrédulité. Je ne dis pas qu'il soit prouvé qu'il dise vrai, ni prouvé qu'il mente. Nous ne disposons pas ici du témoignage de tous les hommes qui ont assisté aux complies ce soir. Et même l'aurions-nous, ce ne serait pas une preuve formelle qu'il mente. Mais si un seul homme peut s'avancer et dire : « J'étais à côté de lui près de la porte jusqu'à la fin de la dernière prière et nous sommes sortis pour dégager le portail », alors la vérité sera manifeste. Votre Grâce, nous reprendrons cette affaire plus tard.

— Nous n'en avons pas le temps, dit le roi, le front plissé. Nous quittons demain Coventry. Pourquoi tergiverser ? Tout a été dit.

« Les voilà repartis pour le champ de bataille ! pensa Cadfael désespérant de son prochain. Plus acharnés que jamais après la pause. »

— J'interdis toute violence dans ces murs, dit Roger de Clinton, irrité, fût-elle en retour d'une autre violence. Et même hors ces murs, je vous somme de renoncer à toute vengeance. S'il ne peut y avoir de véritable enquête légale, même le coupable qui se trouve parmi nous doit s'en aller libre.

— Il n'en est pas besoin, dit Philippe menaçant. J'exige pour

mon homme le prix du sang. Si Votre Grâce veut la justice, qu'elle laisse cet homme ici, dans les fers, et qu'elle ordonne aux connétables de la ville de l'interroger et de le détenir jusqu'au procès. D'après les lois de ce pays, telles sont les voies de la justice, n'est-ce pas ? Alors, utilisons-les ! Livrez-le à la justice : aussi sûr qu'il y a eu mort, il a enfreint la loi et doit une mort pour une mort. Comment pouvez-vous en douter ? Qui d'autre se trouvait dehors ? Qui donc avait un compte si féroce à régler avec Brien de Soulis ? Qui entretenait contre lui pareille rancœur ? Nous le découvrons penché sur l'homme mort, sans âme qui vive autour d'eux. Et vous doutez encore ?

Il parut à Cadfael que la conviction implacable de Philippe emporterait aussi celle du roi Etienne qui n'avait pas de vrais motifs de croire aux protestations d'innocence d'un jeune inconnu affronté à plus forte partie, un jeune homme dévoué à la cause opposée et suspecté de l'avoir privé d'un combattant utile qui venait de lui rendre un fier service. Il hésita, visiblement tenté de se débarrasser de ce fardeau au profit d'autres épaules afin de retrouver sans délai ses activités martiales. Seule l'idée qu'il faillirait ainsi au strict maintien de la loi dans son royaume le retint de livrer Yves aux autorités séculières et de se laver les mains de l'affaire.

— J'ai quelque chose à redire à cela, déclara l'impératrice en haussant le ton. Il était convenu, grâce à l'émission de sauf-conduits par les deux partis, que nous pourrions nous rassembler sans crainte. Quels que soient les événements survenus ici, ils ne peuvent rompre ce pacte. Je suis arrivée avec une suite qui comprend un nombre précis de gens et j'entends repartir demain avec le même nombre car tous étaient couverts par un sauf-conduit et nul forfait ne peut être retenu contre eux, ni contre ce jeune écuyer, ni contre un autre. Touchez-le, votre geste sera illégal. Mettez-le dans les fers, vous serez parjures et déshonorés. Nous partons demain, aussi nombreux que nous sommes venus.

Là-dessus, repoussant avec décision ceux qui lui barraient le chemin, elle s'avança, tendit vers Yves une main impériale et frôla dédaigneusement de sa manche le bras tendu de Philippe. Livide, le garçon obéit à son geste et fit demi-tour pour la suivre dans la direction qu'elle indiquait. Les spectateurs reculèrent pour lui livrer passage. Cadfael la vit tourner la tête pour sourire à son escorte et s'étonna que le visage blême du garçon lui rendît un regard aussi vide, dénué de gratitude, d'adoration ou de joie.

Yves revint à leur logis une demi-heure plus tard. Elle ne l'avait pas autorisé à parcourir sans un garde cette courte distance de peur que Philippe ou quelque autre ennemi lésé ne cherche à se venger tant qu'il était encore là, à portée de main. Mais son intérêt pour lui serait

de courte durée, songeait Yves, misérablement. Elle le garderait jalousement de tout mal jusqu'à ce que sa suite, saine et sauve, ait repris la route de Gloucester, puis elle l'oublierait. Sa seule ambition était de se démontrer à elle-même son pouvoir de le protéger. La dette qu'elle lui devait, ou croyait lui devoir, serait ainsi largement payée. L'importance qu'il présentait pour elle n'allait pas au-delà.

Malgré lui, le contact vivant sur sa main de la main royale qui le conduisait hors du cercle ennemi qu'elle méprisait enflammait son sang. Même s'il le sentit se figer à nouveau lorsqu'il se rappela ce qu'elle pensait de lui et appréciait en lui. De tous les gens sincèrement persuadés qu'il avait assassiné Brien de Soulis, l'impératrice Mathilde en était la plus convaincue. La voix douce qui, par des moyens retors, lui avait donné ses ordres ambigus continuait de le hanter. Loyal, aveuglément dévoué, il avait été de l'argile entre ses mains ; il n'était rien qu'elle n'eût pu lui demander, fût-ce de façon détournée ; il comprenait et obéissait. Et, bien sûr, il aurait tout nié, y compris devant elle. Il connaissait son devoir. La mort de Soulis ne devait pas faire l'objet de rumeurs, ne jamais être reconnue d'aucune manière.

Il ne fut guère bavard, ce soir-là, surtout avec ses amis, qui craignaient pour sa sécurité et l'entourèrent de près, décidés à ne pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il parte le lendemain pour Gloucester, dans l'escorte de l'impératrice et protégé par elle.

Il rassembla ses effets avant de se coucher.

— Je dois partir, dit-il d'un ton réticent. Et nous n'avons rigoureusement rien appris sur ce qu'ils ont fait d'Olivier.

— Sur ce point, répondit Cadfael, je n'en ai pas encore terminé. Quant à toi, mieux vaut filer d'ici et laisser les choses en l'état.

— Avec cette tache qui salit mon nom ? demanda Yves avec amertume.

— Je n'en ai pas terminé non plus avec ça. La vérité finira par triompher. Difficile d'enterrer à jamais la vérité. Étant donné que tu n'as pas tué Brien de Soulis, il se trouve parmi nous un homme qui s'en est chargé, et quiconque découvrira son nom effacera l'ombre qui plane sur le tien. A supposer que quelqu'un te croie sincèrement coupable.

— Oh oui ! s'exclama Yves, il est des gens qui le croient. Une personne au moins…

Le sourire douloureux qu'il s'arracha signifiait qu'il n'ajouterait pas un mot relatif à l'identité de cette personne. Cadfael n'insista pas.

Au matin, groupe après groupe, tous partirent. Philippe FitzRobert s'en était allé seul comme il était venu, avant même que les cloches aient sonné prime, sans faire d'adieux. Le roi Étienne attendait ; il voulait assister à la grand-messe avant de rassembler

autour de lui ses barons et de piquer des deux vers Oxford. Sans plus se soucier du roi ou de l'impératrice, certains seigneurs du nord partirent pour leurs terres s'assurer que l'ordre y régnait. Quant à Mathilde, elle lança l'ordre du départ pour Gloucester en milieu de matinée, après avoir acquis la certitude que son rival avait quitté la ville sans exploiter l'occasion pour recruter des renforts derrière son dos.

Fuyant la curiosité, Yves s'était rendu seul à l'église lorsque les partisans de l'impératrice commencèrent à se rassembler et Cadfael, qui le suivait à distance discrète, le trouva à genoux devant un autel du transept, absorbé dans ses dévotions. Le chagrin et la tension gravés sur le visage du garçon incitèrent le frère à se départir de sa discrétion. Il s'approcha. Yves l'entendit venir et lui dédia un sourire fugitif avant de se relever rapidement.

— Je suis prêt.

La main qu'il posa sur le prie-Dieu[3] portait une bague que Cadfael n'avait jamais vue. Un mince anneau d'or torsadé, très discret et si étroit qu'Yves avait dû l'enfiler à son petit doigt. Le genre de bijou qu'une femme peut donner à un page à titre de reconnaissance pour un service rendu. Yves suivit le regard de Cadfael ; instinctivement, il amorça un mouvement pour soustraire la bague à son regard avant d'estimer préférable de la laisser en vue. Lui-même baissa les yeux ; le visage figé, il contempla l'anneau.

— C'est elle qui te l'a donné ? demanda Cadfael, ayant perçu que cette question était autorisée, voire même bienvenue.

— Oui, répondit Yves, mi-résigné, mi-reconnaissant, avant d'ajouter : J'ai essayé de le refuser.

— Tu ne le portais pas hier soir, dit Cadfael.

— C'est vrai. Mais, à présent, elle s'attend à… Je ne suis pas assez courageux, fit-il d'un ton lugubre, pour affronter l'impératrice et me défaire de ça. Quand nous serons à mi-chemin de Gloucester, elle m'aura déjà oublié et je pourrai le donner dans une chapelle ou à un mendiant au bord de la route.

— Et pourquoi ? questionna Cadfael, sondant délibérément la blessure évidente. Si ce fut pour services rendus.

Sous le coup du chagrin, Yves tourna la tête et se dirigea vers la porte. Arrivé là, il répondit en détachant durement les syllabes :

— Il n'a pas été gagné.

Puis, plus doucement, il reprit :

— Je ne l'ai pas gagné.

Ils étaient tous partis jusqu'au dernier, les brillants chevaliers et les capitaines intraitables, les rois et les faiseurs de rois, les deux évêques en visite, Nigel d'Ely pour son diocèse et Henri de Blois pour

Oxford, en compagnie de son royal frère, avant de poursuivre vers son évêché de Winchester. Repartis sans que rien fût réglé ni résolu, sans que la paix se fût rapprochée d'un pouce, au contraire. Et un homme mort était étendu dans la chapelle ardente avant d'être mis en bière puis transporté là où sa famille, si famille il y avait, désirait l'enterrer. La grande cour était encore plus tranquille qu'à l'ordinaire car, après le départ des deux cours d'un pays toujours divisé, le trafic habituel entre la ville et le prieuré n'avait pas encore repris.

— Restez encore un ou deux jours, Hugh, supplia Cadfael. Faites-moi cette faveur car si je reviens alors avec vous, je tiens mon engagement. Dieu sait que, si je le pouvais, j'aimerais respecter les limites que l'on m'a imposées. Il me suffit peut-être d'un jour pour apprendre ce que je veux savoir.

— Après que le roi, l'impératrice et leurs suites ont nié savoir quoi que ce soit concernant Olivier ? objecta doucement Hugh.

— Même ainsi. Dans l'assistance, des gens le savaient, assura Cadfael. De plus, Hugh, il reste le problème d'Yves. Bien sûr, l'impératrice l'a couvert de son manteau et emmené loin d'ici, en sécurité. Mais est-ce suffisant ? Il n'aura pas de repos avant que ne soit connu l'auteur du meurtre qu'il n'a sûrement pas commis. Donnez-moi quelques jours supplémentaires et laissez-moi au moins le temps de réfléchir à cette mort. J'ai demandé à tous les frères de l'abbaye de me communiquer ce qu'ils auraient pu entendre à propos de la reddition de Faringdon. Accordez-moi seulement le temps de m'assurer que le mot d'ordre a circulé et d'obtenir une réponse si quelqu'un ici est en mesure de m'en donner une.

— Je peux tirer un jour ou deux sur ma permission, consentit Hugh, d'un air dubitatif. C'est bien à contrecœur que je reviendrais sans vous. En attendant, tâchons de tranquilliser le garçon, pour autant que ce soit possible, et laissons la condamnation à celui auquel elle revient. Si le fait d'avoir débarrassé ce monde de Brien de Soulis est réellement condamnable, ajouta-t-il avec une grimace.

Cadfael ouvrit la bouche mais Hugh s'était déjà repris :

— Non, ne dites rien ! Je sais ! Un meurtre est un meurtre, une malédiction pour le meurtrier autant que pour la victime. Un meurtre ne peut laisser indifférent, quelle que soit la victime. Voulez-vous le revoir ? Un coup de poignard précis, asséné de front, donc sans embuscade. Il faisait noir à cet endroit mais l'entreprise ne présentait pas de difficulté pour un bretteur entraîné, qui aurait eu le temps d'accommoder sa vision.

— Allons quand même voir l'homme, décida Cadfael après réflexion. Et ses affaires. Sont-elles toujours sous la garde du prieur ? Croyez-vous que l'on puisse obtenir de les voir ?

— L'évêque devrait nous y autoriser. Il n'est pas plus heureux

que vous d'avoir un meurtrier dans sa clôture.

Brien était étendu sur la dalle de pierre dans la chapelle, recouvert d'un drap de lin mais pas encore dans un linceul ; les menuisiers travaillaient à son cercueil. Apparemment, quelqu'un avait fourni la somme nécessaire à des funérailles nobiliaires. Était-ce Philippe ?

Cadfael tira le drap pour découvrir le corps jusqu'à la blessure, une simple entaille, fine, bleu-noir, dont les lèvres étaient légèrement ridées, une plaie de la longueur d'un ongle. Le corps ne portait pas d'autres marques ; il était musclé, bien fait, et le visage, s'il avait gardé son expression hautaine, avait la froideur et la dureté de l'albâtre.

— Ce n'est pas un coup d'épée, affirma Cadfael. Le flot de sang dissimulait la plaie quand on l'a trouvé. Il a été tué par une dague, pas forcément très longue mais tout de même. Elle n'a pas pénétré profondément dans le cœur. Mais elle était fine, très fine – la garde n'a pas meurtri les chairs – et fut plongée puis retirée très vite, assez vite pour que le meurtrier la récupère absolument nette, avant que la plaie ait commencé de saigner. Inutile de chercher des vêtements souillés de sang ; une entaille aussi mince ne s'ouvre pas et le sang n'en jaillit pas instantanément. Lorsqu'elle s'est mise à ruisseler, l'assaillant était loin.

— Il aurait fui sans s'assurer que le travail était bien fait ? s'étonna Hugh.

— Il en était certain. Froid, déterminé, très compétent, commenta Cadfael en remontant le drap jusqu'au visage pétrifié. Nous n'en apprendrons rien de plus. Si nous allions revoir le lieu du crime ?

Ils empruntèrent la porte sud et ressortirent dans la galerie nord du cloître. Le corps avait été retrouvé à l'extérieur de la troisième niche, ses orteils dépassant à peine le seuil. Une tache rose pâle de la longueur d'une main s'étalait à l'endroit où le sang avait suinté et sali les dalles. Quelqu'un avait fait de son mieux pour les nettoyer, sans parvenir à éliminer la marque.

— C'est bien là, confirma Hugh. S'il y avait eu combat, les pierres n'en garderaient pas la trace mais j'imagine qu'il n'y en a pas eu. Soulis a été pris par surprise.

Ils s'assirent ensemble dans la niche pour examiner le cadre de la scène.

— Il a été frappé de face, dit Cadfael, et comme l'assaillant arrachait la dague, il est tombé en avant avec elle, hors de la niche, dans la galerie. C'était sûrement lui qui attendait ici, à l'intérieur. Il attendait quelqu'un. Il portait son épée et sa dague et n'avait donc pas l'intention d'assister aux complies. S'il avait prévu de rencontrer quelqu'un ici, en tête à tête, c'était sûrement quelqu'un qui avait sa confiance, dont il n'avait jamais douté ; sinon, comment aurait-il pu

l'approcher d'aussi près ? Si c'avait été Yves – mais nous savons que non –, Soulis aurait dégainé avant même que le garçon soit à sa portée. L'hostilité déclarée qui les opposait n'est pas le fin mot de l'histoire. Il devait y avoir entre ces murs une cinquantaine de bonnes âmes qui haïssent cet homme depuis qu'il a trahi à Faringdon. Ceux qui étaient sur place et s'échappèrent à temps, mais aussi beaucoup de partisans de l'impératrice qui n'étaient pas à Faringdon mais ne lui en veulent pas moins mortellement de cette trahison. Il aurait été sur ses gardes s'il avait vu venir vers lui un homme peu connu, qui n'avait pas sa confiance, qui n'était pas de sa faction et ne partageait pas ses convictions.

— Et concernant cet homme, il a commis une erreur fatale, dit Hugh.

— Comment le traître pouvait-il s'attendre à une contre-trahison ? Il s'est retourné contre l'impératrice et l'un des siens s'est retourné contre lui. Sa stupéfaction dut être aussi totale que celle qu'il a infligée à Mathilde. Cela se tient.

— J'en conclus, dit Hugh qui fixait gravement son ami, que nous pouvons retenir pour vrai tout ce qu'Yves a dit. Je le crois, en fonction de ce que nous savons de lui. Mais nous devrions essayer d'imaginer, face à cet événement, la réaction des gens qui ne le connaissent pas.

— Allons-y, dit Cadfael résolument, nous garderons nos certitudes. Personne n'a témoigné l'avoir vu parmi les derniers fidèles qui sont entrés dans l'église, c'est vrai, mais la chose est très possible. Il a dit être arrivé en retard et n'avoir parlé à personne parce que l'office avait déjà commencé. Il était dans la pénombre, juste dans la porte et, de ce fait, parmi les premiers à sortir pour dégager l'entrée à la fin de la cérémonie. Nous l'avons entendu crier : d'abord une simple exclamation de surprise lorsqu'il a trébuché, puis un cri d'alarme. Maintenant, s'il n'avait pas réellement assisté aux compiles et avait eu largement le temps d'agir pendant que tout le monde ou presque était dans l'église, pourquoi aurait-il crié ? Une ruse pour se donner l'apparence de l'innocence, comme Philippe l'en accuse ? Yves est intelligent mais il n'est pas rusé. S'il avait eu le cloître dégagé derrière lui, il aurait eu tout le temps de filer et de laisser un autre découvrir le cadavre. Il n'était pas armé ; on a trouvé dans ses quartiers, comme il l'avait dit, son épée au fourreau, absolument nette et sans trace de sang. Il aurait eu, prétend Philippe, tout le temps des complies pour ensanglanter son épée, la nettoyer et la replacer dans son logis. Mais j'ai vu la lame et n'ai pu y trouver la plus infime trace de sang. Non, s'il disposait de tout le temps de l'office, jamais il n'aurait lui-même donné l'alarme mais se serait empressé de filer pour se trouver ailleurs, entouré de témoins et loin des cris d'indignation quand on aurait découvert le cadavre.

— Et s'il s'était avancé en sortant de l'église, comme il le dit, il n'aurait pas eu le temps d'affronter et de tuer ; il n'aurait eu ni l'épée ni la dague pour le faire.

— C'est évident. Par ailleurs, vous savez comme moi que la mort est survenue bien avant la découverte du corps, encore qu'il soit difficile d'évaluer le délai. D'après l'étendue de la flaque qui s'est formée sous son corps, il a eu le temps de saigner abondamment. Non, les doutes sont vains. Ce que vous avez appris du garçon est vrai.

— Et la plupart des hôtes étaient à l'église, rappela Hugh après réflexion. Mais il n'était pas indispensable qu'ils y fussent tous. Comme vous le dites, il avait ici des ennemis dont l'un au moins était plus discret et plus redoutable qu'Yves.

— Un ennemi dont il ne se méfiait pas, déclara sombrement Cadfael, un homme qui pouvait l'approcher de très près sans éveiller sa suspicion, un homme qu'il attendait, car il attendait sûrement, là, dans cette niche. Il s'est avancé spontanément quand l'autre est arrivé et fut embroché juste sur le seuil.

Silencieux, Hugh retraçait l'angle de cette chute, la façon dont le corps était étendu, le pourtour sinistre de la tache de sang et ne put trouver de faiblesse à cette description de la rencontre. Dans leurs courageux efforts pour réconcilier les forces, les puissances et les passions des factions antagonistes, les évêques avaient réussi à introduire entre ces murs un plein chaudron de haine et de ruse, et des possibilités infinies de trahisons futures.

— Encore plus d'intrigues et de complots, voilà ce que nous y aurons gagné, commenta Hugh, résigné. Si deux seigneurs se rencontrèrent ici en secret pendant que les barons adoraient Dieu, c'était forcément en vue d'un mauvais coup. Que nous reste-t-il à faire ici ? Vous m'avez dit, je crois, que vous souhaitiez voir les effets personnels que Soulis a laissés. Allons-y. Je vais en dire un mot à l'évêque.

— Les biens de cet homme, dit l'évêque, tels qu'il les avait ici avec lui, sont confiés à ma garde et j'attends les instructions de son frère quant aux dispositions à prendre pour l'enterrement. Je sais pouvoir compter sur lui à ce sujet. Mais si vous pensez que l'examen de ces effets peut fournir quelque indice sur la façon dont il est mort, alors oui, allez-y. Vous pouvez les examiner. Nous ne devons négliger aucun moyen susceptible de faire surgir la vérité. Êtes-vous pleinement convaincus, ajouta-t-il non sans anxiété, que le jeune homme qui nous a prévenus de la présence du corps n'est pas coupable de sa mort ?

— Monseigneur, dit Hugh, si vous voulez l'avis d'un homme qui le connaît bien, c'est le plus piètre néophyte que l'on puisse imaginer

en matière de duperie et de sournoiserie. Vous-même l'avez vu le jour de notre arrivée sauter de son cheval et foncer droit sur son adversaire. Telle est sa façon d'être en pareil cas. D'ailleurs, il ne portait pas d'arme. Vous ne pouvez, bien sûr, le connaître aussi bien que nous, mais frère Cadfael et moi avons entièrement confiance en lui.

— Quoi qu'il en soit, concéda l'évêque, cela ne peut nuire de regarder s'il se trouve dans les bagages de la victime quelque indice qui puisse jeter une lueur sur ses intentions ou sur quelque entreprise qu'il envisageait lorsqu'il quitterait l'abbaye. Allons-y. Les fontes sont à côté, dans la salle des ornements d'église.

Il y avait également un cheval à l'écurie, un brave cheval qui attendait d'être remis, comme le reste, au frère cadet de Soulis, à Worcester. L'évêque détacha de ses propres mains les courroies de la première fonte qu'il hissa sur une table.

— Un de nos frères les a emballées et rapportées du logis des hôtes où Soulis a séjourné. Vous pouvez les examiner.

Il resta sur place pour surveiller. C'était de son devoir car il était personnellement responsable de l'usage qui serait fait de ces vestiges.

Étalé devant leurs yeux sur le banc et manipulé avec les précautions dues à la propriété d'autrui, l'équipement de Brien de Soulis se révélait Spartiate et soigné. Chemises et chausses de rechange, trousse de toilette de gentleman et bourse bien garnie. Sur la route, Soulis ne s'encombrait pas et s'en tenait au bon goût. Dans une poche de cuir de la seconde fonte se trouvait une boîte à compartiments contenant un briquet, une pierre à feu, de la cire et un sceau. Un homme bien né voyageant au loin n'aurait pu se passer de son sceau personnel. Hugh le présenta sur la paume de sa main au regard attentif de l'évêque. L'emblème, finement ciselé, représentait un cygne au col recourbé, regardant à senestre, meublé de deux rameaux de saule.

— C'est le sien, confirma Hugh. Nous l'avons déjà vu sur la boucle de son ceinturon lorsque nous avons transporté le corps. Mais en relief et tourné dans l'autre sens, évidemment. Est-ce tout ?

— Non, dit Cadfael dont la main tâtonnait à l'aveuglette le long des coutures de la fonte vide. Il y a là au fond une petite chose…

Il parvint à l'en retirer et la tendit vers la lumière.

— Encore un sceau ! Quel peut bien être l'objectif d'un homme qui voyage avec deux sceaux ?

Bonne question ! Emporter avec soi les deux sceaux dont on dispose, c'est multiplier le risque de s'en faire voler un ou de le perdre, et s'exposer aux pires conséquences : qu'il tombe aux mains d'un ennemi ou d'un aigrefin qui en abusera de mille façons profitables au détriment de son propriétaire.

— Ce n'est pas le même ! s'écria Hugh en se dirigeant vers la fenêtre pour l'examiner plus attentivement. Un lézard comme un petit dragon, non, une salamandre, posée sur un nid de flammes petites et allongées. Pas de carnèle mais un simple filet au rebord. La gravure est profonde, peu émoussée. Je ne l'ai jamais vu. Le connaissez-vous, Monseigneur ?

L'évêque examina le sceau et secoua la tête.

— Pour moi, il n'évoque rien… Dites-moi, dans quel but un homme voyagerait-il avec le sceau personnel d'un autre ? A moins qu'il ne lui ait été confié en guise de procuration par le propriétaire, pour être apposé en son absence sur quelque document.

— Certainement pas ici, objecta Hugh vivement. Il n'y a pas eu de document à sceller, ni d'accord sur quoi que ce soit, malheureusement pour nous. Cadfael, voyez-vous ce que cela peut signifier ?

— De toutes ses possessions, le sceau est celle dont un homme est le moins susceptible de se séparer, répondit Cadfael. Cet objet porte son consentement, son honneur et sa réputation. S'il avait été confié à un ami connu, il aurait été minutieusement emballé, rangé avec soin, sûrement pas jeté en vrac dans une fonte avec une telle négligence. Oui, Hugh, j'aimerais beaucoup savoir à qui appartient cet emblème et comment Soulis est entré en sa possession. Ce qui vient de lui arriver prouve que ses relations ne lui faisaient pas spontanément confiance et ne l'auraient pas mandaté pour répondre de leur honneur.

Il hésitait, tournant le sceau entre ses doigts. Le petit cercle avait la longueur de la première phalange de son pouce et sa poignée de bois noir et poli s'adaptait agréablement à la paume. La gravure était habile et précise, y compris celle des minuscules flammèches symboliques habilement ciselées. La tête à la gueule béante, à la langue dardée regardait à senestre. Le positif serait donc tourné vers la droite. Visage secret des êtres réels, les images miroirs portaient avec elles de terribles significations. Il semblait à Cadfael que les minces flammèches ascendantes du nid brûlant de la salamandre marquaient au fer rouge les doigts qui les touchaient, implorant la reconnaissance et la compréhension.

— Monseigneur, dit-il lentement, puis-je emprunter ce sceau, en vous faisant serment de vous le rapporter, à moins que je retrouve son vrai propriétaire. Au tréfonds de ma conscience, j'en ressens la nécessité. Ou, si vous ne pouvez m'y autoriser, puis-je en faire un dessin très exact pour l'utiliser à sa place comme pièce justificative ?

L'évêque posa longuement sur lui son regard pénétrant. Après mûre réflexion, il déclara :

— Si vous utilisez une copie, cela ne peut être dommageable. Mais vous aurez bien peu d'occasions de poursuivre votre enquête sur

cette mort et sur la localisation des prisonniers que vous cherchez si, comme je le suppose, vous rentrez à Shrewsbury maintenant que la conférence est terminée.

— Monseigneur, répondit Cadfael, je ne suis pas certain de retourner chez nous.

CHAPITRE VI

— Vous savez, bien entendu, que si vous poursuivez plus avant, je ne pourrai vous accompagner, rappela gravement Hugh alors qu'ils revenaient ensemble de complies à la nuit tombante. Si je laisse quelques jours de plus Madog ap Meredudd sans surveillance, ses regards avides vont de nouveau se porter vers Oswestry qu'il n'a jamais cessé de convoiter. Dieu m'est témoin, c'est bien à contrecœur que je repars sans vous. Et vous-même savez mieux que personne que vous allez déraciner votre existence de vos propres mains si vous ne rentrez pas en temps voulu.

— Et si j'échoue à retrouver mon fils, répondit Cadfael avec douceur et bon sens, ma vie n'aura plus aucune valeur. Non, Hugh, ne vous tracassez pas pour moi. Dans ce genre de recherche, un homme seul peut être aussi efficace qu'une compagnie de gens d'armes. Si ce n'est plus. Je n'ai pas réussi à trouver ici la moindre piste et il ne me reste plus qu'à me rendre sur les lieux où il a combattu, fut trahi et fait prisonnier. Là-bas, quelqu'un doit savoir ce qu'il est advenu de lui. A Faringdon, des rumeurs doivent courir, il doit y rester des empreintes, des filons à exploiter. Je les trouverai.

Il exécuta soigneusement ses dessins sur une feuille de parchemin empruntée au scriptorium, l'un grandeur nature et le second agrandi afin qu'apparaissent les moindres détails du sceau à la salamandre. L'objet ne portait ni devise, ni légende, rien que le mince lézard dans son nid ardent. Il renvoyait sûrement aussi d'une manière ou d'une autre à la reddition de Faringdon et avait son mot à dire à propos de la mort de Brien de Soulis, à condition que l'on parvienne à interpréter son langage.

Hugh cherchait, sans grand espoir, comment contribuer à élucider les énigmes qui entraînaient son ami vers un exil qu'il ne désirait pas. Le shérif se sentait terriblement désarmé ; faute de mieux, il hasarda une idée :

— Avez-vous pensé, Cadfael, que de tous les gens qui haïssaient Soulis, l'impératrice est de loin celle qui avait les meilleures raisons de le faire ? Pourquoi n'aurait-elle pas soufflé à l'oreille de quelque damoiseau entiché d'elle l'idée de l'éliminer ? Elle dispose d'une

brochette d'admirateurs inexpérimentés. Cela n'aurait rien d'impossible.

— C'est aussi ma plus sûre hypothèse, confirma sobrement Cadfael. Vous rappelez-vous qu'elle a convoqué Yves le premier soir, après qu'il eut fait, face à Soulis, une démonstration de sa fougue ? Je suppose que cette conduite a paru de bon augure à Mathilde, et elle lui a trouvé un travail à sa convenance qu'il pourrait accomplir, plus discrètement sans doute que lors de son premier essai.

— Non ! jeta Hugh qui se figea sur place, estomaqué. Vous voudriez me faire croire que…

— Absolument pas ! protesta Cadfael grondeur. Oh, Yves a compris ses intentions, du moins je le crains, tout en se maudissant d'avoir soupçonné ce qu'elle voulait dire. Bien sûr que non, il ne l'a pas fait ! Il se peut même qu'elle ait eu l'intelligence de s'en abstenir, avec un tel innocent. Mais il n'est pas stupide ! Il l'a parfaitement comprise.

— Alors, elle aurait pu choisir un exécuteur de second choix pour faire le travail, suggéra Hugh, l'œil brillant.

— Non, Hugh, oubliez cette hypothèse. Mathilde est persuadée qu'Yves a reçu le message et l'a débarrassée de son ennemi. Non, ce n'est pas de ce côté qu'on trouvera la solution.

— Et pourquoi donc ? repartit Hugh, piqué. Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Parce qu'elle l'a récompensé en lui donnant un anneau d'or. Rien de précieux, un simple gage de reconnaissance. Il voulait le refuser mais son courage n'est pas allé jusque-là. Comment lui en vouloir ? Bien entendu, rien n'a été clairement exprimé ; il nierait la chose et elle-même évitera de le mettre en situation d'avoir à le faire. Le garçon perd pied devant une femme pareille. Il veut se débarrasser de son cadeau dès qu'il pourra le faire en toute impunité. La gratitude de Mathilde est de courte durée, il le sait. Mais non, jamais elle n'a loué les services d'un autre meurtrier tant elle était certaine de ne pas en avoir besoin.

— Cela n'a pas dû faire plaisir à Yves, commenta Hugh avec amertume, et ne va pas nous aider à le soulager du poids qui l'écrase.

Ils étaient arrivés à la porte de leur logis. Des légions d'étoiles infinitésimales clignotaient dans le ciel limpide et froid. C'était leur dernière nuit à Coventry ; les obligations qui rappelaient Hugh dans son comté ne pouvaient être ajournées.

— Cadfael, réfléchissez encore à ce que vous allez faire. Je sais parfaitement que vous jouez votre va-tout. Il ne s'agit pas d'un simple aller et retour. Dans l'affaire où vous voulez vous immiscer, un homme peut disparaître à tout jamais. Revenez avec moi et je demanderai à Robert le Bossu de poursuivre l'enquête jusqu'à sa

conclusion.

— Nous n'avons pas le temps, dit Cadfael. L'idée qui me tourmente, Hugh, la voici : en plus de celle de mon fils, il y a plusieurs âmes et plusieurs vies à sauver dans cette affaire. Le temps presse, le danger se rapproche. Et si je fais demi-tour à présent, il n'y aura personne, ange ou démon, pour enregistrer les aléas de leurs destins. Mais je vous le promets, je vais y réfléchir encore avant que vous ne me quittiez. Nous verrons ce que le matin nous apportera.

Le lendemain, devant la communauté qui sortait de l'église après la messe, un cavalier couvert de poussière surgit avec le petit matin. Venu de la route au petit galop, son cheval écumant dérapa en prenant le virage puis freina bruyamment des quatre fers. Tête basse, les flancs haletants, il fumait dans l'air glacé et, de ses lèvres retroussées, la bave coulait jusqu'aux galets. Les poings crispés sur le pommeau, le cavalier déséquilibré se laissa choir plutôt qu'il ne sauta de sa selle ; raidissant ses genoux défaillants, il parvint tant bien que mal à se redresser en s'agrippant à sa monture.

— Monseigneur, pardon…

Il ne pouvait lâcher prise pour accomplir les salutations d'usage mais, s'appuyant contre le flanc, il inclina la tête aussi profondément et respectueusement qu'il le pouvait.

— Ma maîtresse, l'impératrice, m'a chargé de vous faire part de son arrivée à Gloucester avec toute sa compagnie, à l'exception d'un homme. Monseigneur, nous avons rencontré du vilain sur la route…

— Reprenez votre souffle, les mauvaises nouvelles peuvent attendre, dit Roger de Clinton avant de lancer ses ordres aux premiers volontaires venus : Apportez tout de suite à boire, du vin chaud épicé, et que l'un de vous l'aide à entrer. Occupez-vous aussi de cette pauvre bête avant qu'elle ne s'écroule.

Une main se saisit aussitôt de la bride pendante. Quelqu'un se précipita pour chercher le vin. L'évêque offrit son épaule qu'il glissa sous le bras droit du courrier pour le soutenir :

— Venez, entrons. Vous allez vous reposer.

Avec soulagement, le courrier s'adossa au mur d'une niche du cloître pour reprendre son souffle. Hugh, qui n'avait pas oublié ses pénibles chevauchées au-delà de Lincoln, se mit à genoux et tendit des mains expertes pour le libérer de ses lourdes bottes d'équitation.

— Monseigneur, nous avions changé de chevaux à Evesham et mené bon train jusqu'aux environs de Gloucester ; le crépuscule était déjà tombé, nous aurions dû arriver à la nuit. J'étais avec l'arrière-garde. Près de Deerhurst, dans les bois, la presque totalité de la colonne était déjà passée quand une bande armée s'est jetée sur nos arrières, isolant un de nos hommes avant même que nous nous en

soyons rendu compte. Ils l'ont emporté dans la nuit à toute allure.

— De quel homme s'agit-il ? demanda Cadfael d'un ton impérieux. Dites-nous son nom.

— Un des écuyers de l'impératrice, Yves Hugonin. Celui qui a injurié Soulis, lequel est mort. Monseigneur, il est sûr et certain que ce sont des hommes de FitzRobert qui se sont emparés de lui ; ils le soupçonnent d'avoir tué Soulis et le tiennent pour coupable à cause des précautions que l'impératrice a prises pour qu'il reparte sain et sauf.

— Et vous ne les avez pas poursuivis ? questionna l'évêque, l'œil courroucé.

— Si, Monseigneur, sur une courte distance seulement : ils avaient des montures fraîches et connaissaient bien la forêt. Nous les avons rapidement perdus de vue. Nous avons dépêché un homme en tête pour avertir l'impératrice. Elle a ordonné que l'un de nous rebrousse chemin pour vous en informer. Nous avions des sauf-conduits. Après une telle réunion, c'était une vilaine besogne.

— Nous allons avertir le roi, dit l'évêque d'une voix ferme. Il ordonnera que cet homme soit relâché, ainsi qu'il l'avait fait lorsque FitzRobert s'était emparé du comte de Cornouailles. Quel que soit son ressentiment, FitzRobert, qui s'était soumis, obéira cette fois encore.

Cadfael n'en était pas aussi sûr. Étienne lèverait-il le petit doigt en l'occurrence pour Hugonin ? Il ne s'était pas prononcé quant à sa culpabilité et seule l'insistance de l'impératrice l'avait décidé à autoriser le départ du jeune homme sous un sauf-conduit. Par ailleurs, ce garçon qui n'avait encore jamais combattu n'était pas un allié précieux. Décidément non, c'était à l'impératrice qu'incombait le soin de le retrouver. Il était venu à Coventry sous son aile ; à elle de le protéger. Et jusqu'où irait-elle pour assurer la sécurité d'Yves ? Elle s'arrêterait avant d'avoir l'impression de perdre son temps ou quelque avantage. L'infâme service qu'il était supposé lui avoir rendu ayant été reconnu et récompensé, elle ne lui devait rien. Et Yves s'était délibérément placé en retrait dans les derniers rangs du cortège pour échapper à sa vue et à sa pensée.

— Je crois qu'un de leurs cavaliers s'est déplacé parallèlement à nous pendant quelque temps sous le couvert pour bien identifier l'homme avant de passer à l'attaque, précisa le messager. Tout s'est déroulé en un instant dans un tournant où les arbres empiètent sur le sentier.

— Et près de Deerhurst. Est-ce déjà dans les domaines de FitzRobert ? s'enquit Cadfael. A quelle distance se trouvent ses châteaux forts ? Il est parti d'ici très tôt ce matin, il avait tout le temps de mettre au point une embuscade. Dès le début, il avait ce plan en tête, au cas où son projet serait contrarié ici.

— Ses forteresses sont à quelque vingt miles de Cricklade, davantage de Faringdon. Mais la nouvelle, celle de Greenhamsted qu'il a raflée à Robert Musard, est plus près, à moins de dix miles de Gloucester.

— Êtes-vous sûr, demanda Hugh en hésitant et avec un regard inquiet vers Cadfael, qu'ils l'ont enlevé pour le faire prisonnier ?

— Indiscutablement, repartit sans façon le messager, écœuré. Ils le voulaient vivant et ils ont adroitement manœuvré. Non, ils sont plus attentifs au sang qu'ils répandent, ces temps-ci. Dans les deux camps, les hommes ont des parents de l'autre côté qui pourraient s'offenser et provoquer des turbulences. Non, n'ayez crainte, cette fois-ci, il n'y a pas eu de mort.

Le courrier se rendit dans la demeure du prieur pour se restaurer et se reposer, et l'évêque dans son palais pour rédiger les lettres destinées à répandre la nouvelle dans la région où l'enlèvement avait eu lieu, notamment à Oxford et à Malmesbury. Il était peu probable qu'Étienne se démène et intervienne personnellement dans cette affaire mais il y aurait sûrement quelqu'un pour transmettre la nouvelle à Devizes, à l'oncle du garçon qui avait quelque influence sur l'impératrice. De toute façon, il fallait essayer.

— A présent, conclut Cadfael, demeuré seul face au visage morne et frustré d'un Hugh anormalement silencieux, j'ai deux otages à récupérer. Si j'avais encore besoin d'un signe, le voilà. Il ne me reste plus l'ombre d'un doute sur ce que je dois faire.

— Et je ne peux vous accompagner, soupira le shérif.

— Vous avez la responsabilité d'un comté. Il suffit que l'un de nous deux manque à sa parole. Hugh, puis-je garder votre bon cheval ?

— Si vous jurez de me le ramener en bon état, et vous-même sur la selle.

Ils firent leurs adieux devant le portail du prieuré : suivi de ses trois gens d'armes, Hugh repartait vers le nord-ouest par les routes qu'ils avaient empruntées à l'aller ; Cadfael prit la direction du sud. Ils s'étreignirent brièvement avant d'enfourcher leur monture mais, dès qu'ils eurent franchi le portail et se retrouvèrent dans la rue, ils piquèrent des deux sans se retourner. Le lien qui les avait rassemblés tout au long de leur périple allait s'étirer, s'amincir, approcher le point de rupture ; devenu fragile comme une fibre, un cheveu, un fil de la Vierge, il ne romprait pas.

Pendant les premières étapes de ce voyage, Cadfael progressa régulièrement, à peine conscient de ce qui l'entourait, totalement absorbé par l'effort de s'accommoder de la rupture d'un autre lien qui s'était accomplie sitôt qu'il avait pris la direction du sud au lieu de

retourner vers son monastère. On aurait dit qu'une contrainte à laquelle il s'était astreint, au prix d'une certaine souffrance, pour préserver sa vie d'un danger venait de sauter ; cette suppression brutale entraînait, avec une égale intensité, crainte et soulagement. L'agrément d'être lâché dans le monde se fit jour le premier tandis que l'horreur de la délivrance le pénétra graduellement avant de le submerger. Car il était renégat, il s'était volontairement et sciemment exilé. A présent, sa seule justification devait être la délivrance d'Yves et d'Olivier. S'il échouait, même son apostasie aurait été vaine. « Vous serez votre propre maître », avait dit Radulphe, « vous ne serez plus un des miens. » Vœux reniés, frères oubliés, ciel au rebut.

Premier impératif : reconnaître ce qui était arrivé ; second impératif : l'accepter. Une fois réglée cette question, frère Cadfael pourrait chevaucher calmement et redevenir son propre maître. Il l'avait été durant la première moitié de sa vie, sans ressentir souvent d'autres besoins, jusqu'à ce qu'il découvre la vie communautaire et l'accomplissement dans le renoncement à lui-même. Sa vie pouvait et devait être vécue selon ces mêmes principes le temps que durerait son éloignement, peut-être tout le temps qui lui restait à vivre.

Cela fait, il pourrait à nouveau regarder autour de lui, s'inquiéter de sa route et tourner sa pensée vers la tâche qui l'attendait.

Ils les avaient cernés près de Deerhurst et avaient séparé Yves de ses camarades. A strictement parler, il n'existait pas de preuve quant à l'identité de qui l'avait enlevé ; mais Philippe FitzRobert était le seul homme dont on était certain qu'il éprouvait une rancune sévère contre le garçon, qu'il était de notoriété publique porté à la vengeance, qu'il possédait trois châteaux forts et une excellente troupe dans les parages et qu'il pouvait oser en toute impunité un pareil coup de main, sûr de son pouvoir. Si bien que les exécutants n'auraient pas pris le risque de s'attarder même de nuit avec leur captif plus longtemps qu'il n'était nécessaire ; ils l'avaient enfermé dans l'un des châteaux, aussi vite et aussi discrètement que possible, loin des yeux et loin des pensées. Greenhamsted était le plus proche, avait dit le courrier de l'impératrice. Cadfael, qui connaissait mal la région, l'avait interrogé sur la topographie des lieux. Deerhurst s'élevait à quelques miles au nord de Gloucester, Greenhamsted à peu près aussi loin vers le sud-est. Le courrier avait appelé ce château La Musarderie, d'après le patronyme de la famille qui en était propriétaire depuis l'établissement du Grand Livre cadastral. A Deerhurst se trouvait un prieuré étranger qui appartenait à Saint-Denis, à Paris, et s'il y logeait cette nuit, il serait en mesure d'obtenir quelques informations sur les environs. Les gens de la campagne surveillent d'un regard aiguisé les activités tortueuses de leurs seigneurs, tout particulièrement en temps

de guerre civile. Une nécessité pour leur propre sauvegarde.

Au dire de tous, il y avait toujours eu une forteresse à La Musarderie depuis que le roi Guillaume avait donné le village à Hascoit Musard peu avant le relevé du Grand Livre cadastral. Ce qui supposait assez de temps pour qu'il ait été rebâti en pierre après la première érection hâtive d'un mur de bois destiné à s'assurer une prise. Faringdon avait été édifié rapidement – quelques semaines estivales y avaient suffi – et assiégé avant d'être entièrement terminé. Fortifications en terre et en bois, il n'y avait pas d'autre possibilité en un délai si court mais, évidemment, on avait pris grand soin de construire aussi solidement que possible. Et Cricklade, quel qu'ait pu être l'état de ses défenses, était moins près que Greenhamsted de l'endroit où Yves avait été enlevé. Bien, il irait voir à Deerhurst si quelqu'un pourrait lui fournir quelque lumière dans ce domaine.

Il s'enleva vigoureusement car il avait l'intention de couvrir une bonne distance en chevauchant jusqu'à la tombée du jour. Il ne mangea rien et récita sur sa selle les offices de tierce et de sexte. Il rencontra sur sa route un commerçant à cheval et son porte-balle ; ils firent route côte à côte pendant quelques miles au long desquels un flot de bavardage pénétra dans l'oreille gauche de Cadfael pour en sortir par la droite, ponctué de ses murmures amicaux émis un peu au hasard : les champs d'action inconnus qui attendaient Cadfael dans la vallée de la Tamise où le front de bataille était tracé monopolisaient son esprit. Aux abords de Stratford, le commerçant et son commis bifurquèrent pour se rendre en ville, et Cadfael poursuivit son chemin, seul à nouveau, non sans échanger de temps à autre des saluts distraits avec d'autres voyageurs sur une grand-route très passante et assez sûre.

Il parvint à Evesham à la tombée du jour et soudain, transi comme si une chape glacée lui était tombée sur les épaules, il prit conscience qu'il avait tenu pour acquis l'accueil habituellement réservé à un frère de l'Ordre, lui qui n'avait désormais plus droit à aucun privilège car il avait délibérément rompu son vœu d'obéissance, en toute connaissance de cause. Renégat, exilé volontaire, il n'avait même pas droit, sauf par charité, à l'habit qu'il portait pour couvrir sa nudité.

Il sollicita pour lui une paillasse dans la salle commune, sous prétexte qu'il accomplissait un voyage pénitentiel, et dit qu'il ne méritait pas de se mêler aux moines du chœur avant qu'il fût pleinement accompli, ce qui était aussi proche de la vérité qu'il souhaitait s'en approcher. Grave et courtois, le frère hospitalier ne chercha pas à en savoir plus que Cadfael ne voulait confier ; il le laissa faire à son idée, offrit un confesseur en cas de besoin et lui conseilla de conduire son cheval aux écuries et de le panser avant d'aller se

reposer. Lors des vêpres et des complies, Cadfael s'agenouilla dans un coin obscur de la nef qui jouissait d'un bon point de vue sur le maître-autel. Si ce n'était par son jugement personnel, il n'était pas excommunié. Pas encore.

Mais tout au long de l'office, il fut intérieurement aux prises avec un paradoxe invraisemblable : au tréfonds de lui-même, un vide qui pesait plus lourd qu'une pierre.

L'après-midi suivant, il parcourut les terrains boisés qui flanquent le vallon de Gloucester. Tous ces comtés du centre de l'Angleterre, richement arborés et giboyeux, lui donnaient l'impression d'un immense et somptueux terrain de chasse à courre. Et dans l'une de ces percées, Philippe FitzRobert avait couru l'homme. Nouveau deuil désespérant pour la charmante jeune femme enceinte, à présent seule à Gloucester.

Laissant Tewkesbury sur sa droite, il emprunta la voie directe pour Gloucester, ce qu'avaient dû faire l'impératrice et son escorte. Bonnes et larges, les pistes forestières se rétrécissaient seulement de temps à autre sur de courtes distances, en fonction du niveau du sol. « Dans un tournant où les arbres empiètent sur le sentier », avait dit le messager. En approchant de la fin du voyage, l'impératrice avait dû forcer l'allure pour arriver avant la nuit et ils avaient changé de monture à Evesham. L'arrière-garde avait dû se laisser un peu distancer, ce qui avait facilité la manœuvre d'encerclement et l'isolement d'un cavalier. Quelque part par là et deux nuits plus tôt : les empreintes laissées par plusieurs cavaliers pressés avaient dû disparaître.

Sur le flanc méridional du layon, les frondaisons s'éclaircissaient et la lumière pénétrait jusqu'au sol où les herbes et les plantes sauvages proliféraient. Quelqu'un avait choisi ce lieu favorable pour s'y tailler un essart. Entourée d'une clôture basse en bois, la cabane s'élevait à quelques mètres au milieu des arbres ; l'étable était derrière. Cadfael entendit une vache meugler de satisfaction et observa que de gros troncs avaient été abattus pour ménager un modeste taillis. Le maître de céans bêchait son enclos. Il se redressa vivement pour inspecter les environs en entendant le bruit assourdi des sabots le long du lai. Lorsqu'il repéra le frère bénédictin, ses épaules contractées se détendirent visiblement et son poing crispé sur la bêche se desserra. Le cavalier était encore à une douzaine de pas quand il l'interpella :

— Bien le bonjour, frère !

— Dieu bénisse votre ouvrage ! répondit Cadfael qui ralentit son cheval et le guida entre les arbres pour se rapprocher.

L'homme posa sa bêche et se frotta les mains, tout prêt à

interrompre ses travaux pour échanger quelques mots avec un inoffensif passant. C'était un solide gaillard, au visage brun, ridé comme une châtaigne, et aux yeux bleus et perçants, bien établi sur son domaine forestier. Apparemment, il vivait seul car nul indice et nul bruit ne révélaient la présence d'un autre humain dans le jardin ou la cabane.

— C'est un vrai ermitage que vous habitez là, dit Cadfael. Ne vous sentez-vous pas un peu seul parfois ?

— Oh, j'ai un faible pour la tranquillité. Et lorsque j'en suis fatigué, j'ai un fils marié, établi à Hardwicke, à moins d'un mile par là-bas. Les enfants viennent me voir les jours de fête. Je me réserve du temps pour profiter de leur compagnie mais j'aime la vie des bois. Où vous rendez-vous, frère ? Le crépuscule ne va pas tarder.

— Je demanderai à passer la nuit à Deerhurst, dit Cadfael d'un ton placide. Ainsi, l'ami, vous-même n'avez jamais d'ennuis avec les créatures sauvages qui aiment vivre dans les bois pour des raisons moins avouables que les vôtres ?

— Je vis de mes mains, répondit le bûcheron avec sérénité, et les hors-la-loi n'ont que faire des maigres proies de mon espèce. De plus riches butins passent par cette route. Encore que ce genre d'attaque soit plutôt rare par chez nous. Ici, le couvert est bon mais étroit. Il y a de meilleurs terrains de chasse.

— Tout dépend du gibier, fit observer Cadfael en l'étudiant avec attention. Voici deux nuits, beaucoup de cavaliers sont passés par ici, je crois, faisant route vers Gloucester. A peu près à cette heure, peut-être un peu plus tard dans la nuit. Les avez-vous entendus ?

L'homme s'était raidi et considérait Cadfael les yeux plissés, presque méfiant.

— Je les ai vus passer, dit-il d'un ton uni. Un homme avisé ne peut négliger pareil remue-ménage. J'ignorais alors qui c'était mais aujourd'hui, je le sais. L'impératrice, celle qui est tout ce qu'on voudra sauf une reine, revenait avec son escorte de la conférence de l'évêque à Coventry, directement vers Gloucester.

Les gens comme moi n'ont rien à gagner à frôler ses jupes, pas plus d'ailleurs que les manches du roi Étienne. On les regarde passer, et merci mon Dieu quand ils sont hors de vue.

— Sont-ils passés tranquillement ? N'ont-ils pas été victimes d'une embuscade ? S'est-on battu ? La nuit a-t-elle été troublée ? questionna Cadfael tout d'une traite.

— Frère, dit l'homme lentement, en quoi cela vous intéresse-t-il ? Quand des hommes en armes passent par ici, je reste chez moi et laisse tranquilles ceux qui me laissent tranquille. Oui, il y a eu du tapage, pas ici, un peu en arrière du sentier, je n'ai rien vu, juste entendu. Des clameurs d'abord et subitement un grand fracas entre les

arbres… quelques minutes et puis plus rien. Ensuite, un homme a rattrapé l'escorte au grand galop en criant des nouvelles et, plus tard, un autre est reparti dans l'autre sens, à toute allure. Frère, si vous en savez plus que moi qui ai tout entendu, pourquoi m'interroger ?

— Et le lendemain, poursuivit Cadfael, vous êtes allé examiner au grand jour les lieux de l'attaque. Combien d'hommes à votre avis ? Quelle direction ont-ils prise ensuite ?

— Ils ont attendu tapis dans les bois, répondit l'homme patiemment, la plupart au sud du sentier, quelques-uns au nord. Leurs chevaux ont piétiné l'herbe du sous-bois. Une douzaine en tout, je dirais, pas moins. Une fois leur besogne terminée, ils se sont regroupés et se sont élancés vers le sud. Il y a un layon par là. Ils ont ravagé le taillis sur leur passage.

— Droit vers le sud ? insista Cadfael.

— Et du vite fait ! Des hommes qui connaissaient assez les lieux pour foncer dans la nuit noire. A présent que je vous ai révélé ce que j'ai vu et entendu – et n'était votre froc, je serais resté bouche cousue –, allez-vous me dire ce que vous avez à faire avec ces équipées nocturnes ?

A présent, Cadfael pouvait satisfaire la curiosité de son vis-à-vis, d'ordre pratique et aussi urgente que la sienne.

— Pour autant que j'aie bien compris, ceux qui s'en sont pris à l'arrière-garde de l'impératrice avant de fuir vers le sud se sont emparés d'un jeune homme que je connais très bien et le gardent captif. Il n'a rien fait de mal, rien qui justifie la haine que lui porte Philippe FitzRobert. Ma mission consiste à découvrir où ils le détiennent et à le libérer.

— Le fils de Gloucester, hein ? C'est lui qui fait la loi par ici et il a partout des repaires. Frère, je vous le dis, fit l'homme brusquement consterné, mieux vaut aller narguer le diable en son enfer que rendre visite à Philippe FitzRobert à La Musarderie.

— La Musarderie, dites-vous ? Est-ce là qu'il réside ?

— C'est ce qu'on dit. Il a déjà un ou deux otages et, s'il en a un de plus depuis cette dernière échauffourée, vous avez autant de chances de l'en tirer que de vous élever dans les cieux tout vivant comme vous êtes. Pensez-y deux fois plutôt qu'une avant de vous lancer.

— J'y penserai, mon ami. Et vous, gardez-vous des hommes armés et priez parfois pour les captifs. Vous aurez fait votre devoir.

Sous le couvert des arbres, la lumière tombait sensiblement. Il était grand temps de reprendre la route de Deerhurst. Cadfael avait glané un mince début de preuve qui l'aiderait dans ses recherches : un otage ou deux déjà dans le château, Philippe présent entre les mêmes murs. Partout où il allait, il transportait avec lui ses trésors

venimeux – haine, amertume – et accumulait ses vengeances.

Cadfael était près de pousser son rouan sur la route lorsqu'il s'avisa brusquement d'un renseignement essentiel qu'il lui fallait obtenir. Il sortit de la poche de son froc la feuille de parchemin roulée et l'étendit sur sa cuisse pour montrer au bûcheron les dessins du sceau à la salamandre.

— Auriez-vous déjà vu ce symbole sur un étendard, sur des harnais ou sur un sceau ? demanda-t-il. Je suis à la recherche de son propriétaire.

L'homme examina attentivement les images et secoua la tête.

— Je ne connais rien aux emblèmes et aux écus des nobles, excepté ceux des seigneurs du coin. Non, ça ne me dit vraiment rien. Mais si vous allez à Deerhurst, un des frères du monastère étudie ces choses-là et se fait fort de connaître les blasons de tous les comtes et les barons du pays. Il pourra sûrement vous donner le nom de celui-là.

A l'orée des bois ombreux, il se retrouva dans la pleine lumière des vastes prairies gorgées d'eau qui bordent la Severn ; il avait laissé derrière lui la rivière à Shrewsbury et la retrouvait élargie, roulant des flots sombres et lourds. De là, luisant à travers les arbres non loin de l'eau, il aperçut la pierre doucement argentée du clocher, un solide ouvrage saxon, raide et puissant comme un donjon. Au fur et à mesure qu'il en approchait, la ligne allongée du toit de la nef se dégageait, puis une abside à l'extrémité est, dont la base était semi-circulaire et la partie supérieure décorée de listeaux. Le Confesseur avait restauré et embelli cette très vieille maison de Dieu, fondée depuis des siècles, et l'avait accordée à Saint-Denis. Les sympathies du Confesseur allaient en effet plus volontiers aux Normands qu'aux Anglais.

A nouveau Cadfael éprouva quelque réticence lorsqu'il perçut l'ambiance bénédictine, si longtemps familière à son âme, et le sentiment qu'il était indigne d'y entrer et n'en avait plus le droit. Mais sa conscience devait tolérer sa propre duperie s'il voulait rechercher librement les informations dont il avait besoin. Quand le travail serait fini, il ferait amende honorable. S'il y survivait.

Le tourier qui l'autorisa à pénétrer dans la cour avait le cœur aimable et réjoui, une maturité florissante et un vif orgueil de son monastère dont il était heureux de montrer les beautés. Des travaux étaient en cours dans l'église ; au sud du chœur, une loge de maçons s'adossait au chevet de l'abside et des pierres de taille étaient empilées, en attente. Deux maçons et leurs manœuvres étaient justement en train de recouvrir l'établi et de ranger leurs outils car la lumière baissait. D'un geste attendri, le tourier désigna les fondations des murs en précisant les ajouts qu'il faudrait apporter au gros œuvre.

— Ici, nous allons construire une autre chapelle sud-est et son

pendant qui fera contrepoint du côté nord. Notre maître maçon, un gars du pays, est fier de travailler pour l'église. C'est un homme bon. Il emploie quelques malchanceux que d'autres patrons ne trouveraient pas rentables. Vous voyez, là-bas, le manœuvre qui boite. Il y a peu, c'était encore un homme d'armes mais, depuis qu'il a été blessé et qu'il boite, il est inutile à son seigneur. Maître Bernard l'a engagé et ne le regrette pas : l'homme travaille dur et bien.

En dépit de son infirmité, le manœuvre qui s'avançait en pesant lourdement sur sa jambe gauche, sans doute à la suite d'une fracture mal réduite, était un beau et robuste gaillard, agile, doté de longs bras et de grandes mains habiles. On lui donnait la trentaine. Il s'effaça poliment pour les laisser passer et finit de recouvrir le bois entassé au pied du mur avant de rejoindre le maître-maçon qui se dirigeait vers le portail.

Jusqu'alors, les gelées brèves et superficielles n'avaient pas interrompu la construction des murs que l'on protégerait au moyen de tourbe, de terre de bruyère et de paille dès les premiers assauts sérieux de l'hiver.

— Au printemps, le travail ne leur manquera pas, dit le tourier. Venez voir.

Il n'y avait pas trace de style normand dans l'église du prieuré de Deerhurst ; tout y était saxon et les murs d'origine de la nef dataient de plusieurs siècles. Après avoir fait admirer toutes les beautés et les curiosités de l'édifice au visiteur, le tourier conduisit Cadfael chez le frère hospitalier qui lui fournirait un lit et l'accueillerait dans la communauté où il dînerait avec les frères.

Avant complies, Cadfael demanda s'il pouvait rencontrer le frère érudit, versé dans la science des blasons et des livrées des grandes familles d'Angleterre. Introduit auprès de frère Eadwin, il lui montra les dessins exécutés à Coventry. Le frère les examina et hocha la tête :

— Non, je ne l'ai jamais vu. Il y a dans le baronnage quelques familles qui utilisent plusieurs variations personnelles distinctives de leurs branches et de leurs membres. Celui-ci ne relève certainement pas d'une famille éminente. Je ne l'avais encore jamais vu.

Ni le prieur, apparemment, ni aucun des membres de la fraternité. Tous examinèrent les dessins sans pouvoir les rattacher à un patronyme ou à un lieu.

— S'il est de la région, reprit frère Eadwin désireux de rendre service, vous avez plus de chances de trouver la réponse au village que chez nous. A côté des familles de haut lignage, il en est de moins glorieuses mais très honorables dont les manoirs parsèment le comté. Dites-moi, frère, comment ce document est-il venu entre vos mains ?

— Le sceau qu'il reproduit se trouvait dans les bagages d'un défunt mais ce n'était pas le sien, dit Cadfael. Pour l'instant, l'original

est dans les mains de l'évêque de Coventry, en attendant que nous découvrions quel était son propriétaire et que nous le lui restituions. Peu importe, conclut-il en roulant le parchemin et rattachant la cordelette, monseigneur l'évêque poursuivra les recherches.

Il se rendit à complies avec les frères, plus affecté par le chagrin et les remords liés à son exil volontaire du monde monastique que par la responsabilité qu'il avait délibérément assumée dans le siècle. L'office le réconforta et le silence qui suivit fut très bienvenu. Il bannit toute préoccupation jusqu'au lendemain et cette tranquillité d'esprit l'accompagna jusqu'au seuil du sommeil.

Toutefois, le matin suivant, après la messe, quand les maçons eurent découvert leurs matériaux pour profiter d'un jour supplémentaire de travail, il se souvint que le tourier lui avait parlé de maître Bernard comme d'un homme du cru, et il se dit qu'il valait la peine de dérouler ses dessins sur le tas de pierre pour demander au maçon qu'il les examine et lui donne son avis. Appelés à travailler dans les manoirs, les granges et les fermes aussi bien que dans les églises, les maçons utilisent des marques et des signes de leur corporation, si bien qu'ils peuvent être attentifs et respectueux de ces symboles lorsqu'ils les rencontrent ailleurs.

Après un coup d'œil rapide, le maître maçon déclara sans hésiter :

— Non, je ne le connais pas.

Puis il l'examina plus longuement, avec un intérêt détaché, et secoua définitivement la tête :

— Non, celui-ci, je ne l'ai jamais vu.

Deux manœuvres qui portaient une civière de matériaux s'étaient arrêtés pour jeter un regard curieux sur le parchemin auquel s'intéressait leur maître. Le boiteux, reposant sur sa bonne jambe, quitta des yeux le parchemin pour scruter longuement le visage de Cadfael ; il sourit en haussant les épaules lorsque Cadfael lui rendit franchement son regard, puis s'éloigna.

— Nulle part dans la région, soupira Cadfael, résigné.

— En tout cas, pas dans les demeures que je connais, et j'ai travaillé pour la plupart des manoirs d'alentour. Est-ce important ? questionna le maçon qui secoua de nouveau la tête tandis que Cadfael roulait son parchemin et le glissait à l'abri de son froc.

— C'est bien possible. On le saura un jour.

Apparemment, il avait fait tout ce qu'il avait à faire ici. Quelle serait sa prochaine démarche ? Il n'y avait pas encore réfléchi. D'après les indices, Philippe devait se trouver à La Musarderie où, selon toute probabilité, ses hommes avaient emprisonné Yves et où, d'après le bûcheron, il séquestrait déjà un otage, si ce n'est plus. Un autre

argument, encore plus convaincant, étayait la conviction de Cadfael : cet homme aux passions puissantes devait être là où sa haine l'enracinait. Il ne faisait aucun doute que Philippe croyait Yves coupable. Donc, si l'on pouvait le persuader qu'il faisait injure au garçon, ses desseins pourraient et devraient se modifier. C'était un homme intelligent, accessible à la raison.

Habité par son problème, Cadfael se rendit à l'église à l'heure de tierce et récita l'office dans l'intimité d'un coin discret. Il venait de rouvrir les yeux et s'apprêtait à repartir lorsqu'il sentit une main se poser légèrement sur sa manche.

— Frère…

Malgré sa gaucherie, le boiteux savait se déplacer silencieusement sur les dalles dans ses chaussures de feutre usées. Sous une tignasse de cheveux bruns, son visage tourmenté était sombre et tendu.

— Frère, dit-il de la voix basse et contrainte que l'on réserve aux confidences, vous recherchez l'homme qui utilise pour régler ses affaires un sceau dont j'ai vu le dessin entre vos mains.

— C'est exact, confirma Cadfael d'un ton lugubre, je le cherche mais il semble que nul ne puisse m'aider. Votre maître m'a dit qu'il n'appartient pas aux gens auxquels il a eu affaire. Il ne l'a pas reconnu.

— En effet, dit l'homme simplement. Mais moi, je le connais.

CHAPITRE VII

Ébloui par cette chance inespérée, Cadfael ouvrait déjà la bouche pour le questionner à brûle-pourpoint, mais il songea soudain que l'homme était au travail, soumis au bon vouloir de son maître et bien content d'avoir trouvé un tel patron.

— On va s'apercevoir de votre absence, souffla-t-il. Je ne veux pas vous attirer d'ennui. A quelle heure êtes-vous libre ?

— A six heures, nous avons la pause, le temps de casser la croûte, répondit le boiteux avec un sourire fugace. Je craignais que vous ne repartiez avant que j'aie pu vous dire ce que je sais.

— Je vous attendrai, affirma Cadfael. Où voulez-vous ? Ici ? Dites-moi votre endroit, j'y serai.

— La dernière niche de la galerie, près du chantier où nous travaillons.

Avec les monceaux de pierres taillées et de bois de construction par-derrière, réalisa aussitôt Cadfael, et une vue dégagée sur le cloître et les éventuels passants. Quelle qu'en fût la raison, le boiteux était d'un naturel méfiant, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons de se méfier ; il surveillait de près ses arrières et contrôlait sa langue.

— Pas un mot à quiconque, assura Cadfael en réponse au regard franc et direct des yeux gris.

— Trop de choses se sont passées par ici pour qu'un homme puisse se permettre de desserrer les dents. Un mot lâché à l'étourdie, ce peut être un couteau planté dans le dos d'un innocent. Je ne mets pas en cause votre habit, frère. Grâce à Dieu, il y a encore d'honnêtes gens.

Il fit demi-tour et retourna clopin-clopant vers le vaste monde où l'attendait sa tâche, au service de Dieu.

Dans la tiédeur relative de l'après-midi, ils s'assirent dans la dernière niche de la galerie nord du cloître, dont ils voyaient l'enfilade sur toute la distance du gazon. L'herbe était fanée après un automne anormalement sec mais le ciel chargé annonçait un changement de temps.

— Je m'appelle Forthred, dit le boiteux, et suis natif de

Todenham, une dépendance du manoir de Deerhurst. Je me suis engagé au service de l'impératrice sous les ordres de Brien de Soulis et j'étais à Faringdon dans ses troupes pendant les quelques semaines où le château défendit sa cause. C'est là que j'ai vu le sceau dont vous avez les dessins. Je l'ai vu deux fois apposé sur des documents qu'il a certifiés. Sur ce point, pas de doute. La troisième fois où je l'ai vu, c'était sur l'acte qu'ils ont établi et scellé lorsqu'ils ont livré Faringdon au roi.

— Donc, la reddition s'est faite de façon formelle, s'étonna Cadfael. Je croyais qu'ils avaient simplement laissé pénétrer les assiégeants pendant la nuit.

— C'est ce qu'ils ont fait mais ils avaient leur acte tout prêt afin de nous le montrer, à nous, les hommes de la garnison, pour nous prouver que les six capitaines et, parmi nous, ceux qui les suivaient, avaient accepté le changement d'allégeance, et nous avaient engagés en même temps qu'eux. Je doute qu'ils auraient survécu jusqu'au soir sans cette précaution. Un refus de la part d'un ou deux des meilleurs, leurs hommes se seraient battus, et le roi Étienne aurait payé un prix sanglant pour Faringdon. Non, tout ça était prévu et ourdi à l'avance.

— Six capitaines et leurs compagnies, sous les ordres de Soulis, répéta Cadfael d'un ton lugubre, tous sous les ordres de Soulis ?

— C'est bien ça. Plus une trentaine de jeunes chevaliers ou écuyers sans suite, munis de leurs armes personnelles.

— Ceux-là, nous les connaissons. La majorité d'entre eux refusèrent de tourner casaque et sont à présent éparpillés, prisonniers des hommes du roi. Mais les six capitaines à la tête de leurs hommes étaient-ils de mèche ? Ont-ils apposé leur sceau sur l'acte de reddition ?

— Tous les six, évidemment. Sinon, les choses ne se seraient pas passées aussi facilement. La loyauté des simples troupiers s'adresse à leur propre chef. Ils vont là où va leur capitaine. L'absence d'un sceau sur ce parchemin aurait provoqué une bagarre ; celle d'un sceau bien particulier, une vraie bataille. Le sceau qui avait pour nous le plus de signification, le sceau le plus aimé, le plus crédible.

La voix du boiteux, quand il évoqua cet homme tant apprécié de la troupe, charriait plus d'émotion que les mots n'en exprimaient. Cadfael posa l'index sur son rouleau de parchemin.

— Celui-ci ?

— Celui-ci, confirma Forthred.

Il n'en dit pas plus et laissa délibérément s'installer le silence. Finalement, il s'assit et contempla fixement le gazon d'un regard manifestement absorbé par une vision intérieure.

— Et lui, comme les autres, a posé son sceau sur l'acte de reddition ?

— Son sceau ? Il était certainement là pour y être vu. Je l'ai vu de mes yeux. Sinon, jamais je n'aurais pu y croire.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Geoffrey FitzClare, fils de Richard de Clare, qui était comte de Hertford et demi-frère de Gilbert, aujourd'hui comte de Hertford. Un bâtard de la maison de Clare. Il arrive que ces fils nés de la débauche soient meilleurs que les fils légitimes. Bien que Gilbert, pour ce que j'en sais, soit lui aussi un homme honnête. En tout cas, lui et son demi-frère se sont toujours aimés et respectés, apparemment, bien que les Clare brûlent d'ardeur pour Étienne et que ce frère accidentel ait choisi l'impératrice. Ils ont grandi ensemble ; le comte Richard avait amené son bâtard chez lui sitôt après sa naissance et l'aïeule prit soin de lui. Bref, ils se sont bien conduits envers Geoffrey et, après l'avoir élevé, ils l'ont établi dans l'existence. Tel est l'homme dont vous portez le sceau, ou du moins son image.

Il n'avait pas demandé comment Cadfael s'y était pris pour en exécuter la réplique.

— Où puis-je trouver ce Geoffrey ? questionna Cadfael. S'il s'est engagé avec ses hommes et tous les autres du côté d'Étienne, je suppose qu'il fait toujours partie de la garnison de Faringdon.

— Il est à Faringdon, soyez-en sûr, répliqua le boiteux, la gorge serrée, mais pas dans la garnison. Le lendemain de la reddition, on l'a ramené au château sur une civière, à la suite d'une chute de cheval. Il mourut dans la nuit. Il est enterré dans le cimetière de Faringdon. Il n'a plus besoin de son sceau.

Le silence s'abattit sur eux comme une chape. Abasourdi, Cadfael retint son souffle tandis que s'éveillaient lentement les résonances des mots qui n'avaient pas été prononcés car ils n'avaient pas besoin de l'être. La compréhension qui s'était établie entre les deux hommes se passait des rites du langage. Le boiteux obéissait sûrement à la nécessité impérieuse de tenir sa langue ; il détenait des secrets dangereux, il était estropié et devait continuer de vivre bien trop près d'hommes puissants qui, de leur côté, avaient beaucoup à dissimuler. Forthred avait fait preuve d'une belle confiance en l'habit bénédictin et l'on ne pouvait l'inciter à exprimer ouvertement ce qu'il avait laissé entendre implicitement.

D'autant qu'il ignorait encore comment Cadfael était entré en possession du sceau à la salamandre.

— Dites-moi comment les événements se sont succédé, demanda Cadfael avec précaution. Leur déroulement est essentiel.

— D'abord, il faut bien le dire, nous étions sous pression ; l'été était sec et, vu l'importance de la garnison, nos réserves d'eau étaient minces. De Cricklade, Philippe avait demandé et redemandé des

renforts à son père, sans recevoir de réponse. Puis, un beau matin, nous nous sommes trouvés face aux officiers du roi que l'on avait laissés entrer pendant la nuit, et Brien de Soulis nous a enjoints de ne pas résister. Il nous a mis sous le nez cet accord, revêtu de son sceau et de ceux des cinq autres, tout le commandement de la garnison, à l'exception des jeunes hommes venus assurer la défense, pourvus de leurs seules armes et compétence. Ceux qui refusèrent d'approuver le changement d'alliance furent faits prisonniers, au vu et au su de tous les hommes. Quant aux hommes d'armes, ils n'avaient guère le choix, vu que nos maîtres nous avaient engagés.

— Et le sceau de Geoffrey figurait parmi les autres ?

— Le sceau y était, confirma Forthred. Mais Geoffrey n'était pas là.

La vérité s'était sourdement fait jour sur ce point. Le doute n'était plus possible : on lui avait fait son affaire.

— Ils nous ont dit qu'il s'était rendu à Cricklade pendant la nuit pour faire savoir à Philippe FitzRobert ce qui s'était passé. Et qu'avant de partir, il avait apposé son sceau sur l'accord. Le premier, parmi ses égaux, il l'y avait posé, de ses propres mains.

En l'absence de ce sceau, le changement d'allégeance de l'impératrice au roi n'aurait pas été si facile. Si son consentement avait manqué, ses hommes, et d'autres avec eux, auraient pris position derrière lui et il y aurait eu un combat.

— Et le lendemain ? questionna Cadfael.

— Le lendemain, il n'est pas revenu. Les officiers ont commencé à manifester de l'anxiété, comme nous tous, reprit Forthred du même ton neutre et inexpressif. Accompagné des deux capitaines dont il était le plus proche, Soulis monta en selle pour refaire la route que Geoffrey avait dû suivre. Au crépuscule, ils l'ont rapporté sur une civière, enveloppé dans un manteau. Ils l'avaient trouvé dans la forêt, dirent-ils, à bas de son cheval et sévèrement blessé. La monture suivait, sans cavalier. Il mourut dans la nuit.

Il mourut dans la nuit. Oui, mais quelle nuit ? s'interrogea Cadfael, conscient du tourment que la même question brûlante infligeait au manœuvre assis près de lui. Quoi de plus facile pendant la nuit de la trahison que de transporter dans un endroit discret le mort qui avait refusé de la ratifier, et de le ramener la nuit suivante, au vu et au su de tous, victime d'un accident tragique.

— Il fut enterré là-bas, à Faringdon, poursuivit Forthred. On ne nous a pas montré le corps.

— A-t-il une femme et des enfants ? s'enquit Cadfael.

— Non. Soulis a envoyé un courrier prévenir les Clare de son décès, Faringdon étant désormais de leur parti. Ils ont fait dire des messes pour lui, en toute bonne foi. Il n'avait pas de querelle avec la

maison de Clare.

— Il me vient l'idée peu plaisante qu'il y aurait plus à en dire, avança prudemment Cadfael. Comment avez-vous été blessé, si vite après ?

Un sombre sourire traversa le visage trop bien contrôlé du boiteux.

— Une chute. J'ai fait une chute périlleuse. Du donjon dans les douves. Je n'aimais pas mon nouveau poste autant que le précédent mais il n'aurait pas été prudent de le montrer. Comment l'ont-ils su ? Comment font-ils pour savoir ? Il y avait toujours quelqu'un entre la porte du château et moi. J'étais en train de me laisser glisser de l'autre côté du mur quand quelqu'un a coupé la corde.

— En vous abandonnant sans secours de l'autre côté ?

— Pourquoi pas ? Ce ne serait jamais qu'un accident de plus ! J'ai réussi à ramper jusqu'au couvert des bois et là, de braves gens m'ont trouvé. Ça s'est ressoudé de travers mais je suis vivant.

Il y avait là des dettes monstrueuses qu'il faudrait régler un jour : le prix d'une vie, celui d'un corps délibérément et froidement mutilé. Brusquement, Cadfael se sentait tourmenté par l'idée d'une dette personnelle contractée envers cet homme qui lui avait bravement fait confiance et s'était ouvert à lui sans rien attendre en retour. Il détenait une bribe d'information qui, de façon perverse et insuffisante certes, pourrait néanmoins fournir une preuve que la justice, fût-elle indirecte ou tardive, finit toujours par s'accomplir.

— J'ai quelque chose à vous dire, Forthred, que vous ne m'avez pas demandé. Ce sceau, qui fut utilisé pour étayer une trahison, est à présent entre les mains de mon évêque à Coventry. Il y est parvenu dans les bagages d'un homme qui assistait à la conférence de Coventry et y fut tué sans que l'on sache par qui. Cet homme avait avec lui son sceau personnel – rien de plus normal –, mais aussi le sceau à la salamandre dont j'ai fait le dessin, celui de Geoffrey FitzRichard de Clare qui a voyagé de Faringdon à Coventry dans les fontes de Brien de Soulis. Et Brien de Soulis est mort à Coventry, le cœur transpercé par une dague.

Le maître maçon traversait l'extrémité de la galerie du cloître pour regagner le chantier. Forthred se leva lentement pour le suivre et son sourire, triste mais apaisé, exulta un bref instant avant de disparaître sous la façade d'indifférence habituelle.

— Dieu n'est ni sourd ni aveugle, dit-il à voix basse. Il n'est pas non plus oublieux. Loué soit Dieu !

Il s'éloigna dans la galerie vide puis traversa le préau gazonné sous le regard de Cadfael. Il boitait fortement.

A présent, il n'avait plus la moindre raison de s'attarder là une

heure de plus et nul doute quant à sa prochaine destination. Il partit à la recherche de l'hospitalier, lui fit ses adieux et monta en selle dans la cour des écuries. Il n'avait pas encore accordé un instant de réflexion à la façon dont il allait s'y prendre pour s'introduire à Greenhamsted, mais, s'il y a plusieurs manières de forcer la porte d'un château, la plus simple est parfois la meilleure. Surtout pour un homme qui a renoncé aux armes et prononcé des vœux qui lui interdisent violence et duplicité. La vérité est une dure maîtresse, il en coûte de la servir mais cela simplifie les problèmes. Et même un apostat peut estimer honorable de respecter ces vœux comme s'ils n'étaient pas déjà rompus.

Heureux de prendre de l'exercice, le jeune et fringant rouan de Hugh sortit de sa stalle en piaffant ; la lumière irisait les reflets multiples de sa robe mélangée de blanc, d'alezan et de noir. En quittant Deerhurst, ils prirent la route du sud. Ils avaient quelque quinze miles à couvrir, estima Cadfael, compte tenu du grand détour indispensable pour éviter Gloucester qu'ils laisseraient sur leur droite.

De lourds nuages fondaient vers eux ; ce serait un plaisir de s'offrir un bon galop.

Partis de la large vallée aux prés gorgés d'eau, ils montèrent sur les flancs des collines, à travers les villages d'éleveurs de moutons dont les négociants en laine appréciaient les belles toisons. Ils se trouvaient aux confins de la zone la plus active du champ de bataille et l'élevage local avait souffert mais l'essentiel des combats consistait en attaques dispersées entre les garnisons des châteaux, chaque faction harcelant l'autre au cours d'une succession d'échanges dévastateurs ; désigné comme centre des opérations du côté de l'impératrice, Faringdon stabilisait à présent le front du roi Etienne et maintenait libres les communications entre Malmesbury et Oxford. Une guerre désormais un peu languissante quoique toujours perverse, réalisa Cadfael. Le comte Robert le Bossu avait raison : un jour viendrait où ils devraient finir par s'entendre car aucun des deux camps n'était à même d'infliger à l'autre une défaite irrémédiable.

Une fois comprise cette évidence, pourrait-elle être pour un chevalier une raison suffisante pour le faire changer de camp et transférer ses pouvoirs et ses armes vers l'autre faction ? se demandait Cadfael qui prêta au chevalier fictif ce raisonnement : Je me bats depuis neuf ans pour l'impératrice et je sais que nous n'avons pas progressé d'un pouce vers une éventuelle victoire qui ramènerait l'ordre et le gouvernement dans ce pays. Je me demande si l'autre parti, en admettant que je me rallie à lui en entraînant mes hommes derrière moi, pourrait réussir ce à quoi nous avons échoué, résoudre les différends et faire taire les armes. Tout ce qui est nécessaire pour mettre fin à cet interminable gâchis. Oui, il semble que cela pourrait

valoir la peine. Mais il faudrait que le sectarisme ait décru jusqu'à épuisement pour parvenir à l'idée désespérante que n'importe quelle façon de mettre fin à l'anarchie serait préférable à sa persistance.

Que pourrait-il y avoir après cette étape si la nouvelle alliance se révélait aussi vaine, incapable et exaspérante que l'ancienne ? Rien qu'un dégoût profond à l'égard des deux factions et le retrait afin de réserver ses dernières énergies pour une meilleure cause.

La route que suivait Cadfael montait vers les hautes terres et s'étirait devant lui, droite comme une flèche. Les villages prospères de la région étaient clairsemés et situés de préférence à l'écart de la grand-route. Il fut contraint de tourner bride pour trouver une habitation où quelqu'un lui indiquerait son chemin. Le regard du valet de ferme qui vint à sa rencontre s'aiguisa lorsqu'il lui demanda comment rejoindre La Musarderie.

— On voit bien que vous n'êtes pas d'ici, frère ! s'exclama-t-il. Vous ignorez sans doute que la place forte est tombée en de nouvelles mains. Si vous avez affaire aux Musard, vous ne les y trouverez plus. Robert Musard s'est fait prendre dans une embuscade il y a des semaines, des mois de ça, et il a dû céder son château au fils du comte de Gloucester, celui qui s'est récemment déclaré pour le roi Étienne.

— Mais si, je l'ai entendu dire, répondit Cadfael. Mais j'ai entrepris une mission et dois la mener à bien. J'imagine que le changement n'est guère apprécié dans les parages.

L'homme haussa les épaules :

— Il laisse la paix à l'Église et au village, à condition qu'aucun prêtre et aucun prévôt ne se mettent en travers de son chemin. Mais les Musard étaient là depuis que le premier roi Guillaume avait donné le manoir à l'aïeul de Robert et, aujourd'hui, personne n'attend rien de meilleur de ce changement. Allez-y doucement, frère ; si vraiment vous devez y aller. Il sera sur ses gardes avant même que vous n'approchiez de ses murs.

— Il n'a pas à craindre de ma part de hauts faits d'armes, repartit Cadfael. Quant à ce que j'ai à craindre de lui, je m'y suis préparé. Merci, l'ami, de m'avoir averti. Dites-moi, maintenant, par où je dois m'y rendre.

— Retournez à la route, lui fut-il conseillé avec un haussement d'épaules qui sanctionnait sans doute son obstination fatale, et suivez-la sur un bon mile, jusqu'à ce que vous trouviez à droite un sentier qui vous mènera à Winstone. Traversez la rivière par le gué et escaladez l'autre flanc à travers bois. Quand vous arriverez à l'orée, le château se dressera face à vous, haut perché. Le village situé sur la crête, derrière le château, est encore plus élevé. Tenez bien votre monture, frère, et revenez sain et sauf.

— A la grâce de Dieu ! lança Cadfael.

Après un dernier geste de gratitude, il fit faire demi-tour à son rouan pour retrouver la grand-route.

Il y a bien des façons de pénétrer dans un château, songeait-il en traversant le village de Winstone. La plus simple, pour un homme seul et sans armes, est de s'avancer jusqu'à la porte et demander qu'on le fasse entrer. Manifestement, je ne suis pas armé, le jour cède la place à un crépuscule précoce et glacial et l'hospitalité est un devoir sacré. Il incombe tout particulièrement aux nobles d'offrir le gîte et le couvert aux ecclésiastiques et aux moines qui en ont besoin. Nous allons voir quelle est la mesure de la noblesse de Philippe FitzRobert.

Explorant toujours la même veine, Cadfael poursuivit : si vous désirez vous entretenir avec le gouverneur, le moyen le plus évident consiste à demander ; et l'histoire la plus inébranlable pour être introduit en sa présence est la vérité. Il tient captifs deux hommes – à présent, la chose est pratiquement certaine –, deux hommes auxquels il ne veut aucun bien. Vous-même voulez qu'ils soient libérés indemnes et vous disposez de bons arguments pour obtenir qu'il reconsidère ses intentions à leur égard. Quoi de plus simple ? Pourquoi compliquer les choses en usant de voies détournées ?

Une fois passé Winstone, la route filait droit vers l'ouest et se muait progressivement en un layon bien entretenu et sûrement très fréquenté. Laissant derrière lui landes et boqueteaux, il s'enfonçait subitement sous d'épaisses frondaisons et multipliait à travers les arbres des virages serrés avant de plonger au fond d'une vallée encaissée. Cadfael entendit l'eau qui coulait tout en bas ; ce n'était pas le grondement d'un cours d'eau puissant mais le clapotis cristallin d'une mince rivière sur son lit de galets. Il déboucha bientôt sur la rive herbeuse et pentue où une étroite langue de gravier conduisait jusqu'à l'eau, marquant le début du gué. De l'autre côté, le sentier escaladait le flanc est, presque aussi raide que son vis-à-vis et parsemé de troncs énormes qui dissimulaient à Cadfael ce qui l'attendait plus loin.

Il franchit le gué et entama l'escalade. Très vite, la lumière et des lambeaux de ciel apparurent entre les arbres, annonçant l'orée de la forêt. Cadfael déboucha sur une terre nue, défrichée jusqu'au dernier buisson ; et là, devant lui, au-dessus de lui, distant d'un demi-mile, le château de La Musarderie couronnait son promontoire.

Le frère avait vu juste. Au cours de quatre générations, les propriétaires précédents, incontestés, avaient eu le temps de construire le château dans la pierre locale, de l'agrandir et de le fortifier. Les premières palissades de fortune, hâtivement élevées en bois soixante-quinze ans plus tôt par le premier Musard afin d'établir et d'assurer sa propriété, avaient disparu depuis longtemps. L'ensemble massif comprenait une courtine crénelée, les tours jumelles

de la porte, carrées et puissantes, qui défendaient l'accès du côté est, et les crêtes serrées d'autres tours de flanquement entourant le haut donjon central. Derrière le château, le terrain accidenté, fait de plans rompus et de dénivellations abruptes, s'élevait jusqu'à une crête étendue, le long de laquelle Cadfael devina plus qu'il ne les vit le sommet d'un clocher et ce qui lui parut être la pente d'un toit, seuls signes apparents du village de Greenhamsted ; en revanche, pas un taillis, pas même un arbrisseau ne faisait obstacle à la surveillance de la chaussée nue et rectiligne qui menait droit à la porte du château. Nul n'était autorisé à s'approcher à couvert de La Musardière.

Désireux d'être vu et sommé de se présenter, Cadfael entama résolument l'escalade. Philippe FitzRobert n'était pas homme à tolérer la moindre défaillance de la part de ses hommes, alertés bien avant que Cadfael n'arrive à portée de voix. Il entendit à l'intérieur le bref appel d'un cor. Les grandes portes doubles étaient fermées. Il était assez tard dans la soirée pour que la sécurité fût partout assurée mais une poterne était encore ouverte, suffisamment haute et large pour permettre le passage d'un cavalier, voire même d'un cavalier au galop et poursuivi, et pourtant légère et d'un maniement facile pour qu'on puisse la fermer d'une poussée, puis la barrer sitôt l'homme en sûreté à l'intérieur. Les archères percées dans les tours jumelles trapues qui flanquaient la porte permettaient d'ouvrir un double champ de tir sur les poursuivants. Très judicieux, approuva Cadfael, subitement confronté aux instincts qui l'avaient guidé lors de combats anciens mais inoubliables.

Même s'il la voit innocemment ouverte, un homme s'approche avec discrétion d'une telle poterne, les deux mains bien en vue, sans précipitation et sans hésitation. Cadfael mit son cheval au pas pour franchir les derniers mètres et, bien qu'il n'y eût apparemment pas âme vivante pour l'accueillir ou lui faire obstacle, l'arrêta à l'extérieur.

— La paix soit avec vous ! cria-t-il avant de s'engager lentement dans la poterne et de pénétrer dans la première cour sans attendre de réponse.

Sous la voûte sombre de la porte, des hommes étaient postés de chaque côté et lorsqu'il entra, deux autres l'attendaient qui se saisirent prestement de la bride et de l'étrier, sans le bousculer ni le menacer ; attentifs, seulement.

— Et avec tous ceux qui l'apportent, répondit l'officier qui sortait du corps de garde, le sourire aux lèvres, un sourire assez mince, il est vrai. Comme c'est le cas pour vous, frère. Votre habit en témoigne.

— C'est un témoin sincère, confirma Cadfael.

— Qu'est-ce qui vous amène dans ces parages ? questionna le sergent. Où allez-vous ?

— Ici, à La Musarderie, répondit Cadfael sans détour, si vous voulez bien m'héberger un moment, jusqu'à ce que je puisse m'entretenir avec votre seigneur. Mon objectif s'arrête là. Je viens demander une audience à Philippe FitzRobert et l'on m'a dit qu'il est ici. A votre convenance comme à la sienne, lorsqu'il le jugera opportun. J'attendrai avec plaisir le temps qu'il faudra.

— Etes-vous envoyé par quelqu'un d'autre ? questionna le sergent, indifférent. Philippe FitzRobert sort des griffes des évêques. Etes-vous venu parler au nom des vôtres ?

— D'une certaine façon, oui, admit Cadfael. Mais aussi en mon nom. Si vous voulez être assez bon pour lui transmettre ma requête, je ne doute pas qu'il donnera lui aussi son avis.

Ils l'entouraient mais à une distance correcte, vifs et curieux, avec des sourires timides tandis que leur sergent prenait tout son temps pour se faire une idée du visiteur et de ce qu'il allait en faire. La cour n'était pas très grande mais le vaste espace dégagé au-delà des murs du château compensait cet inconvénient. Du chemin de ronde le long du mur, la vue devait s'étendre assez loin pour sonner très tôt l'alarme si des troupes armées s'avançaient et assurer un champ de tir meurtrier aux archers dont le nombre était probablement très élevé dans une telle garnison. Les ateliers, magasins, armurerie et les quartiers accolés tout au long du mur intérieur étaient pour la plupart des constructions de bois. Le feu est évidemment une menace, se dit Cadfael, mais le danger limité : la grande salle, le donjon, les tours et les courtines sont entièrement en pierre. Il se demanda pourquoi il étudiait les lieux comme s'il s'agissait d'un objectif militaire, d'une forteresse promise à l'assaut. En fait, c'était bien un assaut qu'il s'apprêtait à livrer à La Musarderie ; mais le style en serait différent.

— Mettez pied à terre, frère, et soyez le bienvenu, dit aimablement le sergent. Jamais nous ne fermons notre porte aux hommes qui portent l'habit monastique. Quant à notre seigneur, il vous faudra l'attendre un peu car il n'est pas au château mais, n'ayez crainte, votre demande lui sera transmise. Laissez Peter s'occuper de votre cheval et il vous apportera vos fontes dans le logis qui vous est destiné.

— Je panse moi-même mon cheval, répondit placidement Cadfael, qui tenait essentiellement à savoir où le retrouver en cas de besoin, bien que le sergent fût certain d'avoir affaire à un simple moine de passage qu'on ne pouvait suspecter de duperie. J'ai moi-même été homme d'armes, il y a bien longtemps. L'habitude une fois prise, on ne peut plus s'en débarrasser.

— Parfaitement exact, acquiesça le sergent, flattant avec indulgence les manies de l'ex-vieux guerrier. Alors Peter va vous conduire et, quand vous aurez terminé, vous trouverez dans le corps

de logis quelqu'un qui vous installera. Si vous avez porté les armes, vous devez être habitué à la cantine du soldat.

— Je l'apprécie, répondit Cadfael avec entrain.

Tenant son rouan par la bride, il suivit le garçon d'écurie, tout content de pénétrer dans les cours. Pas un détail ne lui échappa et tous signifiaient que Philippe entretenait une maison active et bien entraînée. A vrai dire, il n'en attendait pas moins de la personnalité sombre et courtoise qu'il avait brièvement croisée en privé dans l'église du prieuré de Coventry. Dans tous les châteaux forts, les cours abritent une existence originale et variée qui se déroule sans tapage autour du puits, dans la boulangerie, l'armurerie, les magasins et les ateliers selon deux disciplines parallèles, l'une militaire et l'autre domestique. Ici, dans cette région où sévissait la guerre, si sporadiques que fussent les dangers, la vie domestique au château de La Musarderie semblait avoir été réduite au minimum et se passer pratiquement de femmes. Peut-être l'intendant de Philippe avait-il une épouse, chargée d'une éventuelle domesticité féminine, mais l'économie rigidement militaire et austèrement virile fonctionnait avec une efficacité intransigeante, sûrement imposée par son seigneur. Célibataire et sans enfant, Philippe était entièrement possédé par le conflit démoniaque dont, semblait-il, nul n'était capable de venir à bout. Sa forteresse reflétait son obsession.

Dans la cour et dans les écuries, l'activité était incessante. Appliqués à leurs tâches, les hommes allaient et venaient sans précipitation mais sans désemparer et le brouhaha incessant des voix rappelait le bourdonnement d'une ruche. Peter, le garçon d'écurie, aida Cadfael à desseller et décharger son cheval, puis à le panser et l'abreuver avant de l'installer dans une stalle. Il était plaisant et disert et, lorsqu'ils eurent terminé, il orienta aimablement le frère vers le corps de logis où le secrétaire de l'intendant le reçut, l'air légèrement surpris ; d'un haussement d'épaules tout aussi bénin, il signifia son accord, comme s'il s'agissait d'un visiteur d'une espèce inattendue mais somme toute inoffensive. Il lui offrit un lit comme s'il lui était dû, lui expliqua comment trouver la chapelle, car l'heure des vêpres était déjà passée, et se ménagea une courte pause avant de remercier pour les bénédictions présentes et invoquer leur aide lors des discordes futures. Un bénédictin âgé qui demandait l'asile pour la nuit, l'épisode était trop mince pour retenir plus de quelques minutes l'intérêt d'un secrétaire, même à La Musarderie où les hôtes volontaires étaient rares.

La chapelle occupait le centre du donjon, et Cadfael s'étonna qu'on l'y laissât seul et sans surveillance. La garnison de Philippe autorisait sans hésiter l'accès des moines dans les défenses vitales du château fort, elle l'avait même logé dans le donjon, et cette confiance

ne pouvait avoir d'autres raisons que la simple conviction qu'il était honnête et le respect pour son habit. De quoi l'inciter à examiner de plus près ses propres mobiles et méthodes et de s'assurer de la loyauté de sa propre démarche. Il n'était pas d'autre voie que le droit chemin, qu'il conduise au succès ou au désastre.

Il fit très gravement ses dévotions tardives dans la chapelle de pierre glaciale, agenouillé devant un autel couvert d'un drap austère et éclairé par une seule lampe fixe. Tout là-haut, la voûte était noyée dans la pénombre et le froid aiguisait son esprit tout en raidissant sa chair. Grand Dieu, comment puis-je aborder un homme pareil ? Comment ferais-je jamais le poids devant Philippe ? En rejetant l'un des blasons, il s'est exposé sans défense aux reproches et à la condamnation ; en adoptant l'autre, il a simplement recouvert ses blessures sans les avoir guéries. Je ne sais que faire de ce Philippe.

Lorsqu'il se releva, il entendit, très amorti par la distance, le claquement sec de sabots sur les pavés de la cour. Un seul cheval et un seul homme, pas plus effrayé que lui-même de sortir en solitaire d'un château fort pour parcourir une région où les châteaux étaient autant de proies dont on s'emparait à la première occasion et autant de geôles redoutables. Un instant plus tard, Cadfael perçut l'écho assourdi des pas du cheval que l'on menait à l'écurie jusqu'à ce qu'il décrût dans le silence. Il sortit de la chapelle, traversa le corps de garde et les portes du donjon dont le soleil couchant caressait de sa pâle lueur les piliers noirs du portail. En sortant dans ce qui paraissait par contraste le plein jour, il se trouva sur le chemin de Philippe FitzRobert qui, sitôt après avoir mis pied à terre, traversait la cour pour se rendre dans le corps de logis tout en ôtant son manteau qu'il plia sur son bras. Ils s'arrêtèrent face à face à quelques mètres l'un de l'autre.

Le vent du soir avait ébouriffé les cheveux noirs de Philippe qui avait chevauché tête nue. Les courtes mèches balayaient son front élevé, ce qui l'obligeait à froncer les sourcils pour bien voir. Il était vêtu de noir, sans le moindre ornement. Sa distinction tenait uniquement à son allure. En mouvement comme au repos, son corps élancé, tendu comme un arc, gardait son élégance.

— L'on m'a dit que j'avais un hôte, dit-il en clignant des yeux. Frère, il me semble vous avoir déjà vu.

— J'étais à Coventry, répondit Cadfael, dans la foule. Peut-être m'avez-vous aperçu.

Un silence s'établit entre les deux hommes immobiles.

— Vous étiez présent, assura bientôt Philippe, tout près, mais vous n'avez pas ouvert la bouche. Je me le rappelle fort bien, vous étiez là quand nous avons découvert le corps de Soulis.

— J'y étais, confirma Cadfael.

— Et maintenant, vous venez me voir. Vous souhaitez me parler,

m'a-t-on dit. Au nom de qui ?

— Au nom de la justice et de la vérité, telles que je les ressens, du moins, répliqua Cadfael. En mon nom et en celui d'un homme dont je suis l'avocat. Et pour finir, sire, peut-être même en votre nom.

Les yeux sombres ajustèrent leur vision à la lumière tombante ; ils étudièrent en silence le visiteur, apparemment sans trouver à redire à la hardiesse de sa réplique.

— J'aurai le temps de vous écouter après le souper, déclara Philippe, dont la curiosité n'altéra pas la voix courtoise. Venez chez moi lorsque je quitterai la grande salle. Tout le monde ici est en mesure de vous indiquer où me trouver. Si vous le désirez, vous pouvez concélébrer complies avec mon chapelain. L'habit monastique m'inspire le respect.

— Cela, je ne le peux, repartit franchement Cadfael. Je ne suis pas prêtre. Je ne peux même pas revendiquer de plein droit le port de cet habit. Je suis absent de mon abbaye sans l'autorisation de mon abbé. J'ai rompu le lien. Je suis apostat.

— Pour une bonne cause ! dit Philippe dont le regard s'attarda longuement sur le frère avec un intérêt vif mais contenu.

Puis, abruptement il déclara :

— Venez quand même !

Il fit demi-tour et entra dans le corps de logis.

CHAPITRE VIII

Au château de Philippe FitzRobert, le service était spartiate et la compagnie exclusivement masculine. Il présidait la table d'honneur, entouré de ses chevaliers, et les jeunes gens de sa suite se comportaient envers lui avec une franchise confiante qui n'était pas inspirée par la crainte mais présentait toutes les apparences d'un respect spontané. Lui-même mangeait sobrement, buvait peu, parlait librement avec ses égaux et courtoisement à ses domestiques. De sa place auprès du chapelain, à une autre table, Cadfael l'observait et s'interrogeait sur les pensées qui se déroulaient derrière ce front altier, entretenant au fond des yeux sombres un feu permanent, et sur le mystère inquiétant qui émanait de lui.

Philippe quitta rapidement la table, laissant les membres de sa garnison s'attarder à loisir ; son départ fut suivi d'un net assouplissement des manières, d'une nouvelle tournée de vin et de bière à la ronde et de l'apparition d'instruments de musique qui allaient égayer la soirée. De toute évidence, les portes de la forteresse étaient closes, barricadées, et le dispositif des gardes déjà mis en place. Le chapelain avait raconté que Musard, faisant preuve de légèreté, était parti chasser et s'était jeté la tête la première dans une embuscade tendue par Philippe ; il avait été forcé de livrer son château pour recouvrer la liberté, voire même pour sauver sa peau. Et cela, bien que les menaces de mort en vue de prendre possession d'une forteresse fussent le plus souvent destinées à rester lettre morte : elles se heurtaient souvent au défi obstiné d'individus qui, la corde au cou et face au bourreau, demeuraient ancrés dans la certitude que l'ennemi n'oserait les mettre à exécution. La fidélité à la famille et l'enchevêtrement des mariages avaient déjoué nombre de tentatives de ce style. Mais, n'ayant pas dans le camp d'Étienne de parent plus influent auprès du roi que Philippe lui-même, Musard craignait pour sa sécurité et il avait cédé. Il y avait fort peu de chances que pareille infortune arrive à Philippe. Il n'avait peur de personne mais jamais non plus il n'aurait oublié de faire barricader les portes de La Musarderie et de disposer des sentinelles sur les murs.

— Je suis attendu par votre seigneur, dit Cadfael au chapelain

après que Philippe se fut retiré. Pouvez-vous me montrer le chemin ? J'imagine qu'il n'est pas homme à supporter d'attendre lorsqu'il a fixé son heure.

Le chapelain était âgé, expérimenté ; dans ce château, d'ailleurs, plus rien ne l'étonnait. Le gouverneur agissait, refusait, acceptait ou rejetait princièrement sans jamais le surprendre et ce n'était pas l'humble moine itinérant qu'il accueillait aujourd'hui qui troublerait son chapelain. Philippe avait toujours ses raisons ; qu'elles fussent ou non compréhensibles pour son entourage, nul ne les aurait remises en question.

Le vieux prêtre se leva et quitta la table de bonne grâce pour guider Cadfael.

— Se lever tôt est pour lui un principe. Donc, il vous a fixé une heure, dites-vous. Une vraie faveur, encore qu'il soit particulièrement hospitalier à l'égard de qui porte l'habit monastique ou se présente au nom de l'Église.

Cadfael s'abstint d'enchaîner sur ce sujet. Chacun savait ici qu'il venait de la conférence de Coventry et pensait que, selon toute vraisemblance, il était porteur des ultimes exhortations de son évêque et chargé de les glisser à l'oreille de Philippe. « Qu'ils continuent de penser ainsi, songeait Cadfael ; cette opinion me convient tout à fait. » Entre Philippe et lui, il ne pouvait y avoir de faux-semblants.

— C'est là. Il vit pratiquement comme un prêtre, commenta le chapelain, dans la froidure du donjon, près de sa chapelle. Rien à voir avec vos chauffoirs garnis de coussins !

Ils passèrent sous une étroite voûte de pierre, éclairée, autant qu'elle était enfumée, par une torche fichée au mur par un piton. La porte étroite vers laquelle ils allaient était entrebâillée. Le chapelain frappa.

— Entrez !

Cadfael pénétra dans une petite chambre austère dont la haute fenêtre à simple ogive dévoilait dans le ciel un léger poudroiement d'étoiles. Ils étaient au niveau d'un étage assez élevé pour donner au-dessus du mur de la courtine sur cette face protégée. Sous la fenêtre, une grande chandelle munie d'un abat-jour brûlait sur une lourde table ; assis sur un large escabeau étayé de bras sculptés, Philippe était adossé aux sombres tentures du mur. Il leva les yeux du livre ouvert devant lui. Car il était lettré, bien sûr. Toutes ses facultés, il les exploitait à fond.

— Entrez, frère, et fermez la porte.

Sa voix était tranquille et la chandelle placée à sa gauche découpait avec précision en plans lumineux et en méplats obscurs son visage où des creux profonds rehaussaient les pommettes et le noir des prunelles songeuses enchâssées d'ivoire. Une fois de plus, Cadfael

s'étonna de sa jeunesse : il avait l'âge d'Olivier. Il y avait aussi quelque chose d'Olivier dans ce visage ouvert et exigeant, dont la gravité méditative et pénétrante s'attardait sur celui de Cadfael.

— Vous avez quelque chose à me dire. Asseyez-vous, frère, et parlez librement. Je vous écoute.

D'un geste, il désigna le banc de bois contre le mur, recouvert de peaux de mouton. Cadfael aurait préféré rester debout et le regarder en face, mais il obéit à l'invitation. D'ailleurs, le contact oculaire ne fut pas rompu car Philippe se tourna de son côté, sans cesser de le regarder.

— Alors, frère, qu'attendez-vous de moi ?

— Je désire la liberté de deux hommes dont je crois que vous les tenez captifs.

— Dites-moi leurs noms, demanda Philippe, et je vous répondrai si ce que vous croyez est vrai.

— Le premier s'appelle Olivier de Bretagne, le second Yves Hugonin.

— Oui, dit Philippe, d'une voix égale et sans la moindre hésitation. Ils sont tous deux mes prisonniers.

— Ici, à La Musarderie ?

— Oui, ici. Et maintenant, dites-moi pourquoi je devrais les relâcher.

— Mes raisons sont telles qu'un homme équitable devrait prendre ma demande au sérieux, dit Cadfael. Si j'en juge par ce que je connais de lui, Olivier de Bretagne n'aurait pas envisagé de vous trahir quand vous avez livré Faringdon au roi. Ils étaient plusieurs qui partageaient ses convictions et ne se seraient pas ralliés à vous. Tous ont succombé sous le nombre ; ils furent faits prisonniers pour être échangés contre une rançon par ceux à qui la générosité du roi les aurait remis. Le fait est de notoriété publique. Alors, pourquoi Olivier de Bretagne n'a-t-il pas été proposé contre rançon ? Pourquoi n'a-t-on pas fait savoir qui le détient ?

— Je viens de vous l'apprendre, répondit Philippe avec un sourire sec. Poursuivez, en tenant compte de ce fait.

— Très bien ! C'est exact, je ne vous avais pas encore posé la question et, à présent, vous y avez répondu. Mais, contrairement à ce qui fut fait pour les autres, l'on n'a jamais fait savoir publiquement où il était. Est-il juste qu'il soit traité différemment ? Des gens seraient heureux d'acheter sa liberté.

— Quel que soit le prix ? questionna Philippe.

— Dites-moi ce prix ; je le lèverai et vous le ferai verser.

Pendant la longue pause qui suivit, Philippe, indéchiffrable, regarda Cadfael droit dans les yeux sans ciller une seule fois.

— Une vie, peut-être, dit-il doucement. Une autre vie à la place

de la sienne afin qu'elle pourrisse ici dans la solitude comme pourrirait la sienne.

— Prenez la mienne, dit Cadfael.

Dans l'arc lancéolé de la fenêtre, les nuées avaient masqué le scintillement des étoiles, les pierres du mur étaient maintenant plus pâles que la nuit.

— La vôtre, dit Philippe d'une voix égale, qui ne s'exclamait pas plus qu'elle ne questionnait, comme s'il parlait pour lui-même, pour graver ce mot dans le dur métal de son esprit. Quelle satisfaction votre vie pourrait-elle m'apporter ? Quel ressentiment ai-je contre vous qui ferait que j'aurais plaisir à vous détruire ?

— Quel ressentiment avez-vous contre lui ? De quel amer plaisir jouiriez-vous en le détruisant ? Que vous a-t-il fait si ce n'est s'attacher fermement à sa cause tandis que vous désertiez la vôtre ? Ou quand il crut que vous la désertiez, corrigea vaillamment Cadfael. Car, je vous le dis, je ne sais comment interpréter votre conduite, et lui, je le sais, aurait été moins enclin à y regarder à plusieurs reprises avant de juger.

Non, la protestation manquait d'à-propos. Le mépris hautain d'Olivier était une offense suffisante. Une provocation pour l'orgueil monumental de Philippe qui se consumait désormais en reproche inexorable, comme si l'image en miroir de Philippe le condamnait. Le seul moyen de chasser de son esprit cette blessure mortelle avait sans doute été d'ensevelir l'accusateur hors de sa vue, hors de sa mémoire.

— Vous l'estimiez ! s'écria spontanément Cadfael sous le coup d'une intuition subite.

— Je l'estimais, répéta Philippe, sans trouver à redire à ce constat. Ce n'est pas la première fois que j'ai été désavoué, renié et rejeté par l'être que j'estimais le plus. Il n'y a là rien de nouveau. Il faut du temps pour arriver à se détacher du dernier d'entre eux et poursuivre seul. Mais puisque vous m'avez fait une offre, dites-moi donc pourquoi vous me proposez votre vieille carcasse afin qu'elle tombe en poussière en lieu et place de la sienne ? Qu'est-il pour vous, cet Olivier de Bretagne ?

— C'est mon fils, répondit Cadfael.

Au cours de l'interminable silence qui suivit, Philippe laissa finalement échapper un léger soupir, trop longtemps retenu. La corde aux inflexions complexes et douloureuses qui venait de vibrer entre eux éveillait en leur esprit d'étranges résonances. Philippe, lui aussi, avait un père dont il était séparé par un irréparable rejet mutuel. Était-ce à cause de son frère aîné Guillaume, l'héritier de Robert, que la rupture s'était amorcée ? Guillaume si proche de son père, aimé de

lui, efficace, indispensable, tandis que le cadet était négligé, que ses besoins et ses désirs restaient inassouvis, comme ses dépêches pour sauver Faringdon étaient restées sans réponse ? Cela pouvait entrer pour une part dans l'emportement passionnel de Philippe mais n'expliquait sûrement pas tout. Ce n'était pas si simple.

— Les pères doivent-ils une telle considération à leurs fils ? demanda-t-il d'un ton sec. Croyez-vous que mon père lèverait le petit doigt pour me tirer d'une oubliette ?

— Pour autant que je sache ou que vous sachiez, il le ferait, affirma résolument Cadfael. Mais vous n'en avez pas besoin. Olivier, si. Et il mérite mieux de votre part.

— Vous partagez l'erreur commune, dit Philippe avec indifférence. Ce n'est pas moi qui l'ai abandonné le premier, mais l'inverse, et j'ai accepté son jugement. Si c'était le moyen de trouver une solution d'un côté, d'en finir avec cet abominable gâchis, que pouvait un homme si ce n'est faire volte-face et jeter tout son poids dans l'autre plateau ? Et si cette solution se révèle inefficace et nous vaut l'amertume d'un semblable échec ? Combien de temps ce pauvre pays pourra-t-il encore l'endurer ?

Il s'exprimait pratiquement dans les mêmes termes que le comte de Leicester mais son remède était très différent. Robert le Bossu s'efforçait de rassembler les esprits les plus avisés et les plus modérés des deux factions pour leur imposer un compromis qui mettrait fin aux combats. Philippe ne voyait d'autre possibilité qu'une victoire totale pour mettre fin au conflit ; après huit ans de gâchis, il se souciait peu de savoir quelle faction l'emporterait pourvu que le triomphe ramenât un semblant d'ordre et de légalité en Angleterre. Et, de même que Philippe était réputé traître et renégat, le jour où Robert le Bossu retirerait ses forces de la bataille pour forcer la main à son roi, il le serait également. Mais lui et son roi pourraient être les sauveurs d'un pays tourmenté.

— Vous parlez à présent du roi et de l'impératrice, dit Cadfael, et je saisis mieux votre idée que je ne l'avais comprise jusqu'alors. Mais je vous parle de mon fils Olivier. Je vous offre un prix pour sa vie, le prix que vous avez mentionné. Si telle était votre intention, acceptez-le. Quelle que soit par ailleurs mon opinion sur vous, je ne crois pas que vous reveniez sur vos marchés, bons ou mauvais.

— Attendez, frère ! protesta Philippe en levant une main cependant tolérante. J'ai dit : « Peut-être une vie ». Je ne suis pas engagé par une déclaration aussi conditionnelle. Et – pardonnez-moi, frère ! – croyez-vous, âgé comme vous l'êtes, représenter une monnaie d'échange acceptable face à sa jeunesse et sa force ? Tout à l'heure, vous en avez appelé à mon équité ; à mon tour d'en appeler à la vôtre.

— Je vois le déséquilibre, répondit Cadfael. Pas celui qui

concerne l'âge, la beauté, la vigueur, bien que l'écart soit aveuglant, mais dans l'impossibilité de jamais compenser la confiance et l'affection passionnées d'autrefois par l'attachement fugitif et modéré que cet homme ressent à présent pour celui qui l'a défié. Lorsque l'épreuve s'est présentée, ces deux amis n'ont pu parvenir à accorder leurs esprits, ce qui entraîna une rupture à jamais impardonnable tant l'espoir d'entente avait été absolu. Néanmoins, je vous ai offert ce que vous demandiez et c'est tout ce que je peux vous offrir. Je ne peux monter ma mise. Il n'y a rien d'autre à offrir. Sire, soyez aussi sincère. Accordez-moi que c'est plus que vous n'attendiez.

— C'est plus, reconnut Philippe. Je pense, frère, que vous devez me laisser du temps. Vous m'êtes tombé dessus à l'improviste. Comment aurais-je pu deviner qu'Olivier avait un tel père ? Et si je vous questionne à propos de cette étrange paternité, je crains que vous ne me répondiez pas.

— Et moi, je pense que je répondrai, rétorqua Cadfael.

Un intérêt amusé fit pétiller les yeux sombres :

— Vous confiez-vous si aisément ?

— Pas à n'importe qui, précisa Cadfael, qui vit les étincelles se consumer dans le regard de son vis-à-vis.

Un nouveau silence s'instaura, moins pesant que les précédents.

— Laissons ce sujet, dit Philippe abruptement. Ni résolu, ni abandonné. Vous êtes venu au nom de deux hommes. Parlez-moi du second. Avez-vous des arguments en faveur d'Yves Hugonin ?

— J'ai à vous dire qu'il n'est pour rien dans la mort de Brien de Soulis. Vous vous êtes trompé sur lui. Je le sais parce que je le connais bien. Je le connais depuis qu'il est enfant ; il est franc comme l'or, franc comme peu d'hommes le sont. Contrairement à vous, je l'ai vu franchir la porte du prieuré de Coventry, repérer aussitôt l'impudent Soulis, armé, le traiter à grands cris de lâche et de traître, dégainer son épée et la brandir contre lui, oui, mais face à face et devant une multitude de témoins. S'il avait tué, c'est dans ce style qu'il aurait procédé, sans se tapir dans un recoin obscur, sans embuscade, une lame à la main. Voyons maintenant la nuit où Soulis fut tué. Yves Hugonin dit qu'il était arrivé en retard aux complies, que l'office était déjà commencé et qu'il était resté, serré par la foule dans l'espace obscur entre les battants de la porte, si bien qu'il fut parmi les premiers qui dégagèrent la voie pour laisser sortir les princes. Il dit avoir trébuché dans le noir sur le corps de Soulis, s'être agenouillé pour voir dans quel état était l'homme et avoir demandé à grands cris que l'on apporte des lumières. C'est ainsi qu'il apparut aux yeux de tous, les mains maculées de sang. Quelles que soient les charges que vous lui imputez par ailleurs, tout ceci est patent. Car, selon vous, il n'aurait jamais mis les pieds à l'église mais aurait tué Soulis, nettoyé

son épée qu'il aurait ensuite remise innocemment à sa place dans son logis, avant de repartir à temps sur les lieux pour sonner l'alarme devant un homme mort. Mais, en admettant que votre hypothèse soit exacte, pourquoi diable ameuter tout le monde ? Pourquoi se faire piéger près du corps ? Pourquoi ne pas se mêler à ses camarades, s'entourer de témoins de son innocence et de son ignorance du crime ?

— Cela n'aurait rien d'impossible, fit Philippe implacable. Un homme qui dispose d'un temps limité pour dissimuler ses traces ne choisit pas toujours les moyens infaillibles. Qu'avez-vous à objecter à mon intime conviction ?

— Plusieurs arguments. D'abord, ce même soir, j'ai examiné l'épée d'Yves qui était au fourreau, posée là où il l'avait dit. Ce n'est pas facile de faire disparaître les ultimes traces de sang sur une épée rainurée. J'ai l'habitude de ce genre d'enquête et n'ai pas trouvé la moindre trace de souillure. Ensuite, après votre départ et avec l'autorisation de l'évêque, j'ai examiné le corps de Soulis. Ce n'est pas une épée qui a fait cette blessure ; jamais épée n'a été aussi mince et affilée. C'est une dague étroite, aiguë, assez longue toutefois pour atteindre le cœur, grâce à un coup assez ferme pour qu'elle plonge et ressorte assez vite avant que le cœur saigne. Le flot de sang s'est échappé ensuite, quand l'homme était à terre ; il a laissé sa marque dessinée sur les dalles. Troisième et dernier point, dites-moi comment un ennemi déclaré aurait pu approcher Soulis de si près alors que celui-ci avait son épée et son poignard sous la main ? Soulis aurait dégainé sitôt qu'il aurait vu son adversaire approcher, longtemps avant qu'il arrive à portée de dague. N'est-ce pas le bon sens même ?

— Jusqu'à présent, le bon sens même, admit Philippe.

— Cela nous mène au cœur du problème. Brien de Soulis portait des armes ; il n'avait donc pas l'intention d'assister aux complies car il avait ce soir-là un autre rendez-vous. Il attendait dans une niche du cloître et s'est avancé dans la galerie lorsqu'il a entendu et vu son homme approcher. Tout le monde étant à l'église, ce moment tranquille était favorable pour un entretien privé, sans témoins. Sûrement pas avec un ennemi connu mais avec un ami, un homme en qui Soulis avait confiance, qui pouvait l'approcher sans être suspecté de mauvaise intention… et lui percer le cœur. Puis s'éloigner en le laissant à terre pour qu'un jeune étourdi vienne buter sur son corps, crier à tue-tête sa découverte, et se passe lui-même la corde au cou.

— Il n'a pas encore le cou rompu, répliqua sèchement Philippe. Je n'ai pas encore décidé ce que je vais faire de lui.

— Je crains fort de ne pas vous faciliter la tâche car je vous dis la vérité et, que vous le vouliez ou non, vous ne pouvez que le reconnaître. Il y aurait encore bien des choses à dire qui, sans rien changer aux raisons qu'avait Yves Hugonin de haïr Brien de Soulis,

mettent en scène d'autres personnages susceptibles de haïr plus encore Soulis et pour des raisons plus graves. Dont certains qu'il a pu officiellement considérer comme ses amis.

— Continuez, dit Philippe sans broncher, je vous écoute.

— Après votre départ, nous avons rassemblé tous les effets qui appartenaient à Soulis pour les restituer à son frère. L'évêque contrôlait l'opération. Soulis avait avec lui son sceau personnel, comme il se doit. Vous connaissez son emblème ?

— Le cygne et les ramettes de saule.

— Nous avons également trouvé un autre sceau, gravé d'un autre emblème. Le connaissez-vous aussi ?

Cadfael tira de la poche de son vêtement le parchemin qu'il déroula sur la table devant Philippe.

— L'original est entre les mains de l'évêque. Le connaissez-vous ?

— Oui, je l'ai déjà vu, répondit Philippe d'un ton détaché. J'ai vu l'un des capitaines de la garnison de Soulis à Faringdon l'utiliser. Je connais très peu l'homme, une recrue de Soulis qui avait une bonne compagnie : Geoffrey FitzClare, le demi-frère de Gilbert de Clare de Hertford, un fils de la main gauche.

— Et vous avez entendu dire, je suppose, que Geoffrey FitzClare a fait une chute de cheval dont il serait mort le jour de la reddition de Faringdon. On a dit aussi qu'il s'était rendu à Cricklade pendant la nuit, après avoir apposé son sceau sur l'acte de reddition, comme tous les autres capitaines qui avaient leur propre troupe. Il n'est pas revenu. Soulis et quelques autres sont partis le lendemain à sa recherche et l'ont ramené sur une civière. Avant la nuit, ils dirent à la garnison qu'il était mort.

— J'ai appris cela, dit Philippe, d'une voix subitement circonspecte et tendue. Un vrai malheur. Il n'a pu me joindre. Je ne l'ai appris que plus tard.

— Vous ne l'attendiez pas ? Vous ne l'avez pas envoyé chercher ?

Les sourcils froncés de Philippe se rejoignirent au-dessus des yeux sombres.

— Non. Je n'en avais pas besoin. Soulis avait les pleins pouvoirs. Il y a plus important. Qu'êtes-vous en train de dire ?

— Je dis qu'il était commode qu'il mourût accidentellement avec tant d'à-propos le lendemain du jour où son sceau fut ajouté à l'acte qui livrait Faringdon au roi Etienne. S'il ne mourut pas dans la nuit, avant qu'une autre main n'imprimât son sceau sur ce document. Car il y a des hommes – j'ai parlé avec l'un d'eux – prêts à jurer que Geoffrey FitzClare n'aurait jamais consenti à la reddition, s'il avait encore disposé de sa voix pour dénoncer l'affaire et de son autorité

pour l'empêcher. Si cette voix et cette autorité s'étaient élevées contre la reddition, ses hommes et, avec eux, d'autres hommes de la garnison se seraient battus à ses côtés et Faringdon n'aurait jamais été pris.

— Vous dites, répéta Philippe songeur, que sa mort n'était pas un accident. Et qu'un autre a imprimé à sa place ce sceau sur l'acte de reddition auprès des autres. Après la mort de FitzClare.

— C'est ce que je dis. Jamais lui-même ne l'y aurait apposé, jamais il ne l'aurait laissé en d'autres mains de son vivant. Or son accord était essentiel pour convaincre la garnison. Quand le projet lui fut soumis et qu'il le condamna, il était, je pense un homme mort. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Pourtant, ils sont sortis le lendemain pour aller à sa recherche et l'ont ramené à Faringdon devant la garnison.

— Enveloppé dans des manteaux, sur une civière. Ses hommes qui le virent passer ont sûrement bien vu et reconnu son visage. Mais ils ne l'ont jamais vu de près. Ils n'ont jamais vu son corps après avoir appris qu'il était mort. Dans la nuit, un cadavre peut aisément être emporté, dissimulé dans un lieu secret puis ramené le lendemain au grand jour. La poterne ouverte pour laisser entrer les négociateurs du roi pouvait aussi laisser sortir le cadavre de FitzClare vers quelque cachette dans les bois. Sinon, comment et dans quel but le sceau de FitzClare se serait-il retrouvé à Coventry dans les fontes de Brien de Soulis ? insista lourdement Cadfael.

Philippe se leva brusquement, contourna la table, arpenta la pièce. Il se déplaçait en silence, avec une violence contenue, comme si son esprit contraignait son corps au mouvement pour se soulager du tourment qui couvait intérieurement. Il rôdait dans la pièce comme un chat sauvage et finit par s'arrêter à l'extrémité de la chambre, poings serrés, bras croisés sur sa puissante poitrine, dos tourné à Cadfael et à la source de lumière. Son immobilité était aussi chargée d'intensité que ses pas et il demeura silencieux un long moment. Lorsqu'il se retourna, le sang-froid dont était empreint son visage témoignait qu'il était parvenu à maîtriser ce qu'il venait d'entendre.

— J'ignorais tout cela. Si cela est vrai – et le sang qui coule en moi me dit que ce l'est –, je n'y suis pour rien et ne l'aurais jamais permis.

— J'en suis convaincu, dit Cadfael. Que la reddition ait répondu à votre désir – non, à vos ordres –, je l'ignore et ne pose pas la question, mais vous n'étiez pas sur place et ce qui fut fait l'a été sur les ordres de Soulis. Peut-être de sa main. Il n'aurait pas été facile d'obtenir des quatre autres capitaines responsables de leur troupe de se rendre complices d'un assassinat. Mieux valait le prendre à l'écart, d'homme à homme, et répandre le bruit qu'il avait été envoyé à Cricklade pour discuter avec vous, tandis qu'un ou deux comparses,

qui ne voyaient pas d'objection à l'assassinat, emmenaient en catimini un homme mort et le cheval qu'il était censé avoir enfourché pour sa mission nocturne. Son sceau figura donc le premier sur le parchemin. Non, je n'ai jamais pensé que vous ayez été complice d'un crime, malgré ce que j'ai pu découvrir de vos activités. Mais FitzClare est mort, Soulis est mort, et vous n'avez pas, je crois, les raisons que vous pensiez de porter son deuil ou de le venger. Ni d'autres raisons d'imputer sa mort à un jeune homme qui était ouvertement son ennemi, mais un ennemi loyal. Beaucoup d'hommes à Faringdon auraient aimé venger le meurtre de FitzClare. Certains d'entre eux étaient peut-être présents à Coventry. Il était très aimé, très bien secondé. Des hommes de sa troupe ne croient pas à ce qu'on leur a raconté de sa fin.

— Soulis aurait été aussi prêt à faire la même chose avec Hugonin, dit Philippe.

— Pensez-vous qu'ils auraient laissé paraître leur hostilité ? Non, quel qu'il soit, l'homme qui cherchait à l'approcher aurait pris grand soin de ne pas donner l'alarme. Mais Yves avait déjà clamé publiquement sa colère et son hostilité. Vous le savez bien, il ne se serait jamais approché à portée d'une épée, sans parler d'un mince petit couteau. Libérez Yves Hugonin, conclut Cadfael, et prenez-moi à la place de mon fils.

Philippe revint lentement vers la table et se rassit ; son regard tomba sur le livre ouvert qu'il referma tranquillement. Il appuya la tête entre ses longues mains et fixa sur Cadfael son regard déconcertant.

— Oui, murmura-t-il, pour lui plus que pour son vis-à-vis, et sa voix n'avait rien de rassurant. Oui, il y a l'affaire de votre fils Olivier. Il ne faut pas oublier Olivier. Voyons si l'homme que j'ai connu, que je crois avoir bien connu, est le même que le fils que vous avez connu. Jamais il ne m'a parlé de son père.

— Il n'en sait rien de plus que ce que sa mère lui a raconté quand il était enfant. Moi-même ne lui ai rien dit. Il ne dispose, à propos de son père, que d'une tendre légende, démesurément embellie par l'affection.

— Si j'empiète sur votre intimité, ignorez ma question. Mais je ressens le besoin de savoir. Est-ce un enfant du cloître ?

— Non, répondit Cadfael, un enfant de la Croisade. Sa mère a vécu à Antioche et c'est là qu'elle mourut. J'ai ignoré que je lui avais laissé un fils jusqu'à ce que je rencontre Olivier en Angleterre ; il a nommé sa mère, précisé les dates et ne m'a laissé aucun doute sur ce sujet. Le cloître est venu plus tard.

— La Croisade ! répéta Philippe dont les prunelles s'illuminèrent avant qu'il ne plisse les yeux et ne promène son regard curieux sur la

tonsure grisonnante de Cadfael et sur son vieux visage buriné. La Croisade qui fonda le royaume chrétien de Jérusalem ? Vous y étiez ? Les pires combats qu'on ait jamais vus !

— Les plus faciles à justifier, peut-être, accorda tristement Cadfael. Je n'en dirais pas plus.

Le regard perçant continuait de peser sur lui, jaugeant, s'étonnant, brillant soudainement d'une passion personnelle comme s'il percevait à travers Cadfael les territoires lointains des légendaires royaumes francs d'outre-mer, au-delà de la fabuleuse Méditerranée. Depuis la chute d'Édesse, la chrétienté vivait douloureusement ses espoirs et ses craintes à l'égard de Jérusalem, le sort de leur capitale assiégée troublait le sommeil des papes et des abbés dont les voix, sonores comme des clairons, appelaient à la défense de l'Église. Philippe n'était pas si âgé que le son des trompettes ne pût le stimuler.

— Comment se fait-il que vous l'ayez rencontré en Angleterre, à l'improviste ? Et une seule fois ?

— Deux fois et, si Dieu le veut, il y en aura une troisième, assura résolument Cadfael, avant de relater rapidement les circonstances des premières rencontres.

— Et il ignore toujours que vous êtes son père ? Vous ne le lui avez pas dit ?

— Il n'a pas besoin de le savoir. Il n'y aurait d'ailleurs ni honte ni orgueil à en tirer. Sa destinée personnelle se dessine noblement, pourquoi risquer une secousse qui la ferait dévier ou l'ébranlerait ?

— Vous ne lui demandez rien ? Vous n'attendez rien de lui ?

Altérée par la douleur des espoirs placés en son père et toujours déçus, la voix de Philippe avait retrouvé son âpreté menaçante. L'amour trop fier, qui s'était perverti en haine trop orgueilleuse, rongeait ses réflexions sur la relation angoissante entre les pères et les fils, trop proche ou trop distante, jamais équilibrée.

— Il ne me doit rien, fit observer Cadfael, rien que l'amitié et l'affection réciproques que nous avons méritées l'un et l'autre en vertu d'un choix libre et confiant ; le sang n'y est pour rien.

— Néanmoins, c'est en raison du sang que vous estimez lui devoir tant, y compris votre vie, fit remarquer Philippe qui s'était radouci. Frère, vous venez de me dire une chose que j'ai trop bien apprise, encore qu'il m'ait fallu des années pour maîtriser ce savoir. Nous naissons des parents que nous méritons et ils engendrent les fils qu'ils méritent. Nous sommes notre propre punition et la leur. On nous apprend que la première guerre meurtrière en ce monde éclata entre deux frères mais la plus longue, la plus acerbe, se déroule entre père et fils. En ce moment, vous m'offrez le père à la place du fils, sans m'offrir rien de ce que je veux ou dont j'ai besoin, dans une monnaie que je ne peux utiliser. Comment pourrais-je soulager contre vous ma

colère ? Je vous respecte, j'ai de l'amitié pour vous et j'accéderai de bon cœur à certaines de vos éventuelles demandes. Mais je ne vous donnerai pas Olivier.

C'était une fin de non-recevoir. Il n'y avait plus d'échange possible entre eux ce soir. Dans la chapelle, la cloche sonna compiles et le corridor de pierre en achemina jusqu'à eux l'écho assourdi.

CHAPITRE IX

Malgré l'absence de cloche, l'habitude éveilla Cadfael à minuit pour matines ; il se rappela la proximité de sa cellule exiguë et de la chapelle, ce qui lui donna matière à plus ample réflexion bien qu'il n'eût pas songé plus tôt aux implications possibles de ce fait. Il avait loyalement fait état devant Philippe de sa condition d'apostat ; néanmoins, le gouverneur l'avait logé dans cette pièce, marque de courtoisie à laquelle pouvait s'attendre un clerc en visite. Étant tout près de la chapelle et jugé digne d'être ainsi traité, pourquoi n'irait-il pas réciter matines et laudes devant l'autel ? Il avait perdu ses droits et privilèges mais n'avait cependant pas trahi sa foi, ni ne l'avait abdiquée.

S'agenouiller dans la solitude, le froid et l'austérité de la pierre et murmurer les mots familiers le réconforta et le rassura plus qu'il n'avait osé l'espérer. Si la grâce l'avait déserté, pourquoi se serait-il relevé délivré des doutes et des inquiétudes du jour, dégagé des ombres portées par les incertitudes du lendemain ?

Il repartait, il était à deux pas de la porte qu'il s'était abstenu de fermer pour ne pas risquer de réveiller quelqu'un si elle grinçait, lorsqu'un autre noctambule, aussi discret que lui, passa la tête et le regarda. Malgré la faible clarté, ils se reconnurent instantanément.

— Pour un apostat, vous respectez scrupuleusement les offices, frère, souffla Philippe qui s'avançait pieds nus sur les dalles, vêtu seulement d'une lourde pelisse. Non, non, vous ne me gênez pas. J'ai veillé tard cette nuit. Vous pouvez vous en tenir pour responsable, si vous le voulez.

— Même un apostat peut se raccrocher aux lambeaux de la grâce. Mais je suis désolé de vous avoir empêché de dormir.

— Vous en tirerez peut-être mieux que de la tristesse, répondit Philippe. Nous en reparlerons demain. J'espère que vous disposez ici de tout ce dont vous avez besoin et d'une couche aussi douce que dans votre dortoir monastique. Il n'y a pas grande différence entre le lit du soldat et celui du moine, m'a-t-on dit. Depuis que je suis homme, je n'ai expérimenté que le premier.

Il disait vrai ; il n'avait pas vingt ans lorsqu'il avait pris les

armes pour soutenir son père dans cette interminable querelle.

— J'ai connu les deux, répondit Cadfael, et ne me plains ni de l'un ni de l'autre.

— C'est ce que m'ont dit à Coventry des gens qui vous connaissent, je me le rappelle. Ce n'est pas mon cas, pas encore, dit Philippe en serrant contre lui sa pelisse. Moi aussi, j'ai un mot à dire à Dieu. Venez me voir après la messe, ajouta-t-il en passant devant Cadfael pour entrer dans la chapelle.

— Non, cette fois, pas derrière une porte fermée, déclara Philippe en saisissant Cadfael par le bras alors qu'ils sortaient de la messe. Cette fois, c'est en public, dans la grande salle. Non, inutile de parler, vous avez rempli votre rôle. J'ai réfléchi à toutes les révélations concernant Brien de Soulis et Yves Hugonin : le point essentiel – coupable ou pas – reste à prouver mais les autres sont trop criants pour être négligés. Laissons Brien de Soulis reposer en paix, s'il le peut ; il est trop tard pour l'accuser, du moins ici. Quant à Hugonin, le doute est trop grand. J'ai cessé de l'accuser, je ne m'en sens pas le droit. Venez assister à sa remise en liberté afin qu'il puisse rejoindre son camp comme il l'entend.

La grande salle de La Musarderie avait été débarrassée des tables à tréteaux et des bancs pour dégager un vaste espace autour du feu vigoureusement ranimé car l'hiver s'installait avec des gelées nocturnes et, malgré l'abri constitué par la vallée encaissée de la rivière, d'aigres bises s'insinuaient par tous les contrevents et les archères. Les officiers de Philippe rassemblés dans la pièce tournèrent vers lui un visage sans prévention lorsqu'il entra ; un peu à l'écart, un groupe de gens d'armes attendaient ses ordres.

— Prévôt, dit Philippe, allez chercher Yves Hugonin dans sa geôle et amenez-le ici. Emmenez le forgeron et faites briser ses chaînes. Il m'a été démontré que, selon toute probabilité, je lui ai fait injure en le croyant coupable de la mort de Soulis. Les doutes que j'entretiens désormais sont tels qu'ils m'obligent à le libérer et le laver de toute accusation d'offense à mon égard. Allez le chercher.

Les hommes sortirent sans hésiter, avec la vivacité indifférente, naturelle aux hommes qui le servaient. La peur n'entrait pour rien dans cette promptitude confiante. Un homme qui l'aurait craint se serait détaché de lui pour aller servir ailleurs.

— Vous ne m'avez pas donné l'occasion d'exprimer ma gratitude, dit Cadfael dans l'oreille de Philippe.

— Il n'y a pas là matière à gratitude. Si vous m'avez dit la vérité, cette libération est un dû. J'agis parfois avec trop de précipitation mais ne crache jamais délibérément à la face de la vérité.

S'adressant aux hommes postés près de la porte, il ajouta :

— Veillez à ce que son cheval soit sellé et ses fontes bien garnies… Non, attendez un moment pour cela. Son pansage personnel prendra quelque temps et nous devons renvoyer nos hôtes bien nourris et présentables.

Ils partirent exécuter ses ordres : chauffer de l'eau, la porter dans une salle vide où ils déposèrent aussi les fontes déchargées du cheval quand Yves avait été fait prisonnier. Une demi-heure plus tard, le garçon fut amené dans la salle devant son geôlier ; voyant frère Cadfael à côté de Philippe, il regimba et braqua sur le moine des yeux incrédules.

— Ce visiteur me dit que je me suis grossièrement trompé à ton sujet, expliqua Philippe sans détour, et je commence à partager son opinion. Je le déclare donc publiquement : tu es libre de partir, je ne te considère plus comme mon ennemi et tu ne dépends plus de ma juridiction.

Le regard éperdu d'Yves allait de l'un à l'autre. Brusquement tiré du cachot et projeté en pleine lumière, le garçon était désorienté. Mais sa captivité avait si peu duré que les stigmates l'avaient à peine marqué. Sur ses poignets meurtris par les fers, on distinguait seulement une mince ligne bleuâtre et il avait été enchaîné dans un lieu propre et sec ; à moins qu'il n'eût changé de vêtements. Ses cheveux encore humides bouclaient autour de son visage, flous comme ceux d'un enfant. Mais les cernes bistre dus à la rage et la suspicion durcissaient son visage quand il regardait Philippe.

— Vous l'avez gagné ! dit à Cadfael un Philippe impartial, qui ne put retenir un léger sourire devant le regard noir du garçon. Embrassez-le !

Incrédule et méfiant, Yves se raidit lorsque les mains de Cadfael effleurèrent ses épaules, puis aussitôt fondit ; frissonnant, il tendit une joue écarlate pour recevoir le baiser du moine. La voix hésitante, il demanda faiblement :

— Qu'avez-vous fait ? Pourquoi êtes-vous ici ? Vous n'auriez jamais dû !

— Ne demande rien ! l'enjoignit Cadfael en l'écartant fermement à longueur de bras. C'est inutile. Prends ce qu'on t'offre et sois heureux. La situation est nette.

— Il dit que vous m'avez gagné.

Puis il tourna vers Philippe un regard farouche et flamboyant.

— Qu'a-t-il fait ? Comment s'y est-il pris pour que vous me laissiez partir ? Je ne crois pas que vous le fassiez pour rien. Qu'a-t-il gagé ?

— C'est exact, dit Philippe froidement. Frère Cadfael est venu offrir une vie. Pas contre la tienne, cependant. A ton propos, il m'a seulement fait entendre raison. Il n'a pas été question de prix ; il n'en

a pas été demandé.

— C'est la vérité, confirma Cadfael.

Les yeux d'Yves continuaient d'aller et venir de l'un à l'autre et son esprit d'osciller entre sa confiance en l'un et sa méfiance à l'égard de l'autre.

— Pas contre la mienne, dit-il lentement. C'est donc vrai, Olivier est ici. Sinon, où pourrait-il être ?

— Olivier est ici, assura Philippe d'un ton uni. Avant d'ajouter, péremptoire : Et il reste ici.

— Vous n'avez pas le droit ! s'écria Yves, trop résolu et trop grave à présent pour céder encore à la colère. Le grief que vous nourrissiez contre moi était au moins crédible. Contre lui, vous n'avez aucune justification. Relâchez-le, maintenant ! Gardez-moi si vous voulez mais rendez à Olivier sa liberté.

— C'est à moi de juger du bien-fondé de mes griefs à l'égard d'Olivier de Bretagne, dit Philippe, le front souligné par la barre formidable de ses sourcils froncés, mais sans élever la voix. Quant à toi, ton cheval est sellé et approvisionné. Tu peux mettre le pied à l'étrier et partir où tu veux, chez ton impératrice, par exemple, sans que mes hommes y fassent obstacle. La porte s'ouvrira devant toi. Allez, va ton chemin.

La brusquerie de cet adieu fit affluer le sang aux joues lisses et bien lustrées du jeune homme, et Cadfael craignit un instant pour sa maturité si fraîchement acquise. A quoi servirait-il de protester encore quand la situation interdisait tout autre comportement qu'un acquiescement plein de dignité ? Quelques mois plus tôt, alors qu'il franchissait le détroit périlleux qui sépare l'adolescence de l'âge d'homme, Yves aurait explosé d'une rage parfaitement vaine. Mais quelque part sous une courtine de La Musarderie, il avait mûri. Maîtrisant son visage, il affronta son ennemi d'un ton poli :

— Laissez-moi au moins vous demander quelles sont vos intentions à propos de frère Cadfael. Est-il lui aussi votre prisonnier ?

— Frère Cadfael est en sécurité chez moi. Tu n'as rien à craindre pour lui. Mais, pour le moment, je souhaite profiter de sa compagnie et je pense qu'il ne me la refusera pas. Il est libre d'aller où il veut et de rester aussi longtemps qu'il le désire. Il peut réciter les heures dans ma chapelle en toute sécurité, comme à Shrewsbury. C'est d'ailleurs ce qu'il fait, y compris à matines, commenta Philippe avec un bref sourire au souvenir de leur rencontre nocturne. Laisse frère Cadfael décider à son gré.

— J'ai encore à faire ici, confirma Cadfael, en réponse à la question muette du garçon dont les yeux dilatés enregistrèrent plus de sens que n'en portaient les simples mots du moine.

— C'est bon, je pars, dit-il. Mais je vous préviens, Philippe

FitzRobert, je reviendrai en armes pour Olivier de Bretagne.

— A ta guise, répondit Philippe, mais il ne faudra pas te plaindre de l'accueil.

Il partit sans se retourner. Une main sur la bride, un pied à l'étrier, il sauta légèrement en selle, réunit les rênes dans une main et talonna, sans éperons, les flancs du cheval pommelé. Les rangs des soldats et des serviteurs curieux s'écartèrent pour le laisser passer ; il franchit la porte et s'engagea sur le layon abrupt vers la couronne d'arbres de la vallée encaissée. Là, il traverserait la rivière et remonterait à travers la ceinture touffue des bois qui cernait Greenhamsted. Yves repartait par le chemin qu'avait emprunté Cadfael, évitant la grand-route que les Romains avaient jetée autrefois, aussi droite qu'une flèche, à travers le plateau des Cotswolds. Là, il tournerait à gauche vers Gloucester où son service l'attendait.

Cadfael n'alla pas jusqu'à la porte pour le regarder s'éloigner. La dernière image qu'il eut de lui ce jour-là se découpait sous la voûte, claire sur un ciel morne : un dos droit comme une lance, avant que l'on referme et barricade les portes derrière lui.

— Il en a vraiment l'intention, commenta Cadfael en guise d'avertissement. Certains jeunes gens se targuent d'exploits qu'ils ne réaliseront jamais et d'autres ne comprendront jamais qu'ils pourraient regretter de n'avoir su choisir entre les deux attitudes. Yves reviendra.

— Je le sais, dit Philippe. Je ne lui en veux pas de son panache, même si ce n'est que du panache.

— C'est plus que cela. Ne le dédaignez pas.

— Dieu m'en garde ! Il reviendra et nous verrons. Tout dépend des troupes dont l'impératrice dispose en ce moment à Gloucester et de la présence ou de l'absence de mon père à son côté.

Il parlait froidement de son père, dont son esprit pragmatique se contentait d'estimer les forces qu'il pourrait déployer contre lui.

Les hommes de la garnison s'étaient dispersés sur les lieux de leurs travaux. Un coup de vent venu de la cour apporta l'odeur douce du pain fraîchement cuit, que l'on sortait de la boulangerie sur des plateaux, et le halètement métallique et pointu des marteaux de l'armurerie.

— Pourquoi souhaitez-vous me retenir près de vous ? demanda Cadfael. C'est moi qui ai encore des affaires à régler avec vous, et non l'inverse.

Philippe sortit de sa méditation pour étudier avec la même attention la question et son interlocuteur.

— Pourquoi avez-vous choisi de rester ? Je vous ai dit que vous pouviez partir quand vous le désiriez.

— Ma réponse à cette question, vous la connaissez, répondit

patiemment Cadfael. La réponse à ma question, je l'ignore. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je n'en suis pas sûr moi-même, reconnut Philippe avec un sourire forcé. Un jalon quelque part dans votre esprit, un repère peut-être… Vous m'intéressez davantage que la plupart des gens.

Si c'était là un compliment, Cadfael aurait pu le lui retourner en toute franchise et ferveur. De fait, un jalon, une orientation dans l'esprit de cet homme pourrait être une révélation. Une certaine vision de son fils pourrait même illuminer le père. Si Yves trouvait Robert de Gloucester en ville avec l'impératrice, ce dernier allait-il la presser d'attaquer Philippe avec une acrimonie égale à celle de son fils ? Ou essayer de modérer l'animosité de Mathilde et d'épargner Philippe ?

— Je vous en prie, usez de ma demeure comme de la vôtre, frère, aussi longtemps que vous serez ici. Si quelque chose vous manque, demandez.

— Quelque chose me manque, répondit Cadfael en s'arrêtant et se plaçant face à Philippe pour être clairement vu et entendu, et pour que le refus éventuel soit énoncé les yeux dans les yeux. Je suis privé de mon fils. Donnez-moi l'autorisation de le voir.

— Non, dit simplement Philippe.

Sans insistance car il n'en était pas besoin.

— Usez de ma maison comme de la vôtre, avez-vous dit. Êtes-vous en train de restreindre mon droit d'aller et venir entre ces murs ?

— Non, absolument pas. Allez où vous voulez, ouvrez toutes les portes qu'il vous plaira. Peut-être le découvrirez-vous mais vous ne pourrez parvenir jusqu'à lui, repartit Philippe d'un ton neutre, et lui ne pourra sortir d'où il est.

A la tombée du jour, avant les vêpres, Philippe passa l'inspection complète de sa forteresse, vérifia tous les postes de garde et les défenses. Du côté ouest où le terrain montait à pic jusqu'au village juché sur la crête, le mur était renforcé par un hourd, large galerie de bois qui en consolidait le faîte car c'était la façade dont l'abord était le plus aisé pour attaquer les murs au bélier ou à la sape. Philippe parcourut tout du long la galerie pour s'assurer que les trappes – ouvertes dans le plancher pour surplomber les assiégeants qui atteindraient le mur, sans exposer les défenseurs aux archers – n'étaient encombrées d'aucun obstacle et débouchaient tout droit sur le sol, libres de broussailles ou de jeune taillis. Il est vrai que le hourd lui-même pouvait être incendié. Il aurait préféré remplacer le bois par de la pierre mais s'estimait heureux que Musard eût assuré au moins ce dispositif provisoire. Quant à la grande vigne qui escaladait le mur sur le côté est et tapissait un angle où une tour faisait saillie, elle avait trouvé grâce à ses yeux : un assaut par cette voie qui s'élevait en à-pic

à partir d'un terrain absolument nu était peu probable.

Sur le côté plus élevé, il avait également rasé une large bande de la colline, si bien que les pièces de siège déployées le long de la crête devaient stationner à distance pour rester à couvert ; les murs de La Musarderie seraient hors d'atteinte, à moins que l'attaque ne soit appuyée par des machines lourdes. Les guetteurs postés sur les tours étaient en confiance avec lui, sûrs de ses compétences comme des leurs, respectueux et respectés. Beaucoup des hommes de sa garnison servaient sous ses ordres depuis des années et l'avaient accompagné de Cricklade à La Musarderie. A Faringdon, il en était allé tout autrement : la garnison nouvelle était formée d'éléments venus de bases différentes, si bien qu'il n'avait pas eu les mêmes raisons d'attendre des hommes une compréhension et une confiance totales. Et pourtant… c'était l'homme vers qui allaient son affection et sa confiance absolue, celui sur la compréhension duquel il avait le plus compté, qui s'était retourné contre lui avec un mépris incroyable et avait monté contre lui les opposants. Un propos maladroit ? Un malentendu intellectuel ? Une divergence de vues ? Une appréciation contradictoire de la descente aux enfers ? En tout cas, certainement, un défaut d'amour.

Du haut des murailles, le regard de Philippe plongea dans les cours de son château où les torches trouaient de leurs flammes résineuses l'obscurité grandissante. Les nuages planaient bas sur les tours ouest, annonciateurs de neige peut-être, et les guetteurs sur les murs s'enveloppaient dans leur manteau et luttaient, impassibles, contre l'aigreur du vent. Ce vaillant et stupide garçon devait avoir atteint Gloucester à présent, si toutefois Gloucester était vraiment sa destination.

Un léger sourire étira les lèvres de Philippe au souvenir d'Yves et de son ingénuité obstinée qu'il avait appréciée. Le bénédictin avait sûrement raison à son sujet. C'était folie d'imaginer qu'un garçon de ce genre puisse tuer bassement. Il avait l'air, en plus juvénile, d'une copie de l'autre. Tout de courage et de loyauté, il tranchait sur les esprits troublés qui, en cette sombre époque vouée à la destruction, cherchaient leur voie par des moyens moins glorieux que l'épée. Blanc sur blanc d'un côté, noir sur noir de l'autre et nulle place pour l'ombre et la grisaille qui colorent la plupart des mortels. Alors, si certains d'entre nous, aux âmes inquiètes et mutilées, peuvent forcer une voie d'avenir pour les naïfs courageux et hautains, pourquoi le leur accorder à contrecœur ? Mais pourquoi, après cet effort, est-il si difficile de parvenir à la rude résignation qui devrait l'accompagner ? Le bûcher n'est jamais facile à subir.

En bas, dans les cours, l'activité coutumière isolait pour la nuit dans La Musarderie les petites silhouettes en raccourci qui s'activaient

autour des bâtiments, du pied du rempart vers le corps de logis et le donjon ; devant la forge, un petit foyer de lumière réfléchi par le fourneau du forgeron faisait rougeoyer les pavés. Le chapelain et le bénédictin se rendaient ensemble aux vêpres. Un homme intéressant, ce frère de Shrewsbury ; il avait désavoué sa confrérie, n'était pas prêtre ; en revanche, il était père. Il avait vécu dans sa jeunesse l'expérience de la confrontation d'un fils avec son père, ayant été engendré comme le reste de l'humanité. Puis, pendant vingt ans, il avait été père sans le savoir, avant d'être soudainement confronté à la révélation de l'existence de son fils dans sa pleine maturité, sans avoir vécu aucun des devoirs, des frustrations et des inquiétudes indissociables de l'évolution d'un enfant jusqu'à l'âge d'homme. Un homme parfait, accompli, auquel manquait seulement le levain salutaire du doute de soi qui garde à l'homme son humilité. Moi-même n'en ai pas davantage fait preuve, songea Philippe en grimaçant.

Allons, il était temps. Il emprunta l'étroit escalier de pierre qui descendait du chemin de ronde pour rejoindre aux vêpres les gens de sa maison.

L'assistance à l'office était réduite ce soir ; la garde avait été renforcée et les forgerons s'activaient toujours devant l'enclume et à l'armurerie. Philippe écouta avec une attention particulière le frère bénédictin de Shrewsbury lire le psaume. On était le six décembre, fête de saint Nicolas.

« Je compte au nombre de ceux qui descendent dans la fosse ; je suis fait comme celui qui n'a plus de force : Tu m'as livré à la fosse la plus basse, aux ténèbres, aux abîmes…»

Même ici, il m'oblige à me souvenir, songea Philippe, qui accepta l'augure. Cependant, c'était le psaume du jour et Cadfael n'y était pour rien.

« Tu as écarté mes amis loin de moi ; Tu as fait de moi une abomination à leurs yeux. Je suis réduit au silence et ne peux m'avancer. »

Comme il est facile de se laisser persuader que Dieu introduit à dessein les mots dans les offices du jour afin que la bouche à laquelle ils conviennent les prononce. Les *sortes**[4]*** par une autre voie. Mais moi, pensa Philippe, entre regret et défiance, je n'y crois pas. Ce monde chaotique cherche à tâtons son chemin hasardeux.

« Montreras-Tu tes merveilles à l'homme enseveli ? Les morts se dresseront-ils pour Te louer ? »

Le feront-ils ? questionna Philippe, silencieux et provocant.

Après le souper dans la grande salle, Philippe se retira dans ses

quartiers, choisit parmi ses clés la plus secrète et sortit du donjon pour se rendre à la tour d'angle nord-ouest de la courtine. Il tombait un grésil ténu, pas vraiment de la neige, qui givrait les galets d'un éclat fugace. Il n'en resterait rien le matin suivant. Le guetteur de la tour observa sans broncher le passage de la longue silhouette qui traversa la cour ; il connaissait l'homme et son but. Cela n'était pas arrivé depuis des semaines. Un nom avait été banni dans l'entourage de Philippe, mais pas de son esprit. Qu'est-ce qui a bien pu le lui rappeler ce soir ? se demanda le guetteur sans trop se soucier d'une éventuelle réponse.

La porte de la tour que Philippe ouvrit avec la première clé était haute et étroite. Un homme d'armes avec son épée plus un archer derrière lui, trois marches plus haut dans l'escalier et visant par-dessus sa tête, auraient pu la défendre contre une armée. Le brandon qui brûlait dans une torchère fixée au mur éclairait vaguement la cage de l'escalier en vis qui plongeait sous le sol. Même les puits d'aération – ils remontaient au jour en oblique à partir des deux niveaux inférieurs – débouchaient sur la cour intérieure, close de partout et toujours pleine de monde. Un prisonnier parviendrait-il à se libérer de ses chaînes et à s'introduire au prix d'immenses efforts dans l'étroite ouverture du puits, il ne s'en tirerait que pour être aussitôt rejeté au cachot. S'évader était impossible.

Au niveau inférieur, Philippe introduisit la seconde clé dans la serrure d'une autre porte étroite et haute ; elle fonctionna aussi aisément et discrètement que tout le matériel de sa maison. Il ne se donna pas la peine de la refermer après être entré.

Ce cachot, le plus bas, avait été creusé dans le rocher jusqu'à la mi-hauteur des murs et, au-dessus, étroitement maçonné à la pierre ; il était assez spacieux pour qu'un geôlier sur ses gardes, s'il s'avisait d'entrer, pût se tenir hors de portée du prisonnier dans ses fers. Le froid était mordant mais sec. Le puits qui montait en biais jusqu'à la grille dans le mur de la tour envoyait dans le cachot un courant d'air glacial. Sur un piton fiché dans le roc, un cierge massif brûlait sans à-coups, à l'abri du courant d'air et à portée de la plateforme rocheuse où s'étendait la couche du prisonnier. A l'extrémité du piton, un autre cierge était prêt à l'emploi car celui qui brûlait à présent était près de s'éteindre.

Alerté par le premier crissement de la clé, Olivier de Bretagne se tenait raide et droit sur le lit, les yeux braqués sur la porte comme des javelots.

— Même pas un salut ? s'enquit Philippe.

Le cierge coula sous l'effet du tourbillon provoqué par l'entrée de Philippe. Il s'en aperçut, ferma soigneusement la porte derrière lui et reprit :

— Même après si longtemps ? Je t'ai négligé.

— Oh, tu es le bienvenu, dit Olivier froidement poli.

Les tonalités des deux voix, légèrement brouillées par un écho presque instantané, se heurtaient sans se nuire. L'écho jouait le rôle déconcertant d'un tiers dans la cellule, auditeur autant que comparse.

— Je regrette de ne pouvoir t'offrir à boire, Monseigneur, mais tu as très certainement déjà soupé.

— Et toi ? repartit Philippe avec un petit sourire. Je vois revenir les plateaux vides et me sens rassuré de savoir que tu n'as pas perdu l'appétit. Je serais déçu que faiblisse ta volonté de garder tes forces intactes pour le jour où tu me tueras. Non, ne dis rien, c'est inutile. Je te reconnais ce droit mais ne suis pas encore prêt. Calme-toi et laisse-moi te regarder.

Il le regarda effectivement un bon moment, avec attention et gravité, et tout au long de cet examen, les larges yeux pailletés d'or et fiers comme ceux du faucon soutinrent sans faiblir son regard. La minceur d'Olivier n'était pas due à des privations physiques, c'était la minceur infatigable de l'énergie rentrée et sa personne irradiait l'éclat intolérable de la frustration, de la colère et de la haine. C'était, ç'avait été dès le début une perte mutuelle, une fureur et une douleur égales. Tous deux s'étaient sentis dépossédés et remplis d'amertume. Même en cela, ils étaient assortis, admirablement appariés. Olivier était impeccable, décemment vêtu ; il avait un lit correct et sa dignité était discrètement assurée par le vase de pierre et le seau de cuir pour ses besoins physiques, et par le cierge qui lui procurait à volonté l'ombre et la lumière. Car il disposait même près de sa paillasse d'un briquet à silex et d'une boîte d'amadou. Le feu est un présent dangereux, mais pourquoi pas ? Il ne peut enflammer la pierre et il n'est pas un homme sain d'esprit, enfermé dans un cachot de pierre, qui mettrait le feu à sa paillasse et à lui-même. Or Olivier était excessivement équilibré, au point qu'il ne pouvait voir qu'à travers ses principes étroits et rigoureux et jamais assez loin pour saisir les espoirs et désespoirs, les manigances louches et déplorables grâce auxquels les gens plus vulnérables s'accommodent d'un monde sans pitié.

L'enfermement, le ressentiment et la patience obligée avaient affiné et avivé sa beauté, accentué l'ardeur de l'expression et patiné l'épiderme aux couleurs de l'ivoire. Les cheveux drus et noirs enserraient les tempes et les méplats des joues comme des mains amoureuses mais étrangères, bleu-noir et vibrantes de tension. Chaque jour il s'était trempé dans l'eau qu'on lui apportait comme un nageur dans la mer, soucieux d'être impeccable lorsque son ennemi le verrait, résolu à ne jamais fléchir, se soumettre ni supplier. Au grand jamais.

Est-ce de l'Orient et de sa mère syrienne, se demandait Philippe en l'observant, qu'il tient cette qualité essentielle de ne pouvoir

rouiller, pourrir ou se dégrader ? Ne serait-ce pas après tout de ce moine gallois que j'ai tenu à l'écart de cette rencontre ? Quel beau couple ce dut être pour mettre au monde un tel fils.

— Ai-je tellement changé ? questionna Olivier, provocant.

Lorsqu'il bougea, ses chaînes tintèrent légèrement.

Ses mains n'étaient pas entravées mais de fins anneaux d'acier entouraient ses chevilles et l'attachaient, par l'intermédiaire d'une chaîne d'une longueur généreuse, à un anneau fixé dans le mur de pierre près de sa paillasse. Connaissant sa fougue et son habileté, Philippe ne laissait rien au hasard. Même si des libérateurs pouvaient pénétrer ici, il leur faudrait marteler comme des forcenés pour arracher Olivier à son cachot. Il ne voulait pas le diminuer ni le souiller mais était habité par la volonté absolue de le garder emmuré loin du monde, une possession solitaire qui n'avait pas de prix et n'en aurait jamais.

— Tu n'as pas changé, dit Philippe en s'approchant à portée de main de son prisonnier.

Elles étaient belles, les mains d'Olivier, grandes, élégantes, nerveuses ; une fois qu'elles avaient assuré habilement leur prise autour d'une gorge, il devait être difficile de s'en libérer. Peut-être que la tentation et la provocation auraient été plus irrésistibles encore si ces mains avaient été entravées. Une mince chaîne étranglant un cou aurait fait passer encore plus vite de vie à trépas.

Mais Olivier ne bougea pas. Depuis l'irréparable rupture de Faringdon, Philippe l'avait plus d'une fois soumis à la même tentation sans parvenir à le faire réagir. Sa propre mort, bien sûr, aurait aussitôt suivi. Mais il n'était aucun moyen de savoir si ce seul motif était ce qui le retenait.

— Non, tu n'as pas changé.

Philippe cependant le regardait avec un intérêt renouvelé, intense, à la recherche des éléments subtils des deux êtres si dissemblables qui avaient mis au monde cette perfection arrogante.

— J'ai chez moi un hôte venu en ton nom, Olivier. J'apprends sur toi des choses que toi-même ignores, je crois. Il serait peut-être temps que tu les apprennes.

Olivier tourna vers lui un visage hostile, fermé et demeura muet. Il n'était pas surpris qu'on le recherche ; conscient de sa valeur, il savait que des gens étaient désireux de le racheter. Que l'un d'eux ait réussi, par déduction ou par chance, à retrouver sa trace jusque-là le surprenait davantage. Si Laurent d'Angers avait envoyé un émissaire réclamer son écuyer perdu, c'était vraiment une flèche tirée au hasard et qui avait fort peu de chances d'atteindre sa cible.

— En réalité, dit Philippe, j'ai ici deux hommes également concernés par ton sort. L'un d'eux, je l'ai renvoyé les mains vides mais

il assure qu'il reviendra pour toi avec une armée. Je n'ai aucune raison de douter qu'il tiendra parole. C'est un de tes jeunes parents, Yves Hugonin.

— Yves ? répéta Olivier, hérissé. Yves était ici ? Comment cela se fait-il ? Qui l'a conduit ici ?

— Il y a été invité, assez rudement, je crains. Mais ne te tourmente pas, il est reparti tel qu'il était arrivé et doit être en ce moment à Gloucester, en train de lever une armée pour venir te tirer d'ici. J'ai cru un moment, poursuivit pensivement Philippe, que j'avais un grief sérieux contre lui, mais j'ai découvert que je m'étais trompé. Et même si ce n'avait pas été le cas, il s'est avéré que la raison était dénuée de valeur.

— Tu le jures ? Il n'est pas blessé ? Il est de retour parmi les siens ? Non, je retire ce que j'ai dit, se reprit fièrement Olivier. Je sais que tu ne mens pas.

— A toi, jamais. Pour rien au monde. Il est sain et sauf et me hait de toutes ses forces pour l'amour de toi. Le second de mes invités – je t'ai dit qu'ils étaient deux – est un moine de l'abbaye bénédictine de Shrewsbury ; il séjourne toujours à La Musarderie, de son propre gré. Il s'appelle Cadfael.

Stupéfait, Olivier répéta silencieusement ce nom, aussi familier qu'il était inattendu. Lorsqu'il retrouva sa voix, ses propos manquaient encore de cohérence.

— Comment peut-il être ici ? Un frère cloîtré. Impossible ! Ils ne peuvent aller nulle part sans autorisation, les vœux le leur interdisent. Et pourquoi serait-il ici ? Pour moi ? C'est impensable…

— Donc, tu le connais bien. Ses vœux ? Il m'a dit lui-même qu'il était apostat. Il s'est absenté sans autorisation. Pour quelle raison ? Pour toi. Rends-moi justice, toi-même as dit que je ne mens pas. J'avais rencontré ce frère à Coventry. Il était à l'affût de nouvelles te concernant, tout comme le jeune Yves. De quel stratagème a-t-il usé pour te pister jusqu'ici, je ne suis pas sûr de le savoir, mais il y est parvenu et il vient pour te racheter. Je pensais que tu le savais.

— C'est un homme que je respecte, dit Olivier. Je l'ai rencontré deux fois déjà, deux occasions de lui être reconnaissant. Mais lui ne me doit rien, rien du tout.

— C'est ce qu'il me semblait et je le lui ai dit, acquiesça Philippe, mais il en sait plus que toi. Il est venu me trouver sans détour pour me demander ce qu'il voulait : toi. Il m'a dit que certaines personnes seraient heureuses d'acheter ta liberté ; et quand je lui ai demandé : « Quel que soit le prix ? », il a répondu : « Dites-moi ce prix et je m'arrangerai pour qu'il soit payé. »

— Cette histoire m'échappe complètement, dit Olivier, perdu. Je ne comprends pas.

— Je lui ai répondu « Une vie, peut-être » et il a rétorqué « Prenez la mienne ! »

Olivier s'assit lentement sur le plaid de son lit, égaré entre la réalité rigoureuse de l'instant présent et les souvenirs qui l'envahissaient avec une fraîcheur printanière. Un frère bénédictin, portant l'habit et le capuchon, qui l'avait traité comme un fils. Ils attendaient ensemble minuit et matines dans le prieuré de Bromfield, en dessinant des plans sur le sol pour préciser le chemin par lequel Olivier aurait les meilleures chances de sortir sans encombre du territoire d'Étienne afin de reprendre ses fonctions à Gloucester. Ils étaient assis sous les gerbes de plantes bruissantes et odorantes, suspendues aux chevrons du comble dans l'atelier de Cadfael cette dernière fois quand, avant de partir, Olivier avait spontanément tendu sa joue vers le frère pour le baiser qui s'impose entre proches parents et le lui avait joyeusement rendu.

— Alors je lui ai demandé : « Pourquoi m'offririez-vous votre vieille carcasse pour qu'elle tombe en poussière à la place de la sienne ? Qu'est-il donc pour vous, cet Olivier de Bretagne ? » Il a répondu : « C'est mon fils. »

Après un long silence, le cierge mourant grésilla et se répandit en cire fondue, la mèche bascula dans la flaque et persista sous forme d'une mince langue de feu bleuâtre. Philippe inclina le cierge neuf pour soustraire à l'obscurité environnante la lueur déclinante du vieux qu'il souffla avant de ficher le nouveau sur ses restes. Le visage d'Olivier, un moment dissimulé par l'ombre, retrouva progressivement son éclat tandis que la flamme s'allongeait. Il était immobile ; ses yeux stupéfaits sondaient l'infini.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il dans un souffle, sans s'adresser à Philippe qui ne mentait pas. Il ne me l'a jamais dit. Pourquoi ?

— Lorsqu'il t'a découvert, il a jugé que tu étais déjà en selle, entraîné et de belle allure. Un père subitement accroché à ton bras aurait pu casser ton élan. Le mieux est l'ennemi du bien. Aussi longtemps que tu resterais dans l'ignorance, tu ne lui devrais rien.

Philippe avait reculé de quelques pas vers la porte, la clé à la main, mais il prit le temps de préciser sa dernière phrase.

— Rien que ce qui est honnêtement acquis d'homme à homme, a-t-il dit. Car jusqu'à ce que tu saches, vous n'étiez que cela l'un pour l'autre. Les choses seront moins faciles entre père et fils, crois-moi. Les dettes se multiplient et vient la surenchère.

— Néanmoins, il a offert sa vie pour moi, dit Olivier qui se débattait rageusement contre ce paradoxe. Sans autorisation, exilé, abandonnant sa vocation, sa tranquillité, la paix de son esprit, offrant sa vie. Il m'a trompé ! s'écria-t-il douloureusement.

— Je te laisse le soin d'en juger, répondit Philippe sur le seuil de

la porte. Si tu n'arrives pas à dormir, tu auras la nuit pour y réfléchir.

Il sortit tranquillement et verrouilla la porte.

CHAPITRE X

Au petit trot sur la chaussée, Yves maintint son attitude hautaine aussi longtemps qu'il demeura visible des portes et du chemin de ronde. Parvenu à l'abri du couvert, il trouva un endroit d'où l'on distinguait parfaitement à travers les arbres la silhouette massive du château. Vu de loin en contrebas, il impressionnait par son allure altière et puissante, bien que ce ne fût pas vraiment une énorme forteresse. Sa garnison était sûre, ses défenses étaient sérieuses mais, en y mettant les forces nécessaires, on pouvait en venir à bout. Philippe l'avait acquis à bas prix, en piégeant son seigneur hors de son territoire puis en le contraignant, sous la menace, à le lui livrer. Dans ce cas précis, un siège serait inutile car il faut trop de temps pour réduire par la faim une garnison bien approvisionnée. La meilleure tactique serait l'assaut décisif avec un maximum de troupes et une conclusion rapide.

Les forêts cernaient le site de tous côtés et, malgré le terrain défriché, les murailles n'étaient pas si éloignées que l'excellente vue d'Yves ne pût enregistrer les détails, les dénivellations et les points faibles, si tant est que Philippe en avait laissé. S'il pouvait apporter quelques observations utiles à Gloucester, ce serait un atout précieux qui valait bien la peine de consacrer deux heures à l'observation des lieux.

Il étudia longuement l'approche frontale car sa connaissance du château se réduisait aux murs d'un cachot situé sous une tour ; on l'y avait précipité, la tête enveloppée d'un vêtement et les bras liés. Les tours flanquant le corps de garde fournissaient aux archers un champ de tir devant la porte, ainsi qu'à droite et à gauche le long du rempart vers les tours suivantes. Il n'y avait pas de bretèche sur cette façade car l'approche par cette pente était presque impossible à effectuer. Yves engagea son cheval sous le couvert touffu des arbres pour faire le tour du château en sens inverse et atteindre en fin de parcours le plateau proche du village et le chemin grâce auquel il rejoindrait la route plus rapide vers Gloucester.

De la lisière des bois, il avait une bonne vue sur la tour nord et,

au-delà, sur l'étendue de la muraille. Dans l'angle, un tronc tordu, noirci par l'hiver et dépouillé de ses feuilles, s'élevait aussi haut que les créneaux où commençait le hourd. Une très vieille vigne, aussi noueuse qu'un arbre. En été, pensa-t-il, ses feuilles doivent masquer au moins partiellement une meurtrière. Mais il n'y avait pas grand danger à la laisser là. De nuit, un homme très habile aurait pu l'escalader mais il n'en passerait jamais qu'un. Au péril de sa vie, d'ailleurs, car un garde veillait juste au-dessus, faisant les cent pas sur la muraille, entre les tours ; le fer de son arme refléta un bref éclair de lumière, et Yves se dit qu'il fallait enregistrer ce détail, tout en se demandant quel avait été, parmi les quatre générations de Musard, celui qui avait planté cette vigne. Des siècles plus tôt, les Romains avaient introduit des vignobles dans les comtés limitrophes.

En plus des tours jumelles de la porte, quatre tours jalonnaient le circuit des murailles ; sur le chemin de ronde, un guetteur était posté entre chacune d'elles. Tout en effectuant son circuit, Yves devait parfois s'enfoncer davantage dans les bois mais il poursuivit avec ténacité son examen, à la recherche d'éventuels points faibles. Quand il examina la dernière tour, il se trouvait déjà sur un terrain plus élevé que le château et proche des premières chaumières du village. Après cette dernière montée, le terrain nivelé formait le plateau de Cotswold, vaste et monotone, quadrillé de grandes routes droites, couvert de vastes champs et de villages prospères grâce à l'élevage des moutons. C'était là, juste au ras de la crête, qu'il faudrait mettre en batterie les mangonneaux. Et là aussi, le meilleur endroit pour envoyer de nuit un groupe de mineurs ou un bélier qui dégringolerait à toute allure la colline pour atteindre la muraille. Au pied de cette dernière tour, Yves nota dans la maçonnerie des différences de teintes, peut-être révélatrices de réparations. Si un bélier pouvait y faire une brèche, le feu entraînerait peut-être l'effondrement d'une partie de la tour.

Yves enregistra cette éventualité à toutes fins utiles. A présent, il n'avait rien de plus à faire ici. Il connaissait la configuration du terrain et pourrait la reproduire fidèlement. Laissant derrière lui les maisons du village, il se dirigea droit vers l'est et s'engagea dans le premier sentier pour rejoindre la grand-route qui menait directement vers Gloucester au nord-ouest et Cirencester au sud-est.

En fin d'après-midi, il entra dans la ville par la porte est. Les rues lui parurent plus animées et plus peuplées qu'il ne les avait jamais vues ; avant même d'atteindre la croix, il avait reconnu dans la foule les blasons ou les livrées de plusieurs partisans puissants de l'impératrice, dont son plus jeune demi-frère Reginald FitzRoy, Baldwin de Redvers, comte de Devon, Patrick de Salisbury, Humphrey

de Bohun et le maréchal Jean FitzGilbert. Il s'était attendu à voir auprès d'elle les officiers de sa cour mais pas les alliés des comtés plus distants qu'il croyait repartis vers leurs terres. Son cœur bondit de joie. Tous ceux qui se dirigeaient vers le sud et l'ouest avaient dû faire halte pour se réunir à nouveau, à Gloucester, afin de se concerter après l'échec de la conférence tentée par les évêques en faveur de la paix, et de voir comment tirer parti du délai avant que l'adversaire ne les devance. Mathilde disposait sur place d'une force suffisante pour menacer des forteresses autrement défendues que La Musarderie et de machines de siège assez légères pour être déplacées rapidement et, bien employées, capables de lancer des charges suffisantes pour pratiquer une brèche dans une muraille. Elle bénéficiait enfin d'une arme formidable : l'inébranlable loyauté de Robert de Gloucester, sa personne pour tenir tête au fils renégat et le désarmer, son sang pour en appeler à celui de Philippe et le réduire à l'impuissance.

Certes, Philippe avait combattu pour le roi Étienne avec autant d'acharnement qu'il en avait mis au service de l'impératrice, mais jamais encore directement contre son père qu'il avait abandonné. L'unique atrocité, la seule que l'on avait évitée au cours de cette guerre civile était l'assassinat de proches parents, et quel lien plus étroit peut-il exister que celui qui se tisse entre père et fils ? On parlait souvent de guerre fratricide mais le qualificatif ne convenait pas. Quand Robert s'annoncerait à la porte de La Musarderie et demanderait la reddition, sa vie serait dans la balance, Philippe devrait céder. Et même s'il se battait pour sauver son orgueil, ce serait fatalement à contrecœur, en évitant toujours la confrontation avec son père. Aimé ou haï, c'était le lien le plus sacré, le plus indissoluble qu'avait forgé l'humanité. Rien ne pouvait le briser.

Il lui fallait présenter son rapport directement au comte de Gloucester et s'en remettre à lui quant à la façon de tirer parti du message. A la croix, donc, tournant le dos à l'abbaye, il prit le chemin du château, sis en contrebas de la bruyante et populeuse porte sud, vers la rivière et les prés inondables, verdoyants jusqu'au plus fort de l'hiver. De ce côté de la ville, la masse grise du château se dressait au-dessus des rues ; de l'autre, elle surplombait les môles, les rives et l'étendue plombée des eaux. Lorsqu'il était possible, l'impératrice préférait le confort ; elle s'était sûrement installée avec ses dames de compagnie dans les appartements que l'abbé destinait à ses hôtes, tandis que le comte Robert, entouré de ses hommes, s'accommodait volontiers des austères quartiers du château. Étant donné le remue-ménage et l'abondance des gens d'armes et des nobles livrées dans la ville, d'autres cantonnements avaient été temporairement requis pour loger les forces rassemblées. Tant mieux ! Il y en aurait plus qu'assez pour emporter d'assaut La Musarderie.

Bouillonnant d'ardeur, Yves se voyait grimper le long de la grande vigne et s'y dissimuler, à la recherche d'une poterne qui pourrait être ouverte ou d'un veilleur qu'il pourrait maîtriser pour lui voler ses clés. Il imaginait un combat rapide, ce qui entraînerait moins de temps perdu, moins de destructions à réparer et moins de rancune à convertir en pardon. Entre faction et faction, entre père et fils. Il rêvait même d'une possible réconciliation.

Avant d'arriver aux portes, Yves fut interpellé par des jeunes gens de sa condition, écuyers de tel ou tel seigneur, étonnés de voir la victime de Philippe FitzRobert trotter avec entrain comme s'il ne s'était jamais querellé avec ce redoutable ennemi. Il les salua joyeusement en retour mais les découragea de le retarder. Lorsqu'il pénétra dans la cour extérieure du château, alors seulement il ralentit près du corps de garde et s'arrêta. Sans descendre de sa monture, il se pencha sur sa selle pour demander, le souffle court :

— Où puis-je trouver le duc de Gloucester ? J'ai des nouvelles qu'il doit apprendre immédiatement.

L'officier de garde qui était sorti de la salle à son arrivée le fixait, éberlué, tandis qu'un écuyer de la suite du comte de Devon arrivait à fond de train de l'autre bout de la cour, s'époumonant à perdre haleine :

— Yves ! C'est vraiment toi ? Tu es libre ? Comment as-tu pu t'échapper ? On nous a dit comment tu as été enlevé. Jamais nous n'aurions espéré te revoir aussi vite !

— Voire même jamais ! repartit Yves en riant, car il était tout à fait capable, une fois le danger passé, d'envisager de gaieté de cœur cette éventualité. Non, je suis libre de vous empoisonner l'existence encore un bon moment. Je te raconterai tout. Plus tard. Pour le moment, je dois voir immédiatement le comte Robert.

— Vous ne le trouverez pas ici, l'informa le garde. Il est à Hereford, avec le comte Roger. Et nous n'avons aucune information concernant la date de son retour. Qu'y a-t-il de si urgent ?

— Pas ici ? insista Yves, consterné.

— S'il s'agit d'une question essentielle, répliqua vivement l'officier, vous feriez mieux d'en informer directement Sa Grâce. Elle loge à l'abbaye. Elle n'aime pas être tournée, fût-ce au bénéfice de son frère, comme vous devez le savoir si vous avez été à son service. Si elle apprend de la bouche d'un tiers les nouvelles que vous apportez ventre à terre, elle ne vous le pardonnera pas.

C'était précisément ce qu'Yves souhaitait éviter. De sa part, faveur et disgrâce étaient également indésirables et sanglantes. Elle était toujours persuadée, Yves en était sûr, qu'il lui avait rendu à sa demande implicite un service effroyable, mais il avait également été la cause d'un incident fâcheux pendant son retour à Gloucester et lui

avait valu des ennuis qu'elle n'était pas près de lui pardonner. Et si, de surcroît, elle s'apercevait de l'absence de l'anneau d'or à son petit doigt, cette disparition ne serait pas interprétée en faveur de l'écuyer. Yves dut admettre qu'il avait peur de l'affronter, une idée dont il s'indigna vigoureusement.

— Elle est à l'abbaye avec ses dames d'honneur, répéta judicieusement l'officier. A votre place, j'y serais déjà ! Votre enlèvement l'avait beaucoup agitée. Allez donc lui montrer que vous avez encore la tête entre les deux oreilles ; ce sera toujours un point sur lequel elle pourra se rassurer.

— Je te le conseille aussi, approuva l'écuyer avec une aimable grimace, assortie d'une claque chaleureuse. Finis-en avec ça et reviens prendre du bon temps. Tu arrives comme un rayon de soleil, nous nous sommes fait du souci pour toi.

— FitzGilbert est-il auprès d'elle ? questionna Yves.

Robert de Gloucester n'étant pas disponible, Yves aurait préféré avoir affaire au maréchal plutôt qu'à la seule impératrice, et ç'aurait été au maréchal de faire entendre raison à l'impératrice sur la façon de profiter de cette chance.

— Oui, ainsi que Bohun et son oncle, le roi d'Écosse. Le conseil restreint, personne d'autre.

Yves agita la main en guise d'au revoir et fit faire à sa monture une demi-volte pour repartir vers la porte sud, la croix et la clôture de l'abbaye où la cour s'était installée. Quel dommage d'avoir manqué Gloucester ! Cela entraînerait certainement un contretemps, car Mathilde ne prendrait pas sur elle d'agir sans le conseil et le soutien de son frère, et Olivier, lui, endurait le cachot depuis trop longtemps. Mais il fallait faire pour le mieux. Elle avait les moyens d'agir, la ville était bourrée de troupes. Et si elle ne voulait pas agir en force, elle pouvait au moins se permettre d'autoriser la levée de volontaires pour une expédition furtive. Yves ne doutait ni de son courage ni de sa vaillance mais avait peu d'estime pour ses compétences et sa stratégie.

Il traversa la grande cour de l'abbaye et se dirigea vers l'hôtellerie, au milieu des chevaliers affairés. Le port d'armes et la présence d'hommes armés étaient ici discrètement limités ; néanmoins, le nombre des guerriers, sans armes ni armures mais résolument martiaux, égalait celui des frères dans l'enceinte. La présence d'une garde devant l'escalier de la grande porte du hall indiquait que tout le bâtiment avait été requis pour l'usage de Mathilde, et nul mortel n'était introduit en sa présence qu'après avoir dûment fait preuve de la validité de sa mission. Yves dut se résigner à être interpellé et questionné d'un ton tranchant :

— Je suis Yves Hugonin. Je sers dans la maison de l'impératrice. Mon seigneur et oncle est Laurent d'Angers dont les troupes sont à

présent à Devizes. Je dois voir Sa Grâce. J'ai un rapport à lui faire. Je me suis d'abord rendu au château où l'on m'a dit que je la trouverais ici.

— Est-ce bien toi ? demanda le garde en plissant les yeux et le dévisageant avec attention. Je me souviens que tu as été enlevé à son escorte sur la route de Coventry. Et depuis, l'on n'a plus entendu parler de toi. Apparemment, les choses ont tourné mieux qu'on ne pouvait s'y attendre. Vas-y, de toute façon, elle sera contente de te voir bien vivant. Nombre de visiteurs sont fraîchement accueillis en ce moment. Entre dans la grande salle. Je vais lui envoyer un page pour t'annoncer.

Plusieurs notables locaux et quelques commerçants de la ville qui avaient des faveurs à demander ou des produits à présenter attendaient déjà d'être reçus. Lorsque l'impératrice tenait sa cour à Gloucester, entourée d'une maison importante, elle était source de profit et de prospérité pour la ville dont ses troupes en stationnement assuraient la protection.

Elle faisait attendre tout le monde. Une demi-heure s'écoula avant que ne s'ouvre la porte de ses appartements ; une jeune femme apparut qui appela deux noms et introduisit deux petits seigneurs, sinon en présence de l'impératrice, du moins dans une antichambre. Yves reconnut la jeune femme audacieuse et sûre d'elle qui l'avait soumis à un examen serré à Coventry avant de décider qu'il était digne d'être introduit. Sous les cheveux noirs aux reflets feuille-morte, les yeux noisette jaugeaient les hommes d'un regard enveloppant et les classaient sans ménagements, éliminant, semblait-il, tous ceux qui accusaient plus de trente printemps. Elle devait avoir le même âge qu'Yves, dans les dix-neuf ans. Tout en convoquant, inspectant et congédiant les deux nobliaux qu'elle avait fait entrer, elle coula vers Yves un long regard qui n'avait rien d'un congé, mais le garçon avait d'autres soucis et n'y prêta pas attention. Elle repartit vers ses obligations avant qu'il se soit rappelé le lieu de leur première rencontre. Une favorite parmi les dames d'honneur de l'impératrice probablement, car elle avait adopté certaines de ses manières.

Une autre demi-heure passa, pendant laquelle deux citadins abandonnèrent la partie, avant qu'elle ne revienne chercher Yves.

— Sa Grâce est toujours avec le conseil mais entrez et asseyez-vous. Elle vous enverra bientôt chercher.

Il la suivit dans un corridor jusqu'à une vaste pièce où trois jeunes filles assemblées dans un coin, leur ouvrage de broderie sur les genoux, bavardaient à mi-voix car seule une portière les séparait de la salle du conseil impérial. De temps à autre, l'une d'elles piquait ou tirait nonchalamment l'aiguille. Leur présence était nécessaire, mais il n'était pas indispensable qu'elle fût laborieuse. Leur attention se porta

immédiatement sur la personne d'Yves, d'autant plus vive que lui-même semblait grave et préoccupé et ne leur manifesta pas grand intérêt. Un court silence salua son entrée puis elles reprirent doucement leurs échanges intimes dont le ton confidentiel donnait à penser qu'il en était l'objet. Son guide le quitta pour se diriger vers la pièce centrale.

Une femme plus âgée était assise sur un banc rembourré, à l'écart des jeunes bavardes. Elle tenait un livre sur les genoux mais la lumière du soir tombait ; elle avait cessé de lire. L'impératrice avait besoin dans son entourage de quelques femmes cultivées et celle-ci semblait être un personnage important de sa suite. Yves se souvenait d'ailleurs l'avoir vue, elle aussi, à Coventry. Tante et nièce, lui avait-on dit, les seules dames dont Mathilde avait souhaité la présence dans cette assemblée résolument masculine. Elle leva les yeux vers lui, le reconnut, sourit et, d'un geste spontané, le pria de se rapprocher d'elle.

— Yves Hugonin ? Est-ce bien vous ? Quel bonheur de vous voir vivant. Et libre ! J'avais entendu dire que vous étiez perdu pour nous. La plupart d'entre nous n'avons rien su de cet attentat avant d'atteindre Gloucester.

Elle était parfaitement maîtresse d'elle-même, au point qu'il n'aurait jamais imaginé qu'elle pût perdre son calme ; et pourtant, il fut ébloui un instant par l'éclat chaleureux de ses yeux lorsqu'elle le reconnut. Elle avait le regard sans illusions des gens d'âge mûr, expérimenté, souligné de rides, à l'abri de toutes les surprises et pourtant, dans cet éclair d'heureux étonnement, il y avait une sincérité et une profondeur qui lui allèrent droit au cœur. Elle avait été profondément affectée par le péril qu'il avait à nouveau couru, malgré la protection que l'impératrice avait étendue sur lui à Coventry, et se réjouissait maintenant de son retour inespéré à Gloucester.

— Asseyez-vous, vous en avez tout le temps, assura-t-elle. Obtenir ici une audience n'est pas une mince affaire. Je suis heureuse de vous revoir en si bonne condition. Lorsque vous avez quitté Coventry avec nous, sans que personne cherche à vous en empêcher, je pensais cette histoire réglée ; nul n'oserait vous accuser à nouveau de quelque forfait, me disais-je. C'est vraiment une malchance que vous ayez été soupçonné. Mais Sa Grâce vous a défendu avec fermeté et je pensais que l'affaire s'arrêterait là. Et puis, cette attaque… Nous l'avons apprise seulement le lendemain. Comment vous êtes-vous évadé ? A-t-il été aussi féroce que nous le redoutions ?

— Je ne me suis pas évadé, répondit Yves avec franchise, bien que dans son amour-propre puéril, il se sentît diminué d'avoir à l'admettre.

C'aurait été plus glorieux de s'être évadé de La Musarderie grâce

à son ingéniosité et son audace. Mais, dans ce cas, il n'aurait pas appris que frère Cadfael était dans les murs, il n'aurait pas été certain qu'Olivier y était détenu ; il n'aurait pas proclamé sa détermination et lancé son défi de revenir en armes pour son beau-frère. Son amour-propre comptait bien peu à côté de ces résultats.

— J'ai été libéré par Philippe FitzRobert, reprit Yves. En réalité, j'ai été congédié ! Il m'a lavé de tout soupçon à propos de la mort de Soulis et n'avait plus rien à faire de moi.

— C'est tout à son honneur, dit Jovetta de Montors. Il s'est calmé et retrouve son bon sens.

Yves ne lui raconta pas que Philippe avait reçu quelques encouragements sur la route du bon sens. De toute façon, il avait reconnu son erreur de jugement et agi en conséquence, deux faits qui devaient être portés à son crédit.

— Il me croyait réellement coupable de ce crime, ajouta Yves, chez qui l'équité envers son ennemi cœxistait tant bien que mal avec le ressentiment et les réticences. Et il estimait Soulis. Mais j'ai à son égard d'autres griefs qui ne seront pas si faciles à régler.

Il se tourna pour observer le profil pâle de son interlocutrice : le front haut sous les bandeaux gris, le nez droit, fin, l'élégante fermeté du menton et la façon résolue, sensible dont ses lèvres se refermaient sur ses silences, abritant derrière une digne réserve tout ce qu'elle avait appris au cours d'une longue existence.

— M'avez-vous jamais pris pour un meurtrier ? demanda-t-il, alarmé de découvrir à quel point il brûlait d'entendre la bonne réponse.

Elle se tourna pour le regarder bien en face, gravement, les yeux grands ouverts :

— Non, dit-elle. Jamais !

La porte de la salle des audiences s'ouvrit ; Isabeau sortit dans un tourbillon de brocart et la tint ouverte :

— Sa Grâce vous attend.

Puis elle ajouta dans un murmure :

— On m'a priée de sortir. Ils discutent de haute stratégie. Allez droit vers elle et marchez sur des œufs.

Quatre personnes occupaient la pièce où il entra, sans compter deux secrétaires qui rassemblaient les outils de leur profession et les feuilles de vélin dispersées sur une grande table. Quel que soit le lieu où l'impératrice transportait sa résidence, il y avait des chartes à rédiger et certifier, des propriétés de faveur et des titres à distribuer avec parcimonie pour acheter des appuis, de menues récompenses à offrir à ceux qui les méritaient et de maigres pots-de-vin destinés à ceux qui pourraient être utiles dans l'avenir, fruits inévitables des

factions et de leur discorde. Les secrétaires du roi Étienne s'employaient au même type de travail. Mais ceux de Mathilde avaient terminé leur journée ; après avoir débarrassé la table, ils sortirent par une porte au fond de la salle et la refermèrent sans bruit derrière eux.

L'impératrice avait repoussé son escabeau pour permettre aux secrétaires de circuler commodément autour de la table. Elle était assise, silencieuse, les mains sur les bras sculptés de son siège, des mains pour une fois au repos, simplement étendues sur le tissu broché. Ses cheveux noirs et brillants, nattés en deux longues tresses entrelacées de cordons de fil d'or, descendaient jusqu'à son corselet pourpre ; apparemment douées d'une vie propre, elles palpitaient au rythme de ses longues et profondes inspirations. Mathilde semblait à la fois fatiguée et à peine revenue d'un accès de colère, mais elle commençait à s'abstraire des désagréments des affaires et à émerger de ses noires humeurs. Derrière sa sombre magnificence, le mur était drapé de tentures et les bancs garnis de coussins. Elle avait apporté avec elle son mobilier pour décorer la salle d'audience, la plus vaste et la plus lumineuse que l'abbaye pouvait offrir.

Une fois la dernière charte prête à être recopiée et authentifiée, les trois hommes qui constituaient son conseil restreint s'étaient levés et se détendaient les jambes après cette longue session. Debout près d'une fenêtre qui s'assombrissait, le roi David d'Écosse aspirait à pleins poumons l'air glacé, tournant à demi le dos à son impériale nièce. Il l'avait assistée la majeure partie du temps au cours de cette guerre interminable, avec une inébranlable loyauté familiale mais sans que son œil sagace perde de vue sa destinée personnelle et celle de son pays. La discorde en Angleterre n'était pas si tragique pour un monarque dont l'objectif principal était de mettre la main sur le Northumberland et de repousser sa frontière sud jusqu'à la Tees[5]. Capable, mûr et taciturne, ce grand et bel homme, dont les cheveux et la barbe grisonnaient, étirait ses larges épaules après être resté trop longtemps assis, penché sur des parchemins fastidieux et des cartes litigieuses ; il ne tourna pas la tête pour voir quel nouveau solliciteur avait été admis si tard dans la journée.

Les deux autres patientaient de part et d'autre de l'impératrice ; Humphrey de Bohun, son intendant, et Jean FitzGilbert, son maréchal. Jeunes tous deux, ils étaient les piliers de sa maison tandis que ses paladins plus imposants exhibaient leurs faits d'armes sous la vive clarté de la célébrité. Yves avait eu l'occasion de les approcher pendant les semaines passées dans l'entourage de l'impératrice, et il respectait ces hommes de bon sens auxquels leurs compagnons pouvaient se fier. Ils tournèrent vers lui des visages soucieux mais accueillants. Quant à Mathilde, il lui fallut un bon moment pour se remémorer en quelles circonstances Yves s'était absenté et, quand le

souvenir lui revint, elle fronça les sourcils comme s'il était coupable des ennuis qu'il lui avait causés.

Yves avança de quelques pas et fit une profonde révérence.

— Madame, je suis revenu prendre mon service et j'apporte des nouvelles. Puis-je parler librement ?

— A présent, je m'en souviens, dit-elle lentement en quittant son air distrait. Nous n'avons rien su de vous depuis que nous vous avons perdu pendant la nuit sur la route de la forêt de Deerhurst. Je suis heureuse de vous voir sain et sauf. Nous avions porté ce rapt au compte de FitzRobert. Est-ce exact ? Où vous a-t-il retenu prisonnier ? Comment vous êtes-vous libéré ?

Elle s'animait mais se sentait peu concernée, pensa Yves. Les mauvais traitements subis par un écuyer, voire même sa mort, n'auraient pas pesé bien lourd sur le compte qu'elle avait à régler avec Philippe FitzRobert. Ce nom avait allumé dans ses yeux des flammes acérées.

— Madame, j'ai été détenu à La Musarderie, près de Greenhamsted, le château qu'il a extorqué aux Musard il y a quelques mois. Je ne peux me targuer d'avoir été libéré par mes propres moyens, il m'a relâché de sa propre volonté. Il avait cru réellement que j'avais assassiné Soulis, l'un des siens.

Son visage s'embrasa au souvenir de ce qu'elle avait pensé et continuait de penser de lui, et il se hérissa en songeant à son approbation amusée tandis qu'elle écoutait son allusion discrète à cette mort. Sans doute n'espérait-elle pas tant de subtilité de sa part. Peut-être même avait-elle passé un mauvais moment lors de sa réapparition et ajouté ce désagrément à la liste de ses griefs contre Philippe qui n'en avait pas fini une fois pour toutes avec son prisonnier.

— Mais il a cessé d'y croire, reprit Yves hâtivement, sans s'attarder sur ce fait désormais dénué d'importance. Il m'a rendu ma liberté. En ce qui me concerne, je n'élève aucune plainte contre lui ; compte tenu des charges qu'il avait contre moi, je n'ai pas été maltraité.

— Vous avez été enchaîné, fit observer Bohun après un coup d'œil aux poignets du garçon.

— C'est exact, mais on ne peut s'en étonner vu les circonstances. Mais, Madame, Messires, j'ai découvert qu'il retient prisonnier Olivier de Bretagne, le mari de ma sœur, dans un cachot du même château, ceci depuis Faringdon, et qu'il opposera une fin de non-recevoir aux demandes de remise en liberté ou de rançon. Bien des gens seraient heureux d'acheter la liberté d'Olivier mais Philippe n'acceptera pas de rançon pour lui. Madame, quelque solide que soit La Musarderie, je crois que vous disposez ici de forces suffisantes pour emporter d'assaut

cette place forte si rapidement qu'ils n'auront pas le temps de faire venir des renforts de leurs autres forteresses.

— Pour un unique prisonnier ? questionna l'impératrice. Pourquoi payer le prix fort quand le succès n'est pas garanti ? Nous avons à l'esprit des projets plus ambitieux que celui d'assurer le bien-être d'un homme.

— Olivier a défendu notre cause avec compétence, rétorqua précipitamment Yves, qui se retint *in extremis* de dire « votre » cause, ce qui aurait pu passer pour un blâme et que les plus proches conseillers, les plus appréciés, n'auraient osé. Messires, vous connaissez sa bravoure, vous avez été témoin de ses exploits. Il serait injuste qu'il soit gardé au secret alors que tous les hommes de Faringdon ont été honorablement proposés contre rançon, comme le veut la coutume. En plus d'un homme à délivrer, il y aurait un château fort à gagner ; si nous agissons rapidement, nous pourrons le prendre intact, presque sans dommages, avec les réserves d'armes et d'armures qu'il contient.

— Jolie prise, accorda le maréchal, pensif, à condition que l'assaut puisse être fait par surprise. Faute de quoi, les pertes seraient pour nous. Je connais mal le terrain. Et vous ? Du fond d'une oubliette, vous n'avez pas dû voir grand-chose de leurs dispositifs.

— Sire, protesta Yves avec ardeur, j'ai fait le tour complet de la place avant de reprendre la route. Je peux vous en dresser les plans. Le château est entouré d'un vaste espace nu, mais il est à portée des flèches et si nous pouvions avancer des machines sur la crête qui le surplombe…

— Non ! intervint sèchement l'impératrice, je ne bougerai pas pour un prisonnier, le risque est trop grand et le profit minime. Il est présomptueux de votre part de me le demander. Le mari de votre sœur accomplira son temps. Nous avons de plus graves problèmes à résoudre et ne pouvons nous en détourner au profit d'un chevalier malchanceux qui a réussi à se faire haïr. Non, je ne ferai pas un geste.

— Alors, Madame, m'autorisez-vous à tenter de lever une force moins importante et de faire un essai par d'autres moyens ? Les yeux dans les yeux, j'ai dit à Philippe FitzRobert, je lui ai juré que je reviendrai en armes chercher Olivier. Je l'ai dit, je dois m'exécuter. Des hommes sont disposés à se joindre à moi, conclut Yves avec véhémence. Si vous le permettez.

Ignorant ce qui dans ses propos la faisait si vivement réagir, Yves vit l'impératrice se pencher sur la table, les mains crispées sur les bras de son siège, son visage ivoirin brusquement illuminé.

— Un instant, un instant ! Qu'avez-vous dit ? Les yeux dans les yeux… Vous l'avez vu en personne ? Il était là-bas ce matin ? Je n'avais pas compris. Il aurait pu donner des ordres de n'importe lequel

de ses châteaux ; d'après les rumeurs, il était revenu à Cricklade voici plusieurs jours.

— Non, Madame, la rumeur est fausse. Il est à La Musarderie et n'a pas l'intention d'en partir.

Yves était certain de ce qu'il avançait. Philippe avait décidé de garder frère Cadfael à La Musarderie et frère Cadfael avait choisi d'y rester, à cause d'Olivier sûrement. Non, Philippe ne comptait pas quitter Greenhamsted dans l'immédiat. Il attendait le retour en force d'Yves, lequel comprenait à présent le déroulement des pensées de Mathilde. Elle avait cru que son pire ennemi était à Cricklade et, pour l'y traquer, il lui aurait fallu déplacer ses armées vers le sud-est, dans le cercle formé par les forteresses d'Étienne : Bampton, Faringdon, Purton et Malmesbury, toutes en mesure de détacher des compagnies pour repousser ses propres troupes ou, pis encore, pour les cerner, transformant ainsi les assiégeants en assiégés. Mais Greenhamsted se trouvait à moins de la moitié de cette distance ; attaquée avec détermination, la forteresse pourrait être prise et pourvue d'une nouvelle garnison avant que les renforts d'Étienne puissent arriver. Une perspective toute différente qui faisait étinceler d'ardeur ses prunelles tandis que des boucles folles échappées de ses tresses fouettaient l'air avec la vigueur de sa résolution et de sa passion.

— Il est à portée de main ! s'exclama-t-elle, vindicative. A portée de main et je l'aurai ! Dussé-je mettre sous les armes le dernier de mes hommes et la dernière de mes machines de guerre, cela en vaut la peine.

S'emparer d'un homme qu'elle haïssait valait tous les efforts qu'elle refusait d'accomplir pour racheter un homme qui l'avait servie, trop fidèlement servie, et avait sacrifié pour elle sa liberté. Yves sentit son sang se glacer d'appréhension. Que pourrait-elle faire de Philippe une fois qu'elle l'aurait pris, si ce n'est le rendre à son père qui sans doute le briderait et l'enfermerait mais ne le maltraiterait sûrement pas ? Elle finirait par se lasser de sa haine, une fois qu'elle aurait maîtrisé et dominé celui qui l'avait trahie. Rien de pire ne pouvait arriver. Il se pourrait même qu'une réconciliation intervienne lorsque le père et le fils, contraints de se rencontrer, n'auraient plus qu'à s'entendre ou se détruire mutuellement.

— Je l'aurai, répéta lentement l'impératrice, d'une voix vibrante. Il s'agenouillera à mes pieds, devant sa garnison prisonnière. Puis il sera pendu, conclut-elle férocement.

Suffoqué, Yves ne put émettre le hurlement d'horreur et de consternation qui l'étouffait. Sa gorge serrée retenait les protestations dont son cœur débordait. Elle ne pouvait parler sérieusement. Le fils de son frère, un fils révolté sans doute, mais qui n'en était pas moins

la chair et le sang de son père, son propre neveu, le petit-fils d'un roi. Ce serait écraser le dernier scrupule qui avait empêché cette guerre de se muer en bain de sang universel, un usage qu'il ne fallait pas détruire. Des parents pouvaient brutaliser, tromper, abuser et manipuler des parents ; ils ne pouvaient les tuer. Et pourtant, le visage de Mathilde avait adopté la rigidité du fer sous laquelle couvait, jubilatoire, la résolution absolue et implacable d'accomplir son projet.

S'étant brusquement détourné de sa contemplation détachée du monde extérieur qui sombrait dans le noir, le roi David regarda d'abord sa nièce, puis le maréchal et l'intendant dont les regards étincelants confirmèrent son alarme. Même le roi hésitait à dire crûment ce qu'il avait à l'esprit ; il avait une longue expérience des réactions de l'impératrice au moindre blâme et, s'il ne craignait pas ses accès de rage, il connaissait leur persistance forcenée et sa désespérante impuissance à les maîtriser aussi longtemps qu'ils duraient. D'un ton parfaitement calme et raisonnable, il demanda :

— Est-ce bien sage ? Étant donné l'offense qu'il vous a faite et votre droit indéniable, il pourrait valoir la peine de mettre la main sur lui en ce moment. Cette mesure pourrait vous débarrasser d'un ennemi ; l'autre vous en susciterait sûrement une bonne douzaine de plus. Après la conférence sur la paix, ce serait le moyen d'assurer la perpétuation de la guerre avec plus d'acharnement que jamais.

— Et le comte n'est pas là, si bien qu'on ne peut le consulter, souligna l'intendant.

Robert n'est pas là, pensa Yves *in petto,* frappé par une idée lumineuse. Pour cette raison justement, elle va se mettre en route cette nuit même, lancer les préparatifs pour déplacer ses pièces de siège immédiatement transportables, rassembler tous les hommes qu'elle peut lever, laisser à l'abandon ses autres projets, tout faire pour tailler une brèche dans La Musarderie avant que le comte de Gloucester n'ait vent de ce qu'elle trame. Elle le fera hardiment, forte d'une noire ingratitude. Elle pendra Philippe et mettra le comte Robert devant le fait accompli, devant son fils mort. Elle osera ! Puis viendra le temps du chaos effroyable, fatal à sa propre cause, mais peu lui importe : elle aura passé la corde au cou de son pire ennemi.

— Madame, s'écria-t-il avec une fougue à l'opposé de la modération prudente du roi David, vous ne pouvez faire cela ! Je vous ai offert une place forte et la délivrance d'un excellent soldat qui rejoindrait vos rangs. Je ne vous offre pas une mort dont le comte Robert souffrirait jusqu'à son dernier jour. Prenez Philippe, remettez-le prisonnier au roi son père, laissez-les résoudre ce qui les concerne seuls. Une telle démarche serait loyale. Mais ce que vous avez dit, vous ne pouvez, vous ne devez pas le faire !

Elle s'était dressée sous l'effet d'une rage qu'elle contenait

néanmoins car ce jeune insolent n'était que menu fretin ; il convenait de l'écarter plutôt que de l'écraser d'autant que, pour l'instant, elle avait encore besoin de lui.

Yves l'avait déjà vue s'emporter de la sorte et réduire à néant quelques malheureux ; à présent, ses foudres le visaient et malgré sa colère dévorante, il recula.

— Êtes-vous en train de me dicter ce que je dois et ne dois pas faire, jeune blanc-bec ? Votre rôle est d'obéir et vous obéirez ou vous serez cadenassé dans un cachot pire et des fers plus lourds que ceux dont vous sortez. Maréchal, convoquez immédiatement en conseil Salisbury, Reginald et Redvers. Ordonnez aux ingénieurs de rassembler les mangonneaux et tout ce qui se déplace rapidement. Ils nous précéderont. Je veux que demain à midi, l'avant-garde ait pris la route et que le gros de l'armée soit rassemblé. Je veux que le traître soit mort d'ici quelques jours et n'aurai de repos avant de le voir pendu. Trouvez-moi des hommes qui connaissent les routes et Greenhamsted, nous en aurons besoin. Et vous, fit-elle en dirigeant vers Yves son regard sulfureux, attendez dans l'antichambre que l'on vous appelle. Vous dites pouvoir dessiner les plans de La Musarderie ; prouvez-le. Et faites-le bien. Signalez les points faibles que vous avez repérés. Soyez-moi reconnaissant de vous laisser en liberté avec un épiderme intact et prenez garde ; si vos plans ne sont pas à la hauteur de vos promesses, vous perdrez l'un et l'autre. Et maintenant, hors de ma vue !

CHAPITRE XI

A présent, il n’y avait plus rien à faire si ce n’est poursuivre ce qui avait été fait et ne pouvait être défait, en tirer le meilleur et tenter par tous les moyens possibles de prévenir le pire. Yves était toujours aussi résolu à retourner à La Musarderie et à tenir son rôle dans la bataille nécessaire pour délivrer Olivier. Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour précipiter l’assaut. Il avait passé une partie de la nuit à dresser les plans de la place forte et du terrain, depuis la crête jusqu’à la rivière en contrebas, et estimé de son mieux la surface du terrain nu qui cernait la forteresse et le secteur que les pièces de siège auraient à battre. Il avait même signalé la tour de la courtine qui, d’après ses observations, avait été endommagée et réparée ; on pourrait sans doute y pratiquer une brèche. Une fois Olivier libéré de son cachot, l’impératrice serait la bienvenue au château mais Yves lui déniait le droit de tuer le gouverneur. Pourrait-il l’en empêcher ? Contredite par des hommes plus téméraires et plus réputés que lui, elle avait reparti avec véhémence que le comte Robert était aussi mortellement offensé qu’elle par la trahison de Philippe et qu’il approuverait sans hésiter l’exécution de son fils. Elle n’en était pas moins férocement impatiente de boucler l’affaire avant que son frère n’ait eu vent de ses intentions. Non qu’elle eût peur de Robert ou refusât d’admettre qu’elle ne pouvait rien entreprendre sans lui. Chacun savait qu’elle l’avait déjà humilié en public, avec l’arrogance et la brutalité dont elle usait envers tous. Non, son but était de le mettre devant la mort accomplie, sans discussion, sans rédemption possible, afin que triomphent son action personnelle, infaillible et absolue, et l’affirmation de sa suprématie. Depuis des années, elle l’exploitait et s’appuyait sur lui sans jamais cesser de le jalouser et de lui en vouloir de sa prééminence.

Après la fin du conseil, pendant les quelques heures qui lui restaient avant l’aube, Yves, enroulé dans son manteau, s’endormit sur un banc dans la grande salle, sans que ses esprits troublés lui eussent fourni la moindre idée sur la façon de prévenir la vengeance de l’impératrice. Car cet acte diviserait ses partisans, lui en aliénerait une partie et ferait sortir du fourreau toutes les épées qui n’étaient pas

encore nues et sanglantes, pour prolonger et envenimer cette guerre empoisonnée. Ensuite, lui-même ne voulait pas la mort de Philippe, bien qu'il ne disposât pas, après une telle journée, de la lucidité nécessaire pour en sonder les raisons. En d'autres circonstances, il aurait pu aimer cet homme intimidant, renfermé, difficile à connaître, de même qu'Olivier l'avait aimé, sans l'avoir non plus compris.

Yves dormit comme une souche presque jusqu'à l'aube. Alors il s'équipa et quand pointèrent les heures blafardes du petit jour, il prit la route avec le corps principal de l'armée de l'impératrice, sous les ordres de John FitzGilbert, pour attaquer La Musarderie.

Le déploiement des forces autour du château fut laissé aux soins du maréchal qui connaissait son affaire. Sous ses ordres, les ingénieurs et leurs mangonneaux prirent position le long de la crête, sans bruits ni ébranlements susceptibles de parvenir aux oreilles des guetteurs sur les murs, et les compagnies sur des points stratégiques sous le couvert, tout autour du site, du bord de la rivière jusqu'aux confins du village où l'impératrice et ses dames avaient pris possession de la maison du prêtre qu'elles préféraient aux rigueurs d'un camp. L'opération aurait été beaucoup plus difficile et le secret éventé avant la fin du jour si les villageois de Greenhamsted, qui avaient plutôt bien vécu sous les Musard, avaient envoyé un des leurs prévenir l'actuel gouverneur de La Musarderie. En donnant leur consentement à l'occupation présente, ils assuraient leur position auprès de la faction qui venait de surgir parmi eux avec une force convaincante. Ils tenaient à leur paix, s'accommodaient avec circonspection de la soldatesque envahissante et attendaient les événements.

La mise en place se poursuivit dans l'obscurité et les premiers feux du camp le plus élevé, mal dissimulés et insuffisamment contenus, alertèrent les gardes sur les remparts. Une inspection sur le chemin de ronde permit de détecter nombre de lueurs semblables dispersées dans les arbres sur tout le pourtour du terrain dégagé.

— Il a lancé sur nous toute l'armée de l'impératrice, confia froidement Philippe à Cadfael du haut de la tour sud, en observant les minces éclairs qui dessinaient le cercle des assiégeants. Un garçon de sa suite ! C'est pur hasard qu'elle ait rassemblé autour d'elle à Gloucester un conseil des comtes, venus avec leurs compagnies alors que, sans eux, j'aurais pu m'en tirer. Allons, je l'invite à la fête. Je suis aussi prêt que je peux l'être malgré les inégalités qui jouent contre moi. Nous verrons demain. Du moins sommes-nous prévenus.

Puis, se tournant avec une grande courtoisie vers le moine, son hôte, il proposa :

— Si vous voulez vous retirer, frère, faites-le à présent en toute liberté pendant qu'il est encore temps. Ils feront preuve de respect et

d'hospitalité envers vous.

— Je suis très sensible à cette proposition, répondit Cadfael d'un ton aussi placide, mais je ne partirai pas d'ici sans mon fils.

Lorsqu'il fit tout à fait nuit, Yves sortit de son repaire sous les arbres et se dirigea vers le nord ; dans le ciel moutonneux, la lune et les étoiles avaient disparu derrière les nuages bas. Rien ne se passerait cette nuit. Après une telle démonstration de force, il y aurait certainement une demande de reddition avant que ne soit détruit d'emblée un objectif d'une telle valeur. A l'aube, donc. Lui-même disposait de cette seule nuit pour prendre contact, s'il le pouvait.

Yves bénéficiait d'une excellente mémoire. Il avait retenu mot pour mot ce que Philippe avait dit de son hôte inattendu : « Il peut réciter les heures dans ma chapelle en toute sécurité, comme à Shrewsbury. C'est d'ailleurs ce qu'il fait, y compris à matines. » Yves savait également où devait se trouver la chapelle : lorsqu'on l'avait extirpé de son cachot pour le conduire du donjon à la grande salle, il avait vu le chapelain émerger d'un obscur couloir de pierre, son missel à la main. Quelque part du côté de ce passage, Cadfael devait, selon la volonté de Dieu, réciter son office solitaire avant que n'éclate la bataille. Cette nuit entre toutes, il dirait avec ferveur ses prières.

L'obscurité, certes, était une bénédiction ; néanmoins, dans son manteau noir et tout silencieux qu'il fût, une palpitation dans l'épaisseur des ténèbres, un simple déplacement d'air pouvaient révéler le moindre mouvement. La pente nue qu'il avait à traverser lui parut soudain une interminable et bien rebutante affaire. Mais un flanc de colline chauve présente tout de même des ondulations et des ravines assez profondes pour offrir un sillon depuis les arbres jusqu'à la courtine et au recoin ténébreux sous la tour nord où poussait la grande vigne. Un creux dans le sol pouvait procurer une sorte d'abri grâce aux dégradés de l'ombre. Il espérait ardemment apercevoir la tête du garde qui arpentait la longueur du rempart entre les deux tours mais il en était encore trop loin. Une fois parvenu à mi-distance, la différence d'opacité entre la masse compacte et le ciel serait peut-être suffisante pour que s'ébauche le contour des tours et des créneaux, fût-il encore flou ; ou celui d'une tête en mouvement qui se détacherait contre l'espace lorsque le guetteur ferait sa patrouille sur sa portion de chemin de ronde. Mieux valait ne pas souhaiter une meilleure visibilité qui signifierait que lui-même pourrait être repéré.

Il s'enroula dans son lourd manteau de ratine et sortit du couvert des arbres. Du fond des cours, le pâle reflet de la lueur des torches formait un halo tout juste perceptible sous la couche épaisse des nuages. Les yeux rivés sur ce halo, il avança dans sa direction, ses pieds tâtant le sol invisible à la manière des aveugles qui s'en servent

ainsi, faute de vision. Il avançait d'un pas ferme, bénissant l'absence de vent qui aurait fait flotter son manteau ou ses cheveux, trahissant ainsi sa présence, même à distance.

La masse noire dressée vers le ciel se rapprochait. Yves commençait à percevoir les bruits qui en montaient et ceux des guetteurs sur la muraille lors des relèves de la garde. Tout à coup, l'éclat d'une torche flamba et une voix appela, comme si quelqu'un arrivait du fond de la cour. Yves s'aplatit au sol, enfoui jusqu'à la tête sous son manteau, et adopta le silence et l'immobilité ambiants au cas où les deux hommes là-haut regarderaient par l'embrasure, habiles à déceler grâce à un signe infime l'approche d'un être vivant. Mais l'homme à la torche s'éclaira lui-même alors qu'il redescendait l'escalier. L'alerte était passée.

Yves se releva prudemment et resta un moment immobile pour souffler et inspecter le terrain devant lui avant de reprendre son approche silencieuse. A présent il était assez près pour distinguer, car le mouvement rend l'invisible perceptible même dans le noir, la tête du garde qui parcourait la longueur du mur entre les tours. A l'angle de la tour commençait le hourd ; il l'avait observé avec soin avant la tombée du jour et avait vu que les branches épaisses et envahissantes de la vigne lançaient leurs bras entortillés et agrippaient la galerie de bois qui surplombait la pierre. Il serait possible de les escalader pour accéder à la galerie pendant que la ronde du guetteur le retenait dans l'autre direction. Et ensuite ?

Yves n'était pas armé. Une épée et un fourreau sont d'un piètre secours pour escalader les vignes ou les remparts d'une forteresse et il n'avait pas l'intention d'attaquer le garde de Philippe. Tout ce qu'il voulait, c'était s'introduire dans la place et en ressortir à l'insu de tous, après avoir transmis l'avertissement qu'il voulait communiquer en vue de préserver la très fragile chance de réconciliation et de paix qui avait survécu à l'échec de Coventry. L'accomplissement de sa mission dépendait de la chance et de son habileté.

Sur le mur, le garde s'éloignait vers la tour suivante. Yves en profita pour courir jusque-là malgré le terrain accidenté, s'affaler sans dommages sous le mur et poursuivre son avancée jusqu'à l'angle où il s'enfouit sous la masse des branches. Le hourd qui le surplombait devenait ici une protection. On était encore à une heure environ de minuit et il pouvait se permettre de souffler quelques minutes et d'écouter le bruit des pas au-dessus de lui, un bruit très faible, même quand il était proche, et qui s'éteignait pratiquement dès que le garde repartait.

Il devait abandonner son manteau ; ç'aurait été incommode, voire dangereux, de le garder pour grimper mais il avait pris soin de s'habiller entièrement de noir. Il laissa les bruits de pas revenir vers

lui deux fois pour mesurer l'intervalle de temps car, lors de chaque retour, il lui fallait se pétrifier sur place. La troisième fois, alors que le son s'évanouissait, il s'assura une forte prise au milieu des branches et se mit à grimper.

Presque dépourvue de feuilles, la vigne remuait à peine, ne bruissait pas, et ses branches tordues et noueuses étaient très solides. Plusieurs fois au cours de son ascension, Yves dut se figer et demeurer immobile pendant que le guetteur au-dessus faisait une courte halte pour surveiller le terrain découvert, comme il avait dû le faire à brefs intervalles tout le temps qu'Yves progressait vers l'abri précaire du mur de la courtine. A un moment donné, alors qu'il cherchait une prise sur la maçonnerie arrondie de la tour, il enfonça profondément la main dans une archère et perçut le reflet d'une lumière à l'intérieur, réfléchi à travers une porte entrouverte. Il se rejeta en arrière dans l'angle formé par la pierre, craignant que quelqu'un ait pu l'apercevoir mais rien ne bougeait, et lorsqu'il essaya prudemment de voir à l'intérieur, il distingua seulement la tranche de la porte et la mince raie de lumière. Maintenant, s'il pouvait aussi y avoir une porte déverrouillée dans la tour à partir du chemin de ronde… Dès qu'ils avaient appris la menace, ils avaient transporté des projectiles toute la journée et les mangonneaux légers et les espringales se trouvaient sur les remparts et les tours. Et les pierres et la ferraille ? Sûrement entassées ici en réserve, ainsi que les traits et les javelots pour les espringales…

Plein d'espoir, Yves attendit avant de se remettre en mouvement.

Les tours de La Musarderie dépassaient d'une courte hauteur le mur crénelé et la vigne avait poussé ses branches supérieures sur la pierre, plus haut que le hourd. Il atteignit la solide barrière de bois avant de le réaliser et s'immobilisa pour voir au-delà ce qui se trouvait le long de la galerie. Il était cette fois à moins de trois pas du garde quand celui-ci arriva au bout de sa ronde et fit demi-tour. Yves le laissa s'éloigner jusqu'au milieu de son secteur avant d'oser tendre la main vers le puissant barreau où commençait le hourd et de sauter dans la galerie. Encore un tour du veilleur avant qu'il puisse grimper sur le chemin de ronde. Il en était tout près, sous un des merlons, et attendit à nouveau que les pas viennent jusqu'à lui et repartent. Puis il se coula en rampant à travers l'embrasure jusqu'au solide niveau de pierre et se tourna vers la tour. C'était là que la garnison avait amoncelé les projectiles pour les machines de défense mais la porte, à présent fermée, n'aurait pas cédé sous sa poussée. Les assiégés n'avaient pas eu besoin d'utiliser la tour pour monter leurs chargements : un treuil était demeuré au-dessus de la trappe qui donnait sur la basse-cour, juste en haut de l'un des escaliers qui

montaient de celle-ci au rempart. Il n'y avait qu'une issue à emprunter avant que le guetteur ne fît demi-tour à la fin de son parcours. Yves descendit les premiers degrés de la volée avec une précipitation désespérée, puis il s'accrocha par les mains au rebord et poursuivit sa périlleuse descente, oscillant au-dessus de la dénivellation.

Il resta suspendu le temps que le garde passe et repasse puis reprit son pénible périple jusqu'à l'angle de la cour, providentiellement écarté et obscur. Des bruits et de la lumière provenaient encore de la lointaine armurerie et des silhouettes floues et muettes se croisaient entre le corps de logis et les magasins, la forge et l'armurerie. Les hommes de La Musarderie exécutaient dans le calme et avec efficacité leurs tâches d'assiégés, sans que nul ne sache encore l'importance des armées dressées contre la place. Yves se laissa tomber de quelques marches avant la fin de l'escalier et se plaqua contre le mur pour examiner les lieux.

Il n'était pas loin du donjon, trop cependant pour prendre le risque d'une course suspecte. Il dut se forcer pour sortir de sa cachette et marcher d'un pas rapide et affairé, comme les quelques personnes encore dehors à cette heure avancée. On économisait les torches dans les lieux les plus familiers et il n'avait qu'à garder son visage à l'abri des sources de lumière et paraître se hâter vers une mission d'importance capitale pour la garnison. S'il croisait quelqu'un de près, il lui suffirait de bafouiller quelques mots, l'urgence de sa mission requérant toute son attention. Ce qui était d'ailleurs pure vérité. Mais il parvint à la porte ouverte, entra sans encombre et poussa un soupir de soulagement.

A pas de loup, il se faufilait dans l'étroit passage dallé lorsque le chapelain sortit soudain par une porte et s'avança vers lui, portant un flacon d'huile car il venait sans doute de remplir la lampe perpétuelle de l'autel. Le temps manquait pour fuir et pareille tentative n'aurait pas échappé au vieil homme, si fatigué et soucieux qu'il parût. Yves s'effaça respectueusement contre le mur pour lui laisser le passage et s'inclina profondément lorsqu'ils se frôlèrent. Des yeux de myope l'effleurèrent avec affabilité et une voix résignée mais tranquille le bénit, le laissant frissonnant, presque honteux. L'épisode pourtant lui parut de bon augure. Le chapelain lui avait même indiqué où se trouvait la chapelle. Il y pénétra, empli d'humilité et gratitude, et s'agenouilla pour remercier Dieu des grâces imméritées qui l'avaient conduit aussi loin. Il en oublia même toute prudence : être en état d'alerte au moindre bruit, veiller à sa sécurité, réfléchir à la façon dont il trouverait le moyen de sortir. Il était là où il avait décidé d'être et Cadfael ne lui ferait pas défaut.

La chapelle était haute, étroite, froide comme la pierre mais son austérité avait été quelque peu adoucie par les épaisses tentures de

laine dont on avait garni les murs et la draperie qui recouvrait la face interne de la porte. Dans la lumière indécise de l'angle derrière la porte, là où se rejoignaient les amples plis des tentures du mur et de la porte, une homme debout pouvait se dissimuler. A moins que quelqu'un n'entre et n'ouvre tout grand la porte, sa présence clandestine passerait inaperçue. Yves s'y glissa, disposa les plis de façon qu'ils le recouvrent entièrement et se prépara à attendre.

Depuis qu'il était l'hôte de La Musarderie, Cadfael s'était toujours réveillé à minuit, la force de l'habitude y étant évidemment pour beaucoup, mais aussi le besoin de se raccrocher au souvenir de sa vocation et du lieu dont son cœur était épris. S'il devait ne pas le revoir de son vivant, il importait d'autant plus que ce lien ne fût pas brisé pendant le temps qui lui restait à vivre. La consolation qu'il trouvait à respecter les observances monastiques tenait beaucoup au fait qu'il pût le faire dans la solitude. Le chapelain respectait les obligations de l'adoration quotidienne exigées d'un prêtre séculier mais ne suivait pas les heures canoniales bénédictines. Une seule fois, à matines, Cadfael avait partagé la chapelle, lorsque Philippe avait éprouvé le besoin de dire un mot à Dieu.

Cette nuit-là, n'ayant pas eu à se tirer volontairement du sommeil, il y arriva un peu avant l'heure. La plupart des hommes de la garnison ne dormiraient pas leur content cette nuit. Il récita l'office et, toujours à genoux, se perdit dans de sombres pensées. Toutes les prières qu'il pouvait faire concernant Olivier avaient déjà été dites et entendues, maintes fois reformulées en esprit et rappelées à Dieu. Et tout plaidoyer en faveur de lui-même semblait hors de propos à l'heure où le jour disparaissait avec ses inquiétudes sans solution, où les soucis du lendemain, encore inconnus, n'avaient nul besoin d'être anticipés.

Quand il se releva et se tourna vers la porte, il vit onduler les plis de la tenture. Une main apparut qui en tenait le bord et repoussa de côté la lourde draperie. Cadfael ne dit mot, ne bougea pas et Yves s'avança vers lui, ébouriffé, sale, l'œil dilaté, lui signifiant silence et prudence d'un geste pressant de la main. Ils restèrent ainsi un instant, figés, les yeux dans les yeux. Puis Cadfael posa doucement la main contre la poitrine d'Yves pour lui faire réintégrer sa cachette et s'accota à l'encadrement de la porte pour inspecter des deux côtés le long corridor de pierre. La chambre de Philippe était fermée et il était peu probable qu'il s'y trouvât cette nuit. De ce côté, rien ne bougeait et la petite cellule de Cadfael était à moins de dix mètres. Il recula pour s'emparer du poignet d'Yves qu'il entraîna jusqu'à son refuge dont il ferma la porte sur le monde. Ils s'étreignirent et demeurèrent un moment tendus, l'oreille aux aguets, mais tout était tranquille.

— Parle bas, recommanda Cadfael, le chapelain dort à côté mais nous n'avons pas trop à craindre ; les murs intérieurs sont très épais. Et dis-moi ce que tu fais ici ? Comment es-tu entré ?

Il serrait toujours le poignet d'Yves, au point de lui faire mal. Il relâcha son étreinte et fit asseoir sur son lit le visiteur inattendu en le saisissant aux épaules, comme si le fait de le toucher le rendrait invulnérable.

— C'est de la folie ! Que peux-tu faire ici ? Et moi qui étais si heureux de te savoir loin de tout ça !

— J'ai escaladé la vigne, murmura Yves, frissonnant à ce souvenir. Et je repartirai par le même chemin, à moins que vous n'en connaissiez un meilleur.

Cadfael le sentait vibrer entre ses mains comme la corde d'un arc après le départ de la flèche.

— Ce n'est pas un exploit, poursuivit Yves, si le veilleur peut être distrait le temps que j'atteigne la galerie. Mais laissons cela, rien ne presse. Cadfael, il fallait absolument que je vienne vous avertir. Il faut lui dire qu'elle a l'intention…

— Lui qui ? releva vivement Cadfael. Philippe ?

— Bien sûr, Philippe ! Il faut qu'il sache ce qui l'attend. L'impératrice et une demi-douzaine de ses barons rassemblés à Gloucester, avec leurs troupes : Salisbury, Redvers de Devon, FitzRoy, Bohun, le roi d'Écosse, la plus grande armée dont elle ait disposé depuis un an ou plus. Elle a résolu de lancer tout ce monde contre cette forteresse. Cela lui coûtera sans doute cher mais elle l'aura, et rapidement, avant que Gloucester ait eu vent du projet.

— Gloucester ? s'étonna Cadfael. Mais elle a besoin de lui, elle ne fait rien sans lui. D'autant qu'il s'agit de son fils, révolté ou non.

— Ne comptez pas là-dessus ! s'exclama Yves, véhément. Pour cette raison justement, elle veut qu'il demeure à Hereford dans l'ignorance totale jusqu'à ce que tout soit terminé. Cadfael, elle veut faire pendre Philippe, en finir avec lui. Elle l'a juré et elle le fera. Lorsque Robert l'apprendra, il ne lui restera qu'à ensevelir un cadavre.

— Elle n'osera pas, protesta Cadfael, la respiration sifflante.

— Elle osera. Je l'ai vue, je l'ai entendue. Elle est assoiffée de meurtre et elle tient sa chance. Elle a déjà le mors aux dents. Je ne sais si Robert lui-même pourrait briser son étreinte mortelle, mais elle n'a pas l'intention de lui en laisser l'occasion. Tout sera consommé avant même qu'il ne le sache.

— Elle est folle ! dit Cadfael.

Il laissa retomber ses mains des épaules du garçon et s'assit, horrifié par la longue cohorte des abus et des atrocités qui suivraient cette mort : les ultimes vestiges de fidélité réduits à néant, les liens familiaux brisés, les derniers espoirs de conciliation et de modération

lacérés et jetés à tous vents.

— Il l'abandonnera, reprit Cadfael. Il se peut même qu'il se retourne contre elle.

De fait, les choses auraient pu finir ainsi, imposant par la force un arrangement qu'ils n'avaient su trouver en s'accordant. Mais non, Robert était incapable de s'en prendre à sa sœur ; il se retirerait du champ de bataille avec son deuil et sa douleur, et laisserait aux autres le soin d'abattre Mathilde. Une entreprise de longue haleine et, pour le pays dévasté et inlassablement disputé entre les deux camps, une plus longue et plus sombre agonie.

— Je sais, dit Yves. Elle ruine sa propre cause et condamne au chaos permanent tous les hommes des deux bords, sans parler des pauvres êtres qui ne demandent qu'à pouvoir semer et moissonner leurs champs, mener leur commerce, élever en paix leurs enfants. J'ai tenté de le lui dire, en pleine figure. Elle m'aurait volontiers fouetté. Elle n'écoute personne. Il fallait donc que je vienne.

Et pas seulement pour essayer d'enrayer une politique désastreuse, pensa Cadfael, mais aussi parce que cette mort imminente offensait Yves et qu'il fallait empêcher cet acte barbare. Le garçon ne voulait pas que Philippe FitzRobert meure. Bien sûr, il était venu en armes pour délivrer Olivier et il aurait défendu cette position jusqu'à son dernier souffle. Mais jamais il ne serait complice de la vengeance féroce de sa souveraine.

— Tu es venu pour me voir, dit Cadfael. Maintenant que tu me vois, dis ce que tu attends de moi.

— Que vous le préveniez, dit Yves simplement. Dites-lui ce qu'elle a en tête, persuadez-le, car elle ne renoncera jamais. Faites-lui connaître l'entière vérité avant qu'il n'ait à faire face à ses exigences. Elle préférerait garder la forteresse et l'occuper intacte plutôt que d'avoir à la raser mais elle la rasera s'il le faut. Il se pourrait qu'il parvienne à une transaction qui lui laisserait la vie s'il abandonnait La Musarderie.

Mais le garçon ne croyait pas vraiment à l'éventualité d'une telle solution et Cadfael, lui, la savait impossible.

— Dites-lui toute la vérité, reprit Yves. Ensuite, la décision lui appartiendra.

— J'y veillerai, assura gravement Cadfael. Je lui dirai très exactement ce qui est en jeu.

— Il vous croira, affirma Yves dont le visage se détendit.

Il s'étira, soupira et rejeta la tête contre le mur :

— Et maintenant, je ferais bien de réfléchir à la façon dont je vais me sortir d'ici.

A présent, tout le monde était habitué à la présence de Cadfael ;

il était inoffensif, et le gouverneur, qui l'avait accepté, respectait ce que représentait son habit. Le frère se mêlait librement aux uns et aux autres, déambulait à son gré dans l'enceinte de la forteresse et bavardait avec les interlocuteurs de son choix. C'était pour Yves un atout non négligeable au moment de quitter les lieux par la voie qu'il avait empruntée pour s'y introduire.

La meilleure façon de ne pas se faire remarquer, lui dit Cadfael, consiste à se déplacer comme une personne qui a le droit et une raison légitime de se rendre où elle va, en évitant d'adopter une allure furtive. Risquée en plein jour, évidemment, même au milieu d'une garnison importante d'hommes d'âge et d'aspect assez semblables, mais parfaitement valide dans l'obscurité, à travers des cours moins éclairées qu'à l'ordinaire pour éviter de fournir à l'ennemi une idée approximative des approvisionnements.

A côté de Cadfael, Yves traversa la cour jusqu'au bas de l'escalier qui menait au chemin de ronde, d'un pas désinvolte et mesuré, comme s'il exécutait un ordre ; puis il se fondit contre le mur du recoin obscur tandis que le frère grimpait quelques marches, se penchait dans une embrasure entre les merlons du rempart et parcourait du regard les lueurs des feux disséminés au loin parmi les arbres. Le veilleur qui arrivait à l'extrémité de son parcours se pencha près de lui et ils échangèrent leurs impressions ; lorsque le veilleur reprit sa ronde vers la tour suivante, Cadfael l'accompagnait. L'oreille aux aguets, Yves entendit faiblir le son de leur voix au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient. Sitôt que la distance lui parut suffisante, il enjamba prestement l'escalier et se jeta dans l'embrasure pour s'aplatir sur le plancher du hourd, sous un merlon. Il était à l'extrémité de la galerie ; les branches noueuses et les vrilles enlacées de la vigne pesaient sur lui mais il n'osa pas s'en dégager et se relever avant que le veilleur ne soit revenu et reparti, laissant Cadfael retrouver son lit pour les dernières heures de la nuit.

Au-dessus d'Yves, la voix familière souffla doucement :

— La voie est libre. Vas-y !

Yves se leva, se hissa sur le parapet puis, dans l'enchevêtrement de la vigne, il entama avec précaution sa descente jusqu'au sol lointain. Lorsque le garçon eut disparu et que les soubresauts bruissants des branches noires se furent estompés, Cadfael regagna la cour et se mit en quête de Philippe.

Le gouverneur avait fait seul l'inspection de ses défenses qu'il estimait en aussi bon état qu'il avait eu le moyen de les préparer. L'attaque ne s'était pas fait attendre : le jeune Hugonin avait dû faire preuve d'une persuasion peu commune et l'impératrice se trouver bien pourvue en hommes et armements. Sinon, il aurait eu plus de temps

pour prendre ses dispositions. Peu importe, on en verrait plus rapidement l'issue.

Cadfael le découvrit sur le chemin de ronde au-dessus de la porte ; il scrutait la chaussée ouverte par laquelle, dès l'aube, le premier envoyé approcherait, porteur du drapeau parlementaire.

— Ah, c'est vous, frère, dit Philippe à peine surpris. Je pensais que vous dormiez depuis des heures.

— C'est une nuit où l'on songera au sommeil quand tout ce qui doit être fait aura été fait, dit Cadfael. Or, une chose doit être faite et je suis là pour m'assurer qu'elle le soit. Messire Philippe, je dois vous dire les intentions terrifiantes de l'impératrice à votre égard et vous-même devez les prendre au sérieux. Yves Hugonin a rameuté toute cette troupe contre vous pour délivrer son ami et parent. Mais pas l'impératrice ! Qui est ici non pour s'emparer d'une place forte, bien qu'elle doive le faire en premier lieu, mais pour s'emparer d'un homme. Et quand elle vous tiendra, elle vous fera pendre.

Il y eut un silence. Philippe regardait vers l'est, là où paraîtrait la première traînée grise qui précède l'aube. Au bout d'un moment, il dit tranquillement :

— Je n'ai jamais douté de ses intentions. Dites-moi plutôt, frère, pour autant que vous le sachiez, si telles sont aussi celles de mon père à mon égard.

— Votre père n'est pas sous les armes, répondit Cadfael. Il ignore que l'armée de l'impératrice est en mouvement et elle fera l'impossible pour qu'il ne l'apprenne pas avant que tout soit terminé. Votre père se trouve actuellement à Hereford avec le comte Roger. Pour une fois, elle manœuvre sans lui et ce n'est pas sans raison. Elle voit son principal ennemi à portée de mangonneau. Elle est là pour vous détruire. Étant donné le mal qu'elle se donne pour le lui cacher, acheva Cadfael d'une voix douce et détachée, il semblerait, en tout cas, que l'impératrice ne soit nullement assurée de l'état d'esprit de votre père à votre égard.

Un nouveau silence tomba entre eux. Puis, sans tourner la tête, Philippe déclara :

— Je la connais trop bien pour pouvoir encore m'étonner et ne m'attendais à rien de mieux de sa part, au cas où l'on devait en arriver là. Je n'ai pas tenu compte d'elle lorsque je me suis tourné vers le roi, c'est vrai, bien qu'il soit moins vrai ou seulement partiellement vrai que je me sois retourné contre elle. Elle était inefficace, voilà tout. Alors qu'ici, voire même en Normandie, Étienne était et demeure l'homme qui monte. S'il peut gagner, alors qu'elle ne le peut, et mettre un terme à l'anarchie et au saccage, que les casaques se retournent en aussi grand nombre qu'il le faut pour y parvenir. Toute conclusion qui laissera les hommes vivre, labourer leurs champs, emprunter des

routes sûres et faire prospérer leur commerce en sécurité doit être préférée, sans égards pour les droits et les triomphes des monarques. Mon père a décidé la voie que j'ai prise. En ce qui me concerne, autant vaut Étienne que Mathilde s'il peut rétablir l'ordre. Je comprends la rage de l'impératrice. Je lui accorde le droit de me haïr de toutes ses forces et m'inclinerai devant sa haine.

C'était la première fois qu'il parlait si librement, avec modération, sans regret et sans remords.

— Si vous croyez réellement qu'elle vous destine cette mort infamante, ma mission est accomplie, dit Cadfael. Disposant de toutes les données, vous déciderez comment faire front. Elle veut conquérir autant que se venger. Si vous choisissiez, vous pourriez marchander.

— Il y a des choses dont je ne fais pas commerce, dit Philippe en détournant la tête avec un sourire.

— Alors, écoutez-moi encore un moment, insista Cadfael. Vous avez parlé de l'impératrice. A présent, parlez-moi d'Olivier.

La tête brune de Philippe se détourna vivement. Muet, il regardait vers l'est où il n'y avait rien à voir, à moins que son esprit n'en peuplât les ténèbres.

— Alors je vous en parlerai, dit Cadfael, Je connais mon fils. Il est moins compliqué que vous et vous attendez trop de lui. Vous avez partagé bien des dangers, j'en suis sûr, vous vous faisiez mutuellement confiance et vous vous estimiez l'un l'autre. Lorsque vous avez bifurqué, tandis que lui ne pouvait vous suivre, la rupture a été doublement amère car chacun de vous sentait que l'autre l'avait abandonné. Lui ne voyait que la trahison alors que vous y voyez un manque de compréhension équivalent à une traîtrise.

— C'est votre version, frère, dit Philippe recouvrant sa sérénité, pas la mienne.

— La différence tient à un fil, fit observer Cadfael. Vous ne tenez pas rancune à l'impératrice de son ressentiment. Pourquoi ne pas étendre à mon fils la même équanimité ?

Il ne reçut pas de réponse de Philippe mais n'en avait pas besoin car il la connaissait déjà. Olivier avait été tendrement aimé. L'impératrice ne l'avait jamais été.

CHAPITRE XII

Les envoyés arrivèrent à l'aube, menés par le maréchal. Sitôt franchie l'orée de la forêt, les cinq cavaliers empruntèrent la chaussée pour être bien en vue : en tête, un chevalier portait une oriflamme blanche, puis venait FitzGilbert, suivi de trois gardes sans armes ni armures apparentes pour signifier clairement qu'ils ne menaçaient pas et ne craignaient rien. Tiré de son sommeil dès qu'ils furent en vue, Philippe se rendit sur le chemin de ronde au-dessus de la porte flanquée de tours pour les recevoir.

Sur le seuil de la grande salle, Cadfael aux aguets attendait que s'engage le dialogue. Entre les remparts régnait le silence qui prélude aux tempêtes ; immobiles et figés pour ne rien perdre des échanges, les hommes frémissaient d'une excitation souvent ressentie, désormais habituelle et presque bienvenue, dont la peur était exclue.

Ayant fait halte à quelques pas des portes fermées, de façon à bien voir l'homme qu'il défiait, le maréchal le héla :

— FitzRobert, ouvrez vos portes à Sa Grâce l'impératrice et accueillez son envoyé.

— Dites ce que vous avez à dire là où vous êtes. Je vous entends parfaitement, répondit Philippe.

— Je vous fais donc savoir que votre forteresse est puissamment encerclée, annonça FitzGilbert d'une voix forte. Aucun renfort ne peut arriver jusqu'à vous et pas un de vos hommes ne peut sortir sans l'accord de Sa Grâce. Ne vous leurrez pas, vous êtes hors d'état de soutenir l'assaut que nous pouvons donner contre cette place. Que nous donnerons si vous vous obstinez.

— Que proposez-vous ? demanda Philippe, impassible. J'ignore ce qu'il en est pour vous mais, personnellement, j'ai à faire.

Rompu de longue date aux manœuvres de la guerre civile, FitzGilbert ne pouvait se laisser ébranler ni déconcerter par le ton dont on usait envers lui.

— Très bien, dit-il. L'impératrice, votre suzeraine, vous somme de livrer cette forteresse sur-le-champ. Sinon, elle la prendra d'assaut. Remettez-la intacte ou périssez avec elle.

— A quelles conditions ? demanda brusquement Philippe.

Précisez-les.

— Sans conditions ! Vous-même et tous ceux qui sont sous votre commandement devez vous soumettre à la volonté de Sa Grâce.

— Je ne livrerais même pas à Sa Grâce un chien dont l'aboi lui aurait déplu, répondit Philippe. Je pourrais étudier des conditions raisonnables. Dans ce cas cependant, il me faudrait votre garantie, oui, FitzGilbert, la vôtre, pour confirmer la sienne.

— Il n'y aura pas de négociation, répliqua sèchement le maréchal. Rendez-vous ou payez le prix.

— Prévenez l'impératrice que cela pourrait lui coûter cher, rétorqua Philippe. On ne nous achète pas à bas prix.

Le maréchal haussa ostensiblement les épaules et fit faire une volte à son cheval pour redescendre la pente.

— Nous vous aurons prévenus ! cria-t-il, sans se retourner.

Précédé de son héraut, suivi de son escorte, il gagna le bois au petit galop.

Ils n'attendirent pas longtemps. L'assaut débuta par une volée de flèches tirées de tous les couverts qui cernaient la forteresse. Le rempart était à la bonne distance pour un archer expérimenté et les imprudents qui se profilaient dans les embrasures constituaient autant de cibles parfaites. Il parut à Cadfael – il avait escaladé la tour sud-ouest, la plus proche du village sur la crête – que les attaquants ne craignaient pas d'être à court de flèches et que c'était en partie dans un but d'intimidation qu'ils prodiguaient leurs traits. Plus soucieux de ne pas gaspiller, les défenseurs ne tiraient qu'au vu d'un objectif à bonne distance, un téméraire sorti à découvert. S'ils épuisaient leurs projectiles, ils n'auraient aucun moyen de se réapprovisionner. Ils gardaient en réserve les épieux et javelots destinés aux espringales pour repousser les attaques massives. S'ils avaient à tirer sur une troupe, ils atteindraient forcément quelques cibles, mais auraient gaspillé leurs traits contre un individu en mouvement. Ce qu'ils ne pouvaient se permettre. Les armes de rempart, telles les grandes arbalètes, étaient fixées dans les ouvertures, quatre au sud-ouest, côté le plus exposé aux assauts de masse, deux autres à l'est et à l'ouest.

Ils disposaient seulement de deux mangonneaux qui ne trouveraient leur emploi que si le maréchal était assez imprudent pour lancer une attaque en force. C'étaient eux qui devaient craindre l'attaque d'engins de siège mais, en cas de besoin, de lourdes pierres lancées contre un groupe d'adversaires progressant vers les remparts pourraient faucher des rangs entiers, les obligeant à renoncer à cette manœuvre trop coûteuse.

Durant les premières heures, l'action fut plutôt décousue mais un ou deux archers ennemis avaient fait mouche : des écorchures,

simplement, ramassées par de jeunes étourdis qui s'étaient imprudemment exposés entre les merlons. Et quelques archers entraînés, postés sur le rempart, avaient certainement aussi fait couler le sang à l'orée des bois sur la crête. Jusqu'à présent, ils s'étaient contentés de tâter le terrain.

Puis le premier bloc vint heurter la courtine sous le hourd et rebondit, arrachant seulement quelques éclats de mortier, et les engins de siège, roulés hors de la limite du couvert, commencèrent à battre sans discontinuer les défenses. Ils avaient trouvé leur portée et les lourdes pierres se succédaient, sifflant dans l'air avant de s'écraser avec un bruit sourd à la base du mur, visant manifestement la tour où Yves avait relevé des traces de dégâts antérieurs et de réparations. Selon Cadfael, l'assaut se poursuivrait ainsi tout le jour et, à la nuit, ils essaieraient probablement d'approcher un bélier de la muraille pour achever le travail et ouvrir une brèche. Entre-temps, ils avaient en tout cas perdu l'un de leurs ingénieurs qui, dans sa fougue, s'était trop exposé à la vue. Cadfael avait noté qu'on le traînait à l'abri des arbres.

Il examina la croupe élevée qui dissimulait le village de Greenhamsted, en quête de mouvements sous les arbres et d'aperçus sur l'emplacement des machines camouflées. Il n'avait pas sa place sur ce champ de bataille. Rien ne l'attachait aux assiégeants ou aux assiégés, excepté leur commune appartenance à l'humanité, qu'il partageait, et le fait que leur sang pourrait couler. Et il aurait infiniment mieux à faire en se rendant utile de la seule manière qu'il pouvait se permettre ici. Mais, tout en parcourant le chemin de ronde, de merlon en merlon, attentif à sa peau comme un soldat entraîné, il s'aperçut qu'il approuvait la façon dont Philippe avait disposé ses archers et ses espringales ainsi que l'organisation pratique de la défense de sa garnison.

En bas, dans la grande salle, le chapelain et un intendant d'âge mûr soignaient les petites blessures reçues jusqu'à présent, ecchymoses et coupures provoquées par les éclats des pierres qui battaient le rempart et un ou deux impacts de flèche lorsqu'un bras ou une épaule s'était exposé à l'angle d'un merlon. Rien de grave encore. Cadfael savait trop bien qu'il y en aurait avant longtemps. Il se joignit à l'équipe des infirmiers, réconforté de découvrir qu'il n'aurait pas grand-chose à faire pendant quelques heures. Avant midi cependant, il apparut clairement que FitzGilbert avait reçu l'ordre de déployer contre La Musarderie tous ses moyens de combat pour en terminer rapidement.

Une première attaque frontale contre le poste de garde avait été menée de bonne heure, sous la couverture de jets ininterrompus de pierres destinées au pied de la tour ouest, mais les javelots des espringales en position au-dessus de la porte fauchèrent les rangs des

assaillants, qui furent contraints de reculer et d'emporter leurs blessés. Cette alerte avait partiellement détourné l'attention de l'attaque principale, et déplacé de leur poste nombre de défenseurs accourus renforcer les tours de la porte. Les assiégeants postés sur la hauteur en profitèrent pour pousser leur plus puissant mangonneau hors du couvert des arbres et lâcher contre les défenses leurs grosses pierres et des caissons de ferraille afin de pilonner sans discontinuer le hourd en bois, beaucoup plus vulnérable que la forte maçonnerie de la muraille. A l'intérieur, Cadfael sentait la salle trembler lors de chaque impact et l'air vibrer de son tonnerre. Si les attaquants allongeaient leur tir et utilisaient une trajectoire courbe pour envoyer leur projectiles contre les bâtiments de la cour, la garnison devrait bientôt se replier avec ses blessés à l'abri du donjon, solide comme le roc.

Un jeune archer couvert de sueur descendit ; son bras pendait, déchiré, dans une manche ensanglantée. Il s'assit, et respira profondément pendant que l'on coupait le tissu pour dégager sa blessure, puis que l'on nettoyait et pansait l'entaille.

— Mon meilleur bras, grimaça-t-il. Je peux encore déclencher l'espringale à condition qu'un autre la bande. Le hourd est en pièces sur une grande longueur et nous avons failli perdre un mangonneau quand le parapet s'est effondré mais nous avons réussi à le hisser par l'embrasure. Je me suis trop penché et voilà ce que j'ai récolté. Les archers de Bohun n'en ratent pas une !

L'action suivante, songea Cadfael en lissant le bandage autour du bras blessé, sera l'envoi de flèches enflammées sur le bois déchiqueté de la galerie. Comme ce garçon l'a expérimenté à ses frais, la distance n'excède pas leurs possibilités. Il n'y a pratiquement pas de vent contraire ; ce calme et le fond de l'air laissent présager un sérieux coup de froid et toutes ces poutres seront sèches comme de l'amadou.

— Ont-ils essayé d'atteindre le pied du rempart ? demanda-t-il.

— Pas encore.

Le jeune homme plia son bras bandé avec précaution et serra les dents. Réprimant d'un haussement d'épaules l'élancement douloureux, il se leva pour rejoindre son poste et ajouta :

— Ils sont pressés mais pas à ce point. Ils pourraient bien essayer cette nuit.

Au crépuscule, sous un ciel sans lune encombré de nuages bas, Cadfael gagna la cour, escalada le chemin de ronde et, bien à l'abri, examina la partie brisée de la galerie qui pendait pitoyablement à l'extérieur de l'angle formé par la tour et la courtine. Sur la hauteur, des feux jetaient leurs lueurs dans la couronne des bois et, de temps à autre, lorsqu'ils flambaient, les silhouettes monstrueuses des machines de guerre se profilaient en noir. La distance réduisait leurs dimensions à celles de jouets inaccessibles, sans diminuer leur puissance

destructrice. Mais pour l'instant, c'était l'accalmie, presque le silence. Le long de la muraille, les défenseurs sortaient prudemment de la protection des merlons pour observer la crête et, plus loin, le village. La lumière était devenue trop faible pour les archers, à moins que quelqu'un n'offrît une cible idéale en s'exposant à la lueur d'une torche.

Ils avaient déjà eu leurs premiers morts, qu'on avait étendus sur la pierre froide de la chapelle et des corridors du donjon. On ne pouvait les enterrer.

Au crépuscule, Cadfael parcourut le rempart entre les tours parmi les hommes armés et aperçut Philippe à l'extrémité du chemin de ronde où la carcasse du hourd se balançait hors de l'angle de la tour. Ténébreux sur fond de ténèbres, toujours en cotte de mailles, il scrutait à l'orée des bois l'anneau des feux rougeoyants et l'emplacement des mangonneaux que l'impératrice avait fait venir contre lui.

— Avez-vous oublié ce que je vous ai dit ? chuchota Cadfael quand il arriva près de lui. C'était la stricte vérité.

— Non, je n'ai pas oublié, répondit Philippe sans tourner la tête.

— N'en avez-vous pas douté ?

— Non, je n'en ai jamais douté, répliqua-t-il en souriant. J'étais même en train d'y penser. Si Dieu exauce l'impératrice, il faudra prendre des mesures en faveur de ceux qui survivront.

Philippe tourna la tête et, toujours souriant, regarda Cadfael droit dans les yeux.

— Souhaitez-vous ma mort ?

— Non, répondit Cadfael, je ne la souhaite pas.

Au loin, l'un des petits feux, pas plus gros que l'étincelle timide d'un silex, s'embrasa brusquement ; son flamboiement éclaboussa de rouge vif un tournoiement d'ombres, remous d'un chaos à peine perceptible dans la nuit, et la forêt où des branches brûlaient, dessinant un réseau de fils ténus avant de disparaître. Sifflante, brûlante, une formidable comète jaillit de l'obscurité, traînant une queue de flammes. A dix mètres de Cadfael, un jeune archer, un enfant plutôt qui n'avait jamais dû voir un siège, la regardait venir, médusé, pétrifié sur place. Avec un rugissement, Philippe se précipita comme une flèche, empoigna le garçon à bras-le-corps et l'entraîna à l'abri de la tour. Tous les trois s'écrasèrent au sol en même temps tandis que des hommes se plaquaient derrière les merlons du rempart, serrés dans l'angle du mur et du chemin de ronde. Crachant des étincelles et des jets de liquide brûlant, la comète percuta le centre de la galerie endommagée, projetant du goudron enflammé le long des poutres affaissées, éclaboussant le chemin de ronde par toutes les embrasures. Le bois écrasé prit feu instantanément et, tout le long du

rempart, les flammes fusèrent des planches brisées et du parapet démantelé.

Debout, Philippe s'efforçait de remettre sur pied le jeune archer à bout de souffle.

— Comment vas-tu ? Peux-tu marcher ? A présent, ça suffit. Tu as vu le feu d'assez près. Va plutôt nous chercher des haches !

Il y aurait des brûlures et d'atroces blessures dont il faudrait s'occuper mais, pour l'instant, il y avait encore plus urgent. Le jeune garçon dégringola comme un dard jusqu'à la cour et Philippe, ployé sous la protection du rempart, suivit en courant l'incendie, faisant monter ses hommes et renvoyant les plus atteints se réfugier en bas pour y trouver de l'aide. Sur place, il fallait trancher net le hourd avant qu'il ne propage le feu à l'intérieur en jetant des étincelles sur la charpente des tours et en éclaboussant la cour de goudron fondu. Cadfael descendait l'escalier, la tête inclinée sur un jeune homme gémissant qu'il portait dans ses bras ; il l'avait enroulé dans son froc pour éteindre ses vêtements en feu et couvrir l'odeur de chair brûlée. En bas, des secours attendaient les brûlés et les mettaient à l'abri. Cadfael hésita, il avait presque envie de repartir. Sur le chemin de ronde, entouré de gardes indemnes, Philippe progressait entre les flaques de goudron incandescent, abattant à la hache les poutres enflammées pour atteindre celles qui demeuraient suspendues à leurs portants brisés au-dessus du rempart.

Non, il ne faisait pas partie de la garnison et n'avait pas le droit de participer au conflit, ni d'un bord ni de l'autre. Mieux valait aller voir ce qu'il pouvait faire pour les brûlés.

Une demi-heure plus tard environ, de la grande salle où s'étalaient les paillasses, dans la puanteur des tissus et de la chair brûlés, Cadfael entendit craquer les dernières fibres des poutres de la galerie qui se rompirent et s'effondrèrent en flamboyant, avec un ronflement attisé par la chute, avant de s'écraser au pied de la tour et de se tasser en grésillant contre les pierres au milieu des projections.

Philippe descendit peu après, noir jusqu'au front, desséché par la fumée ; il ne resta que le temps de voir comment allaient ses blessés. Lui aussi souffrait de brûlures qu'il traitait par le mépris.

— Ils vont tenter d'ébrécher la muraille avant l'aube, dit-il.

— Tout sera encore trop chaud, objecta Cadfael sans cesser d'oindre un bras profondément atteint.

— Ils essaieront. Rien que du bois… quelques heures au plus froid de la nuit. Ils veulent en finir vite. Ils vont risquer le coup.

— Sans auvent mobile ? insista Cadfael.

Ils auraient difficilement pu remorquer depuis Gloucester un abri de bois solide, assez long pour couvrir un groupe d'hommes et un

bélier puissant.

— Ils ont dû passer une bonne partie de la journée à en construire un. Ils ont tout le bois qu'il faut. Avec la moitié du hourd écroulée de ce côté, nous serons vulnérables.

Philippe ajusta son armure sur son épaule meurtrie et remonta sur le chemin de ronde pour sonder la nuit. Et Cadfael, qui s'essoufflait au milieu de ses blessés, sentit venir minuit et récita une prière de matines, brève mais fervente.

L'assaut commença avant le jour, sans la protection qu'aurait assurée un auvent, mais l'élan impétueux de la course compensa cette faiblesse. Sortis des bois, un groupe important d'assaillants descendirent rapidement vers le rempart. Les espringales en position clairsemèrent leurs rangs avant qu'ils n'arrivent au pied de la tour, près des restes incandescents de l'incendie. De la salle, Cadfael entendit le bruit mat du bélier contre la pierre et sentit le sol trembler sous les coups. A présent, faute de galerie sur toute cette longueur, les défenseurs devaient s'exposer pour jeter des pierres par les embrasures et verser de l'huile avec des tisons pour ranimer les flammes. Cadfael n'avait aucune idée de l'évolution du combat ; il avait plus que sa part de soucis là où il se trouvait. A l'aube, l'adjoint de Philippe, un chevalier frontalier des environs de Berkeley, nommé Guy Camville, lui tapa sur l'épaule pour le tirer d'un demi-sommeil dû à l'épuisement. Il lui suggéra cordialement de profiter du calme relatif du donjon pour dormir quelques heures tant que c'était encore possible.

— Vous en avez assez fait, mon frère, dans ce conflit où vous n'êtes pour rien.

— Aucun de nous n'en a jamais assez fait, en tout cas jamais dans la bonne direction, dit tristement Cadfael en se dressant lourdement sur ses jambes.

Avant le jour, les attaquants se replièrent avec le bélier après avoir ouvert une brèche à la base de la tour, sans percer la courtine. A découvert et en plein jour, une nouvelle tentative serait trop coûteuse mais les assiégeants travaillaient sûrement d'arrache-pied à la construction d'un auvent pour couvrir le prochain assaut et, s'ils avaient l'idée d'y introduire branches et broussailles, ils pourraient forcer par le feu un passage jusqu'à la cour. Il leur faudrait toutefois différer une irruption massive, jusqu'à ce que le passage ait assez refroidi pour qu'on pût s'y risquer. Seul le temps leur manquait. Philippe rassembla ses mangonneaux le long de la muraille menacée au sud-ouest et les plaça de façon à battre sans répit la lisière des bois pour gêner la construction de l'auvent et réduire le nombre des ennemis, ou les obliger à rester à l'abri jusqu'à la tombée de la nuit.

Aidé de tous les hommes qui pouvaient être affectés à cette

tâche, Cadfael soignait les blessés et observait sans relâche. Il prévoyait une issue rapide. Les inégalités étaient trop importantes. Impossible pour les assiégés de remplacer les armes, ni un javelot, ni une pierre, alors que l'impératrice disposait de routes libres et de chariots en abondance pour transporter son matériel. Philippe le savait mieux que quiconque. Dans le cours habituel de cette guerre anarchique, elle n'aurait pas concentré sur une forteresse isolée comme La Musarderie sa rage coûteuse en hommes et en moyens. Un fait unique justifiait ces dépenses, sans égards pour ceux qu'elle sacrifiait : l'ennemi qu'elle haïssait entre tous était dans cette forteresse. Et pour elle, sa tête n'avait pas de prix. Il le savait aussi, mieux que quiconque ; cependant, Cadfael était heureux qu'Yves ait risqué sa liberté, peut-être même sa vie, pour apporter l'avertissement et le transmettre fidèlement.

Alors que les attaquants attendaient la nuit pour ouvrir définitivement la brèche et que les défenseurs s'activaient afin de la colmater, les machines de siège sur la colline reprirent à l'unisson leur harcèlement monotone ; à présent, elles répartissaient leurs projectiles entre le pied de la tour et un nouvel objectif de diversion, courbant leurs trajectoires au-dessus du rempart pour lancer des pierres, des morceaux de fer et des pots de goudron dans la cour. A deux reprises, des toits prirent feu mais les brasiers furent éteints avant d'avoir fait de gros dégâts. Sur le rempart, les archers sélectionnaient avec soin leur gibier pour ne pas gaspiller les flèches dont les réserves diminuaient. Les ingénieurs qui manœuvraient les engins de guerre étaient leur cible privilégiée et, de temps en temps, un coup au but procurait un moment de répit ; mais, là-bas, les hommes entraînés étaient si nombreux que les pertes étaient rapidement comblées.

La garnison s'activait à étouffer les feux sur les toits et replia les blessés à l'abri du donjon. Il fallait également penser aux chevaux car, si les écuries flambaient, on devrait les entasser eux aussi dans la grande salle. La cour bruissait d'activités indispensables qui s'effectuaient forcément à découvert alors que les projectiles continuaient de franchir le mur : une autre façon de mourir.

Il faisait nuit lorsque Philippe sortit de la tour endommagée après avoir fait le maximum pour parer à l'inévitable attaque de nuit : barricader la brèche une fois de plus, sceller, fermer et barreauder la tour. En admettant que l'ennemi réussisse à y pénétrer, il ne pourrait progresser avant des heures. Philippe arriva le dernier, accompagné du petit commis de l'armurier qui avait scellé de fer l'ouverture du mur. L'armurier et l'un des forgerons étaient montés jusqu'au chemin de ronde pour s'assurer qu'il n'y avait pas de passage praticable à ce niveau. Quand le gamin ressortit, Philippe tendit le bras pour l'aider et le retint de filer aussitôt vers le donjon. Ils attendirent un instant au

pied du rempart puis traversèrent brusquement.

Ils étaient à mi-chemin lorsque Philippe et ses hommes entendirent le vol grondant et sifflant d'un projectile lancé par-dessus la muraille, peut-être le dernier de la journée ; noir, informe, meurtrier, il s'écrasa sur les galets à quelques pieds devant eux. Avant l'impact, Philippe avait saisi le garçon dans ses bras et tournoyé avec lui, faute de temps pour fuir, avant de se plaquer au sol, le garçon face contre terre aplati sous le corps du gouverneur.

Au même instant, le gros caisson en bois explosait, projetant à plus de trente mètres à la ronde boulons, ferrailles tordues, escarbilles et chaînons brisés. Épuisés, les hommes de la garnison se tapirent tant bien que mal au pied des murs où ils demeurèrent blottis contre la pierre jusqu'à ce que la vibration du dernier choc s'éteignît dans la cour.

Philippe FitzRobert gisait sans mouvement, étendu de tout son long sur les galets, la tête et le corps défoncés par deux ferrailles biscornues, cadeau de l'impératrice. Sous lui, le garçon terrifié et tremblant se collait au sol, le souffle court. Indemne.

Frissonnant, le garçon était au bord des larmes ; ils soulevèrent Philippe, le portèrent jusqu'à sa chambre austère dans le donjon, l'étendirent sur son lit et, non sans mal, lui ôtèrent son armure et ses vêtements pour examiner ses blessures. Cadfael, quand il rejoignit le groupe, put s'approcher du lit sans que personne s'y oppose. Habitués à sa présence et à la liberté que leur seigneur lui accordait, les officiers connaissaient ses compétences et s'étaient félicités qu'il les ait mises généreusement en œuvre au bénéfice des blessés. Debout près du médecin de la garnison, il examina le corps maigre et musclé, le côté gauche, défoncé par une blessure ouverte, et le visage en lame de couteau, simplement nettoyé de son sang.

Un débris de fer provenant d'une forge l'avait atteint au flanc, brisant au moins deux côtes, et un fer de lance hors d'usage et tordu, après voir tranché une masse de cheveux noirs, s'était fiché solidement dans la tête, la pointe contre la tempe gauche. Le retirer sans aggraver les dégâts requit des efforts prolongés, à l'issue desquels il restait impossible de savoir si le crâne était fracturé. Ils bandèrent le corps sans trop serrer, tressaillant lors de ses courtes inspirations qui révélaient des plaies internes. Quant au blessé, il était inaccessible à la souffrance. Ils nettoyèrent soigneusement et pansèrent la tête blessée. A aucun moment, ses paupières fermées ne frémirent et pas un muscle de son visage ne se crispa.

— Vivra-t-il ? murmura le garçon tremblant sur le pas de la porte.

— Si Dieu le veut, répondit le chapelain, qui écarta l'adolescent

et fit avec lui quelques pas ; la main posée sur son épaule, il lui dit à l'oreille quelques mots d'espoir.

Mais, dans les conditions présentes, songea Cadfael, chagriné du sort qui attendait cet homme rigide et entêté, s'il plaisait à Dieu qu'il surmonte ses blessures, qui de nous voudrait être à la place de Dieu ? Qui pourrait supporter d'avoir à décider de sa vie ou de sa mort ?

Chargé désormais de tout le commandement, Guy Camville entra dans la chambre, questionna brièvement, scruta le repos impénétrable de Philippe, secoua la tête et s'en fut affronter de son mieux les responsabilités qui lui incombaient. Cette nuit pourrait bien être décisive.

— Faites-moi savoir s'il reprend ses esprits, recommanda Camville avant de repartir défendre la tour vulnérable et parer à l'inévitable assaut.

Nombre d'hommes étant hors de combat, il revenait aux plus âgés et aux blessés légers de s'occuper des blessés graves. Cadfael s'assit près du lit de Philippe, écoutant sa respiration courte, hachée, pénible, qui ne pouvait cependant le tirer de l'évanouissement et le ramener en ce monde. On l'avait bien protégé du froid, de peur qu'une forte fièvre ne s'ensuive. Cadfael humectait les lèvres fermées et le front meurtri sous les pansements. Jusque dans son impuissance présente, le visage fin et délicat gardait l'air calme et sévère que les morts ont parfois.

Vers minuit, les paupières de Philippe battirent et une ride se creusa entre ses sourcils froncés. Il respirait plus profondément et soudain, siffla douloureusement. Cadfael humecta de vin les lèvres entrouvertes qui frémirent et absorbèrent le liquide. Philippe ouvrit les yeux et son regard enregistra vaguement les contours de sa chambre et la silhouette assise à son chevet. Il reprenait ses sens, ses esprits, et enfin sa mémoire, ce que signala l'éclat subit de ses yeux. Il ouvrit la bouche et demanda à voix basse mais très clairement :

— Le garçon… a-t-il été blessé ?

— Sain et sauf, répondit Cadfael qui se pencha pour entendre et se faire entendre.

Philippe acquiesça d'un faible mouvement de tête et, après un silence, demanda :

— Appelez Camville. J'ai des choses à régler.

Peu de mots pour dire l'essentiel. Dans l'attente de son adjoint, il referma les lèvres et les yeux et mobilisa toute sa lucidité et les forces physiques qui lui restaient. Cadfael sentait l'effort qu'il déployait pour rassembler et préserver son énergie et il craignit une nouvelle chute dans l'inconscience. Mais non, pas encore. Pas avant que tout ne soit en ordre.

Arrivé en toute hâte, Guy Camville trouva son suzerain éveillé,

conscient, et fit un court rapport des points essentiels.

— La tour résiste. Il n'y a pas encore de percée, mais ils sont au pied du rempart ; ils ont monté un auvent pour le bélier.

Philippe rassemblait visiblement ses forces et, saisissant le poignet de son second, il l'attira plus près du lit.

— Guy, je te donne une mission. Il n'y aura pas de recours. Ce n'est pas La Musarderie qu'elle veut, c'est moi. Laisse-la s'emparer de moi et elle acceptera des conditions. Dès le lever du jour, fais hisser la bannière blanche pour que FitzGilbert vienne parlementer. Fais de ton mieux pour les conditions et rends la place. Si elle me tient, elle laissera la garnison sortir avec les honneurs. Conduis-la en sûreté à Cricklade. Mathilde ne vous poursuivra pas. Elle tiendra ce qu'elle veut.

— Jamais ! protesta Camville.

— Et moi, je dis que si. Cette place est toujours sous mon pouvoir. Fais-le, Guy ! Sauve mes hommes de son emprise avant qu'elle ne les tue un à un pour mettre la main sur moi.

— Au prix de ta vie ? s'insurgea Camville, consterné.

— Sois raisonnable, mon ami ! Ma vie ne vaut pas la mort d'un de nos hommes, sans parler du reste. Je suis déjà au seuil de la mort. Je ne me plains pas. J'ai été cause, ici, de la mort d'hommes que j'estimais ; épargne-moi de faire couler encore plus de sang avant ma disparition. Demande une trêve et obtiens ce que tu peux en échange de moi. Au point du jour, Guy ! Dès qu'ils pourront distinguer une bannière blanche.

Il n'était plus possible de le contredire. Il parlait comme il pensait, avec force et justesse, réduisant au silence son second, heurté mais convaincu. Après le départ de Camville, Philippe parut brusquement s'enfoncer dans son lit, comme si, passé l'urgence, l'air et la vigueur lui avaient simultanément fait défaut. Il eut une forte poussée de transpiration ; Cadfael épongea son front et ses lèvres avant de lui verser quelques gouttes de vin dans la bouche. Pendant un moment, le silence ne fut troublé que par la respiration voilée, devenue, semblait-il, plus facile et plus superficielle. Puis un filet de voix, étrangement clair, appela :

— Frère Cadfael ?

— Oui, je suis ici.

— Encore une chose et j'en ai terminé. Le cabinet là-bas… ouvrez-le.

Sans comprendre, Cadfael néanmoins obéit en silence. Les questions urgentes étaient réglées. Philippe avait libéré sa garnison en la dissociant de son sort personnel. Mais les tourments qui pesaient encore sur son esprit devaient être apaisés.

— Trois clés, suspendues sous la serrure, à l'intérieur. Prenez-les.

Trois clés de tailles décroissantes dans un seul anneau, la plus grande ciselée, la plus petite, simple et nue. Cadfael les prit et referma le cabinet.

— Et maintenant ? demanda-t-il en se rapprochant du lit. Dites-moi ce que vous désirez et j'irai le chercher.

— La tour nord-ouest, articula clairement la voix fantomatique. Deux paliers en dessous du sol, la seconde clé. La troisième ouvre ses fers.

Sombres, brillants d'intelligence, les yeux de Philippe fixaient sans ciller le visage de Cadfael.

— Il pourrait être préférable de le laisser là où il est jusqu'à ce qu'elle fasse son entrée. Je ne voudrais pas qu'il ait à supporter les retombées de sa haine contre moi. Mais allez le voir maintenant, dès que vous voudrez. Allez retrouver votre fils.

CHAPITRE XIII

Cadfael ne bougea pas avant que le chapelain vienne prendre la relève au chevet du lit. Le blessé, au visage émacié, avait ouvert deux fois les yeux, des yeux profondément enchâssés au fond des orbites bleuâtres ; il avait regardé le frère, assis immobile, les clés à la main, sans manifester d'étonnement ou de blâme, sans prononcer un mot. Il avait rempli son rôle. Celui de Cadfael devait être laissé aux soins de Cadfael. N'ayant plus d'affaires à régler, aucune du moins qu'il eût été en son pouvoir de mener à bien, Philippe se laissa couler de nouveau au creux de l'inconscience. Tout ce qui allait encore de travers devait être laissé à Dieu.

Cadfael l'observait anxieusement, notant les creux profonds sous les pommettes, le front blême, la crispation des lèvres tendues et la transpiration abondante. Sa vitalité forte et opiniâtre ne se laisserait pas facilement éteindre. Ses blessures finiraient peut-être par en venir à bout mais cela prendrait du temps. Or, le lendemain à midi, FitzGilbert entrerait certainement à La Musarderie et s'emparerait de son gouverneur. Même si l'impératrice remettait d'un jour ou deux son entrée dans la place, pour y trouver des appartements dignes d'elle, le répit ne durerait pas. Elle serait implacable. Philippe n'avait pas tenu compte de sa personne et elle lui ferait payer cette injure au centuple. Même un homme incapable de tenir sur ses pieds, aux prises avec la mort, peut être hissé la corde au cou. Pour l'exemple.

Des dispositions capitales restaient donc à régler, comme il est d'usage lors d'une mort imminente. Sous l'aiguillon de Dieu, qui allait y pourvoir ?

Quand le chapelain vint le relever de sa garde, Cadfael prit les clés et quitta le calme relatif du donjon pour le vacarme guerrier de la cour. Les assiégeants, bien sûr, avaient poursuivi l'attaque sur la partie déjà affaiblie, cette fois avec un auvent mobile, hâtivement construit pour protéger le bélier et les hommes qui le maniaient. Le rythme sourd et obstiné de la masse ébranlait le sous-sol, constamment rompu par le son mat des pierres et de la ferraille jetées sur le toit de bois de l'auvent, depuis le hourd endommagé et les embrasures le long du chemin de ronde. La vibration souple et soudaine des arcs et le

sifflement des flèches se raréfiaient. A présent, les archers n'étaient plus d'une grande utilité.

De mur en mur, l'explosion et le grondement du fer et des voix se répercutaient par vagues à partir du pied de la tour détériorée et contournaient la masse du donjon pour aller s'éteindre contre la tour nord-ouest sous laquelle Olivier était enchaîné. Là, on se battait maintenant au corps à corps. Munis d'épées, de hallebardes ou de piques, les gens d'armes tourbillonnaient dans la base de la tour ébréchée. Au-dessus d'eux, encadré par les formes grotesques des pans démantelés du mur extérieur, Cadfael apercevait des fragments de ciel, plus pâles que le noir opaque de la maçonnerie et légèrement teintés par l'ardeur décroissante de l'incendie. Le mur intérieur était fracturé, la porte et la maçonnerie qui l'entouraient gisaient abattues dans la cour entre les défenseurs. La brèche n'était pas large ; il semblait que l'assaut avait été repoussé et le trou colmaté avec succès par les hommes et leurs lames. Néanmoins, la brèche était là. Cela ne valait pas la peine de la réparer si la forteresse se rendait le lendemain mais il fallait la défendre pour prévenir de nouvelles morts. Philippe avait pris les dispositions qui lui incombaient dans la situation qu'il avait provoquée ; il sauverait autant de vies qu'il pourrait au prix de sa seule existence.

Il était encore sage de raser les murs dans la cour, même si la pluie de projectiles avait cessé avec la nuit, percée de temps à autre par des flèches enflammées lancées par-dessus le rempart pour tenter une diversion en incendiant un toit. Cadfael fit le tour du donjon pour se rendre à l'angle nord-ouest de la cour, presque désert, où seuls le mur et le hourd étaient garnis de combattants ; curieusement, la distance annulait pratiquement le tumulte né de l'agitation près de la brèche. Les clés avaient tiédi au contact de sa main et, cette nuit, il ne gelait pas. Demain, après la reddition, ils pourraient ensevelir leurs morts et soigner leurs nombreux blessés.

La porte étroite au pied de la tour s'ouvrit sans grincer. Deux niveaux plus bas, avait dit Philippe. Cadfael descendit. A mi-chemin de l'escalier en colimaçon, une veilleuse brûlait dans une applique ; ici, rien n'avait été oublié, pas même au plus fort d'un siège. Devant la porte du cachot, il hésita et respira profondément. Nul bruit ne venait de l'intérieur, les murs étaient trop épais ; rien non plus de l'extérieur. Seule vivait la lumière ténue lorsque la veilleuse vacillait.

Il introduisit la clé dans la serrure et sa main se mit à trembler : soudain, il avait peur. Non de trouver dans le cachot une épave décharnée : il était depuis longtemps libéré de cette angoisse. Il craignait, une fois réalisé l'objectif de son voyage, d'affronter seul l'effondrement qui succède à l'accomplissement ; il craignait que le long voyage du retour au bercail ne soit une douloureuse descente

dans les ténèbres et n'aboutisse à une rupture.

Jamais il n'avait sombré si près du désespoir. Faiblesse fugace… Elle s'évanouit sitôt que la clé joua dans la serrure. Son cœur bondit, une vague d'émotion lui étreignit la gorge. Il poussa la porte et se trouva face à face avec Olivier.

Sitôt qu'il avait perçu du bruit dans la serrure de son cachot, le prisonnier avait bondi. Il se tenait très raide, interloqué par cette apparition insolite car il s'attendait à une confrontation avec l'unique visiteur qu'il avait eu jusqu'à présent, mis à part le geôlier qui s'occupait de lui. Il avait dû entendre, véhiculé jusqu'à lui à travers le puits d'air qui reliait la cour à sa prison, le fracas de la bataille, maudire son impuissance et s'interroger vainement sur ce qui se passait là-haut. Le regard qu'il avait fixé sur la porte s'adoucit subitement et la surprise s'y mêlait ; puis son visage n'exprima plus que le calme, la résolution, la prudence. Il croyait ce qu'il voyait, on l'avait prévenu mais il ne comprenait pas. Les farouches yeux dorés ne disaient ni la bienvenue, ni le rejet ; pas encore. Après s'être bruyamment entrechoquées, les chaînes à ses chevilles gisaient immobiles.

Plus que jamais, il était musclé, maigre, déconcertant et brillant, un éclat porté à l'incandescence par l'énergie frustrée et retenue. Le cierge posé sur la tablette rocheuse l'éclairait de côté, aiguisant les lignes minces de son visage et faisant flamboyer l'iris éblouissant de ses yeux dilatés par le doute et la surprise. Il était net, rasé, nullement défiguré, seuls les fers le désignaient comme un prisonnier. Telles des ailes ébouriffées, ses cheveux noirs et fournis enserraient le visage olivâtre, jetant des ombres bleutées sur les joues creuses à l'ossature délicate. Cadfael le trouva encore plus beau que la première fois qu'il avait aperçu son visage par la porte ouverte du prieuré de Bromfield, la joue doucement inclinée contre celle d'une petite fille qui était à présent sa femme. Philippe n'avait pas manqué de respecter et de préserver cette élégance du corps et de l'esprit, alors même qu'Olivier s'était irrévocablement retourné contre lui.

Craignant de n'être pas bien vu, Cadfael s'avança délibérément vers la lumière. Le cachot, plus spacieux qu'il ne s'y attendait, contenait un coffre bas où des vêtements et des pièces d'équipement étaient posés.

— Olivier, dit-il, d'un ton hésitant, sais-tu qui je suis ?

— Je sais qui vous êtes. On me l'a dit. Vous êtes mon père, dit Olivier à voix basse tandis que son regard allait du visage de Cadfael à la porte ouverte, puis aux clés dans les mains du visiteur. On s'est battu, dit-il, s'efforçant de trouver un semblant de logique entre les facteurs chaotiques qui subitement le submergeaient. Qu'est-il arrivé ? Est-il mort ?

Lui. Philippe. Qui d'autre aurait pu le lui dire ? Et maintenant, instantanément, il questionnait Cadfael sur celui qui avait été son ami, supposant, Cadfael le devina, que ces clés n'auraient pu se trouver en d'autres mains qu'après sa mort. Mais la voix qui questionnait n'exprimait ni l'attente impatiente, ni la satisfaction. Elle constatait l'irrévocable et acceptait ce qui ne peut être changé. Comme c'est étrange, pensa Cadfael en regardant son fils avec une intensité douloureuse, cet être complexe aurait dû être transparent pour l'homme qui l'avait engendré.

— Non, dit-il doucement, il n'est pas mort. Il me les a confiées.

Il s'avança avec les mêmes précautions, comme s'il craignait de faire s'envoler un oiseau, et, aussi prudemment, il ouvrit les bras pour étreindre son fils. Au premier contact, le corps qu'il enlaçait s'assouplit et s'abandonna, puis l'étreignit ardemment en retour.

— C'est vrai ! dit Olivier, confondu. C'est donc vrai ! Mais bien sûr, il ne ment jamais. Et vous, vous le saviez ? Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ?

— Pourquoi faire irruption à mi-route dans la vie d'un autre, alors qu'il a emprunté un noble parcours et se dirige tout droit vers la gloire ? Une bourrasque de vent contraire aurait pu l'en faire dévier, répondit Cadfael en posant un baiser sur la joue oblongue qui se tendait docilement vers lui. Le père dont tu avais besoin, tu l'as reçu des propos de ta mère, plus beau que nature. A présent, c'est fini et j'en suis heureux. Viens, assieds-toi là et laisse-moi ôter ces chaînes.

Il s'agenouilla devant le lit pour introduire la dernière clé dans les anneaux, et les chaînes tintèrent quand il ouvrit les fers et les ôta, laissant retomber les rouleaux contre la roche. Tout le temps de l'opération, les yeux dorés suivirent ses mouvements avec une concentration passionnée, à la recherche d'indices qui confirmeraient leur communauté de sang. Il commençait à s'interroger sur les circonstances qui entouraient cette découverte incroyable et sur la gamme exaltante de possibilités qu'elle ouvrait.

— Comment l'avez-vous appris ? Qu'ai-je donc bien pu faire ou dire pour que vous me reconnaissiez ?

— Tu as cité le nom de ta mère, dit Cadfael, et décrit l'époque et les lieux tels qu'ils furent. Tu as aussi tourné la tête et je l'ai reconnue en toi.

— Et vous ne m'en avez jamais parlé ! Je me souviens avoir dit un jour à Hugh Beringar que vous m'aviez traité comme votre fils. Sans même trembler tant j'étais aveugle. Lorsqu'il m'apprit que vous étiez ici, j'ai répondu que c'était impossible car vous n'auriez pas quitté l'abbaye sans autorisation. Réfractaire ou apostat, m'a-t-il rétorqué, il est là-bas pour te sauver. J'étais en colère, avoua Olivier, ébranlé par le souvenir de sa réaction paradoxale. J'ai dit que vous

m'aviez trompé ! Que vous n'auriez jamais dû jeter aux quatre vents tout ce qui compte pour vous, devenir un exilé et un pécheur, et offrir votre vie pour moi. Était-ce honnête, croyez-vous, de me charger d'une si lourde dette ? Je n'aurais pas eu assez de ma vie pour vous dédommager. Je souffrais dans mon amour-propre blessé. Je suis navré ! Vraiment navré ! A présent, je comprends.

— Il n'y a pas de dette, dit Cadfael en se relevant. Tout ce qui ressemblerait à un calcul ou un marché est à jamais impossible entre nous.

— Je sais ! Je sais ! Je me sentais si dépassé ! Mon orgueil en était écorché. Mais c'est terminé.

Olivier se leva, étira ses longues jambes, fit le tour de son cachot et reprit :

— Il n'est rien que je n'accepterais de vous avec reconnaissance, même si je ne trouve jamais l'occasion de vous témoigner ma vénération et de vous aider. Mais je pense que cette occasion pourrait se présenter sans tarder.

— Qui sait ? répondit Cadfael. Il y a en tout cas une chose que je souhaite à présent, si je trouve le moyen de la réaliser.

— Oui ? Dites-le-moi.

Chassant ses préoccupations personnelles avec le bon vouloir du pénitent, il revint vers son lit et fit asseoir Cadfael près de lui.

— Dites-moi ce qui est arrivé, le pressa-t-il. Vous avez dit que Philippe n'est pas mort. Mais il vous a donné les clés, fit-il d'un ton incrédule, comme s'il fallait que Philippe fût sur son lit de mort pour que chose pareille fût possible. Et qui assiège la forteresse ? Il s'est fait beaucoup d'ennemis, je le sais, mais on dirait qu'une véritable armée bat en brèche les remparts.

— Celle de votre suzeraine, l'impératrice, répondit tristement Cadfael. Plus forte que de coutume car plusieurs de ses comtes et barons l'avaient raccompagnée à Gloucester. Sitôt relâché, Yves est parti pour cette ville afin de la prier de venir te délivrer ; elle est venue, mais pas pour toi. Yves lui a dit que Philippe était ici et elle a fait serment en public – trop officiellement pour se dédire même si elle le souhaite, et je doute qu'elle le souhaite – de s'emparer de la forteresse et de Philippe qu'elle fera pendre aux tours de sa place forte devant ses hommes. Non, elle ne se rétractera pas. Elle est résolue à le vaincre, l'humilier et le pendre. Et je suis tout aussi résolu, conclut carrément Cadfael, à l'en empêcher, encore que j'ignore par quels moyens.

— Elle ne peut faire ça, protesta Olivier, sidéré. Ce serait pure folie. Elle devrait savoir que cela conduirait tous les hommes valides de ce pays, s'ils ont déposé les armes, à les reprendre dans l'instant pour se jeter dans la mêlée. Le pire d'entre nous dans les deux camps

hésiterait à tuer un homme qu'il a vaincu et fait prisonnier. Comment savez-vous que ces menaces sont réelles, qu'elle a juré ?

— Je le tiens d'Yves qui assistait à la scène du serment. Il est convaincu de sa détermination. La haine de Mathilde se concentre sur Philippe à cause de ce qu'elle tient pour une trahison…

— C'était une trahison, répliqua Olivier, d'un ton plus modéré que ne l'espérait Cadfael.

— Selon les règles, c'en était une, acquiesça Cadfael, mais c'était aussi plus qu'une simple trahison. Avant longtemps, certains des plus grands et des meilleurs parmi les deux factions seront accusés de trahison pour les mêmes motifs. Ils ne mettront pas forcément leurs armes au service de l'autre camp mais les laisseront au fourreau, et le refus de continuer à tuer sera tout aussi sûrement dénoncé comme une trahison. Quel que soit le nom que l'on donne au crime de Philippe, elle le veut à genoux, elle le veut mort. Et je suis déterminé à ce qu'elle ne l'ait pas.

Poings serrés et sourcils froncés, Olivier réfléchit un moment avant de déclarer :

— Si l'on pouvait l'en empêcher, elle en serait la première bénéficiaire.

Et tournant vers Cadfael un regard intense et lourd d'inquiétude, Olivier reprit :

— Vous ne m'avez pas tout dit. Il y a autre chose. Où en est cet assaut ? Sont-ils entrés dans la place ?

Il avait pu employer le « ils » parce qu'il était de force exclu du combat, empêché de lutter pour sa cause avec ses frères d'armes, mais ce pronom semblait le mettre à une distance encore plus grande des assaillants. Il semblait à Cadfael que le « nous » des partisans avait jailli dans son esprit pour affronter le « ils ».

— Pas encore. Ils ont fait une brèche dans une tour mais n'y ont pas pénétré ; du moins ne l'avaient-ils pas encore fait quand je suis descendu te chercher, corrigea Cadfael pris de scrupule. Philippe a refusé la reddition mais il sait ce qu'elle compte faire de lui.

— Comment le sait-il ? questionna vivement Olivier.

— Parce que je le lui ai dit. Yves a fait passer le message à ses risques et périls. Moi, je l'ai transmis sans le moindre risque. Il m'a dit alors que si, par chance, Dieu choisissait de favoriser l'impératrice, il devait penser aux hommes de sa garnison. Ce qu'il a fait. Il a confié la charge de La Musarderie à son sous-gouverneur, Camville, et lui a donné l'autorisation – non, pas l'autorisation, l'ordre – d'obtenir les meilleures conditions possibles pour la garnison et de livrer le château. Demain, ce sera chose faite.

— Mais il n'aurait pas… l'interrompit brusquement Olivier. Vous avez dit qu'il n'est pas mort !

— Non, il n'est pas mort, mais grièvement blessé. Je ne dis pas qu'il mourra de ses blessures, encore que ce soit possible. Je dis qu'il ne mourra pas assez vite de ses blessures pour échapper, quel que soit son état, au nœud coulant de l'impératrice dès qu'elle entrera à La Musarderie, Il a consenti à cette mort ignominieuse pour assurer la libération de ses hommes. Elle n'a que faire de la garnison, elle veut Philippe. Elle gardera le château et les armements et laissera partir les hommes sur leurs deux jambes.

— Il a donné son accord sur ces points ?

— Il en a donné l'ordre.

— Et quel est son état ? Ses blessures ?

— Il a plusieurs côtes brisées, ce qui m'inquiète à cause des déchirements internes possibles. Et des blessures à la tête. Ils ont lancé une caisse bourrée de blocs de fer, de fers de lance brisés et de tisons. Philippe était tout prêt de l'endroit où elle a explosé. Une mauvaise blessure à la tête, due à un fragment de lance et peut-être infectée. Il a retrouvé ses esprits le temps de prendre ses dispositions, ce qu'il a fait avec une clarté parfaite ; il sera obéi. Lorsqu'ils entreront demain, il sera son prisonnier. Son seul prisonnier car, si FitzGilbert accepte les conditions, il tiendra parole.

— Peut-il monter à cheval ? Peut-il seulement se lever et marcher ? Mais à quoi bon ? soupira Olivier, découragé. S'il a acheté leur liberté, il ne va pas déguerpir sans payer le prix. Jamais de son plein gré. Je le connais. Mais un homme si malade, à sa merci… Elle ne le fera pas, assura vigoureusement Olivier qui se retourna tout d'une pièce pour regarder Cadfael en face. A votre avis, le fera-t-elle ?

— Il l'a blessée dans son orgueil, qui lui tient lieu de cœur. Personnellement, je crains qu'elle ne le fasse. Quand j'ai quitté Philippe pour venir te voir, il avait replongé dans l'inconscience. Il peut y demeurer plusieurs heures, peut-être même plusieurs jours. C'est la blessure à la tête qui est dangereuse.

— Pensez-vous qu'on puisse le transporter sans qu'il s'en aperçoive ? Mais ils nous encerclent de toutes parts, il n'y a pas d'issue praticable. Je ne connais pas bien le château. Y a-t-il une poterne qu'on pourrait utiliser ? Dans ce cas, il faudrait un chariot. Il y en a au village, je le sais, mais leurs propriétaires ne sont pas forcément des amis de Philippe. En revanche, ils en ont aussi au moulin de Winstone où je suis bien connu. Y a-t-il une ouverture par laquelle un homme pourrait se faufiler tant qu'il fait nuit noire ? Car, s'ils obtiennent leur trêve, ils cesseront demain matin la surveillance rapprochée. On peut encore tenter quelque chose.

— Il y a un passage certain là où ils ont pratiqué la brèche dans la tour, dit Cadfael, j'ai vu le jour au travers ! Mais l'ennemi stationne de l'autre côté avec le bélier et c'est seulement par la force des armes

qu'il est maintenu à l'extérieur. Un homme de la garnison qui chercherait à s'échapper par là risquerait de croiser la mort avant longtemps. Même si l'ennemi se retirait, il pourrait difficilement partir avec eux.

— Mais moi je le peux ! s'écria Olivier rayonnant en bondissant sur ses pieds. Pourquoi pas ? Je suis des leurs. On sait que je suis resté loyal envers elle. J'ai son blason sur mon ceinturon et ses couleurs sur ma tunique. Il peut se trouver des hommes qui me connaissent.

Il se dirigea vers le coffre et tira vivement le manteau qui couvrait l'épée et le fourreau, la cotte de mailles dont les chaînons tintaient.

— Vous voyez ? Tout mon équipement, tout ce qui m'a suivi quand j'ai été enlevé à Faringdon, et les lions d'Anjou que le vieux roi a offerts à Geoffrey quand il lui donna sa fille en mariage ; ils sont bien visibles et me désigneront comme un des siens. Philippe est capable de tuer un homme mais ne touchera jamais à ses biens. Sous ma cotte et mon armure, dans le noir, qui pourrait me distinguer des autres assiégeants de l'autre côté du rempart ? Si l'on m'interpelle, je peux répondre ouvertement que je me suis échappé à la faveur du désordre. Sinon, je garde pour moi mes projets et me rends au moulin. Reinold m'aidera pour emprunter un chariot. Mais il fera jour avant que je ne sois de retour ici, conclut-il le sourcil froncé. Comment pouvons-nous nous y prendre ?

— Si tu parles sérieusement, dit Cadfael, emporté par cet ouragan, il y aurait peut-être un stratagème. Une fois la trêve annoncée, des gens vont entrer et sortir, les échanges vont reprendre avec le village. A mon avis, il se trouve certainement des hommes du cru dans la garnison, dont certains sont blessés, d'autres morts, et, dès que la voie sera ouverte, leurs parents vont arriver en quête de nouvelles.

Olivier s'avança vers lui, le serra dans ses bras et demanda :

— Où est l'impératrice en ce moment ?

— Elle installe sa cour au village, m'a-t-on dit. Je ne pense pas qu'elle se montre ici avant un ou deux jours ; elle a besoin de tout un cérémonial pour faire dignement son entrée. Néanmoins, souligna Cadfael, nous disposons seulement de la fin de la nuit et des premières heures de la trêve, génératrices de confusion, pendant lesquelles la surveillance sera un peu relâchée.

— Alors, il faut nous en arranger, dit Olivier. Disons que cela s'annonce bien… Où voudriez-vous qu'on l'emmène pour qu'il reçoive les soins nécessaires ?

Cadfael y avait déjà réfléchi, sans grand espoir de pouvoir mettre son projet à exécution.

— Il y a un couvent d'augustins à Cirencester. Je me rappelle

que le prieur d'Haughmond entretenait une correspondance suivie avec un des chanoines ; ce sont des médecins réputés. Chez eux, le droit d'asile ne pourrait être violé. Mais le couvent se trouve à dix miles au moins.

— Mais c'est la meilleure route et la plus rapide, répliqua impétueusement Olivier, et elle ne nous rapproche pas du village. Une fois passé Winstone, nous serions sur la route de Cirencester. Maintenant, comment allons-nous faire pour le sortir du château et le garder vivant ?

— Peut-être, répondit lentement Cadfael, en le faisant passer pour un homme mort. Une fois les portes ouvertes, le premier devoir sera de sortir les morts et de les préparer pour les enterrer. Nous savons combien nous sommes mais FitzGilbert l'ignore. Et, s'il se trouvait parmi les défunts un homme originaire de Winstone déjà dans son linceul, son père pourrait fort bien venir en chariot pour le ramener chez lui.

Ses yeux étincelants dans les yeux de Cadfael, Olivier formula sa vraie crainte :

— Et s'il reprend connaissance et qu'il nous l'interdit, comme ce serait son droit… Alors ?

— Alors, dit Cadfael, je le transporterai dans la chapelle et nous les placerons, Mathilde et ses comparses, sous l'anathème de l'Église s'ils osent violer cet asile. Je ne peux rien de plus. Je n'ai pas ici de remèdes susceptibles d'endormir un homme pour quelques heures. Et même si je l'avais… Tu m'as dit que je t'avais trompé en faisant de toi, à ton insu, mon débiteur. Il pourrait m'accuser de l'avoir contraint à faillir à ses engagements, à son honneur. Je ne suis pas assez téméraire pour mettre Philippe dans cette situation.

— Je comprends, fit Olivier avec un sourire spontané. Donc, il ne nous reste qu'à réussir notre plan pendant qu'il est sans connaissance. Il se peut qu'en agissant ainsi, nous outrepassions nos droits, mais on en discutera plus tard. Et si je dois partir, autant ne pas traîner. Père, voudriez-vous aujourd'hui être mon écuyer et m'aider à passer l'armure ?

Il enfila sa cotte de mailles pour se fondre, de l'autre côté du rempart, dans la masse des assiégeants qui s'étaient retirés quelques minutes afin de se regrouper en vue d'un nouvel assaut ; et, par-dessus, la tunique de lin qui portait les lions d'Anjou, bien visibles et reconnaissables. Cadfael boucla le ceinturon autour des reins de son fils avec l'impression d'étreindre le monde entier entre ses bras. Le manteau était un camouflage nécessaire à l'intérieur des remparts, pour dissimuler le blason de Geoffrey, car personne, excepté Cadfael, ne savait que Philippe avait libéré son prisonnier et quelque homme

d'armes zélé aurait pu être tenté de frapper avant de questionner. Il est vrai qu'Olivier portait sur l'épaule l'aigle impériale, dont l'impératrice n'avait jamais consenti à se défaire après la mort de son premier époux, mais l'écusson, sombre et discret sur le manteau noir, passerait inaperçu. Ensuite, pour se couler sans ennui parmi les défenseurs dans les ténèbres et la confusion qui régnaient dans la tour, Olivier devrait se débarrasser du manteau avant d'essayer de s'échapper et de se hasarder parmi les assaillants, afin que les lions apparaissent nettement sur la pâleur du lin, même de nuit, et qu'ils soient identifiés.

— Il vaudrait mieux que je passe inaperçu, admit Olivier en redressant ses larges épaules sous le poids du haubert et en ceignant le ceinturon sur ses hanches. Je n'ai pas une seconde à perdre en palabres cette nuit. Eh bien, père, en avant pour cette équipée ?

Cadfael verrouilla la porte derrière eux et ils montèrent l'escalier en spirale. Au seuil de la porte extérieure, Cadfael posa la main sur le bras d'Olivier et scruta l'espace de la cour. A l'abri du donjon, tout était calme et seuls les sons irréels provoqués par les déplacements des gardes sur les remparts parvenaient à leurs oreilles.

— Reste près de moi. Nous allons suivre le mur jusqu'à ce que nous puissions nous mêler à eux. Ensuite, à toi de choisir ton moment. Sans doute lors de la prochaine poussée, lorsqu'ils se jetteront en masse pour la défendre. Surtout pas d'adieux ! Va et que Dieu t'accompagne.

— Il n'y aura pas d'adieux, dit Olivier. Vous me verrez demain, tel quel ou déguisé. Je l'ai sauvé plus d'une fois et lui de même. Cette fois-ci, avec l'aide de Dieu et la vôtre, je lui rendrai ce même service, qu'il le veuille ou non.

Cadfael le sentait tendu et vibrant derrière lui, confiant, presque joyeux. Après le long emprisonnement, brûler son énergie était un soulagement.

Le frère verrouilla également la porte de la tour, laissant derrière lui les choses telles qu'elles devaient être. Ils traversèrent la cour jusqu'au donjon et le contournèrent sans quitter son ombre pour atteindre de l'autre côté la tour menacée. Même là, pendant la pause entre les assauts, le vacarme du combat se muait en une rumeur sourde qui suffisait pourtant à garder les hommes sur le qui-vive, prêts pour la prochaine offensive. Ils bougeaient constamment, comme une mer agitée, échangeaient à voix basse de brèves consignes et gardaient les yeux rivés sur leur avant-garde qui occupait la brèche déchiquetée à la base de la tour. Des blocs de maçonnerie et des mœllons jonchaient le sol mais la brèche ouverte n'était pas assez importante pour menacer la tour d'effondrement. La lumière des torches qui brûlaient encore et la morne lueur du ciel à travers le mur, là où le feu

avait dévoré la moitié du toit de l'auvent, laissaient la cour dans une obscurité presque complète.

Un cri d'alarme venu de l'intérieur de la tour, dont l'écho reflua sur la troupe dans la cour, annonça l'imminence d'un nouvel assaut. La masse des hommes, soudés pour faire bloc, se lança vers l'avant pour colmater la brèche de leurs corps. Olivier s'élança parmi ces combattants et Cadfael vécut cet instant comme un déchirement de sa propre chair. Déjà son fils s'était fondu parmi les soldats de la garnison, souple, rapide, silencieux, hors de vue.

Cadfael recula pour se trouver hors du passage des soldats et attendit patiemment que l'assaut fût repoussé ; le dernier, lui semblait-il. De fait, il n'arriva pas jusqu'à la cour. Le combat faisait sûrement rage à la base de la tour mais aucun des assaillants ne franchit cet obstacle. Il fallut plus d'une demi-heure pour les expulser jusqu'au dernier et les repousser à bonne distance des remparts. Un calme étrange et tendu suivit l'échauffourée, et nombre des braves qui avaient combattu au premier rang revinrent à l'arrière pour reprendre leur souffle à l'abri, jusqu'au prochain coup de boutoir. Olivier n'était pas parmi eux. Il n'était pas non plus tapi dans la base déchiquetée mais dehors, dans la tourmente de la nuit, parmi les envahisseurs repoussés et tout près, Dieu merci, d'atteindre le couvert des bois, de repérer l'endroit propice où traverser la rivière et de gagner la route du moulin de Winstone.

Cadfael retourna dans la chambre où gisait Philippe, veillé par le chapelain qui dodelinait doucement du chef. La respiration de Philippe soulevait à peine le drap sur sa poitrine, elle était courte et rapide. Sur son visage crayeux, d'un calme impénétrable, la douleur n'avait pas altéré la sérénité du front ni des lèvres. Il était immergé à des profondeurs où les concepts triviaux de danger, de haine ou de crainte n'ont plus de sens. Que Dieu le garde en cet état un bon moment et le préserve des menaces.

Il faudrait de l'aide pour transporter ce corps vers le lieu du repos, auprès de tous les autres, mais l'opération devrait se faire le plus naturellement du monde. Cadfael envisagea de solliciter le prêtre mais écarta cette idée sitôt qu'il l'eut formulée. Il ne pouvait entraîner ce vieil homme fatigué dans une entreprise qui risquait de susciter le blâme implacable de l'impératrice et de le désigner pour victime possible de sa rage incontrôlée. Ce qu'il avait à faire devait l'être sans qu'un autre que lui puisse être blâmé ou se sentir coupable de trahison.

Mais, pour l'instant, il devait seulement rester calme et prier en attendant les signaux qui appelleraient à l'action. Cadfael s'assit dans un coin de la chambre et contempla le vieil homme assoupi et l'homme blessé, retranché au-delà du sommeil. Il était toujours assis

immobile quand le son des trompettes éclata ; elles appelaient l'attention des forces assaillantes sur les bannières blanches qui flottaient au sommet des tours de La Musarderie dans la clarté blafarde qui précède l'aube.

FitzGilbert arriva du village en grande pompe et s'arrêta devant la porte pour parler à Guy Camville. Descendu dans la cour pour écouter les conditions de la négociation, frère Cadfael ne s'étonna pas des premiers mots formulés par le maréchal d'un ton brusque et pressant, écho manifeste des ordres reçus :

— Où est Philippe FitzRobert ?

— Mon seigneur est blessé, répondit Camville du chemin de ronde au-dessus de la porte. Il m'a autorisé à régler avec vous les conditions de la reddition de la place forte. Je demande que la garnison soit traitée loyalement et conformément à l'honneur. A des conditions équitables, La Musarderie sera cédée à l'impératrice, mais nous ne sommes pas si pressés que nous accepterions des procédés indignes ou mesquins. Nous avons des blessés et des morts. Je demande que nous disposions dès ce moment d'une trêve et nous vous ouvrirons simultanément les portes afin que vous puissiez voir que nous sommes disposés à l'observer et à déposer les armes. Si vous êtes convaincus de notre bonne foi, laissez-nous la matinée jusqu'à midi pour mettre de l'ordre dans les lieux, rassembler nos blessés puis évacuer les morts pour les enterrer.

— Demandes loyales jusqu'ici, répondit sèchement le maréchal. Quoi encore ?

— Nous ne sommes pas les agresseurs, répliqua aussi sèchement Camville, et nous nous sommes battus selon notre allégeance, comme des hommes qui ont prêté serment. Je demande que la garnison soit autorisée à quitter la place à midi, sans rencontrer d'obstacle, et que nous emmenions avec nous tous nos blessés aptes à se déplacer. Les blessés graves, je demande que vous les soigniez aussi bien que possible, et nos morts, que nous les enterrions.

— Et si vos conditions ne me conviennent pas ? demanda FitzGilbert.

Mais le ton de sa voix disait assez qu'il était satisfait d'avoir obtenu, sans plus d'effort ni perte de temps, ce que l'armée de l'impératrice était venue conquérir. Les soldats de la garnison ne seraient que bouches supplémentaires à nourrir et représenteraient un risque permanent au cas où les choses tourneraient mal. Leur départ serait un soulagement !

— Dans ce cas, vous repartirez les mains vides, repartit hardiment Camville, et nous vous combattrons jusqu'au dernier homme, la dernière flèche. Nous vous ferons chèrement payer une

place en ruine que vous pouvez avoir intacte si vous choisissez bien.

— Abandonnez ici toutes vos armes, dit le maréchal, y compris les armes personnelles. Et laissez toutes les machines en bon état.

Encouragé par ce signe d'assentiment, Camville fit une objection symbolique, dont il ne croyait pas qu'elle serait prise au sérieux, et qu'il retira quand elle fut rejetée.

— C'est entendu, nous partirons sans armes.

— Bien, jusqu'ici. Nous autorisons votre retraite. A l'exception d'un seul ! Philippe FitzRobert reste ici !

— Je crois, sire, que vous avez donné votre accord pour que les blessés que nous ne pouvons emmener soient bien soignés. Je peux compter, n'est-ce pas, que vous n'en excepterez aucun ? Je vous ai dit que Philippe FitzRobert est blessé.

— Dans le cas de FitzRobert, je n'ai rien garanti, répondit le maréchal, piqué. Vous le livrez sans conditions aux mains de l'impératrice ou il n'y aura pas d'accord.

— Sur ce point, dit Camville, j'ai déjà reçu les ordres de messire Philippe. En le laissant ici, à votre merci, FitzRobert, j'obéis à ses ordres, pas aux vôtres.

Un dangereux silence s'établit et persista. Mais le maréchal bénéficiait d'une longue expérience dans l'art de s'accommoder des embarras inhérents à la guerre civile.

— Très bien ! Ayant déjà demandé l'arrêt des hostilités, je vais confirmer la trêve. Soyez prêts au départ à midi et vous sortirez sans encombre mais attention : je vais laisser une brigade devant la porte jusqu'à midi – heure à laquelle nous ferons notre entrée officielle – pour surveiller ce que vous emporterez, hommes et choses. Vous aurez à prouver à mes hommes que vous respectez les conditions.

— Je tiens mes engagements, dit sèchement Camville.

— Alors, nous n'aurons pas à reprendre la discussion. Maintenant, ouvrez-moi la porte et laissez-moi regarder en quel état vous laissez les lieux.

Selon Cadfael, cette dernière exigence signifiait en réalité : montrez-moi que Philippe est à l'intérieur, blessé, impuissant, et qu'il ne peut échapper aux griffes de l'impératrice. Cadfael repartit donc à la hâte vers la chambre pour s'y trouver au chevet du malade lorsque FitzGilbert y arriverait, ce qui ne tarda pas. Le prêtre et le moine veillaient de chaque côté du lit lorsque Camville et le maréchal entrèrent.

De la gorge et la poitrine de Philippe s'exhalait une respiration superficielle et rauque. Ses yeux étaient clos, l'arc charnu de ses lèvres avait la pâleur de l'albâtre.

FitzGilbert s'approcha et contempla longuement le visage altéré. Satisfaction ou remords ? Cadfael ne put en décider.

— Bien… dit le maréchal d'un ton indifférent, en haussant les épaules et faisant brusquement demi-tour.

Ils entendirent le bruit de ses pas décroître au long du corridor du donjon. Le maréchal s'éloignait, persuadé que l'ennemi insigne de l'impératrice était dans l'incapacité de lever le petit doigt pour écarter un nœud coulant, encore plus de se lever de son lit et d'enfourcher une monture qui l'emporterait hors d'atteinte de sa vengeance.

Après le départ du maréchal, les trompettes échangèrent leurs sonneries impérieuses de part et d'autre du terrain gelé. Cadfael inspira profondément et se tourna vers le chapelain de Philippe :

— A présent, le pire est passé. Tout est fini. Vous avez veillé toute la nuit, c'est maintenant votre tour de vous reposer. Quant à moi, je reste auprès de lui.

CHAPITRE XIV

Resté seul avec Philippe, Cadfael fouilla le coffre à la recherche de plaids pour protéger son malade du froid et des cahots du chemin avant de l'enrouler dans un drap ; il ne laissa qu'une épaisseur de lin sur son visage pour qu'il puisse respirer. Encore un cadavre prêt pour la sépulture ; restait maintenant à l'introduire dans la chapelle, avec les autres, ou à l'aligner dehors sur la prairie, près de l'endroit où des hommes d'armes creusaient la fosse commune. Laquelle de ces deux solutions était la moins hasardeuse ? On aurait pu en discuter longtemps. Cadfael avait verrouillé la porte de la chambre pour faire ses préparatifs et craignait de la rouvrir trop tôt mais, enfermé dans la petite pièce, il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait. La première moitié de la trêve devait être écoulée et la garnison préparait sa retraite. Au cours d'une inspection rapide des dégâts, FitzGilbert avait dû observer l'état précaire de l'une des tours ; il allait rapidement envoyer des maçons consolider l'appareil de pierres en attendant des travaux définitifs.

Cadfael tourna la clé dans la serrure et entrouvrit la porte juste assez pour inspecter le corridor. Deux jeunes hommes de la garnison se dirigeaient vers la sortie du donjon, portant un corps étendu sur un long volet pris aux fenêtres extérieures. L'évacuation avait commencé et mieux valait agir rapidement. Les porteurs étaient désarmés – toutes les armes avaient déjà été entassées dans l'armurerie – mais, au moins, ils avaient la vie sauve. Ils manœuvraient avec tristesse et respect leurs camarades infortunés. Derrière eux parut un officier de la garde du maréchal qui parlait avec un artisan manifestement du cru, vêtu d'un pourpoint de cuir, autoritaire et volubile.

— Sous ce mur, vous aurez besoin des étais de bois les plus solides que je peux vous fournir, disait l'artisan. Pour la pierre, ça peut attendre. Que vos hommes restent à l'écart de ce périmètre quand ils feront leur entrée. Je reviendrai cet après-midi, avec mes compagnons et les étais.

Il dégageait une odeur de bois et les bois ne manquaient pas autour de Greenhamsted. La maçonnerie branlante de la tour délabrée, de même que les murs intérieur et extérieur seraient bientôt

consolidés en attendant les maçons. A propos, pensa tout à coup Cadfael, je ferais mieux d'aller voir avant qu'ils n'y arrivent. Un manteau portant l'aigle impériale sur l'épaule pourrait bien traîner dans les gravats, et ce dont j'ai le moins besoin en ce moment, c'est que les officiers de l'impératrice posent trop de questions. Bien sûr, ce manteau pourrait avoir appartenu à l'un des assiégeants qui ont réussi à entrer dans la tour. Mais il est fort incommode de manœuvrer un bélier, empêtré dans un manteau. Mieux vaut éviter de susciter les questions.

Pour l'instant, cependant, le problème le plus urgent de Cadfael se posait sur place : il avait besoin d'une autre paire de bras, il en avait besoin tout de suite, avant que d'autres témoins n'entrent en scène. L'officier avait accompagné le maître maçon jusqu'à la porte du donjon, et Cadfael, l'entendant revenir, sortit dans le corridor comme s'il était chez lui, laissant la porte grande ouverte derrière lui. Son habit lui conférait le droit de s'occuper des morts et – pourquoi pas ? – celui de revendiquer avec bienveillance un coup de main pour ce travail.

— Messire, auriez-vous la bonté de m'aider à transporter celui-ci ? Nous n'avons pu l'amener jusqu'à la chapelle.

L'officier, il devait avoir la cinquantaine, était assez vieux pour se montrer tolérant à l'égard de frères bénédictins zélés et officieux, assez bien disposé pour consacrer quelques minutes à satisfaire à une demande, d'autant qu'il avait peu à faire en dehors de surveiller le travail des autres et qu'il était enchanté d'en avoir terminé avec les combats à La Musarderie. Il regarda Cadfael, jeta un coup d'œil placide par la porte ouverte et haussa aimablement les épaules. Glaciale et dépouillée, la pièce ne passait pas à première vue pour les appartements du gouverneur. En faisant le tour de la salle de garde et des quartiers d'habitation, il en avait vu de plus luxueuses et confortables.

— Un mot dans vos prières pour un brave soldat, frère, et je suis votre homme. Puisse quelqu'un en faire autant pour moi si jamais je me trouve en pareil besoin.

— Amen. Ce sera chose faite lors du prochain office, répondit Cadfael avec ferveur. Et très sincèrement.

Ce fut donc un officier de l'impératrice qui, à la tête du lit, se baissa pour soulever par les épaules le corps enveloppé. Tout ce temps, Philippe demeura immobile comme un mort et Cadfael luttait vaillamment contre l'idée qu'il pourrait bien l'être vraiment avant de quitter ces murs. Lorsque les sens ont quitté le corps et que seule une respiration ténue atteste que l'ultime frontière n'a pas été franchie, la tranquillité du mourant diffère peu de celle qui suit le départ de l'âme, songeait-il. Cette pensée l'emplit d'une douleur étrangement intime,

comme si lui-même avait perdu un fils, et non Robert de Gloucester ; mais il la chassa, il refusait d'y croire.

— Prenez la paillasse en même temps, dit-il. Nous la réclamerons plus tard si elle peut encore servir, mais il a saigné et l'on ne manque pas de paille.

L'officier saisit la paillasse sans discuter et souleva son bout de civière aussi aisément que si elle portait un enfant. Cadfael la prit par l'autre extrémité mais, dans le corridor, il dut la soutenir d'une seule main pour pouvoir fermer la porte, laissant au Seigneur le soin de prévenir une découverte prématurée ! S'attarder à fermer à clé une chambre vide aurait éveillé des soupçons.

Ils traversèrent la cour qui bourdonnait d'activité et franchirent la porte sous le ciel lugubre de décembre ; sur l'aire pavée, les gardes les laissaient passer sans broncher. Ils ne s'intéressaient pas aux morts ; ils étaient là pour s'assurer que ni armes, ni équipements de valeur ne partiraient en même temps que la garnison et pour contrôler que Philippe FitzRobert ne filerait pas au milieu des blessés. A courte distance à gauche de la chaussée, la fosse commune avait été creusée dans un endroit plan ; l'on avait aligné les morts côte à côte avec le respect qui leur était dû.

Les villageois, venus de Greenhamsted ou de plus loin, s'étaient rassemblés entre le lieu des funérailles et la couronne des bois. Ils regardaient, curieux mais réservés. Les roturiers n'avaient guère d'affection pour les deux factions mais, cette fois, la menace s'éloignait. Il se pourrait qu'un Musard revînt à Greenhamsted. Quatre générations s'y étaient succédé et le voisinage avait accepté la famille.

Venu du fond de la vallée, un chariot traîné par deux chevaux remontait la pente et gagna tranquillement la chaussée qui menait à la porte. Barbu et bien en chair, le conducteur devait avoir la cinquantaine. Il portait un vêtement noir, tissé à la maison, une cape et un capuchon verts, mais ces couleurs s'étaient affadies et empoussiérées au long des jours passés dans un air saturé de mouture. Le valet derrière lui, les épaules couvertes d'une toile à sac et la tête protégée par un coin de sac, était un grand gars dégingandé, vêtu de la blouse et des chausses brun foncé en usage dans le comté. Cadfael les regardait venir et bénissait Dieu.

Apercevant les corps dans leur linceul alignés sur la prairie et le pauvre chapelain, affaibli et inconsolable, le conducteur du chariot, ignorant allègrement les gardes à la porte, dirigea son attelage de côté vers les lieux de l'enterrement. Parvenu là, il enjamba prestement les ridelles, laissant son valet garder les chevaux. Le meunier s'adressa à Cadfael, assez fort pour être entendu du chapelain :

— Frère, un de mes neveux a servi sous Camville et je serais bien content de savoir ce qu'il est devenu, rapport à sa mère surtout.

On nous a dit que vous avez des morts et beaucoup de blessés. Je peux avoir de ses nouvelles ?

Il avait baissé la voix en se rapprochant et, pour ce qu'il en laissait voir, son visage aurait aussi bien pu être en bois.

— Commencez par vous débarrasser du pire avant de pousser plus loin, conseilla Cadfael lorsqu'il rencontra les yeux délavés mais pétillants d'intelligence de son interlocuteur.

Un peu à l'écart, le chapelain discutait avec l'officier de la garde de FitzGilbert.

— Parcourons les rangées ensemble et assurez-vous que votre parent ne s'y trouve pas. Prenez votre temps, ajouta calmement Cadfael. Toute hâte pourrait paraître suspecte.

Ils passèrent ensemble le long des rangées, parlant à voix basse et se baissant de temps à autre pour découvrir un visage qu'ils recouvraient aussitôt. Chaque fois, le meunier secouait négativement la tête.

— Ça fait un moment que je ne l'ai vu mais c'est sûr que je le reconnaîtrai, assurait-il, inventant au fur et à mesure un jeune parent très plausible, pas assez proche pour que sa perte fût irréparable et cause d'un chagrin profond, mais envers lequel jouaient les liens du sang et qu'il ne pouvait abandonner.

— C'est un noiraud qui doit avoir la trentaine. Très habile à l'arc et au bâton. Pas du genre à se tirer de la bagarre. Non ! Toujours au plus fort de la mêlée, avec les braves…

Ils étaient arrivés devant la paillasse où Philippe reposait, si tranquille et silencieux que le cœur de Cadfael douta, le temps que son œil perçoive avec joie le léger frémissement qui signalait la respiration.

— Le voilà !

Le meunier n'avait pas reconnu l'homme mais senti le moment. Il le signala d'un mot, se raidit et recula d'un pas ; puis, aussi vivement, il se baissa, tout contre la personne de Cadfael pour dissimuler la supercherie, et s'arrangea pour retirer le voile de lin du visage de Philippe, mais sans le toucher. Il demeura ainsi un long moment, incliné vers le corps comme pour s'assurer de sa macabre découverte, avant de se redresser lentement en disant d'une voix nette :

— C'est bien lui, le petit gars de notre Nan.

Cette habile expression mêlait l'exaspération, la douleur et une prompte résignation, due à la vieille expérience d'un pays anarchique, où la mort surgissait en tous lieux, à l'improviste, choisissait et frappait à son gré.

— J'aurais dû le savoir, qu'il ne ferait pas de vieux os. Jamais il n'a tourné le dos au danger. Qu'est-ce qu'on y peut ? Rien ne les fera

revenir.

Près d’eux, un des hommes qui creusaient la fosse s’était redressé pour prendre un peu de repos et tourna vers le meunier un regard empreint de sympathie.

— C’est dur pour un homme de voir un parent de son sang dans cet état. Sans doute que vous voudriez l’emporter pour qu’il repose au milieu des siens. Il se peut qu’ils vous le permettent. Ça vaudrait toujours mieux que d’être jeté à même la terre avec les autres. Sans même un nom.

Leur entretien à mi-voix avait attiré l’attention des gardes. L’officier regardait de leur côté et ne tarderait pas, estima Cadfael, à fondre vers eux. Mieux valait le devancer et lui apporter sur place l’histoire bien emballée.

— Si vous le désirez, je vais poser la question, proposa-t-il au meunier. Il serait chrétien de prendre soin de cette pauvre âme.

D’un pas plein de componction, il se dirigea vers la porte, le meunier sur ses talons. Les voyant venir, l’officier s’arrêta et attendit.

— Messire chevalier, dit Cadfael, voici le meunier de Winstone, là-bas, de l’autre côté de la rivière. Il a reconnu parmi nos morts un de ses parents, le fils de sa sœur, et demande s’il peut emporter le corps du garçon pour l’enterrer chez les siens.

— Vraiment ?

D’un coup d’œil, le garde examina le solliciteur des pieds à la tête ; il avait depuis longtemps perdu tout intérêt pour ce genre d’incident devenu trop banal. Il réfléchit un instant et acquiesça :

— Pourquoi pas ? Un de plus ou de moins… Ce serait encore mieux si nous pouvions dégager le terrain d’un seul coup. Entendu. Laissez-le emporter son neveu. Ici ou ailleurs, il ne risque plus de faire saigner ou de saigner.

Le meunier de Winstone porta respectueusement la main à son front et proféra les remerciements appropriés. L’once d’ironie dont ils étaient empreints passa inaperçue. Il repartit lourdement vers son chariot que le valet dégingandé avait rapproché. Ils soulevèrent ensemble la paillasse où reposait Philippe et, au vu des gardes du maréchal, l’installèrent soigneusement dans le chariot. Cadfael, qui tenait les chevaux, plongea son regard dans l’ombre du capuchon en toile à sac du jeune homme pour y rencontrer les yeux noirs aux pupilles cernées d’or qui promettaient le succès. Pas un mot ne fut prononcé. Olivier s’assit dans la caisse du chariot et posa l’extrémité de la mince paillasse sur ses genoux. Et le meunier de Winstone grimpa sur le banc et dirigea son attelage vers la rivière, en bas de la pente pelée par le froid, sans se retourner, sans se presser, incarnation de l’honnête homme qui vient de remplir un devoir impératif et n’a de compte à rendre à personne.

A midi, FitzGilbert apparut devant la porte, sa compagnie rangée derrière lui, pour surveiller le départ de la garnison de La Musarderie. Les hommes de Philippe avaient hissé sur des chevaux leurs blessés incapables de marcher longtemps, installé les autres dans des chariots qu'ils avaient en réserve et disposé ceux-ci au milieu de leurs rangs, afin d'avoir sur chaque flanc des hommes valides, en cas de besoin. Cadfael avait pensé à temps à faire valoir ses droits de propriétaire sur l'élégant rouan prêté par Hugh et s'attardait dans les écuries pour les défendre, au cas où ils seraient contestés. Hugh me couperait carrément les oreilles, songeait-il amusé, si je le laissais requérir sous mon nez. En fin de journée, alors que l'arrière-garde défilait d'un pas raide sous l'œil impatient des vainqueurs, il assista à la reddition de La Musarderie.

Chaque rang qui passait était examiné minutieusement de chaque côté et les chariots arrêtés pour être fouillés à la recherche d'arcs, d'épées ou de lances. Opposant une moue dédaigneuse à leur méfiance, Camville regardait faire sans commentaire et ne protesta que lorsque des blessés furent trop rudoyés pour son goût. Quand tout fut fini, il conduisit sa garnison vers l'est ; après avoir franchi la rivière et traversé Winstone, elle emprunterait la voie romaine pour se rendre très vraisemblablement à Cricklade, à l'abri d'une menace imminente et au centre du cercle des châteaux détenus par le roi : Bampton, Faringdon, Purton et Malmesbury, entre lesquels ses combattants et ses blessés seraient répartis ; ils bénéficieraient d'un certain confort. Olivier et le meunier de Winstone avaient emprunté le même itinéraire mais leur parcours serait moins long, une douzaine de miles.

Quant à Cadfael, il avait encore beaucoup à faire sur place. Il ne pouvait quitter les lieux avant que les derniers blessés, trop faibles ou trop malades pour partir avec leurs camarades, ne fussent remis officiellement sous la tutelle du maréchal. Par ailleurs, il ne se sentait pas non plus le droit d'abandonner les lieux avant que l'impératrice eût consumé le paroxysme de sa rage et que nul ici ne risquât la mort pour payer la mort dont elle avait été frustrée.

D'ici quelques minutes, le gros de ses compagnies feraient leur entrée ; elles rempliraient les écuries et les quartiers presque déserts, examineraient les trophées d'armes et s'installeraient comme chez elles. Cadfael les précéda dans la cour et se rendit prudemment dans la base de la tour endommagée. Progressant difficilement parmi les pierres et les mœllons tombés de l'appareil des murs, il trouva le manteau plié, coincé dans une cavité de la maçonnerie, là où Olivier l'avait enfoncé avant de se faufiler dans la nuit au milieu des assiégeants. L'aigle impériale du blason était toujours fixée sur

l'épaule. Cadfael roula le manteau en la dissimulant à l'intérieur et emporta son butin dans sa cellule. Il lui semblait qu'un peu de la chaleur du corps d'Olivier y était demeurée.

Avant la fin du jour, tous les nouveaux venus étaient entrés, à l'exception de la suite de l'impératrice dont les précurseurs étaient à l'ouvrage, disposant les draperies et les tentures qui feraient du moins spartiate des appartements de La Musarderie un séjour digne d'elle. A nouveau habitable, la grande salle ressemblait à ce qu'elle avait toujours été ; de leur côté, cuisiniers et domestiques s'apprêtaient philosophiquement à nourrir et servir une autre garnison. Près de la tour ébréchée, solidement étayée par des poutres de bois sec, on avait placé une sentinelle pour dissuader les étourdis de venir s'y rompre le cou.

Personne n'avait encore ouvert la porte de la chambre de Philippe pour découvrir qu'elle était vide. Personne n'avait eu le temps de remarquer que l'hôte bénédictin, qui avait été le dernier à s'asseoir au chevet de l'homme blessé, avait circulé pendant trois heures du côté de la cour et du cimetière, de même que le chapelain. Tout le monde avait été trop absorbé pour se demander qui montait la garde auprès du lit en leur absence. Cadfael lui-même n'y avait pas beaucoup réfléchi ; après avoir paré au plus pressé, il commençait à se rendre compte qu'il lui incombait de faire lui-même cette découverte, par loyauté envers les derniers membres de la maison de Philippe encore présents. Mais, de préférence, avec un témoin.

Une heure avant les vêpres, il descendit aux cuisines, demanda une mesure de vin et un seau d'eau chaude pour son malade et embaucha d'autorité un marmiton pour porter le seau dans la cour jusqu'au donjon.

— Quand je l'ai quitté il y a quelques heures pour aller au cimetière, il avait la fièvre, dit-il à son acolyte. Si je le baigne et si j'arrive à lui faire avaler un peu de vin, nous pourrons peut-être la faire tomber. Peux-tu m'accorder quelques minutes pour le redresser dans son lit et pour le tourner ?

Le marmiton, un jeune géant pourvu d'une extraordinaire tignasse, d'une bouche résolument close et d'un visage aussi hermétique sous le joug de cette règle nouvelle, encore inconnue, coula un regard de biais vers Cadfael, opéra une estimation intelligente de ce qu'il vit et murmura sans bouger les lèvres mais clairement :

— Mieux vaudrait le laisser mourir, frère, si vous lui voulez du bien.

— Comme tu lui en veux, toi aussi ? fit Cadfael sur le même ton.

C'était un stratagème un peu simpliste mais il avait parfois son utilité. Cadfael ne reçut pas de réponse ; il n'en attendait d'ailleurs pas

et n'en avait nul besoin.

— Haut les cœurs ! En temps voulu, tu raconteras ce que tu as vu.

Ils arrivèrent à la porte de la chambre déserte. Cadfael l'ouvrit, tenant d'une main le pichet de vin. Sous le pâle éclairage, le lit étalait son désordre et sa vacuité, les couvertures pendaient dans tous les sens, la chambre était nue. Cadfael fut tenté de lâcher son pichet pour témoigner de son étonnement et de son inquiétude mais il réfléchit que, d'une manière générale, les frères bénédictins ne réagissent pas à des situations de crise en laissant tomber des objets, surtout pas des pichets de vin, et que mieux valait, en l'occurrence, faire confiance à son compagnon de hasard que recourir à une supercherie. Il se trouvait sûrement parmi les domestiques de Philippe des hommes qui se réjouiraient qu'il soit délivré.

Si bien que ni l'un ni l'autre ne s'exclama. Au contraire, ils partagèrent un moment de satisfaction silencieuse. Le regard éloquent qu'ils échangèrent les dispensa d'ouvrir la bouche, précaution nécessaire car beaucoup d'oreilles passaient par là.

— Viens ! s'écria Cadfael, reprenant ses esprits. Il faut que nous fassions un rapport. Emporte le seau, ajouta-t-il avec autorité, ce sont les détails qui font que les inventions sonnent juste.

Il prit la tête au pas de charge, serrant toujours contre lui le pichet de vin ; le marmiton galopait derrière lui, faisant gicler à chaque pas l'eau de son seau. A la porte de la grande salle, Cadfael fonça pratiquement dans les bras d'un chevalier de Bohun et lui jeta au nez sa nouvelle :

— Le maréchal est-il là ? Je dois lui parler. Nous venons de la chambre de FitzRobert. Il n'y est pas. Le lit est vide, l'homme est parti.

Devant le maréchal, l'intendant et la demi-douzaine de comtes et de barons présents dans la grande salle, l'histoire fit sensation et souleva une houle de fureur, d'exaspération et de soupçons. Satisfaisante parce que nul n'y pouvait rien. Cadfael était volubile, consterné, et le marmiton avait assez d'esprit pour présenter l'image de la stupéfaction imbécile.

— Messires, je l'ai quitté avant midi pour aller aider le chapelain qui s'occupait des morts. Je suis ici par hasard, ayant demandé l'hébergement pour quelques nuits mais, comme j'ai quelques compétences, j'ai voulu le veiller et le soigner de mon mieux. Quand je l'ai quitté, il était totalement inconscient, ce qu'il n'a quasiment pas cessé d'être depuis qu'il a été blessé. J'ai cru pouvoir le laisser en toute sécurité. Monseigneur, vous-même l'avez vu ce matin… Mais quand je suis revenu…

Cadfael s'interrompit, abasourdi. Les mots lui manquaient. Il

hocha plusieurs fois la tête avant de reprendre :

— Comment cela peut-il être arrivé ? Un homme sans connaissance ! Je suis allé chercher du vin à l'office et de l'eau chaude pour le baigner, et j'ai demandé à ce valet un coup de main pour le soulever. Il avait disparu ! Il est impossible qu'il ait pu se mettre tout seul sur ses pieds, je le jure. Mais il a filé. Cet homme vous le dira.

Le marmiton secoua énergiquement la tête et sa tignasse hirsute lui balaya le visage.

— Par Dieu, c'est bien vrai. Le lit est vide, la chambre est vide. Il a fichu le camp.

— Venez voir par vous-même, Monseigneur, il n'y a pas d'erreur possible, dit Cadfael.

— Fichu le camp ! explosa le maréchal. Comment peut-il avoir fichu le camp ? La porte n'était-elle pas verrouillée quand vous l'avez quitté ? N'y avait-il personne pour le surveiller ?

— Monseigneur, je n'en sais rien, dit Cadfael, blessé. Je vous le répète, il ne pouvait bouger le petit doigt. Et moi-même ne suis pas au service de la maison, je n'avais pas reçu d'ordres. Mon rôle était bénévole et destiné à guérir.

— Nul n'en doute, frère, dit le maréchal d'un ton bref, mais vos soins n'étaient pas sans défaut s'il est resté quelques heures seul. Et vos capacités de médecin pas davantage si vous tenez un être aussi remuant pour mortellement malade et incapable de bouger.

— Vous pouvez demander au chapelain, repartit Cadfael. Il vous dira la même chose. L'homme avait perdu connaissance, il était à l'article de la mort.

— C'est donc que vous croyez aux miracles, intervint Bohun, méprisant.

— Je ne le nie pas, reconnut Cadfael. Et j'ai de bonnes raisons pour cela. Messeigneurs, vous pourriez y réfléchir.

— Allez interroger la garde à la porte, commanda le maréchal en se tournant brusquement vers quelques officiers. Demandez-leur si un homme ressemblant à FitzRobert est passé avec les blessés.

— La réponse est non, affirma Bohun, crispé, tout en faisant signe à trois de ses hommes d'aller vérifier que la surveillance avait été stricte.

— Et vous, frère, venez avec moi. Allons voir ce miracle.

Il traversa la cour au pas de charge, entraînant dans son sillage une cohorte de subordonnés anxieux et, sur leurs talons, Cadfael et son marmiton cramponné à son seau vide.

La porte béait grande ouverte, telle qu'ils l'avaient laissée et la pièce était si nue qu'il était vain d'en franchir le seuil pour savoir que personne ne s'y trouvait. Le monceau de couvertures en désordre camouflait l'absence de la paillasse et personne ne prit la peine de les

remuer ; manifestement, elles ne pouvaient dissimuler un corps humain.

— Il ne peut être loin, décréta le maréchal faisant impétueusement demi-tour. Il est sûrement dans la place. Personne n’a pu échapper aux gardes. Nous débusquerons s’il le faut jusqu’au dernier rat de cette forteresse mais nous le trouverons.

Les hommes qui l’entouraient furent immédiatement expédiés aux quatre coins du château. Cadfael et son complice échangèrent un regard d’intelligence mais se gardèrent d’ouvrir la bouche. Le marmiton à la tête de bûche, qui jubilait intérieurement, repartit nonchalamment vers ses cuisines et Cadfael, dont la tension s’apaisait, se rappela soudain les vêpres et se réfugia dans la chapelle.

On chercha longtemps Philippe, avec la rigueur et la minutie exigées par le maréchal, et quand les recherches furent abandonnées, Cadfael se demanda si la disparition du prisonnier n’était pas au fond un soulagement pour FitzGilbert lui-même. Non qu’il eût forcément de la sympathie pour Philippe, ou qu’il désapprouvât cette vengeance féroce, mais parce qu’il avait assez de bon sens pour prévoir que cette ignominie aurait redoublé et prolongé les massacres, et frappé de malédiction la cause de l’impératrice, même aux yeux de ses plus fidèles partisans. Le maréchal feignait d’agir avec énergie et conviction ; après l’échec définitif des recherches, une aubaine inattendue, il aurait à porter le soir même la nouvelle à l’impératrice, avant qu’elle ne fasse son entrée solennelle à La Musarderie. L’excès de son venin se répandrait alors sur ceux qu’elle n’osait humilier et bafouer ouvertement avant qu’elle puisse s’en prendre aux pauvres êtres vulnérables qu’elle sacrifiait à son gré.

Fatigué, le chapelain de Philippe bredouillait les psaumes des vêpres et Cadfael fit de son mieux pour se concentrer sur ses prières. Quelque part entre La Musarderie et Cirencester, peut-être déjà à l’abri dans l’abbaye des augustins, Olivier soignait et veillait son geôlier devenu son prisonnier, son ami devenu son ennemi. Cadfael avait renoncé à qualifier leur relation dont la solidité et l’inviolabilité se renforçaient au fil des épreuves. Aussi longtemps qu’ils resteraient en contact, chacun des deux protégerait contre tous les arrières de l’autre, même lorsqu’ils échouaient manifestement à se comprendre mutuellement.

Moi non plus, je ne comprends pas, songeait Cadfael, mais il n’est pas nécessaire que je comprenne. J’ai confiance, je respecte et j’aime. Et pourtant, j’ai abandonné et laissé derrière moi l’objet de ma confiance absolue, ce que je respecte et aime plus que tout ; j’ignore même si je parviendrai jamais à le retrouver. L’aventure est terminée. Mon fils est libre, sain et sauf, dans la main de Dieu ; je l’ai délivré, il a délivré son ami et le fossé qui les sépare encore doit être comblé. Ils

n'ont pas besoin de moi. Et moi, Seigneur, j'ai des obligations très chères, le nombre des années qui me restent à vivre se réduit, ma dette, de taupinière qu'elle était, est devenue montagne et mon cœur se tourne vers ma maison.

« Fais que notre jeûne te soit acceptable, Seigneur, nous t'en prions instamment : et, par l'expiation de nos péchés, fais-nous dignes de ta grâce…»

Amen ! Après tout, mon long voyage jusqu'ici a été béni. Si le long voyage de retour vers ma maison se révèle fatigant et s'achève par un rejet, vais-je chicaner sur le prix ?

Le lendemain, l'impératrice fit son entrée à La Musarderie, l'esprit sombre et l'humeur exécrable, bien qu'elle se fût reprise. Ses sourcils noirs froncés se détendirent légèrement lorsqu'elle inspecta le butin qu'elle avait conquis et elle se résigna de mauvaise grâce à passer en pertes et profits ce qui était perdu. Cadfael la regardait chevaucher, forcé de reconnaître qu'à pied ou à cheval, elle avait une allure royale. Les contrariétés étaient sans effet sur sa beauté inaltérable, dominatrice et majestueuse. Lorsqu'elle voulait charmer, elle était irrésistible ; elle l'avait été pour Yves et pour bien d'autres avant de les fustiger sans pitié.

Elle entra montée sur un noble animal et magnifiquement parée, suivie d'une compagnie et flanquée de piqueurs, ainsi que de ses dames d'honneur. Cadfael se rappelait ces nobles dames qui la servaient à Coventry et l'escortaient à Gloucester. La plus âgée devait être veuve de longue date ; grande et svelte, elle avait gardé longtemps les charmes d'une grâce juvénile mais devenait à présent un peu maigre et anguleuse ; ses cheveux argentés viraient au blanc. En dépit des nombreuses années qui les séparaient, sa nièce, Isabeau, ressemblait étonnamment à sa tante ; elle devait être le portrait de Jovetta de Montors dans sa jeunesse, un portrait plein de séduction et de vitalité. Beaucoup de beaux garçons l'avaient admirée à Coventry.

Les dames s'arrêtèrent dans la cour et FitzGilbert et une demi-douzaine de ses hommes se disputèrent l'honneur de les aider à mettre pied à terre avant de les escorter jusqu'aux appartements préparés pour elles. La Musarderie avait échangé un gouverneur pour une châtelaine.

Où le gouverneur était-il à présent ? Comment allait-il ? S'il avait survécu au voyage, il vivrait. Et Olivier ? Tant qu'il n'en serait pas certain, Olivier resterait près de lui.

Au même moment, Yves sautait à bas de sa monture, conduisait son cheval à l'écurie et se mettait en quête de Cadfael. Il brûlait d'impatience d'apprendre les nouvelles de la bouche de son ami.

A nouveau ils s'assirent sur le lit étroit de la cellule de Cadfael et

se racontèrent mutuellement les événements survenus depuis qu'ils s'étaient séparés près du tronc noueux de la vigne, tandis que le guetteur montait la garde si près d'eux.

— Bien sûr, j'ai entendu dire hier que Philippe s'était évaporé comme brume au soleil ! lança Yves, rouge d'émerveillement et d'excitation. Mais comment est-ce possible ? S'il était gravement blessé au point de ne pouvoir se lever ? L'impératrice sera dispensée de rompre avec le comte et d'accomplir de pires forfaits ! Bien des malheurs vont être épargnés au pays. Mais comment cela s'est-il passé ?

Face à cette abondance de bienfaits, sa gratitude s'exprimait sans grande cohérence mais, subitement, il devint très grave lorsqu'il s'enquit d'Olivier :

— Cadfael, qu'est-il arrivé à Olivier ? Je pensais le voir avec les autres dans la grande salle. J'ai demandé à l'intendant quel serait le sort des prisonniers et il m'a répondu : « Quels prisonniers ? On n'en a trouvé aucun ici. » Alors, où peut-il être ? Philippe nous avait dit qu'il était ici.

— Et Philippe ne ment pas, dit Cadfael, répétant ce qui semblait être un article de foi chez ceux qui connaissaient Philippe, y compris ses ennemis. C'est vrai, il n'a pas menti. Il nous a dit la vérité. Olivier était là, au fond d'un cachot, sous une tour. Quant à l'endroit où il se trouve à présent, si tout va bien, et pourquoi pas ? – il a des amis là-bas –, il devrait être à Cirencester, à l'abbaye des augustins.

— Vous l'avez aidé à s'évader avant la reddition ? Mais alors, pourquoi est-il parti ? Pourquoi quitter les lieux lorsque FitzGilbert et l'impératrice étaient aux portes ? Son propre parti ?

— Je ne l'ai pas délivré, dit Cadfael patiemment. Quand il a été blessé et qu'il a compris qu'il allait peut-être mourir, Philippe a pensé à sa garnison et donné l'ordre à Camville d'obtenir pour ses hommes les meilleures conditions possibles, à tout le moins la vie et la liberté, et de livrer le château.

— En sachant qu'ils seraient impitoyables à son égard ? insista Yves.

— En sachant quelles étaient les intentions de Mathilde envers lui, comme tu me l'avais demandé, confirma Cadfael, en sachant aussi qu'elle laisserait partir la garnison si elle mettait la main sur lui. Oui. Il a également pensé à Olivier. Il m'a donné les clés et m'a envoyé le délivrer. Ce que j'ai fait. Ensuite, avec Olivier, j'ai expédié Philippe FitzRobert, en toute sécurité, je l'espère, chez les moines de Cirencester où, avec la grâce de Dieu, il devrait se remettre de ses blessures.

— Comment ça ? Comment lui avez-vous fait passer les portes alors que les troupes de l'impératrice étaient sur les dents ? Et lui ? Y

a-t-il consenti ?

— Il n'avait pas le choix, repartit Cadfael. Il est resté conscient le temps de disposer de sa vie, à condition que ses hommes aient la vie sauve. Mais il avait sombré dans une profonde inconscience lorsque je l'ai enveloppé d'un linceul et transporté parmi les morts. Non, pas avec Olivier, pas encore. C'est un homme du maréchal qui m'a aidé à le transporter. Olivier s'était coulé dehors à la faveur de la nuit lorsque les assaillants se retiraient ; il est allé chercher un chariot au moulin et, au nez et à la barbe des gardes, lui et le meunier de Winstone sont venus réclamer le corps d'un parent. On leur a accordé la permission de le prendre et de l'emporter.

— J'aurais aimé être avec vous, soupira Yves, admiratif.

— Mon garçon, j'étais heureux que tu n'y sois pas. Tu avais joué ton rôle et je remerciais Dieu que l'un de vous au moins soit à l'abri de cette périlleuse équipée. A présent, peu importe, tout s'est bien passé ; j'ai envoyé Olivier au loin, mais je t'ai près de moi. Nous avons évité le pire. Dans cette vie, c'est souvent le mieux que l'on puisse dire et c'est ainsi qu'il faut l'accepter, conclut Cadfael, soudain très las, malgré le soulagement et la satisfaction présents.

— Olivier reviendra, affirma Yves avec chaleur et ferveur, en s'appuyant contre l'épaule du frère. Et il y a Hermine qui l'attend à Gloucester, qui vous attend. Elle approche de son terme. Peut-être avez-vous déjà un autre filleul…

Il ignorait encore que l'enfant à venir était plus proche de Cadfael, qu'il était son petit-fils par le sang autant que par l'esprit. Si bien qu'il reprit :

— Vous avez déjà fait tant de chemin que vous pourriez venir avec nous à la maison, où l'on tient tant à vous, et y séjourner un moment. Quelques jours de plus ? Serait-ce vraiment un péché ?

A regret mais résolument, Cadfael secoua la tête :

— Non, cela, je ne le peux. Quand j'ai quitté Coventry pour mener ces recherches, j'ai trahi mon vœu d'obéissance envers mon abbé qui m'avait accordé une faveur généreuse. A présent, j'ai accompli ce pour quoi j'avais renoncé à ma vocation, à l'exception peut-être d'un dernier devoir qui m'incombe. Si je remets encore mon retour, je deviens déloyal envers moi-même alors que je le suis déjà envers mon ordre, mon abbé et mes frères. Un jour, nous nous reverrons. En attendant, je dois réparer mes torts et faire pénitence. Demain, Yves, que les portes de Shrewsbury s'ouvrent ou restent closes devant le fugueur, demain je rentre chez moi.

CHAPITRE XV

Dès les premières lueurs du jour, Cadfael rassembla ses quelques effets puis alla se présenter au maréchal. Dans un établissement militaire que, récemment encore, l'on se disputait, il est souhaitable de signaler officiellement son départ et d'être en mesure d'alléguer de l'autorité du gouverneur au cas où l'on serait interrogé.

— Monseigneur, à présent que la voie est ouverte, je suis tenu de me mettre en route pour retourner à mon abbaye. J'ai ici un cheval ; les garçons d'écurie sont témoins de mes droits sur lui, encore qu'il appartienne aux écuries du château de Shrewsbury. Ai-je votre autorisation de sortie ?

— En toute liberté, répondit le maréchal. Adieu et bon voyage.

Fort de cette permission, Cadfael se rendit pour la dernière fois à la chapelle de La Musarderie. Il s'était beaucoup éloigné du lieu qu'il aspirait ardemment à retrouver et n'était pas sûr de vivre assez longtemps pour le réintégrer, car les hommes ne savent ni le jour ni l'heure où la vie leur sera retirée. Et même s'il y parvenait de son vivant, il pourrait n'y être pas reçu. Les liens de l'appartenance, s'ils sont tendus jusqu'au point de rupture, ne sont pas toujours aisément rattachés. Sans être résigné au pire, Cadfael présenta humblement sa supplique et demeura longtemps agenouillé, les yeux fermés, absorbé dans le souvenir des belles actions réalisées, de celles qui l'étaient moins, se rappelant surtout, avec bonheur et gratitude, l'image de son fils déguisé en jeune paysan, tenant sur ses genoux son ami blessé dans le chariot du meunier. Paradoxe béni, ils n'étaient pas ennemis. Ils avaient fait de leur mieux pour se haïr mais la situation n'était pas tenable. Mieux vaut ne pas questionner l'indiscutable.

Il se redressait, les genoux raidis par la froidure de l'air et la dureté des dalles quand un pas léger retentit sur le seuil. La porte s'entrouvrit. La présence de femmes dans le château avait déjà entraîné quelques modifications dans la décoration de la chapelle où étaient apparus une nappe d'autel brodée et un prie-Dieu tapissé de vert, destiné à l'impératrice. Sa dame d'honneur entra, chargée de deux candélabres d'argent massif, et se dirigeait vers l'autel quand elle aperçut Cadfael. Elle inclina gracieusement la tête et lui sourit. Un

bandeau d'argent retenait ses cheveux couverts d'une résille qui rehaussait la pureté de leurs reflets.

— Bonjour, frère, dit Jovetta de Montors qui s'arrêta pour le regarder de plus près. Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas, frère ? Vous étiez à la réunion de Coventry.

— J'y étais, madame.

— Je m'en souviens, fit-elle avec un soupir. Dommage qu'il n'en soit rien sorti. Est-ce quelque affaire liée à cette réunion qui vous a conduit si loin de chez vous ? Il me semble avoir entendu dire que vous étiez de l'abbaye de Shrewsbury.

— En un sens oui, dit Cadfael, c'était cela.

— Votre mission a-t-elle réussi ?

Elle se dirigea vers l'autel, posa les chandeliers aux deux extrémités et se pencha vers un coffre pour chercher des chandelles et un fidibus soufré pour les allumer à la lampe perpétuelle dont la lueur rouge brillait près du crucifix central.

— En partie, dit-il.

— En partie seulement ?

— Il y avait un autre problème qui n'a pas été résolu. A vrai dire, il est en fait moins important que nous ne le pensions alors. Vous rappelez-vous le jeune homme qui fut accusé de meurtre à Coventry ?

Il s'était rapproché et elle tourna vers lui un visage clair et de larges yeux bleu foncé au regard direct.

— Oui, je me le rappelle. Il est à présent lavé de tout soupçon. Nous avons parlé ensemble lorsqu'il est venu à Gloucester et il m'a dit que Philippe FitzRobert, convaincu désormais qu'il n'était pas le meurtrier, lui avait rendu sa liberté. J'en suis heureuse. Je croyais cette affaire terminée quand l'impératrice l'a emmené sous sa protection, et c'est seulement lors de notre arrivée à Gloucester que j'appris son enlèvement sur la route, sur ordre de Philippe. Je l'ai revu par la suite lorsqu'il est venu sonner l'alarme à propos de ce château. Je sais que rien ne peut lui être reproché.

Elle mit des bobèches aux chandelles et, la tête penchée, prit du recul pour régler les distances. Le fidibus crépita dans la flammèche rouge et s'enflamma aussitôt, projetant une vive lumière sur sa main fine et veinée. Elle alluma les chandelles et regarda les flammes s'élever sans lâcher la papillote. Elle portait au médium une intaille ; malgré l'exiguïté de la pierre de jais, le motif gravé capta la vive lumière dans ses plus fins détails : dans son nid de flammes stylisées, la salamandre regardait de l'autre côté mais était, sans erreur possible, le complément positif de celle qu'il avait vue.

Cadfael ne souffla mot mais Jovetta de Montors cessa subitement de s'activer et ne fit rien pour soustraire la bague à la lumière qui en avivait et irradiait les moindres détails. Puis elle se

tourna vers lui et son regard suivit le sien :

— Je sais, répéta-t-elle, que rien ne peut lui être reproché. Je n'en ai jamais douté. Vous non plus, je crois. Personnellement, j'avais mes raisons. Mais vous ? Comment pouviez-vous en être si sûr ?

Il répéta, en les détaillant méticuleusement, les raisons pour lesquelles Brien de Soulis avait dû mourir des mains d'un ami intime en lequel il avait confiance, qui pouvait l'approcher de très près sans passer pour suspect, ce qu'Yves Hugonin n'aurait pu faire après avoir manifesté ouvertement son animosité. Un homme qui ne pouvait représenter une menace pour lui, un homme en lequel il avait foi.

— Ou une femme, dit Jovetta de Montors.

Elle avait parlé du ton doux et raisonnable de qui met en avant une possibilité évidente, sans vouloir pour autant l'imposer.

Et dire qu'il n'y avait jamais pensé ! Dans cette assemblée presque entièrement masculine – trois femmes seulement y participaient, toutes trois sous le dais inviolable de l'impératrice –, l'idée ne l'avait pas effleuré. La plus jeune avait certainement voulu jouer un jeu dangereux avec Soulis mais elle était résolue à ne pas s'engager trop avant. Cadfael doutait qu'elle lui eût jamais fixé un rendez-vous. Et pourtant.

— Oh non, dit Jovetta de Montors, ce n'est pas Isabeau. Elle ne sait rien. Tout ce qu'elle a fait, c'est une demi-promesse, suffisante pour le mettre à l'épreuve. Elle n'a jamais eu l'intention de le rencontrer. Mais au crépuscule et sous un manteau à capuche, la différence n'est pas si grande entre une femme d'âge et une jeune femme. Je pense que je ne vous apprends rien, dit-elle en lui souriant avec sympathie. Mais je n'aurais pas permis qu'il arrive malheur au jeune homme.

— Tout ceci est nouveau pour moi, dit Cadfael, croyez-moi. Je l'apprends maintenant, grâce à votre sceau. Identique à celui qui fut apposé sur l'acte de reddition de Faringdon, au nom de Geoffrey FitzClare. Qui était déjà mort. Et à présent, Soulis qui l'avait apposé et qui avait tué pour l'apposer, Soulis aussi est mort et Geoffrey FitzClare est vengé.

Au fond de son cœur, il s'interrogeait : pourquoi attiser les cendres, pourquoi les ranimer ?

— Vous ne me demandez pas quels étaient mes liens avec Geoffrey FitzClare ? questionna Jovetta de Montors.

Cadfael demeura silencieux.

— C'était mon fils, dit-elle. Mon unique enfant, né en dehors d'un mariage sans enfant, et perdu pour moi dès sa naissance. Il y a longtemps de cela, après que le vieux roi eut conquis la Normandie et s'y fut établi jusqu'à ce que le roi Louis monte sur le trône de France et que la guerre reprenne partout. Le roi Henri passa plus de deux ans

là-bas pour défendre sa conquête et les troupes de Warrenne étaient avec lui. Mon époux était un homme de Warrenne. Deux ans au loin ! L'amour n'admet pas la séparation, j'étais esseulée et Richard de Clare charmant. Quand vint le temps de mes couches, j'étais servie par des gens discrets et, de son côté, Richard fit de son mieux. Aubrey n'a jamais su, ni personne d'autre. Richard a reconnu mon fils comme étant sien et l'a élevé dans sa famille. Mais Richard n'était plus de ce monde lorsque les cendres de son fils crièrent vengeance. C'est à moi qu'il appartenait de prendre sa place.

Ni fanfaronnade ni plaidoyer dans sa voix calme. Et lorsqu'elle vit le regard de Cadfael toujours posé sur la salamandre dans son bain de feu vivifiant, elle sourit.

— C'est tout ce qu'il a jamais reçu de moi. Elle vient de mes ancêtres paternels mais elle était presque tombée en déshérence et peu de gens la connaissent. J'ai demandé à Richard de la lui donner pour son blason, ce qui fut fait. Il nous a fait confiance à tous deux. Son frère, le comte Gilbert, l'a toujours estimé, bien qu'ils se soient rangés dans les camps opposés lors de cette triste querelle ; ils étaient bons amis. Les Clare faisaient grand cas de Geoffrey qu'ils ont enterré comme un des leurs. Ils ignorent ce que je sais de la façon dont il est mort. Il me semble, frère, que vous le savez aussi.

— Oui, dit Cadfael en la regardant droit dans les yeux. Je sais.

— Si bien qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ou de vouloir excuser quoi que ce soit, conclut-elle simplement avant de se détourner pour redresser une chandelle et ramasser le fidibus éteint. Mais si jamais quelqu'un accuse le jeune garçon de la mort de cet homme, vous pouvez tout révéler.

— Vous avez dit, lui rappela Cadfael, que jamais personne d'autre n'a su. Pas même votre fils ?

Elle se dirigeait vers la porte de la chapelle mais se retourna et lui présenta un moment la sérénité profonde de ses yeux bleus et limpides. Et sourit :

— A présent, il le sait, dit-elle.

Dans la chapelle de La Musarderie, une dame d'honneur et un bénédictin se séparèrent qui, certainement, ne se reverraient jamais plus.

Aux écuries, Cadfael découvrit un Yves inconsolable qui sellait le rouan et insista pour accompagner son ami jusqu'au gué de la rivière. Inutile de s'inquiéter pour Yves ; délivré de son plus noir souci, il n'avait plus à surmonter que la paisible déception de ne pouvoir emmener Cadfael chez lui et la désillusion qui l'inciterait à la prudence face aux faveurs de l'impératrice. Sans détourner de la cause impériale son ardente fidélité et sans que les douloureuses complexités

humaines salissent sa candeur chevaleresque. Tout au long de la chaussée et dans les bois où se dissimulait le gué, il marcha près du rouan, parlant d'Hermine et d'Olivier, de l'enfant à naître, et son humeur s'égayait tandis qu'il évoquait la rencontre future.

— Il pourrait être revenu avant que j'aie reçu l'autorisation d'aller voir Hermine. Vous êtes sûr qu'il va bien ? Qu'il n'a souffert de rien ?

— Tu le retrouveras égal à lui-même, promit Cadfael du fond du cœur. Il est tel qu'il a toujours été et ne s'attend pas à ce que toi-même aies changé. A nous tous, peut-être ne nous en sommes-nous pas si mal tirés, après tout, ajouta-t-il, davantage pour s'encourager que pour réconforter le garçon.

Car le voyage de retour serait long, très long.

Ils se séparèrent au gué. Yves se haussa sur la pointe des pieds, tendit une joue lisse et Cadfael s'inclina pour l'embrasser.

— Rentre à présent et ne me regarde pas partir. Nous nous reverrons.

Cadfael franchit le gué, grimpa le layon de l'autre côté et prit vers l'est en traversant Winstone pour rejoindre la grand-route. Mais lorsqu'il l'eut atteinte, tournant le dos à Tewkesbury et aux routes qui conduisaient vers l'abbaye, il prit le trot, droit vers Cirencester. Il lui restait un devoir à accomplir ; ou peut-être s'accrochait-il désespérément, au-delà de toute raison, à l'espoir que, de son apostasie, de bonnes choses pouvaient résulter qu'il offrirait pour justifier son absence.

Tout au long de la grand-route du plateau de Cotswold, il chemina sous un ciel bas et plombé, qui n'engendrait pas la gaieté, et des averses intermittentes de neige fondue, néfastes à son confort. Plates, sales et lugubres, les couleurs de l'hiver étendaient leur lavis de grisaille sur le paysage. Le voyage procurait peu de joies et de rares occasions de saluer un compagnon de rencontre. Hommes et moutons préféraient l'abri des chaumières et des bergeries.

L'après-midi était avancé lorsqu'il arriva à Cirencester, une très vieille cité qu'il connaissait seulement de réputation ; les Romains y avaient laissé des vestiges célèbres et des négociants avisés et indépendants y exploitaient depuis le commerce prospère de la laine. Il s'arrêta pour demander le chemin de l'abbaye augustinienne, aisément reconnaissable sitôt qu'on l'apercevait et manifestement florissante. Le vieux roi Henri l'avait rebâtie sur les ruines d'une ancienne maison de chanoines séculiers, très pauvrement dotée et qui dépérissait paisiblement. Les augustins l'avaient ressuscitée et le beau portail, la cour spacieuse et l'église splendide témoignaient de leur zèle et de leur efficacité. Ce monastère restauré avait à peine trente

ans mais était en passe de devenir le plus éminent de son ordre dans le royaume.

Cadfael mit pied à terre devant le portail et se dirigea vers la loge du portier. Le calme et l'ordre des lieux l'apaisèrent après les hasards incontrôlables du siège et la triste solitude des routes. Ici, tout était à sa place et réglé ; ici, chacun avait un but et une règle dont il ne mettait pas en doute la valeur, et chaque heure et chaque chose remplissaient une fonction essentielle à la marche de l'ensemble. Il se sentait chez lui, et son cœur y aspirait.

— Je suis un frère de l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Shrewsbury, annonça humblement Cadfael, et je suis dans cette région en raison de la bataille de Greenhamsted où j'étais hébergé quand le château fut assiégé. Pourrais-je parler au frère infirmier ?

Le frère portier, un vieillard doux et rond, au regard froid et distant, n'était pas disposé à accueillir sur sa bonne mine un bénédictin. Il questionna sans aménité :

— Êtes-vous en quête d'un toit pour la nuit, frère ?

— Non, répondit Cadfael. Ma mission ici sera de courte durée car je rentre à mon abbaye. Inutile de rien prévoir pour moi. Mais j'ai envoyé chez vous, sous la protection d'un ami, Philippe FitzRobert, gravement blessé à Greenhamsted et en danger de mort. Je serais heureux de m'entretenir un instant avec le frère infirmier à propos de son état. Ou, se reprit-il, subitement ébranlé, de savoir seulement s'il vit. C'est moi qui l'ai dirigé vers vous et j'ai besoin de savoir.

Le nom de Philippe FitzRobert avait dilaté les yeux gris que la mention de l'ordre des bénédictins et de leur abbaye de Shrewsbury n'avait pas réussi à dégeler. Que Philippe fût ici aimé ou haï, ou simplement supporté comme une complication qu'on ne peut éluder, la main de son père le couvrait et pouvait ouvrir les portes closes et surveillées. On ne peut reprocher à une maison d'exercer à ses frontières une surveillance farouche.

— Je vais appeler le frère infirmier, dit le portier avant de disparaître.

L'infirmier arriva, l'air affairé ; vif, aimable, il n'avait guère plus de trente ans. Un rapide coup d'œil lui suffit à examiner Cadfael de la tête au pied ; il fut suivi d'un signe d'approbation.

— Il m'a prévenu que vous viendriez peut-être. Le jeune homme a fait de vous une bonne description, frère, je vous aurais reconnu entre tous. Vous êtes le bienvenu. Il nous a parlé du sort de La Musarderie et des menaces qui ont été proférées contre notre hôte.

— Donc, ils sont arrivés à temps, dit Cadfael avec un profond soupir.

— Oui, à temps, confirma l'infirmier. Un chariot de meunier les

a conduits mais le meunier les a lâchés avant les derniers miles. Un homme qui travaille doit veiller à ses affaires et à sa famille, d'autant qu'il avait peut-être pris plus de risques que l'on en pouvait exiger de lui. Il semble qu'il n'y ait pas eu d'alertes incongrues. Quoi qu'il en soit, le chariot a été renvoyé et tout semblait tranquille à ce moment.

— Je souhaite que cela dure, dit Cadfael avec ferveur, c'est un homme bon.

— Dieu soit loué, frère, répondit gaiement l'infirmier, il y a encore, comme il y a toujours eu et comme il y aura toujours, plus de bons que de méchants en ce monde, et la cause des premiers prévaudra.

— Et Philippe ? Est-il en vie ? demanda-t-il, le cœur plus serré qu'il ne l'aurait pensé.

— Il est vivant, il a toute sa connaissance. Il se remet, bien que la guérison complète puisse demander beaucoup de temps. Mais bien sûr, il vivra. Il va retrouver sa force et sa vitalité. Venez voir par vous-même.

A l'extérieur du rideau partiellement tiré qui fermait une alcôve de l'infirmerie, un jeune chanoine de l'ordre, très sérieux et déférent, lisait un gros livre ouvert sur ses genoux. Ce solide gaillard, d'allure calme mais au physique impressionnant, releva la tête au bruit des pas qui approchaient, le regard en alerte. Apercevant l'infirmier accompagné d'un autre frère portant le froc, il se replongea dans sa lecture, le visage impassible. Cadfael apprécia cette vigilance. Les augustins étaient prêts à protéger à la fois leurs privilèges et leurs malades.

— Simple précaution, énonça calmement l'infirmier. Peut-être superflue à présent, mais sait-on jamais ?

— Je pense qu'il n'y aura plus de poursuites désormais, dit Cadfael.

— Néanmoins… Mieux vaut prévoir que pourvoir, repartit l'infirmier en écartant d'une main le rideau. Entrez, frère. Il est parfaitement conscient. Il vous reconnaîtra !

Cadfael entra dans l'alcôve et les plis du rideau se refermèrent derrière lui. Le lit unique qui occupait la pièce avait été surélevé pour faciliter les soins donnés au malade impuissant. Philippe reposait, soutenu par des oreillers et légèrement tourné de côté pour soulager ses côtes le temps qu'elles se consolident. Son visage pâle et tiré exprimait néanmoins une admirable sérénité, libre de toute tension. Au-dessus du bandage qui recouvrait sa blessure à la tête, ses cheveux noirs bouclaient sur les oreillers. Lorsqu'il tourna la tête pour voir qui entrait, au fond des orbites bleuâtres, ses yeux ne manifestèrent aucun étonnement.

— Frère Cadfael ! s'exclama-t-il d'une voix forte et claire. Je m'attendais presque à vous voir. Mais vous aviez un devoir plus impérieux à remplir. Pourquoi n'êtes-vous pas déjà en vue de votre abbaye ? Croyez-vous vraiment que je valais ce détour ?

A cette question, Cadfael ne répondit pas directement. Il s'approcha du lit et contempla le malade d'un regard que la gratitude et le plaisir emplissaient de lumière et de chaleur.

— A présent que je vous vois vivant, je vais repartir chez moi sans m'attarder. On m'a dit que vous alliez vous retrouver comme un jeune homme.

— C'est aussi ce que l'on m'a dit, consentit Philippe avec un sourire forcé. Qui vivra verra ! Il se pourrait que vous et Olivier ayez déployé en vain beaucoup d'efforts. Oh, n'ayez crainte, je ne suis pas fâché d'avoir été soustrait au nœud coulant, même contre mon gré. Je ne vais pas m'en prendre à vous comme Olivier l'a fait et crier : « Il m'a trompé ! » Asseyez-vous, frère, puisque que vous êtes là. Quelques instants seulement. Comme vous le voyez, je suis en bonne voie et la vie que vous avez choisie est ailleurs.

Cadfael s'assit sur l'escabeau, près du lit, ce qui rapprocha leurs visages et leurs regards occupés par une quête intense.

— Je vois que vous savez qui vous a conduit ici, dit Cadfael.

— Une fois, une seule, j'ai ouvert les yeux un instant et entrevu son visage. Dans le chariot, sur la grand-route. Et j'ai replongé dans les ténèbres avant d'avoir pu dire un mot ; il se peut qu'il ne l'ait jamais su. Mais oui, je connais le proverbe : tel père, tel fils. A vous deux, vous vous êtes approprié ma vie. Maintenant, dites-moi ce que je vais en faire.

— Elle est toujours vôtre, répondit Cadfael. Faites-en ce qui vous semble souhaitable. Je pense qu'elle est fermement en votre pouvoir, comme pour la plupart des hommes.

— Mais ceci n'est pas la vie que j'avais antérieurement. J'ai accepté la mort, rappelez-vous. Que vous le vouliez ou non, mon ami, ce que j'ai maintenant est votre cadeau. J'ai eu tout le temps ces jours derniers – Philippe parlait avec une grande douceur – de me remémorer les événements survenus avant que je ne meure. C'était un pari sans espoir, affirma-t-il, de passer d'un camp nul à un autre camp aussi nul, en nourrissant l'illusion que cela pourrait résoudre quoi que ce soit. Après m'être battu des deux côtés sans résultats positifs, je reconnais mon erreur. Le salut ne se trouve ni du côté de l'impératrice, ni de celui du roi. Alors, quel projet formez-vous pour moi à présent, frère Cadfael ? A quel projet pourrait songer pour moi Olivier de Bretagne ?

— Ou peut-être Dieu ?

— Dieu, certainement ! Mais il a ses messagers parmi nous et il

me faut interroger les augures, affirma-t-il avec un sourire dénué d'ironie. Ici, parmi les princes, j'ai épuisé mes espoirs, des deux côtés. Dans quelle direction vais-je me tourner ?

Il ne cherchait pas une réponse, pas encore. Se relever de son lit serait pour lui une renaissance ; il serait alors temps de découvrir que faire de ce cadeau.

— A présent, reprit-il, dites-moi comment vont les choses en ce monde depuis que vous avez disposé de moi.

Cadfael se cala confortablement sur son escabeau et lui relata quel avait été le sort de sa garnison, autorisée à quitter la place, libre et l'honneur sauf, bien que sans armes, emportant avec elle ses blessés. Philippe avait racheté la vie de la majorité de ses hommes même si, en fin de compte, le prix ne lui avait jamais été demandé. Il l'avait proposé en toute bonne foi.

Ni l'un ni l'autre n'entendit le martèlement des sabots dans la grande cour, le tintement des colliers des harnachements et les pas rapides sur les galets ; la pièce était trop profondément insérée à l'intérieur des murs pour qu'un avertissement pût leur parvenir. Quand le corridor retentit de bruits de bottes, alors seulement Cadfael se redressa et s'arrêta au milieu d'une phrase, brusquement inquiet. Mais non, le gardien de l'autre côté de la porte n'avait pas bronché. Il voyait jusqu'à l'extrémité du passage et ce qu'il voyait venir ne l'avait pas inquiété. Il se leva simplement et recula sur le côté pour laisser le passage à ceux qui approchaient.

Brusquement repoussée par une main vigoureuse, la portière découvrit le visage lumineux d'Olivier qui s'arrêta sur le seuil, partagé entre l'exaltation et la terreur au moment crucial où se jouait le coup téméraire qu'il avait imaginé. Ses yeux éperdus d'espoir rencontrèrent ceux de Philippe et il ébaucha un sourire. Sans entrer dans la chambre, il fit un pas de côté et dégagea complètement la portière. Pendant un moment, la confrontation oscilla entre triomphe et reniement. Immobile et silencieux, Philippe ne manifestait rien. Puis Olivier sut que ses efforts n'avaient pas été vains.

Cadfael se leva et recula dans l'angle de la pièce lorsque Robert, comte de Gloucester, entra. Calme comme toujours, bâti en force, entraîné à la patience, il arborait en cet instant un visage tranquille et impassible tout en s'approchant du lit pour contempler son plus jeune fils. Le capuchon tombait en plis de ses épaules ; les mèches grises dans ses épais cheveux bruns, luisants de bruine, et les traînées argentées de sa courte barbe captaient ce qui restait de lumière dans la pièce. Il défit l'agrafe de son manteau qu'il laissa tomber et, tirant l'escabeau plus près du lit, s'assit aussi simplement que s'il venait de rentrer chez lui, où nulle tension, nul grief ne menaçaient l'accueil qui l'attendait.

— Sire, dit Philippe, délibérément solennel, d'une voix mince et distante, je suis votre fils et votre serviteur.

Le comte s'inclina et embrassa la joue de son fils ; rien qui puisse troubler la paix la plus précaire, le simple baiser d'usage entre un homme et son fils lorsqu'ils se saluent. Cadfael se faufila silencieusement vers la porte et gagna le corridor pour se retrouver dans les bras de son fils qui exultait.

A présent, tout ce qui devait être accompli l'était. Nul, pas même l'impératrice, n'oserait toucher à celui que Robert de Gloucester avait béni. Heureux tous les deux, ils se retirèrent dans la cour et Cadfael demanda aux écuries qu'on lui amène son cheval ; malgré le crépuscule imminent, il souhaitait faire un bout de chemin avant l'obscurité complète et trouver abri dans une bergerie pour y passer la nuit.

— Je vais chevaucher avec vous, dit Olivier, nous suivons le même chemin jusqu'à Gloucester. Nous partagerons la paille dans un grenier hospitalier. Ou si nous arrivons jusqu'à Winstone, le meunier nous hébergera.

— J'étais persuadé que tu étais auprès d'Hermine depuis longtemps, s'étonna Cadfael.

— Oh, je suis allé la voir ! Rien n'aurait pu m'en empêcher. Je l'ai embrassée mais elle a compris que plus personne ne me menace, si bien qu'elle m'a laissé partir où le devoir m'appelle. J'ai chevauché jusqu'à Hereford pour trouver Robert. Il est venu avec moi comme je savais qu'il viendrait. Le sang est le sang et, de tous, le leur est le plus exigeant. A présent, c'est chose faite. Je peux rentrer chez moi.

Ils voyagèrent deux jours de conserve et deux nuits, ils dormirent l'un près de l'autre, roulés dans leur manteau, la première nuit dans la hutte d'un berger près de Bagendon, la seconde dans le moulin hospitalier de Cowley ; le troisième jour, de bon matin, ils entrèrent à Gloucester, et là, se séparèrent.

Yves aurait discuté, plaidé que le bon sens voulait qu'il passât la nuit et quelques moments heureux avec ceux qui l'aimaient. Olivier ne pensait qu'à Cadfael et attendit, résigné, qu'il décide.

— Non, dit Cadfael, en secouant tristement la tête, ta maison est ici, pas la mienne. Je suis déjà lourdement fautif. Je ne vais pas ajouter le pire au mal. Ne me demande pas cela.

Olivier ne le demanda pas. En revanche, il accompagna Cadfael jusqu'à la limite nord de la ville d'où partait la route vers le nord-ouest en direction de la lointaine Leominster. La moitié du jour s'était écoulée, un vent léger parcourait le ciel gris et placide. Il pourrait encore couvrir quelques miles avant la nuit.

— Le Ciel me préserve de m'interposer entre vous et le bien-être nécessaire à votre âme, dit Olivier, même si mon cœur souffre de s'en abstenir. Rentrez sans encombre et ne craignez rien pour moi, jamais. Nous nous reverrons sûrement. Si vous ne venez pas à moi, j'irai à vous.

— S'il plaît à Dieu ! dit Cadfael qui prit la tête de son fils entre ses mains et l'embrassa.

Comment Dieu ne pourrait-il être comblé par un fils tel qu'Olivier ? A supposer que l'on puisse en trouver de semblables en ce vaste monde.

Ils avaient mis pied à terre pour ces courts adieux. Olivier maintint l'étrier tandis que Cadfael se remettait en selle et retint la bride un instant :

— Bénissez-moi et que Dieu vous accompagne ! Cadfael se pencha et traça une croix sur le front large et lisse :

— Fais-moi savoir quand mon petit-fils sera né.

CHAPITRE XVI

La longue route du retour se déroulait, mile après mile, enchaînant les heures aux heures et les jours aux jours. L'hiver dont les rigueurs s'étaient jusqu'alors limitées à de brèves chutes de neige commença de se manifester par une alternance capricieuse de tempêtes de neige et de pluies torrentielles qui noyaient les routes et gonflaient les gués, au point que l'on ne pouvait les franchir sans danger. Il dut négocier tant d'obstacles qu'il lui fallut trois jours pour arriver à Leominster où il fut contraint de passer deux nuits au prieuré pour laisser le cheval de Hugh se reposer.

Ensuite, le voyage prit un tour plus facile mais guère plus joyeux, car la neige et le gel cédèrent la place à une pluie têtue, fine et persistante. Le quatrième jour, il parcourut la région de Lacy et de Mortimer, près de Ludlow, où il retrouva des contours familiers qui lui réjouirent les yeux. Mais le lien qui le ramenait chez lui se resserrait et tourmentait son cœur car l'assurance de retrouver une place dans le seul lieu où il connaîtrait la paix lui faisait cruellement défaut.

J'ai péché, se disait-il chaque nuit avant de s'endormir. J'ai délaissé la maison et l'ordre auxquels j'avais juré fidélité. J'ai désobéi à l'abbé à qui j'avais juré obéissance. Je suis parti n'écoutant que mon désir, et peu importe que ce désir eût pour seul objectif de délivrer mon fils ; c'est un péché de l'avoir préféré aux devoirs auxquels j'avais librement et joyeusement consenti. Et si c'était à refaire, ferais-je autrement ? Non, cent fois non, je ne pourrais qu'agir de même. Et ce serait encore pécher.

A des degrés divers, nous sommes tous pécheurs, méditait le frère. Reconnaître et accepter ce fardeau est bénéfique. Peut-être même nous est-il aussi demandé de le reconnaître et l'accepter sans nous complaire dans la honte ou le regret. Si nous découvrons que nous pouvons toujours dire : Oui, je ferai de même la prochaine fois, nous portons un jugement que les autres peuvent condamner. Mais comment savons-nous que Dieu le condamnera ? Ses jugements sont impénétrables. Que sera-t-il dit au dernier jour de Jovetta de Montors, qui prononça aussi son propre jugement lorsqu'elle tua pour venger son fils, faute d'un père vivant qui l'aurait déchargée de ce fardeau ?

Elle aussi place la passion du cœur pour ses enfants avant la loi de ce pays et les commandements de l'Église. Aurait-elle également dit : « Je le referais » ? Oui, certainement. Si, malgré notre volonté de bien faire, nous ne pouvons regretter notre péché, s'agit-il réellement d'un péché ?

Ces mystères le dépassaient. Nuit après nuit, il se débattait jusqu'à ce que la lassitude l'amène au sommeil. Pour finir, il n'y a plus rien à faire qu'à exposer clairement ce que l'on a fait, sans honte ni regret, et dire : Me voici, tel que je suis. Maintenant, faites de moi ce que bon Vous semble. C'est votre droit. Le mien est de justifier mon action, et de payer le prix.

Chacun fait ce qu'il doit faire et assume les conséquences. En définitive, les choses sont simples.

Le cinquième jour de son voyage pénitentiel, il retrouva la région qui lui était chère et familière, entre les longues rangées de collines au sud et à l'ouest du comté. Tenté de faire une halte pour se reposer, il ne put cependant supporter l'idée de s'arrêter si près du but et poursuivit sa chevauchée dans l'obscurité. Lorsqu'il atteignit Saint-Gilles, il était minuit passé ; ses yeux accoutumés à l'obscurité distinguèrent les silhouettes bien connues de l'hôpital et de l'église qui se découpaient nettement sur le champ spacieux d'un ciel dégagé de nuages et guetté par le gel. Il n'avait pas idée de l'heure et seul régnait le silence profond de la nuit. Menacées par le froid, les créatures furtives du royaume des ténèbres avaient délaissé leurs activités nocturnes et regagné leurs pénates. La première enceinte s'étendait devant lui qu'il salua respectueusement en la longeant.

Qu'il ait ou non le droit de rester ici, les frères devaient, par simple charité, abriter le cheval de Hugh, qui n'en pouvait plus, et lui accorder le confort d'une stalle jusqu'à ce qu'il puisse repartir vers les écuries du château. Si les larges portes qui séparaient le foirail aux chevaux du cimetière n'avaient pas été fermées, Cadfael serait entré par cette voie dans l'enceinte pour gagner les écuries sans avoir à contourner le corps de garde mais il savait qu'elles seraient verrouillées. Peu importe, il allait suivre avec gratitude, pas à pas, comme on égrène un chapelet, le long mur de la clôture depuis l'angle du champ de foire, sans cesser de bénir la masse bien-aimée de l'église, chaleureuse dans la pâleur de la nuit hivernale.

L'intérieur était silencieux, le chœur plongé dans l'obscurité sinon il aurait pu percevoir la lumière réfléchie par les fenêtres supérieures. Ainsi matines et laudes étaient passées et seules brûlaient les lampes de l'autel. Les frères devaient être au lit et dormiraient jusqu'à l'aube, quand serait venue l'heure de prime. Fort bien ! Il aurait le temps de se préparer.

Le silence et l'obscurité de la loge l'abattirent étrangement, comme s'il n'y avait personne à l'intérieur, aucun moyen d'entrer, comme si non seulement les portes mais aussi l'église, l'ordre et la communauté qu'elles défendaient avaient été fortifiés contre lui. Tirer la cloche et briser la tranquillité de la clôture lui coûta un effort. Puis il dut attendre quelques minutes que le frère portier se lève, mais le frottement des sandales à l'intérieur et le grincement du verrou dans sa douille sonnèrent mélodieusement à son oreille.

Le guichet s'ouvrit largement et le frère portier se pencha, scrutant la nuit, curieux de voir quelle espèce de voyageur se permettait de sonner à cette heure. Ébouriffés par l'oreiller, ses cheveux se dressaient autour de sa tonsure, sa joue droite portait l'empreinte des plis du même oreiller et ses yeux clignotaient de sommeil. Familier, banal et bienveillant : un avant-goût de la fraternité chaleureuse de la maison, si toutefois le fugueur méritait d'y retrouver sa place.

— Vous voyagez tard, ami, dit le portier lorsqu'il distingua l'ombre d'un homme et celle d'un cheval dont le souffle se muait en buée dans l'air glacé.

— Ou très tôt, répondit Cadfael. Frère, me reconnaissez-vous ?

Est-ce le son de la voix qu'il reconnut ou la silhouette et l'habit lorsque sa vision s'éclaira ? Le portier s'exclama :

— Cadfael ? Est-ce bien vous ? Nous craignions de vous avoir perdu. Et brusquement vous voilà au seuil de la maison ! Nous ne vous attendions pas.

— Je sais, répondit Cadfael tristement. En ce qui me concerne, nous attendrons la décision du père abbé. Mais laissez-moi seulement entrer pour soigner cette malheureuse bête que j'ai épuisée. Elle appartient au château mais je dois la loger et la soigner ici pour la nuit ; elle rentrera chez elle demain, quel que soit mon sort personnel. Ne vous souciez de rien d'autre, je n'ai pas besoin de lit. Ouvrez-nous, laissez-moi la conduire et retournez à votre lit.

— L'idée ne m'a pas effleuré de vous laisser dehors, répondit sans détour le frère portier, mais il m'a fallu du temps pour me réveiller à cette heure, expliqua-t-il en introduisant sa clé dans la serrure de la porte principale dont il ouvrit un battant. Lorsque vous en aurez terminé avec le cheval, vous serez ici le bienvenu.

Le rouan fatigué s'avança précautionneusement sur les galets givrés où ses sabots éveillaient un son clair et délicat. La lourde porte se referma derrière eux et la clé tourna dans la serrure.

— Allez vous recoucher, frère, dit Cadfael. Il me faut un moment pour m'occuper de lui. Le reste peut attendre demain. J'ai quelques mots à dire à Dieu et à sainte Winifred qui me tiendront occupé à l'église le reste de la nuit… M'ont-ils biffé du registre comme un

importun ? ne put-il s’empêcher d’ajouter.

— Non ! s’écria vigoureusement le portier. Jamais !

Mais les frères n’attendaient plus son retour. Depuis le temps que Hugh était revenu seul de Coventry, ses amis avaient dû faire leur deuil de Cadfael et ceux qui étaient moins proches de lui, voire indifférents à son égard, l’avaient radié de leur existence. Abandonné dans le jardin des simples, frère Winfrid avait dû se sentir trahi.

— Alors, ils sont très bienveillants, soupira Cadfael qui mena son cheval jusqu’aux écuries.

La chaleur y fleurait la paille et il prit son temps. C’était bon d’être là en compagnie du rouan qu’il avait nourri et choyé, et de sentir la présence satisfaite de ses voisins dans les autres stalles. Son cheval au moins trouvait ici un accueil amical. Cadfael le pansa et le lustra plus longtemps qu’il n’était nécessaire, sa tête appuyée contre l’épaule moirée. Il faillit s’endormir contre lui mais ne pouvait encore se le permettre. A regret, il s’éloigna du corps chaud et tonifiant de l’animal pour ressortir dans la nuit, traverser la cour vers les cloîtres jusqu’à la porte sud de l’église.

Au froid vif et intense de l’extérieur succéda le froid pesant et solennel de la pierre dans la nef, domaine de l’obscurité et du silence, image même de la mort, n’était le chatoiement rouge et doré de la lampe perpétuelle sur l’autel paroissial. Au-delà, dans le chœur, deux cierges brûlaient lentement. Dans la solitude de la nef, il contempla son âme. Pendant les offices nocturnes, il avait toujours l’impression de se dilater mystérieusement et d’emplir tous les recoins, toutes les lézardes de la voûte élancée que les lumières ne pouvaient atteindre, comme si l’âme se libérait des limites du corps, cette enveloppe d’un homme âgé, non, d’un vieil homme, sujette à tous les maux qui sont l’héritage de l’humanité. A présent, il n’avait pas le droit de monter la marche basse qui le mènerait dans le paradis monastique. Son humble place était ici, au milieu des laïcs, mais il n’en était pas fâché ; il avait connu parmi les plus humbles des esprits qui valaient ceux des archevêques et dont les exigences en matière d’honneur surpassaient celles des comtes. Seul le besoin de la paix et du service propres à la communauté le faisait souffrir comme une blessure mortelle.

Il s’allongea, le visage tourné vers le sol, près du sol, contre le sol. Ses cheveux trop longs effleuraient la marche basse qui menait au chœur, son front pesait contre le froid des carreaux, et les poils incongrus de sa tonsure négligée se hérissaient comme des épines. Il étendit les bras, s’agrippant aux bords inégaux du pavement comme les noyés se raccrochent à des fétus à la dérive. Il priait dans le désordre pour tous ceux qui se trouvent piégés entre la justice et l’expédient, entre le devoir et la conscience, entre les affections terrestres et l’abnégation céleste : pour Jovetta de Montors ; pour son

fils, froidement assassiné en vue de faciliter un mauvais coup ; pour Robert le Bossu et tous ceux qui travaillaient pour la paix, submergés par des vagues de déception et de désespoir ; pour les jeunes qui ne savaient dans quelle direction se tourner ; pour les vieux qui avaient tout tenté et tout abandonné ; pour Olivier, Yves et leurs semblables qui, du haut de leur pureté hautaine et intransigeante, méprisaient les manœuvres des âmes plus retorses ; pour Cadfael, naguère frère de l'abbaye bénédictine Saint-Pierre-et-Saint-Paul, à Shrewsbury, qui avait fait ce qu'il devait faire et attendait maintenant d'en payer le prix.

Il ne dormit pas ; mais, un peu avant l'aube, une vision proche du rêve pénétra son esprit alerte et éveillé. On eût dit que le soleil, levé avant son heure, dispensait la chaleur d'une matinée de mai, fleurie d'aubépine, et qu'une jeune fille, belle comme la primevère et cheveux au vent, marchait pieds nus sur les prés et souriait. Il ne pouvait, ou ne voulait aller vers elle, vers son autel dans le chœur, sans avoir reçu l'absolution mais, un court instant, il eut l'exquise illusion qu'elle s'avançait vers lui. Son pied blanc était posé sur la marche, tout près de sa tête, elle s'inclinait pour l'effleurer de la main quand la cloche du dortoir qui annonçait prime sonna pour éveiller les frères.

Levé plus tôt que de coutume, l'abbé Radulphe précéda sa communauté dans l'église. A l'est, un soleil glacial venait de hisser son disque rouge sang au-dessus de l'horizon alors que des étoiles attardées à l'ouest piquetaient un ciel dont les nuances s'échelonnaient du gris tourterelle jusqu'au bleu-noir au zénith. Il entra par la porte sud et découvrit un homme vêtu en moine qui gisait immobile, les bras en croix, devant le chœur.

L'abbé hésita ; sombre et impassible, il regarda longuement l'homme prosterné avant de se diriger vers lui. Autour de la tonsure, les cheveux bruns avaient poussé au mépris de la bienséance. Ils devaient être plus gris, observa-t-il, que la dernière fois qu'il avait vu le visage, pour l'instant résolument caché.

— Vous, dit-il sur le ton du constat, sans que sa voix exprime l'acceptation ou le rejet. Vous êtes en retard, poursuivit l'abbé après un moment, les nouvelles vous ont devancé. Le monde ne cesse de changer.

Cadfael tourna la tête, sa joue contre la pierre :

— Père ! dit-il sans rien demander, sans rien promettre, sans rien regretter.

— Un voyageur vous a précédé de peu, dit Radulphe, qui a dû rencontrer moins mauvais temps que vous et pouvait changer de cheval à sa convenance. Hugh, également, m'a transmis les nouvelles

qui arrivent au château. Le comte de Gloucester et son plus jeune fils sont réconciliés. Des soldats qui étaient en danger ont été épargnés. La paix demeure hors de portée mais, du moins, chaque bienfait semblable est un gage de grâce.

Il parlait d'une voix basse, mesurée, songeuse, et Cadfael n'avait pas relevé la tête pour voir son visage.

— Sur son lit de malade, poursuivit Radulphe, Philippe FitzRobert a fait serment de renoncer aux conflits des rois et des impératrices et il a pris la croix.

Cadfael respira profondément et se souvint. La voie que lui-même avait empruntée jadis quand il avait désespéré des princes. Pourtant, il estimait toujours que les princes de ce monde manipulaient et malmenaient la cause de la chrétienté, comme ils malmenaient celle de l'Angleterre. Le mieux que l'on pût désirer était l'ordre et la sérénité dans la clôture, où la bataille du ciel et de l'enfer se déroule sans effusion de sang, avec les armes de l'esprit et de l'âme.

— Cela suffit ! dit l'abbé Radulphe. A présent, levez-vous et entrez dans le chœur avec vos frères.

---

[1] Imad ed-Din Zenghi, mort en 1146. Émir turc de Mossoul, il enleva Édesse aux Francs en 1144. *(N.d.T.)*

[2] Le futur Henri II, époux d'Aliénor d'Aquitaine. *(N.d.T.)*

[3] En français dans le texte.

[4] Du latin *sors-tis :* tirage au sort de phrases dans la Bible pour les interpréter en vue de prédictions. *(N.d.T.)*

[5] Tees : petit fleuve qui naît dans la chaîne Pennine, se jette dans la mer du Nord à Middlesborough et sert de frontière nord au comté d'York. *(N.d.T.)*